







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-NEUVIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES GÉNIES , ou les CHARMANTES
LEÇONS D'HORAM , FILS D'ASMAR , ouvrage tra-
duit du persan en anglois par fir CHARLES MORELL,
ci-devant ambassadeur des établissemens anglois dans
l'Inde à la cour du grand Mogol , & en françois
sur la traduction angloise.

LE CABINET DES FÉES,

O U

COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-NEUVIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.



AVERTISSEMENT

D E

L'ÉDITEUR ANGLOIS.

QUOIQUE *sir Charles Morell* soit mort depuis long - temps , il n'est pas surprenant que cet ouvrage soit resté inconnu au public, les papiers de cet ambassadeur ayant été remis à des personnes qui n'en connoissoient pas la valeur. Peut-être n'auroit-il pas encore vu le jour, s'il ne m'avoit été confié avec plusieurs autres papiers & titres de sa famille qui m'a choisi pour arbitre de quelques différens.

Maître d'user à mon gré de ses ouvrages littéraires , je les ai mis peu-à-peu en état d'être publiés. J'aurois

6 *AVERTISSEMENT.*

donné depuis long-temps la *Relation de l'Inde*, si nous n'en avons pas déjà une autre qui, quoique moins parfaite & moins curieuse, rend pourtant celle-ci moins nécessaire. D'ailleurs, les planches qui doivent l'enrichir, exigeant des fraix de gravure assez considérables, peut-être plus de cinq cent livres sterling, je me suis vu forcé, malgré moi, d'en différer la publication. J'espère que le public en sera dédommagé par l'ouvrage que je lui présente aujourd'hui. S'il n'est pas aussi utile au commerce, il sera beaucoup plus amusant, & d'une instruction propre à toutes sortes de personnes. C'est une traduction de la main de sir *Charles Morell*, des *Œuvres*, ou plutôt, ainsi que le titre le porte, des

charmantes leçons d'*Horam Afmar* ; leçons charmantes en vérité , soit pour le sujet , soit pour la forme & la morale qu'elles contiennent.

Ces leçons sont divisées en Contes ; & , pour les accommoder au goût du siècle , je les ai appelées les *Contes des Génies*. De temps en temps j'en ai semé quelques lambeaux dans les papiers publics , pour pressentir le goût des connoisseurs. Ils ont été si bien accueillis , que je me suis déterminé à en donner une édition complète , n'épargnant ni soins , ni dépenses pour l'embellir , employant les mains les plus adroites à graver les planches qui doivent l'orner.

J'espère que , pour récompense de mes peines , ces Contes feront aussi

8 *AVERTISSEMENT.*

utiles dans notre *Europe*, que mon ami
fir *Charles Morell* m'a assuré qu'ils
l'étoient dans l'*Inde*, où ils amusent &
instruisent la jeunesse des deux sexes :
les savans les lisent encore avec cette
satisfaction que donnent les plus excel-
lentes productions du génie, de l'art
& de la morale.

V I E

D' H O R A M ,

F I L S D' A S M A R ,

É C R I T E

PAR CHARLES MORELL.

PENDANT ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie , tant sous la domination du Mogol que dans les états de l'empire *Ottoman* , j'eus occasion de connoître un ouvrage persan intitulé : *les charmantes leçons d'Horam , fils d'Asmar* , livre fort estimé à *Hispaham* & à *Constantinople*. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples , pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion.

Tout occupé du commerce , je n'avois guères de loisir à consacrer à la lecture d'un tel livre , pour lequel d'ailleurs je ne me sentoie point de goût. Ce ne fut qu'après

A v

l'avoir entendu préconiser dans toutes les parties de l'*Asie*, que je me déterminai à le lire, & à voir par moi-même s'il méritoit les éloges excessifs qu'on lui donnoit. Quelques heures de lecture me firent repentir de mon peu de curiosité. J'y trouvai de l'intérêt, de l'imagination, une morale pure, envelopée sous des images agréables & décentes.

Je m'en procurai une édition des plus correctes, & je songeai sérieusement à le traduire en anglois, comptant en faire un présent agréable à ma femme & à ma famille, à mon retour en *Angleterre*. Quelques affaires m'appelèrent au fort *Saint-George*; & j'eus le malheur de laisser une partie de mon manuscrit à *Bombay*. J'étois déjà fort avancé dans la traduction.

Cette perte m'affligea d'autant plus que, dans la multitude d'affaires dont j'étois occupé, je n'avois guères d'espérance de pouvoir recommencer ce travail; de sorte que je perdis de vue ma première pensée, me contentant de lire quelquefois l'original qui me sembloit toujours plus charmant.

Si mon voyage au fort *Saint-George* me fit perdre un manuscrit que j'estimois, il me procura la connoissance d'un ami infiniment plus précieux. C'étoit l'auteur même du livre

dont je regrettois la traduction. *Horam* étoit également estimé des Payens & des Mahométans, qui le regardoient comme un saint : il étoit intimément lié avec les anglois établis au fort.

Comme j'avois témoigné une extrême envie de le connoître, & que j'étois assidu à le voir, il conçut pour moi une affection particulière. Nous nous promenions souvent ensemble dans les jardins qui sont derrière le fort; je trouvois mille charmes dans sa conversation aussi amusante qu'instructive.

Je lui disois quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentoit, que c'étoit dommage qu'une ame aussi droite & aussi juste que la sienne, ne fût point instruite des vérités du Christianisme. Les premières fois il m'écouta sans me répondre. Je remarquai seulement que, quand je ramenois le discours sur ce point, il affectoit de paroître fort réservé, & plus pensif qu'à l'ordinaire. L'objet étoit d'assez grande importance, pour insister souvent. Nous avions peu de conversations particulières où je ne lui parlasse du Christianisme, de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de sa morale. Un jour enfin que j'exaltois avec plus de zèle que jamais la pureté de notre sainte religion, il s'arrête tout-à-coup

au milieu de notre promenade , se prosterne la face contre terre , & d'une voix forte il prononce en *persan* ces paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire :

« O *Alla* ! être puissant & miséricordieux ; qui as étendu & mesuré l'immensité des cieus avec ta main , & qui as fait la fourmi & l'abeille avec une égale sagesse , daigne éclairer l'entendement du reptile qui t'adore. O toi ! qui peux tirer la lumière des ténèbres , si c'est ta volonté que ceux-là rendent hommage à la vérité par leurs discours , qui l'outragent par leur conduite , aye pitié de moi & d'eux ; de moi qui ai besoin de l'exemple pour être convaincu du précepte ; d'eux qui te renoncent sous une fausse apparence de foi & d'obéissance. O *Alla* , les vices des chrétiens ne sont-ils pas plus odieux à tes yeux que l'aveuglement des payens ? Les yeux de ceux qui se vantent d'être éclairés d'une lumière supérieure , sont-ils plus aveugles que ceux des nations qu'ils disent plongées dans les ténèbres de l'erreur ? Ces hommes qui sont si avides des biens de la terre , seroient-ils prodigues des trésors du ciel. Ces hommes qui viennent ramasser à grands fraix la poussière de l'*Inde* , nous offriront-ils des biens éternels en échange

de nos possessions qu'ils ont envahies ? Non, la plus pure & la plus sainte des religions ne sauroit être révélée par un organe aussi impur que la bouche des plus ingrats des hommes. La perle ne sera point la proie de l'animal immonde qui se nourrit de fange : les enfans d'*Alla* ne feront point dépouillés de leur héritage. Le ver ne doit point voler , l'ignorant juger , ni la poussière s'enorgueillir ».

Après avoir prononcé ces paroles , dont je fus vivement frappé , il resta quelque temps en silence , prosterné la face contre terre ; puis il ajouta , les larmes aux yeux ; en se relevant : « Que la volonté d'*Alla* soit » la loi de sa créature ».

Je fus quelques momens sans avoir la force de lui répondre. Ses reproches , quoique sévères , n'en étoient pas moins vrais. Enfin , voyant qu'il continuoit à garder le silence , absorbé dans une profonde méditation , j'osai l'interrompre.

« Mon ami , lui dis-je , Dieu est juste & l'homme est pécheur. La religion *chrétienne* est professée par des millions d'hommes ; mais tous ne ressemblent pas aux marchands de l'*Inde*. Si ceux-ci préfèrent les richesses à la religion , il y en a beaucoup d'autres

qui ont souffert pour la cause de *christ*, & qui ont mieux aimé mourir dans la foi, que d'acheter une vie glorieuse au prix d'être infidèles à leur Dieu. Je n'ai garde de me croire aussi saint qu'eux. Mais je puis assurer *Horam*, que ma foi, quoique foible, n'est point morte; & j'espère que mon obéissance, toute imparfaite qu'elle est, sera agréable à mon Dieu par les mérites de celui que je fers.

» Si tous les *chrétiens* étoient comme mon ami, me dit *Horam*, j'embrasserois avec joie la foi de *christ*. Mais en quoi les *chrétiens* se distinguent-ils des infidèles parmi lesquels ils vivent? Leurs jours sont des jours de débauche, & leurs nuits des nuits d'intempérance. Ils prêchent la vérité, & pratiquent le mensonge. Ils se nomment *chrétiens*, & leurs actions sont dignes de payens.

» Il est vrai, mon ami, lui répondis-je; mais ceux que l'on envoie ici sont, pour la plupart, des hommes perdus, esclaves de leurs passions, livrés aux plus grands vices; encore arrive-t-il souvent que ces gens se convertissent à la vertu & à la religion, & passent les dernières années de leur vie dans l'exercice de la piété.

» C'est-à-dire , reprit *Horam* , qu'ils servent d'abord leurs passions , & qu'ils donnent à Dieu les restes d'une vie usée. *Alla* ; que je sers , ne veut point de tels adorateurs. Il exige les prémices du cœur ; il exige des prières & des adorations qui s'élèvent au ciel avant que la rosée du matin disparoisse. Le fidelle adorateur d'*Alla* doit se prosterner en sa présence avant que le soleil l'accuse de paresse , par le retour de sa vive lumière , & continuer ses adorations lorsque l'œil du monde s'est couvert des ombres de la nuit. Il doit entrer dans la société des fidelles , tandis qu'il jouit de toute la force de l'âge , & persévérer dans sa marche comme les *rajaputas* de l'Orient.

» *Horam* , lui répliquai-je , s'il falloit adorer Dieu comme il le mérite , la plus longue vie ne suffiroit pas. Mais notre père céleste n'exige pas de ses enfans ce qui est évidemment au-dessus de leurs forces. Il est vrai que nous devons marcher sans-cesse en sa présence , l'adorer , le remercier , le prier tous les jours de notre vie , à toute heure & à tout moment. Mais lorsqu'on a eu le malheur de l'oublier dans sa jeunesse , encore vaut-il mieux revenir à lui sur le retour de l'âge , que de persévérer dans son infidélité.

Il vaut mieux se mettre à l'ouvrage à l'onzième heure du jour , que de rester oisif toute la journée , jusqu'à la fin de notre temps. Dieu nous a promis le pardon de nos fautes par les mérites de notre sauveur , qui n'est pas seulement un grand prophète , comme *Mahomet* le représente ; mais le roi , le prêtre & le rédempteur du genre humain.

» Quel est donc ce rédempteur , dit *Horam* , dont je vous entends parler si souvent & avec tant d'admiration ? L'un peut-il préserver l'autre de la colère de Dieu , tandis que vous reconnoissez vous-même que les plus sages & les meilleurs des hommes ne sont pas de dignes adorateurs de la majesté divine ?

» Ce n'est pas en tant qu'homme que notre divin rédempteur a sauvé le genre humain , lui dis-je , c'est comme Dieu fait homme ; en cette qualité , il a satisfait pleinement , non-seulement pour mes péchés , mais aussi pour les vôtres.

» Il est certain , dit *Horam* , que toute chair est foible & corrompue. Foibles comme nous le sommes , nous ne pouvons pas supposer que celui qui est toute bonté & toute perfection puisse nous rendre capables de remplir de nous-mêmes nos devoirs envers

Dieu & envers les hommes. Je conviens que nous avons besoin pour cela d'un pouvoir surnaturel ; je ne vois pas aussi qu'il faille absolument que ce pouvoir soit divin.

» Si l'offense est contre Dieu seul , répondis-je , Dieu seul peut pardonner. Mais la créature ne peut rendre à Dieu que les hommages qu'elle lui doit comme être entièrement dépendant de celui qui l'a faite. Il n'y avoit donc ni ange , ni saint , ni prophète qui pût racheter les hommes. Ils ne pouvoient tous s'acquitter que pour eux seuls de ce qu'ils devoient à leur créateur. Leurs mérites & leurs vertus ne pouvoient servir de médiation pour les pécheurs. Donnez à un homme toute la sainteté dont il est capable , supposez-le parfait , l'ami de Dieu , & revêtu de toute la puissance qui puisse être accordée à une créature ; dans cet état de perfection , il adore & ne sert Dieu que pour lui seul , & ne peut satisfaire pour les péchés d'un autre. Ce que je dis de l'homme est également applicable aux anges , aux génies , ou êtres supérieurs de l'homme. Ils sont aussi les créatures d'*Alla*. Tout ce qu'ils peuvent lui rendre d'hommages & d'adorations , n'est qu'un tribut qu'ils doivent pour eux-mêmes. En considérant la rédemption

sous ce point de vue, il vous fera aisé de concevoir que le rédempteur devoit être égal à Dieu. Supposer qu'il y a plusieurs Dieux, ce seroit déroger à la dignité de la nature qui est essentiellement une. C'est pourquoy nous croyons que le fils de Dieu, engendré du père, le *Messie* que *David* désiroit de voir, & que tous les prophètes des Hébreux annoncèrent au monde, s'est réellement incarné, afin de pouvoir souffrir & satisfaire par ses souffrances pour les péchés des hommes. Je ne crois pas du reste que l'on puisse trouver quelque chose d'absurde ou de déraisonnable dans cet exemple merveilleux de miséricorde. Lorsque Dieu condamne, qui peut absoudre, sinon Dieu lui-même ? Et à qui la gloire de la rédemption du genre humain peut-elle être attribuée, sinon au père des miséricordes ?

» M. Morell, me dit *Horam*, il y a de la raison & du vrai dans ce que vous dites; mais je doute que beaucoup de *chrétiens* réfléchissent aussi sérieusement que vous sur ces matières. Vos frères se contentent de professer une religion sans la pratiquer, de croire en aveugles, sans être éclairés ni affermis dans leur foi. Si votre religion est vraie, ô que les Européens sont méchans !

Je les compare à une femme folle qui voudroit éclipser la vive lumière du soleil par la sombre lueur d'une lampe.»

J'eus plusieurs autres conversations semblables avec *Horam* ; mais je mis celle-ci par écrit aussitôt que je l'eus quitté. Ses judicieuses remarques firent une vive impression sur moi ; & je crus que , si elles faisoient une égale impression sur les autres , la publication n'en feroit pas inutile.

A présent que j'ai la plume à la main , & que je m'occupe à transcrire les passages les plus intéressans de nos entretiens particuliers , je ne puis m'empêcher d'y en ajouter un qui concerne une confidence qu'il me fit.

Nous disputons à notre ordinaire sur la religion. *Horam* prenoit vivement le parti de son prophète *Mahomet*. Je lui dis : « mon ami , quelle récompense avez-vous à promettre à ceux qui embrassent votre religion ? Si , par exemple , épousant votre zèle pour la foi *mahométane* , j'avois dessein de me faire musulman , quelle récompense pourriez-vous m'assurer ?

» O mon ami , me répondit *Horam* , je vois le but de votre demande captieuse. Si vous faisiez la même question à nos docteurs , je fais qu'ils vous promettoient un nombreux

ferrail dans l'autre vie , avec toutes les délices de la volupté. Mais , ô Monsieur *Morell* ! je n'oserois vous faire une telle promesse. Je suis honteux , & scandalisé toutes les fois que je les entends ne promettre que des plaisirs sensuels à ceux qui prendront le nom de *Mahomet* pour leur prophète. Il n'y a que des jeunes gens qui puissent faire de pareils contes , & il n'y a que des jeunes gens qui puissent s'y laisser prendre. La volupté sensuelle n'est guère propre à exciter dans l'ame l'amour d'*Alla* , & des embrassemens impurs caractérisent mal une foi pure. Si j'avois une pierre précieuse , je ne la jetteroies pas sur un fumier ; je n'irois pas l'enterrer dans la fange d'un grand chemin. »

Plus je conversois avec *Horam* , plus j'avois sujet d'admirer ses talens & ses rares qualités. Quoique fort religieux , il avoit peu de préjugés. Quoiqu'il fût profession de la foi *mahométane* , sa religion se rapprochoit beaucoup de la religion naturelle. Je connus à ses discours qu'il avoit beaucoup voyagé ; & sa profonde sagesse faisoit assez voir qu'il avoit beaucoup profité de ses études & de ses voyages. Je lui ai témoigné une forte envie de savoir l'histoire de sa vie. Il me fit le récit que je vais rapporter.

» Je naquis , me dit-il , vers les confins de la mer *Caspienne*. Mon père *Adenam* , dit *Asmar* , Iman de *Ferabad* , mourut lorsque j'étois encore à la mamelle. Ma mère eut recours à la charité des amis de mon père. Leur estime & leur amitié pour *Adenam* leur fit prendre soin de sa veuve & de son fils. Ils n'épargnèrent rien pour mon éducation.

» A douze ans je vins à *Mouful* étudier sous *Acham* , le plus savant des docteurs de la loi de *Mahomet*. Je continuai pendant neuf ans à recevoir ses leçons , & je servis dans les mosquées de *Mouful* , jusqu'à ce qu'*Alhoun* , Bacha de *Diarbec* , ayant eu quelque différent avec notre Cadi , marcha vers *Mouful* , qu'il saccagea , & d'où il emmena quatre cent des premiers habitans qu'il vendit comme esclaves. J'étois de ce nombre. Quoiqu'Iman , je fus envoyé à *Alep* par le bacha , & vendu à un marchand anglois. Le nom de mon maître étoit *Wimbleton*. Je vécus plusieurs années avec lui. J'appris aisément l'anglois , & je lui servois d'interprète.

» Mr. *Wimbleton* me connoissant de la fidélité & de l'industrie , me fit son commis , me chargeant de négocier pour lui dans

l'intérieur du pays. Je fis plusieurs voyages en diverses contrées de l'*Amasie*, de la *Turcomanie*, du *Curdistán* & de la *Perse*. Je m'acquittai des commissions de mon maître à sa grande satisfaction ; & quand je l'eus enrichi il me donna la liberté, à condition néanmoins que je resterois avec lui jusqu'à sa mort, toujours chargé des affaires de son commerce. J'acceptai ses offres, & *Alla* a abrégé le temps de mon esclavage.

» Mon maître mourut au bout de deux ans. Il me fit appeler auprès de son lit, me chargea d'envoyer tous ses effets en *Angleterre*, à son frère, qui ne les méritoit pas, me dit-il, mais à qui il vouloit faire autant de bien qu'il en avoit reçu de mal, afin que son tombeau ne fût point fermé sur sa colère. Il me permit seulement d'en prendre le quart pour moi. Il me le donnoit comme récompense, & de peur que la pauvreté ne me donnât à un nouveau maître aussi dur qu'il étoit bon.

» Je fus très-sensible à la mort de M. *Wimbleton*. Je résolus de passer en *Angleterre* avec ses biens ; & au lieu du quart qu'il m'avoit donné, je jugeai que le dixième suffisoit aux besoins d'un homme né sans ambition, qui n'avoit point mis son espé-

rance dans les plaisirs & les richesses de la vie.

» Ayant rassemblé les effets de mon maître, je m'embarquai sur la *Méditerranée* : après un trajet heureux, je descendis à *Leghorn*, d'où je passai à *Paris*, & de-là à *Calais* & à *Londres*. Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en *Europe*, ce fut la magnificence de la religion romaine, où je m'aperçus que l'ostentation du culte remplaçoit les devoirs de la morale, & que la superstition étoit vêtue des riches habillemens de la foi. Ces absurdités me surprirent, d'autant plus que Mr. *Wimbleton* m'avoit annoncé que je trouverois en *Europe*, si jamais j'y allois, les coutumes les plus raisonnables, les mœurs les plus pures, & la plus sainte religion. Une autre remarque que je fis, fut que le visage des femmes ne peut supporter long-temps la nudité, & que les voiles de l'*Asie* conviendroient bien aux dames *Européennes*. J'eus souvent lieu d'observer que les prêtres *Chrétiens* sont fort monotones dans leurs prières, & que leur dévotion consiste sur-tout dans beaucoup de gestes & de grimaces. Nous sommes plus sérieux & plus respectueux en présence d'*Alla* ; au lieu que les *Chrétiens* sont aussi

diffipés , même auffi babillards au temple ; que dans leurs maifons de rafraîchiffement. C'eft ce que j'ai remarqué en Angleterre plus particulièrement que par-tout ailleurs. En vérité , l'anglois fe conduit dans le temple , comme s'il étoit au-deffus de la Divinité qu'il y vient adorer. Il fert Dieu avec la plus grande indifférence , au moins à en juger par l'extérieur. Lorsque les Anglois s'affemblent pour adorer la Divinité , la religion eft la dernière de leurs penfées. Peut-être auffi que la variété des poftures & des grimaces eft une grande marque d'adoration parmi les Chrétiens. Si cela eft , j'avoue que les Anglois font plus dévots que tous les autres. Les uns font debout , les autres affis : il y en a qui font appuyés , d'autres qui rient : j'en ai vu qui regardoient la voûte , d'autres dont la tête mobile tournoit de tous les côtés ; plufieurs dormoient , & leurs voifins ne font occupés qu'à les réveiller. Cette fcène diverfifiée eft répétée dans chaque églife avec beaucoup d'autres circonftances. Un étranger doit fe faire une idée bien peu raifonnable d'une religion dont les feftateurs mettent fi peu de décence dans leur culte. Mais je ne vous importunerai pas davantage de mes obfervations qui font pour

la plupart religieuses, mes premières études m'ayant porté naturellement à observer les différentes religions en usage pour les hommes.

» Arrivé à *Londres*, je me rendis chez le frère de M. *Wimbleton*, dont je lui remis les effets, en lui disant que mon maître avoit eu la bonté de m'en donner le quart pour récompense de mes services.

» M. *Edouard Wimbleton* changea de couleur lorsque je lui parlai de la bonté de son frère à mon égard. La nouvelle de sa mort n'avoit pas fait tant d'impression sur lui.

» Je fus fâché de trouver de tels sentimens dans un *chrétien*. Je croyois que, dans le royaume le plus éclairé de la terre, on devoit faire moins de cas des richesses, & avoir plus d'affection pour un frère.

» Je me hâtai de le tirer d'inquiétude. Je me suis fait une maxime de faire autant d'heureux que je puis; il n'appartient qu'au puissant *Alla* de juger & de faire justice. Monsieur, lui dis-je, quoique mon maître ait été si libéral à mon égard, je ne veux point profiter de l'excès de sa générosité. Je n'ai pris que le dixième de ses biens, & j'ai apporté avec moi le reste, dont vous pouvez prendre possession quand vous le voudrez.

» M. *Edouard Wimbleton*, charmé de ma réponse, me répondit obligeamment que la modestie & la décence convenoient à ceux qui étoient nés pour servir; que ma discrétion étoit une justice, & que je ne devois pas prendre à la lettre un don que la maladie & un affoiblissement d'esprit avoient arraché à son frère; qu'il savoit l'influence qu'un esclave adroit pouvoit avoir sur son maître, dans ces momens où l'homme n'est presque plus à lui. Mon frère, ajouta-t-il, a toujours été trop généreux. C'est ce vice qui le força de quitter l'*Angleterre*, après y avoir prodigué son bien. Ce fut aussi ce qui m'empêcha de lui prêter l'argent qu'il me demandoit pour rétablir ses affaires. Au lieu de me rendre à ses instances, je lui conseillai d'aller chercher fortune ailleurs. Si je l'avois assisté ici, il ne seroit point allé à *Alep*, & n'auroit point amassé les richesses qu'il a laissées en mourant. Après ce discours, il me recommanda d'honorer la mémoire de mon maître, & de revenir le lendemain matin.

» Je revins à l'heure marquée, apportant avec moi le testament de mon maître, où il me léguoit le quart de ses biens. La date

du testament étoit antérieure à sa dernière maladie. Cette pièce me servit au besoin.

» M. *Wimbleton* me reçut assez mal. Il me fit des reproches durs sur la bassesse de ma naissance , sur ma patrie & ma religion , me donnant plusieurs noms de mépris relatifs à ces objets. Je les souffris patiemment , me rappelant d'avoir vu plusieurs *mahométans* traiter aussi mal les *chrétiens*. Ce n'étoient là que les préludes d'une scène beaucoup plus révoltante. Ouvrant la porte de son comptoir , il appela une troupe de ruffiens qui se dirent officiers de justice. Il leur commanda de me mener en prison comme son débiteur. Je leur dis que je ne devois rien à cet homme. Il insista , en disant que j'étois venu lui faire un compte , & que , sous prétexte de modération & d'honnêteté , ne voulant pas prendre le quart des biens de son frère , que je prétendois qu'il m'avoit laissé , je lui en dérobois la dixième partie contre toute justice , puisqu'il ne m'en appartenait rien du tout.

» A cela , je répondis simplement que je pouvois montrer le testament de mon maître qui étoit en forme & dûment légalisé ; que du reste j'avois un ami à *Londres* qui avoit long-temps demeuré à *Alep* ; qu'étant

chargé de ses affaires, je devois le trouver à deux heures à la bourse ; qu'il savoit que j'étois venu ce matin chez M. *Wimbleton*, & qu'il sauroit bien tirer raison de ses mauvais procédés à mon égard.

» Au même moment on frappa fortement à la porte. M. *Wimbleton* pâlit, & les prétendus officiers de la justice parurent interdits. Je profitai de leur trouble pour sortir. Je rencontrai à la porte mon ami avec bonne compagnie.

» Monsieur, lui dis-je, vous venez à propos pour me tirer des mains d'une troupe de gens de mauvaise mine. M. *Wimbleton* me taxe de vol ; mais j'ai dans ma poche le testament de mon maître.

» Où est M. *Wimbleton*, dit mon ami ? n'y a-t-il point de valets au logis, ajouta-t-il en frappant fortement à la porte ?

» Monsieur, voici la porte du comptoir, lui répondis-je en la lui montrant ; j'y ai laissé M. *Wimbleton* avec quelques gens qui se disent Officiers de justice.

» Mon ami voulut ouvrir la porte : on lui dit que M. *Wimbleton* ne pouvoit voir personne ce jour-là, & qu'il n'étoit pas en état de parler d'affaire.

» C'est ce qui m'inquiète assez peu ; ré-

pondit mon ami ; je suis content d'avoir sauvé un honnête étranger du piège qu'il lui tendoit.

» Nous sortîmes aussitôt pour nous rendre à la bourse, où mon ami publia les mauvais procédés de M. *Wimbleton*, en faisant voir que j'avois réellement droit au quart de la fortune de son frère. Loin d'approuver ma modération, on en fit un sujet de risée. Il ne mérite ni le quart, ni le dixième, disoient les uns, puisqu'il ne fait pas mieux faire valoir ses droits. Sa conduite, disoient les autres, fait douter s'il a aucun droit naturel. Est-il naturel qu'un homme se contente du dixième, lorsque le quart lui appartient légitimement ?

» Enfin chacun voulut voir le testament. Il courut de main en main ; & chacun fut convaincu de la réalité de mon droit.

» Alors un bruit unanime s'éleva. Mon ami & tous ceux qui étoient présens me conseillèrent de faire valoir mes prétentions sur la totalité du legs.

» Messieurs, leur dis-je, je n'ai jamais désiré plus que je n'ai. Tout homme doit mettre des bornes à ses souhaits. Les miens sont remplis, grâces au ciel. J'ai assez pour mes besoins. Des pluies trop abondantes font

30 V I E D' H O R A M ,
périr les fruits de la terre , au lieu de les
nourrir. Il y a un vent qui fait tourner le
moulin ; il peut y avoir un vent trop vio-
lent qui le brise.

» Cet homme est hors de lui-même , di-
foient-ils , il ne connoît pas le prix des ri-
chesses.

» Quoiqu'il en soit , Messieurs , conti-
nuai-je , je ne puis accepter une récompense
qui me semble au-dessus de mes services.
Je sens que la libéralité de mon maître a
été excessive , & je ne dois pas en abuser.
Du reste , il ne seroit plus temps de suivre
des conseils dont je vous ai obligation. J'ai
déjà remis les neuf dixièmes au frère de
mon maître , en renonçant à toutes préten-
tions ultérieures.

» Vous avez mal fait , dirent-ils : mais
avez-vous signé ce renoncement ? y a-t-il
des témoins qui puissent attester que vous
avez renoncé au quart qui vous est dû ?
M. *Wimbleton* a-t-il des preuves juridiques
de votre désistement ? S'il n'en a point , vous
pouvez l'attaquer en toute sûreté. La jus-
tice ne tient point compte de ce qui s'est
dit & passé entre vous & lui.

» Les preuves de M. *Wimbleton* sont de
peu de conséquence pour moi , répliquai-je ;

mais je porte au fond de mon cœur un témoin de mes actions, qui ne me justifieroit pas, quand tous les monarques de la terre me déclareroient innocent.

» Ce pauvre homme, dirent-ils, a des idées bizarres : il ne fera jamais fortune. Quand il n'auroit que le vingtième, au lieu du dixième, ce seroit encore assez pour lui; car lui ne saura jamais le faire valoir.

» Alors ils me quittèrent, à l'exception d'un petit nombre. Un d'eux me dit :

» J'admire votre façon de penser, votre désintéressement & votre modestie ; mais permettez-moi de vous dire que vous négligez le bien public, en renonçant à votre intérêt particulier. Vous devez au public de dénoncer & faire punir quiconque viole les loix sacrées de la probité ; & le bien qu'il vous restituera, vous pouvez le faire tourner au profit du public, si vous y renoncez pour vous-même. C'est là la grande loi de la société. Il vaut incomparablement mieux faire du bien à la multitude, que de mettre son plaisir à boire & à manger pour soi seul.

» Vous avez raison, lui répondis-je ; mais dans le cas présent, je ne puis faire ce que vous me conseillez. Je sens que M. *Wim-*

bleton ne mérite guère la cession que je lui ai faite d'une partie de ce qui m'étoit dû ; je ne puis aussi l'appeler en justice qu'en répétant un bien que je lui ai déjà cédé librement. Le public ne peut pas exiger le sacrifice de ma conscience ; & la justice n'est point fondée sur les vices particuliers.

» Monsieur , me dit-il , vous ferez ce que vous voudrez. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur ce point. C'est que la loi vous favorise dans le cas présent. M. *Wimbleton* est en votre puissance ; & vous avez tort , si vous le laissez échapper. Le public attend autre chose de vous. Celui qui dérobe un coupable aux poursuites de la justice , ne vaut guère plus que celui qui a commis le crime.

» Alors chacun s'en alla de son côté. Je me retirai tranquillement chez moi en réfléchissant à la scène étrange qui venoit de se passer.

» Les *européens* sont trop raffinés pour le gros bon sens des *asiatiques* , me disois-je en moi-même. Je me trompois lourdement en m'imaginant que la vertu avoit les mêmes bornes par toute la terre.

» Le commerce est le prophète des *européens* , & l'or est leur dieu. Je veux néan-

moins apprendre leurs sciences , qui naquirent en *Asie*, mais qui ont fructifié en *Europe*.

» Je m'appliquai sérieusement à l'étude de ces sciences si justement estimées dans l'Orient. La science des figures fut une des premières qui m'occupa avec celle des nombres. J'appris à mesurer avec neuf figures la grandeur du globe qui produit la lumière , à calculer la distance des étoiles du ciel , à prédire les éclipses du soleil & de la lune , à annoncer aux nations la perte de la lumière des cieux. Par ces talismans scientifiques je pus mesurer la hauteur inaccessible des montagnes , la vaste étendue des mers , & menacer la terre de l'apparition effrayante des comètes. Je n'épargnai ni temps ni peines pour pénétrer dans les profondeurs des mathématiques. Je conversai avec le grand & sublime *Newton* , comme les orientaux conversent avec les génies. Je le vis faire descendre la lune des royaumes de la nuit , & produire à son gré le flux & le reflux de la mer ; je l'entendis lire dans son livre les loix de l'Océan tumultueux ; il traçoit avec sa baguette le cours des étoiles , & soumettoit à son système les orbes excentriques. Il rendoit la lumière palpable & décomposoit ses rayons. Il donnoit aux émanations

34 V I E D' H O R A M ,
du soleil des couleurs spécifiques , & un
ordre fixe à l'éclat du jour. Il développoit
les loix éternelles de la nature , & sembloit
instruit de tous les décrets du ciel.

» Les leçons de ce grand maître me dédommagèrent amplement de toutes les peines & fatigues de mon voyage en *Angleterre*. Ce que j'aurois vainement cherché dans les magasins des marchands , je le trouvai dans les cabinets des savans.

» C'étoit un grand sujet de joie & d'admiration pour un *Asiatique* ignorant & bigot , de perdre ses préjugés dans le vide immense où nagent les planètes & les mondes ; d'envisager avec mépris sur un globe artificiel la mer *Caspienne* qui avoit jusques-là borné ma vue , & de mesurer à l'ouverture du compas tous les royaumes de la terre rassemblés sous mes yeux ; de considérer ce grand assemblage de terre & de mer comme une planète abîmée dans le tourbillon du soleil , & le soleil lui-même , comme une étoile au milieu de mille autres égales , sinon supérieures en grandeur. Quand ensuite je rame-nois ma pensée sur moi-même , alors je me regardois comme un atôme invisible , perdu dans l'immensité d'un million de mondes.

» Mes recherches ne se bornèrent pas là.

Je suivis mon ami à *Cambridge*, où j'eus le loisir de m'appliquer à l'étude de la physique. Je vis avec satisfaction préférer les faits aux hypothèses, & la nature se trahir elle-même par ses opérations. Je traçai avec admiration les principes des mécaniques. Je vis l'échelle régulière de la multiplication des forces, qui faisoit dire à *Archimède* qu'il remueroit la terre avec un point d'appui & un levier assez grand. Les secrets de la chymie me furent dévoilés. Je vis la matière, pendant son inertie naturelle, s'agiter d'un mouvement intestin, & le feu descendre du ciel pour mon amusement. Cet amusement étoit instructif. J'avois occasion d'entendre les philosophes disputer ensemble, se contredire les uns les autres, & appuyer leurs sentimens opposés sur les mêmes expériences. Cette bisarrerie me montra dans tout son jour la beauté de la nature & la folie de l'homme. Je vis l'ignorance naître du sein de la science; & les profondes méditations des savans me ramenèrent où elles m'avoient trouvé, entre les bras de l'incertitude, avec cette différence que je m'étois convaincu de l'ignorance humaine, au lieu que je voyois les autres disposés à se laisser tromper par une vaine apparence de science. Je terminai

ce cours de sciences par conclure que le savoir n'est utile qu'autant qu'il nous apprend à bien vivre ; & que savoir beaucoup sans pratiquer , c'est ressembler à un laboureur qui travailleroit beaucoup au temps des semailles , & resteroit oisif au temps de la moisson.

» Ayant joint les connoissances historiques à mes autres études , je songeai à rentrer dans ma patrie qui offroit un vaste champ à l'exercice de mon savoir.

» La guerre arrêta mon voyage d'*Alep*. L'entrée de l'*Asie* , fermée par la *Méditerranée* , restoit encore ouverte par les *Indes orientales*. Une flotte alloit mettre à la voile pour ces régions. Je m'embarquai comme passager , sur un vaisseau de la compagnie ; & après un passage aussi pénible qu'enivrant , j'arrivai à la baie de *Bengale*.

» L'unique satisfaction que j'eus dans mon voyage , ce fut de voir mes connoissances confirmées par l'expérience. Les merveilles de l'Océan ne me semblèrent pas moins magnifiques que l'aspect majestueux des montagnes. Les vagues soulevées par la tempête , en s'élevant comme la cime orgueilleuse des *Alpes* , m'inspiroient une semblable horreur. Mais celui qui est bien convaincu que

sa vie n'est point à lui, est tranquille au fort de la tempête. Il lui importe assez peu qu'il soit la pâture des vers de la terre, ou réduit en cendres par la foudre.

» Je restai quelque temps à *Bengale*, attendant une occasion pour passer à la Cour du Mogol où j'avois dessein de chercher un établissement. Les monarques de l'Orient sont curieux à l'excès des sciences de l'*Europe*. C'est une des raisons pour lesquelles ils ont accueilli les *Jésuites* & toléré leur religion, se flattant de tirer avantage des savans travaux de cette société. Mais en général, ils ne sont point favorables à la religion chrétienne; & si les missionnaires n'avoient d'autre appui que leur religion, ils seroient bientôt sacrifiés aux docteurs *Mahométans* & aux brames *Indiens*. Mais à présent, la religion n'est que le prétexte des voyages des *Jésuites* dans l'*Inde*; & peut-être sont-ils aussi peu zélés pour la propagation du christianisme, que les *mahométans* & les *payens* sont peu disposés à l'embrasser. Ils sont bons mathématiciens & mauvais saints, si ce n'est lorsque la prédication de l'évangile peut leur procurer quelques avantages temporels.

» Il n'y a donc que leur savoir utile qui protège, à la cour des monarques de l'Orient,

des hommes odieux à toute l'*Asie*. Les machinations secrètes des pères de la société , quoique conduites avec art , ont été découvertes par ceux qui les ont étudiées & observées de près. Leur sort est décidé , dès que les *Asiatiques* seront aussi savans qu'eux.

» Ces réflexions furent pour moi un nouveau motif de me perfectionner dans les sciences & les arts des *Européens*. Je ne doutois pas que je ne me rendisse agréable à la cour du grand Mogol. Mes espérances ne furent pas vaines. Je me fis connoître des *Nababs* & des Vizirs. Je m'étois pourvu des meilleurs instrumens de mathématique , & d'une bonne bibliothèque. Je fus suivi & admiré. Ma réputation parvint aux oreilles du Mogol. On m'appeloit le philosophe de l'Orient. J'eus ordre de me rendre à la cour , où je fus admis à l'audience du monarque.

» Mon savoir , & la facilité avec laquelle je parlois les langues de l'*Europe* , lui firent soupçonner que j'étois un *Jésuite* déguisé. Les plus habiles docteurs *mahométans* eurent ordre de m'examiner. Je pratiquai devant eux les ablutions , purifications , & toutes les cérémonies de ma religion. Je leur fis l'histoire de ma vie , & leur racontai ma naissance , le nom de mes parens , & de ceux

qui m'avoient instruit des préceptes de la foi *mahométane*, mon séjour à *Mouful*, mon esclavage à *Alep*, mon voyage en *Angleterre*, & mes études dans le séjour de la science. Je leur déclarai que mon dessein étoit de communiquer mes connoissances à ceux qui voudroient bien m'écouter, afin de transplanter le savoir de l'*Europe* en *Asie*; je finis en les priant de seconder mon entreprise.

» Ils louèrent mon courage & approuvèrent mes vues. Le Mogol instruit de mes intentions, s'empressa de me témoigner combien elles lui étoient agréables. J'eus un appartement dans son palais, où il venoit souvent admirer mes expériences. Je m'attachois surtout aux mathématiques & à l'astronomie, parce que c'étoit le goût du monarque.

» Ayant repris aussi mon premier emploi de religion, je demandai la permission de faire les fonctions d'*Iman*; je prêchois au peuple, lorsque mes occupations me le permettoient, & je lisois la loi de notre prophète dans les mosquées.

» *Alla* bénit mes travaux : ma réputation s'étendit par toute l'*Asie*. Je répandois la

40 V I E D' H O R A M ,
science d'une main, & de l'autre je recueillois toutes fortes d'honneur.

» *Aurengzeb* , le grand conquérant de la terre , étoit mon ami : il m'avoit chargé de l'éducation du sultan *Osmir* , son fils.

» *Osmir* n'avoit encore que cinq ans , lorsque le Mogol le confia à mes soins.

» Que la vertu soit la base de la science ; & que la science soit l'esclave de la vertu.

» Telles furent les paroles d'*Aurengzeb* , lorsqu'il me chargea de l'éducation de son fils. Je me prosternai devant lui , & m'appliquai à instruire l'auguste enfant.

» Ce fut alors , ô *Morell* , que je conçus le dessein de couvrir la morale la plus pure du voile léger de l'Allégorie , pour rendre l'instruction plus agréable & en même temps plus utile. Mes yeux avoient vu les beautés variées dont la nature offre le spectacle ravissant dans les différentes contrées de la terre. Mon imagination me les représentoit , & il m'étoit aisé de les peindre dans des descriptions brillantes. Cette idée me plut. Je crus que la vertu s'insinuerait doucement dans un cœur tendre , sous les fleurs du langage.

» Mes leçons , destinées au prince seul , furent lues & admirées de tous les grands

de la cour. *Osmir*, pour qui elles étoient faites, fût le seul qui ne les goûta pas. Il avoit l'esprit léger & peu propre à l'étude de la sagesse. Il maudissoit les momens qu'il passoit avec moi. Il ne profita point de mes leçons. A peine pouvoit-il supporter le nom de la vertu; au lieu que le vice le charmoit, malgré sa difformité. Seulement, lorsqu'on lui peignoit la vertu récompensée, il marquoit une sorte d'amour pour elle : ou plutôt pour l'avantage qu'elle procuroit ; mais l'attrait du vice l'emportoit bientôt dans son cœur.

» L'estime de toute l'*Asie* ne consolait point le fils d'*Asmar* du chagrin qu'il avoit du peu de profit que son illustre pupille retiroit de ses leçons. D'ailleurs, l'admiration de ceux qui exaltoient le plus mes écrits étoit une admiration stérile. Ils admiroient la pureté de mes leçons, sans en devenir plus vertueux. Cette pensée empoisonnoit les louanges qu'ils me donnoient, & j'appréhendois des maux que je prévoyois seul.

» *Osmir* croissoit en âge, & j'avois le chagrin d'être le précepteur du plus méchant des hommes. En peu d'années il ressembloit plus à un monstre qu'à un homme. C'étoit

42 V I E D' H O R A M ,
Horam qui étoit destiné à ressentir le poids
de sa méchanceté.

» *Aurengzeb* s'aperçut du caractère vicieux
de son fils, & craignit qu'il n'osât porter les
vues sur le trône de son père. Le prudent
monarque lui ôta toute son autorité. *Osmir*
fut enfermé par ordre du Mogol, & on ne
laissa auprès de sa personne qu'un petit
nombre d'officiers affidés.

» Le prince méchant me soupçonna d'être
cause de la sévérité de son père à son égard.
Il dit en confidence aux officiers qui le ser-
voient, que je lui avois conseillé de détrôner
Aurengzeb. Le monarque en fut instruit, &
l'on me jeta dans les fers. Tous les grands
se réjouirent de mon malheureux sort. Tant
de bassesse ne m'étonnoit point dans des
courtisans. Mais la profonde malice d'*Osmir*
me révoltoit.

» Au bout de quelques jours je fus tiré de
mon cachot pour paroître devant *Aurengzeb*.
Le monarque affectoit un air sévère : je
voyois néanmoins le sourire de la pitié percer
au travers de cette sévérité affectée. Il me
fit ôter mes chaînes, & ordonna aux cour-
tisans & à ses gardes de se retirer.

» Lorsque nous fûmes seuls, je me prof-

ternai la face contre terre , persistant dans cette posture respectueuse , sans rien dire.

» Lève - toi , *Horam* , me dit *Aurengzeb* ; lève - toi , serviteur fidelle ; je ne te crois point coupable des crimes dont ils t'accusent : dis seulement que tu es innocent , & j'en ferai convaincu.

» O maître du monde , qu'*Horam* ton esclave périsse plutôt que d'accuser ton fils de mensonge. Oui , je le confesse , j'ai souvent excité *Osmir* à la pratique de la vertu , à l'amour de la vérité , de la sagesse , de la justice , de la modération , les plus précieux ornemens de ton trône. Je lui ai conseillé de te ressembler : ma présomption mérite la mort. *Horam* a eu le malheur de voir tes espérances frustrées , & ses leçons diffamées.

» Diffamées ! oui , sans doute , reprit *Aurengzeb* ; car je me vois dans la nécessité d'accuser mon fils de bassesse , ou mon fidelle esclave de rébellion. Il n'y a point de milieu. *Horam* , retire-toi de la cour : si tu es innocent , elle n'est pas digne de te posséder : si tu es coupable , ce que je ne pense pas , tu es indigne de m'approcher. *Horam* , retire-toi , je te donne mille sequins d'or ; mais il faut que tu me promettes de

ne pas quitter mes états : je ne puis ni te garder , ni te perdre.

» Je me jetai aux pieds d'*Aurengzeb* : je le remerciai de sa bonté , & je priai *Alla* de changer le cœur d'*Osmir*.

» *Aurengzeb* me donna l'anneau qu'il portoit au doigt , & me dit de partir dès la nuit même pour me retirer vers les frontières les plus reculées de son empire.

» J'obéis. Le monarque avoit donné ordre à un nabab , mon ami sincère , d'avoir soin de moi , & de me faire escorter jusqu'à l'embouchure du *Gange*. Je traversai les mers , & je vins fixer ma demeure dans cet établissement de votre nation. Dès que ma disgrâce eut éclaté à la cour du Mogol , on empoisonna mes leçons : on les interprêta malignement : on me supposa des vues dont mon cœur & mon esprit étoient bien éloignés. Je retirai toutes les copies que je pus trouver , & les emportai avec moi , dans la vue de les brûler & d'en faire un sacrifice au dieu des *payens* ».

Le manuscrit de sir *Charles Morell* ne va pas plus loin. Voyez au reste la conclusion des contes à la fin du troisième tome ».

LES CONTES DES GÉNIES,

O U

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

GIUALAR, Iman de *Terki*, avoit deux enfans ; *Patna* & *Coulor*, qui faisoient la gloire de leurs parens, & l'admiration des habitans de *Mazanderan*. Ce respectable vieillard les menoit tous les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans les eaux claires d'une fontaine qui couloit dans ce lieu charmant, pour les purifier des mauvaises impressions du monde, il les faisoit asseoir auprès de lui, sous l'ombre de ces arbres odoriférans, & leur répétoit ces leçons instructives :

« O mes enfans, écoutez votre père, ouvrez vos tendres cœurs aux instructions de la vieillesse, laissez - vous toucher par les sages maximes de l'expérience. La jeune fourmi

ne va point au travail qu'elle n'y soit conduite par les plus anciennes ; l'aiglon ne s'approche du soleil que sous les ailes de sa mère ; ainsi les enfans de l'homme ne doivent agir que par l'impression de leurs parens : toutes leurs démarches doivent être tracées par la main paternelle.

» Mais *Patna* & *Coulor* apprendront de *Givalar* à adorer *Alla* , le premier des êtres , & à honorer *Mahomet* le prophète des croyans.

» Les désirs de la chair ne sont que bassesse , & les fils de la terre ont des pensées rampantes. Ils tendent & roidissent leurs nerfs comme le mulet opiniâtre : ils s'attachent à la poursuite des bagatelles , comme le chameau dans le désert. Le léopard saute sur sa proie : ainsi l'homme se réjouit dans ses richesses ; & , comme un lionceau , se chauffe au soleil de la paresse.

» Les corps du paresseux & de l'intempérant flottent sur l'océan de la vie , ainsi que les cadavres sur les vagues du *Tigre*.

» Les vautours du ciel dévorent les cadavres , & l'homme est déchiré par les remords de sa conscience.

» Fuyez les hommes , mes enfans ; imitez le pélican qui se retire dans les lieux inhabi-

bités, suivez l'ânon sauvage dans les déserts de la paix „.

Un jour que *Giualar* répétoit ces mots avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, il apperçut tout-à-coup un baume d'une odeur suave couler en abondance d'un citronnier plus grand que les autres, qui étoit vis-à-vis de ce tendre père & de ses enfans attentifs : dans un moment toutes les feuilles de l'arbre furent couvertes de cette douce rosée ; le tronc prit de lui-même une forme humaine, ils virent la figure rayonnante d'une belle femme.

„ *Giualar*, dit le génie, votre zèle m'est agréable. J'aime à vous voir élever vous-même & former ces jeunes cœurs. Un père est béni dans la sagesse de ses enfans, & la langue de l'insensé perce le cœur de sa mère. Mais pourquoi le sage *Giualar* insiste-t-il avec tant de force sur l'amour de la retraite. *Alla* a mis vos enfans dans le monde : leur prudence & leur travail, leurs conseils & leurs exemples sont dûs à leurs concitoyens. Les entraîner dans les déserts, c'est les réduire à la vie des sauvages & des brutes. Les volontés d'*Alla* ne sont point vaines. L'homme n'est pas maître de lui-même, il se doit à la société ; & c'est une

folie de prétendre éluder les décrets du ciel. *Giualar* a raison de précautionner ses enfans contre les vices & les folies des hommes ; mais qu'est-ce qu'une vertu qui n'a jamais été exposée ? Elle ne mérite ce nom sacré, qu'après avoir passé par les épreuves de la tentation. Iman respectable , confiez-moi vos enfans : qu'ils viennent recevoir des leçons d'humanité , de la bouche des génies immortels & bienfaisans ; qu'ils voient de près les vices & les vertus des hommes ; que ce contraste leur apprenne à se conduire sagement dans les sentiers de la vie ,.

Giualar , charmé de l'offre du génie , se prosterne en sa présence pour lui rendre un juste hommage de prières & de louanges. O Iman ! lève-toi , dit le génie ; *Alla* seul mérite tes vœux : quoique supérieurs aux hommes , nous sommes , comme eux , l'ouvrage de ses mains. La lune est à présent entre nous & l'œil du jour : avant qu'elle ait fait le tour de la terre , *Patna* & *Coulor* feront rendus à leurs parens. Réjouis-toi des faveurs que le ciel leur fait , & repose en paix jusqu'à ce qu'une nouvelle lune les ramène dans tes bras ,. Ainsi parla le génie *Moang* sous la figure d'une femme d'une beauté ravissante. Il prend *Patna* & *Coulor* ,
se

se plonge avec eux dans la fontaine , & disparoît aux yeux de *Giualar*.

Bientôt ils se trouvèrent dans une vaste plaine , au bout de laquelle s'élevoit un palais magnifique. “ C'est ici , dit *Moang* , en leur faisant observer ce superbe édifice , c'est ici que *Patna* & *Coulor* doivent distinguer le bien du mal , la lumière des ténèbres. Mes enfans , que le silence tienne vos lèvres scellées ; écoutez , voyez , apprenez : mais que la voix profane des hommes ne se mêle point aux paroles sacrées des *génies* ,..

Dès qu'ils furent arrivés au palais , *Moang* introduisit les enfans de *Giualar* dans un vaste fallon , où vingt-huit trônes d'or étoient occupés par la race immortelle des bons *génies*. A leurs pieds , sur de riches tapis qui couvroient tout le fallon , étoient d'autres *génies* d'un ordre inférieur. Chacun avoit sous sa garde deux croyans , ou davantage , à qui il étoit permis d'entendre les leçons instructives de ces êtres tutélaires.

Iracagem , dont le trône étoit un peu plus élevé que celui des autres , parla le premier en ces termes :

» Race des immortels , protecteurs des hommes confiés à vos soins célestes , dites : quels succès ont eu vos travaux ? Quels

vices avez-vous punis ? Quelles vertus avez-vous récompensées ? Quelles fausses lumières avez-vous dissipées ? Foibles mortels , que pourriez-vous sans notre protection ? que vos efforts seroient infructueux ! que vos recherches seroient vaines ! » Puis s'adressant en particulier au *génie* le plus près de lui : » Vertueux compagnon , lui dit-il , racontez-nous les heureux effets de vos soins bienfaisans. »

A ces mots , le *génie* se leva de son trône , & dans cette posture respectueuse , il commença ainsi modestement le récit d'une aventure agréable.

Puisque vous l'ordonnez , ô sage *Iracagem* ! ma voix se fera entendre. Quoique peu habile dans l'art divin de protéger le genre humain , j'ai fait ce que j'ai pu pour suivre les préceptes de *Mahomet* notre maître ; & l'on connoîtra les succès de mes soins par l'histoire suivante.



CONTE PREMIER.

HISTOIRE DU MARCHAND ABUDAH,

O U

LE TALISMAN D'OROMANE.

A U milieu du quai de *Bagdat*, où les biens de toute la terre viennent se rassembler pour le bonheur des croyans, vivoit le plus riche marchand de cette ville opulente. *Abudah* (c'étoit le nom de cet homme fortuné), possédoit à lui seul les richesses de plusieurs nations, courtié des grands qui lui portoient envie, béni du peuple indigent dont il soulageoit la misère. Chaque jour sa bienfaisance magnifique faisoit mille heureux, chaque jour il gaignoit mille cœurs par sa générosité. Mais ces jours si beaux & si délectables pour le généreux *Abudah*, étoient suivis de nuits cruelles & terribles. Ni les caresses d'une tendre épouse, plus belle que les beautés de la *Circassie*, ni l'amour de ses enfans, plus aimables que ceux des fées, ni ses richesses

qui surpassoient les vastes desirs dont l'homme est capable , ne pouvoient délivrer son esprit des terreurs de la nuit. Dès qu'il étoit retiré , une petite boîte qu'aucun art humain ne pouvoit remuer de sa place , avançoit d'elle-même au milieu de l'appartement où il couchoit ; puis s'ouvrant , elle offroit , à la vue du marchand , la figure raccourcie d'une vieille forcière toute contrefaite qui , portée sur deux potences , s'approchoit de lui , & , avant qu'il se mît au lit , lui adressoit chaque nuit ces paroles singulières : » O *Abudah* ! toi que *Mahomet* comble avec profusion de toutes sortes de biens , à quoi t'occupes-tu ? Pourquoi ne cherches-tu pas le talisman d'*Oromane* ? Celui qui le possède ne connoît ni chagrin ni douleur , & ne craint ni l'inconstance de la fortune , ni la malice des hommes. Jusqu'à ce que je voie ce trésor dans ton pouvoir , ô *Abudah* ! je ne cesserai de te reprocher chaque nuit ta négligence impardonnable ; & le coffre qui me sert de demeure , ne quittera point l'appartement où tu reposes. »

Après ce discours , la forcière rentroit dans sa boîte en agitant ses potences , & la refermoit avec un cri sinistre , laissant le pauvre *Abudah* se mettre au lit , où le

trouble & l'inquiétude le tourmentoient le reste de la nuit.

Cette visite importune répétée exactement, à l'heure précise, avec les mêmes menaces, & les mêmes cris effrayans, lui rendoit la vie insupportable. Les délices du jour étoient empoisonnées par le souvenir de la nuit. Il n'osoit confier à personne le sujet de son chagrin. L'aventure étoit si extraordinaire, qu'il avoit lieu de craindre qu'elle n'excitât des ris moqueurs, au lieu de la tendre compassion de ses amis. A la fin, excédé des importunités de la forcrière impitoyable, il résolut de vaincre sa répugnance. Dans un festin où il avoit rassemblé ses amis, il se hasarda de demander si quelqu'un d'eux avoit connoissance du talisman d'*Oromane*, & du lieu où on le gardoit.

Personne ne put lui donner une réponse satisfaisante. Ils avoient bien entendu parler des vertus surprenantes du talisman ; mais ils désespéroient tous de le trouver. Ainsi, *Abudah* perdit les fraix de sa demande ; & ne sachant où aller chercher ce trésor inconnu, il se vit contraint de revenir entendre les reproches de la forcrière nocturne.

Le lendemain il fit crier publiquement

dans les rues de *Bagdat*, que le marchand *Abudah* promettoit une récompense considérable à celui qui lui apprendroit où étoit le talisman d'*Oromane*. On publia la même chose pendant plusieurs jours consécutifs ; personne ne se présentoit pour satisfaire les desirs de l'impatient *Abudah*.

Cependant, un pauvre voyageur que les *Arabes* avoient dépouillé de tout ce qu'il avoit, traversant les rues de *Bagdat*, entendit cette publication, & s'offrit d'abord à mériter la récompense promise par le marchand, en lui faisant connoître où étoit le talisman, l'objet de ses recherches. Les amis du riche *Abudah*, transportés de joie à cette nouvelle, conduisirent en pompe le voyageur au palais de leur ami, & l'introduisirent avec grand bruit. Ils trouvèrent *Abudah* couché négligemment sur un sofa, entouré de sa femme & de ses enfans ; mais, ni leurs caresses innocentes, par lesquelles ils tâchoient de distraire son chagrin, ni les délices d'un dessert aussi splendide que délicat servi à ses pieds, ni la douce harmonie d'un concert exécuté par les plus habiles musiciens, rien ne pouvoit le tirer de l'affliction profonde où il étoit absorbé.

» *Abudah*, s'écrièrent ses amis, tous en-

semble & avec transport, recevez celui qui vient vous apprendre où est le talisman d'*Oromane*. »

A ces cris , le marchand affligé leva les yeux , comme un homme qui sort d'un rêve effrayant.

» Oui , ce pauvre voyageur que nous vous présentons , continuèrent ses amis , s'engage à vous indiquer où vous trouverez le trésor après lequel vous soupirez. »

Le voyageur ouvroit la bouche pour parler ; *Abudah* témoigna desirer qu'on les laissât seuls. Sa famille se retira , on congédia les musiciens , & ses amis le quittèrent. Le voyageur , resté seul avec *Abudah* , lui adressa ces paroles.

» Votre fortune immense , ô riche citoyen de *Bagdat* , rend votre ambition légitime , en vous mettant en état d'acquérir le talisman d'*Oromane*. Pour nous , hommes pauvres & misérables , que la fortune accable de revers , nous n'avons point l'espoir de faire cette découverte. Nous avons beau errer & chercher , nos peines sont inutiles : elle est au-dessus de nos recherches. L'acquisition en est trop coûteuse : elle exige des dépenses infinies. Celui qui veut absolument tenir le talisman sacré , doit faire

des présens immenses à ceux qui l'aideront dans la conquête de ce trésor. Moi-même, ô marchand fortuné, j'ai travaillé toute ma vie à amasser assez de richesses pour suffire à cette grande entreprise ; mais, depuis que le prophète, en confondant mes desseins ambitieux, m'a réduit à ma première misère, mes desirs m'ont quitté avec mon or ; je tâche de resserrer mes affections, & de vivre content au sein de l'indigence.

» Mon ami, dit *Abudah*, vous avez promis de m'indiquer où est le précieux talisman.

» Il est dans la vallée de *Bocchim*, reprit le voyageur. Des princes puissans en font les gardiens. Il est au milieu des richesses de la terre, dans un lieu où vous ne pouvez approcher, si vous n'y portez des présens d'un prix infini, & d'une magnificence vraiment royale, dignes en un mot d'être offerts aux *génies* qui veillent à la garde de ce paradis terrestre. Si votre présent n'est pas jugé suffisant, vos peines sont perdues.

» S'il ne tient qu'à cela, le talisman est à moi, s'écria *Abudah*. J'ai neuf mille âcres de pâturages sur les bords fertiles des rivières de *Bagdat*. J'ai douze mille héritages

plantés de fruits & de grains, d'oliviers & de bled. J'ai vingt-deux mines de diamant, & six cent vaisseaux occupés pour moi à la pêche des plus belles perles de l'Orient. J'ai au-delà de huit cent magasins, & quatre cent autres places toutes remplies de balles précieuses de soie & de brocard. Outre cela, les biens de neuf visirs me sont engagés pour cent ans ; j'en ai payé le prix, & les plus belles esclaves de la Circassie sont à ma disposition.

» O heureux, mille & mille fois heureux *Abudah* ! dit le voyageur, le talisman est à vous ; vous seul pouvez entreprendre d'entrer dans la vallée de *Bocchim*.

» Puisque cela est ainsi, reprit vivement *Abudah*, ne perdons pas un moment, conduisez-moi d'abord à l'entrée de cette vallée.

» Hélas ! elle est dans les déserts de l'*Arabie*, à plusieurs journées d'ici, ajouta le voyageur : vos présens ne sont pas encore prêts, ni votre escorte. Voulez-vous que les Arabes vous enlèvent vos richesses, avant que vous soyez parvenu à la vue de la vallée ? Souffrez que votre serviteur se charge du soin des présens, dont quelques-uns exigent des préparatifs un peu longs, & demain à la pointe du jour, nous sorti-

rons de *Bagdat* ; j'espère que votre voyage aura tout le succès que vous désirez. ,,

L'impatient *Abudah* acquiesça aux propositions du voyageur, donna des ordres pour qu'on le laissât disposer à sa volonté de ses biens immenses, & se prépara lui-même à partir le lendemain.

Le pauvre voyageur se donna tous les mouvemens nécessaires pour préparer les présens qu'il jugea les plus convenables. Il arma aussi cinq mille archers, pour escorter dans les déserts la magnifique caravane du marchand.

Tout fut prêt à l'heure marquée. *Abudah* dit un tendre adieu à sa chère épouse, embrassa ses enfans, & partit avec son guide pour la vallée de *Bocchim*.

Aventure du marchand A B U D A H dans la vallée de Bocchim.

LE neuvième jour du troisième mois, avant que le soleil commençât à éclairer les mosquées de *Bagdat*, la caravane se mit en marche, traversant le quai, & passant sous les fenêtres d'*A'udah*, d'où il la vit défilér.

Cinq cent archers, montés sur des cour-

fiers richement équipés, conduisoient l'avant-garde. Elle étoit formée de douze mille bœufs, & de trente mille moutons, & de deux cent des plus beaux chevaux d'Arabie.

Ensuite venoient cinq cent hommes armés de haches & de cimeterres, portant de riches bannières de soie, où l'on voyoit brodés en or des pâturages couverts de toutes fortes de bétail, pour le service & la nourriture de l'homme.

Ils étoient suivis par deux cent chameaux chargés de fruits secs de toute espèce; mille autres chargés de grains; mille des vins les plus recherchés; cinq cent de l'huile la plus pure, & cinq cent autres d'épicerie & de parfums précieux. Mille laboureurs armés fermoient cette avant-garde, célébrant les biens de la terre, brûlant dans des cassolettes d'or les parfums les plus suaves, & portant des bannières de lin & de soie, où l'on avoit représenté en broderie d'argent les saisons & les travaux annuels de la campagne. Ce fut tout ce qui put sortir de Bagdat le premier jour.

Le jour suivant, cinq cent mineurs armés de pioches, & cinq cent forgerons armés de marteaux, ouvrirent la marche; ils précédoient un char tiré par vingt bœufs, où

étoient toutes fortes d'ustensiles de fer. Au-devant du char paroissoit un hérault d'armes qui commandoit toute la cavalcade. Cinq cent ouvriers venoient ensuite avec un char tiré par vingt mulets, chargé d'une grande quantité de plomb & d'étain, avec un artisan fameux dans sa profession, qui chantoit la naissance & la perfection des arts, les propriétés & les usages des métaux. Un troisième char étoit pareillement conduit par cinq cent autres ouvriers, avec les instrumens de leur art : celui-ci étoit chargé de bustes & de statues de bronze, des plus beaux ouvrages en cuivre, & du plus célèbre artiste de *Bagdat*. Mille autres ouvriers annonçoient un quatrième char bien plus riche que les précédens : il étoit attelé de douze licornes, & fourni de vaisselle, de monnoies & de meubles d'argent. Le char étoit lui-même d'argent massif, & portoit l'intendant d'*Abudah*. Il étoit suivi de cent chameaux chargés aussi d'argenterie.

A quelque distance on voyoit mille cavaliers armés de pied en cap, à la manière des *Sarrasins* ; puis sur des mulets richement caparaçonnés, cinq cent marchands étrangers, les premiers de leur nation, & tous remarquables par la magnificence de leurs

équipages : les houffes de leurs mulets étoient de velours : on y avoit brodé en bosses d'or les emblèmes du commerce. Suivoit un char d'or massif tiré par quatre éléphans : il étoit chargé de meubles de même métal , travaillés avec toute la finesse & la perfection imaginables. Alors le pauvre voyageur , qui étoit resté jusqu'à ce moment avec *Abudah* ; prit congé de lui , & monta dans le char , vêtu lui-même d'or & de pourpre ; il tenoit en main une baguette , aussi d'or , pour montrer de loin le chemin de la vallée de *Boechim*. Telle fut la marche du second jour.

A la pointe du troisième jour , le reste de la caravane sortit des portes de *Bagdat*. Mille Archers commençoient la cérémonie : ils avoient à leur tête un train de musique guerrière : on voyoit flotter entre leurs rangs , des drapeaux ou enseignes de soie , enrichis d'or , portant au centre les armes de la famille d'*Abudah*. Cinquante chariots étoient chargés d'un nombre infini de balles de soirie & de brocard : deux cent cavaliers qui les conduisoient , habillés tous différemment , sembloient de deux cent nations différentes. Ils étoient suivis par cinquante nègres , portant au cou de riches colliers de

perles , & montés sur des dromadaires ; puis , à quelques distances , cent muets , & toutes les beautés de la Circassie dans deux cent Palanquins : chacune avoit quatre eunuques pour la garder : quant à leur parure , la nature & tous les arts sembloient y avoir contribué.

Le marchand *Abudah* paroissoit ensuite dans un char d'un ouvrage achevé , tout enrichi de perles & de pierreries , tiré par dix chevaux blancs , dont les harnois étoient d'or. La magnificence de son habillement effaçoit encore l'éclat de la pompe qui l'environnoit : il étoit couvert de diamans , de rubis , de topases & d'émeraudes , dont l'arrangement imitoit toutes sortes de fleurs & de figures d'animaux. De chaque côté du char , cent musiciens jouoient de divers instrumens , & cinquante esclaves brûloient les parfums les plus doux. Deux cent des principaux habitans de *Bagdat* , amis d'*Abudah* , l'accompagnoient par honneur , avec une brillante suite. Enfin , mille archers qui escortoient un nombre infini de chameaux , chargés de toutes sortes de rafraîchissemens & de provisions , de vins , de liqueurs , de fruits excellens , fermoient cette pompeuse cavalcade , qui surpassoit tout ce qu'on avoit

jamais vu de plus magnifique à la cour du *Sophi*.

Le treizième jour du voyage on fit halte dans une plaine, bornée d'un côté par une chaîne de hautes montagnes, & de l'autre, par une forêt épaisse de cèdres & de palmiers. Ici, *Abudah* & son guide descendirent de leur char, & marchèrent à pied vers la forêt.

Elle sembloit impénétrable : on n'y pouvoit entrer qu'au travers des buissons : ils les franchirent, & avancèrent avec peine dans un petit sentier étroit, obscur & raboteux.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, qu'étant parvenus à l'entrée d'une caverne, le voyageur qui accompagnoit *Abudah*, y entra brusquement, & disparut aux yeux du marchand étonné.

Abudah voulut le suivre ; mais voyant que la caverne étoit un précipice affreux sans fond, il n'osa pas avancer.

Le soleil n'éclairait plus que le sommet des montagnes, & les arbres les plus élevés de la forêt recevoient seuls ses rayons affoiblis. *Abudah* excédé de fatigues, inquiet de se voir seul dans un lieu désert, ayant entre lui & sa caravane une forêt épaisse

& impraticable , monta sur un arbre où il résolut de passer la nuit sans dormir.

Mais il étoit si épuisé , qu'il ne put résister au sommeil , quelques efforts qu'il fît pour s'en défendre. Un charme assoupissant lui fit oublier & le Talifinan d'*Oromane* , & la désertion subite de son guide , & les dangers qu'il couroit en ce lieu.

L'étoile du jour annonçoit le lever du soleil. *Abudah* se réveille. Un éclat extraordinaire frappe sa vue : l'arbre qui le porte est d'or pur , les feuilles sont d'argent , & des grappes de rubis sont les fruits qui pendent aux branches. En regardant autour de lui , il apperçoit par-tout un changement aussi merveilleux , la caverne & la forêt ont disparu : à leur place s'élèvent des palais enchantés couverts de lames d'or & d'argent , où sont enchâssées avec art des pierres précieuses qui jettent au loin un éclat éblouissant. Ce séjour n'a rien de terrestre , & il croit être transporté au firmament.

Ravi d'étonnement , il descend de l'arbre : la terre sur laquelle il marche est un sable d'or , semé de perles , émaillé de fleurs formées par des végétations naturelles de cristal , d'émeraudes & d'améthistes. Des arbrisseaux d'or & d'argent éclosent & croîs-

sent de tous côtés sous ses yeux. Dans le lointain , un vaste dôme qui domine toute la plaine , cache sa tête superbe dans les nues. La riche matière dont il est composé répand une lumière si vive , qu'*Abudah* n'en peut supporter l'éclat. Sa curiosité en devient plus forte : il marche à grands pas vers cette étonnante merveille.

Le dôme étoit d'or , porté sur trois cent colonnes dont le fust étoit d'une seule émeraude , le chapiteau d'un seul diamant , & le piédestal d'un rubis. Une seule pièce de crystal remplissoit l'intervalle d'une colonne à l'autre , de sorte que , quoique le dôme fût exactement fermé , l'intérieur en étoit pourtant visible de tous les côtés. L'architrave étoit de la matière des perles , ornée d'emblèmes & de festons d'améthistes , de topases , d'escarboucles , de rubis , d'émeraudes , de saphirs & de brillans.

Le plus riche des hommes fut frappé d'étonnement en voyant tant de richesses & de magnificence. Le dôme avoit quatre ouvertures , qui regardoient les quatre parties du monde. *Abudah* entra par celle de l'orient. Il aperçut un vieillard respectable assis sur un trône dont l'éclat étoit trop vif pour

que des yeux humains pussent en distinguer la matière.

Un grand nombre de rois & de potentats étoient autour de lui , prêts à recevoir & à exécuter ses ordres. Ceux-ci avoient sous eux des êtres inférieurs , tous superbement vêtus d'or & de pierreries.

Le contour du dôme étoit orné par-tout des raretés de toutes les contrées de la terre , disposées dans l'ordre le plus agréable. L'œil les parcouroit toutes avec ravissement , sans savoir à quoi donner la préférence. Un seul tapis couvroit le pavé , qui étoit de marbre jaspé , & ce tapis de soie & d'or représentoit au naturel les diverses productions de la terre.

Abudah oublia dans ce moment toutes ses richesses ; & honteux du peu de valeur de ses présens comparés à tant de magnificence , il se retiroit , lorsqu'un des princes les plus proches du trône s'approcha de lui , & le pria d'avancer.

Abudah avança en tremblant , & se prosterna avec respect au pied du trône. Le vieillard qui y étoit assis le rassura en ces termes :

« Ne crains point , ô *Abudah* ; tu as toujours été le favori du dieu des richesses. Je

fuis ton ami : le voyage que tu as entrepris en mon honneur , dans l'espoir de trouver le talisman du grand *Oromane* , ne restera point sans récompense. Et vous , (en s'adressant au *génie* qui lui avoit présenté le marchand) promenez *Abudah* dans tous mes palais ; montrez lui des biens que tant de milliers d'hommes ont désiré de voir ».

Le *génie* inférieur obéit , & prenant *Abudah* par la main , il le conduisit d'abord dans le palais qui étoit du côté de l'orient.

Les murs de ce bâtiment étoient d'argent pur , & les fenêtres de crystal. L'argent y brilloit de toutes parts sous la forme de branches & de rameaux d'arbre ; ce qui sembloit étonner *Abudah*.

« Ce que vous voyez , lui dit le *génie* , est une bagatelle : l'amas de ces rameaux d'argent descend en profondeur jusqu'au centre de la terre ; de sorte que ce qu'il y a ici de métal précieux , vaut mieux que toutes les richesses visibles du monde ».

Ils passèrent dans un second palais bâti d'or fin , avec des vitrages comme le premier.

Abudah y admira une égale quantité d'or qui y végétoit du centre de la terre , comme l'argent dans le palais qu'il venoit de quitter.

Le suivant étoit un vaste édifice tout de diamans. On voyoit au milieu une cîterne remplie de toutes sortes de pierres précieuses : on en tiroit sans-cesse , & elle en fournissoit toujours sans s'épuiser , même sans diminution.

« Ces richesses , dit le *génie* , ne se terminent aussi qu'au centre de la terre. Vous avez observé que l'argent & l'or des deux premiers palais étoient des branches & des rameaux tombés des arbres qui croissent dans cette vallée de richesses , ramassés avec peine & travail ; car les riches n'en sont pas exempts. Comme toutes choses sont sujettes à dépérir , ces branches d'argent & d'or se froissent & se heurtent agitées par l'air ; elles se brisent encore en tombant : ce qui forme peu à peu une grande quantité de paillettes , de grains & de poussière. De même les diamans & les autres pierreries précieuses qui viennent aux arbres comme des fruits , & qui s'en détachent quand ils sont mûrs , tombent & se brisent en petits fragmens. Nous négligeons toutes ces particules : nous ne recueillons que les pierres d'un certain calibre , & tout le reste est laissé sur la terre au rebut.

» Ce sont ces fragmens de métaux & de

pierres précieuses avec la terre , qui répandus & charriés dans l'intérieur du globe , au moyen des eaux souterraines qui les entraînent , sont arrêtés par des lits de pierre & de rocher qu'ils ne peuvent pénétrer , & s'amassent ainsi dans divers endroits ; ils forment avec le temps des mines précieuses , d'où l'industrie & le travail de l'homme les arrachent à grands fraix ».

Abudah ayant visité ces biens immenses , reparut devant le trône du génie des richesses , qui ordonna qu'on le menât au coffre où l'on gardoit le Talisman d'*Oromane*.

Aussitôt dix des génies inférieurs le conduisirent à un coffre énorme fermé avec cinquante serrures. Il étoit tout de fer , & renforcé de larges bandes d'un métal particulier plus dur que le diamant. « *Abudah* , voilà ta récompense , lui dit le génie : retourne à *Bagdat* , & vis en paix le reste de tes jours.

» O génie bienfaisant , répondit *Abudah* , transporté de joie & de reconnoissance , dois-je emporter le coffre même , ou m'est-il permis d'en retirer le Talisman ? »

Quoi ! repliqua le génie , voudrois-tu ôter ce trésor , du lieu seul où il est en sûreté. » Dès que tu as le coffre , le Talisman qu'il renferme est à toi ; & tandis qu'il y

restera renfermé, personne au monde ne pourra te le ravir. La curiosité l'emportera-t-elle sur les risques qu'il y auroit à l'en tirer. Il est écrit dans les fastes du temps que celui qui possède le Talisman d'*Oromane* sera heureux; ne t'expose donc pas à le perdre, jusqu'à ce qu'il perde lui-même sa vertu. Voilà pourtant les cinquante clefs, emportelles; mais ne te laisse pas tenter de curiosité; car qui peut t'affirmer qu'un mortel supportera impunément l'éclat du Talisman?»

Abudah remercia le génie; celui-ci lui ordonna de se coucher sur le coffre. Aussitôt un sommeil profond le tira de ce lieu enchanté. Le lendemain au matin, en se reveillant, il se trouva sous une tente, dans la même plaine où il avoit laissé sa caravane. Mais elle avoit disparu, & il n'aperçut que quarante chameaux & quarante esclaves qui l'attendoient.

Abudah leur demanda ce qu'étoit devenu le train magnifique qu'il avoit amené avec lui de *Bagdat*. Ils ne purent lui en donner des nouvelles. Ils répondirent seulement qu'ils avoient entendu parler de cette caravane pompeuse, mais qu'ils ne l'avoient jamais vue : que depuis quelque temps leur maître s'étoit absenté de *Bagdat*, sans qu'on sût

ce qu'il étoit devenu : que ses esclaves l'avoient cherché inutilement : qu'une nuit, lorsqu'ils reposoient tranquillement dans son palais de *Bagdat*, ils s'étoient trouvés transportés sans savoir comment, avec leurs bagages & quarante chameaux chargés de provisions, dans cette même plaine, & qu'étant entrés dans sa tente, ils l'avoient vu couché sur un grand coffre de fer, d'où ils l'avoient tiré pour le mettre sur un sofa.

» Le coffre est-il ici, demanda vivement *Abudah* ? Oui, magnifique seigneur, répondit le premier des esclaves. C'est un coffre de fer d'une grandeur prodigieuse, fermé avec cinquante clefs ».

Le marchand se leva d'abord ; &, quoiqu'il ne pût concevoir les événemens merveilleux de ce voyage, quand il vit le coffre & les cinquante clefs, il parut satisfait ; ordonna de plier les tentes, & de prendre le chemin de *Bagdat*.

Le coffre étoit porté sur un long brancard par quatre chameaux au centre de sa caravane, bien moins brillante que la première.

Il craignoit que, malgré l'assurance du *Génie*, les *Arabes* ne le surprissent avec le

peu de monde qu'il avoit , & ne lui enlevassent son trésor.

Le premier jour , la caravane s'arrêta sur les bords d'un étang , où *Abudah* ordonna de tendre , & d'ôter aux chameaux leurs charges & leurs harnois. Il plaça quatre esclaves en sentinelle aux quatre coins de son camp , fit enfouir le coffre sous le sable dans sa tente , & se jeta sur un sofa pour y prendre du repos , ou rêver à son aise à son voyage singulier. Ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines. Vers minuit les sentinelles apperçurent un petit parti d'*Arabes* qui venoit à eux , soit pour les piller , soit que la commodité de l'eau les attirât en cet endroit pour y camper le reste de la nuit.

Abudah , averti de leur approche par un esclave , qui lui dit en même temps que le nombre des voleurs ne paroissoit pas fort considérable , trembla pour sa vie & pour son trésor. Dans cet état de crainte & d'irrésolution , ne sachant s'il devoit fuir ou attaquer , il resta dans l'inaction.

Tandis que le maître , en proie à la crainte , étoit indécis sur le parti qu'il avoit à prendre , le chef des esclaves , plus résolu que les autres , assemble ses camarades , les
anime ,

anime, & les mène en bon ordre à la rencontre des voleurs.

Les *Arabes*, qui n'étoient pas plus d'une vingtaine, ne voulurent point se mesurer à des forces si supérieures aux leurs; ils se mirent à fuir, laissant les esclaves d'*Abudah* paisibles possesseurs de leur camp.

Le chef des esclaves, fier de son succès, sûr que ces *Arabes* ne reviendroient pas à la charge, plus sûr encore de la lâcheté de son maître, excité d'ailleurs par l'inquiétude indiscrete d'*Abudah*, s'adressa à ses camarades, leur déclara que ce coffre receloit quelque trésor d'un très-grand prix, puisqu'il étoit fermé avec cinquante ferrures; qu'*Abudah* avoit quitté secrètement *Bagdat* pour le venir chercher, n'en osant confier la commission à personne, & que d'ailleurs il témoignoit tant de peur de le perdre. Il ajouta qu'ils étoient maîtres du coffre & de la personne même d'*Abudah*, quand ils voudroient; qu'il falloit enlever le trésor & s'enfuir dans quelque contrée étrangère, où ils jouiroient impunément du fruit de leur rapine.

Des esclaves goûtent aisément ces fortes de propositions. Ils marchent donc en corps vers la tente de leur maître qui les reçoit

avec de grandes démonstrations de reconnaissance ; & leur témoigne combien il est satisfait de leur bravoure.

Le chef des esclaves répondit ainsi à ses remerciemens.

“ *Abudah*, nous exposons notre vie pour défendre tes richesses , & nous n’y avons aucune part. Tu trembles lâchement sous la tente , tandis que nous poursuivons à outrance tes ennemis. Puisque nous avons toute la peine , l’équité veut que nous ayons part au profit. Mais nous sommes raisonnables. La moitié du trésor renfermé dans le coffre de fer à cinquante ferrures est pour toi : il faut aussi que tu nous cèdes l’autre moitié , elle nous appartient à titre de récompense , pour t’avoir préservé d’un si grand péril ,.

Abudah, étonné de l’audace de ses esclaves , tenta en vain de les fléchir par des prières & des promesses ; mais , sans l’écouter , ils se mirent en devoir de déterrer le coffre , & se saisirent des clefs.

Le marchand leur demanda seulement un jour pour penser à leur proposition. “ Un jour ! répliqua brusquement l’esclave téméraire ; un jour peut te coûter la vie & à nous aussi. Ne crains-tu pas que ces Arabes , que nous venons de mettre en fuite , ne

reviennent nous assaillir avec une troupe dix fois plus nombreuse. Alors que devien-
dras-tu, toi & les trésors inestimables que
renferme ton coffre,,?

Abudah les assura qu'il n'y avoit dans ce
coffre qu'un pauvre Talisman, dont les
vertus ne se déploieroient point pour eux;
qu'ainsi ils ne pouvoient tirer aucun fruit
de leur trahison; que cependant, pour leur
marquer sa générosité, il leur promettoit la
liberté & de grandes richesses, s'ils le recon-
duisoient à *Bagdat* sain & sauf avec le coffre.
Ils lui avoient manqué d'une manière trop
audacieuse pour se fier à une promesse de
cette nature. Tout ce qu'il put dire fut inu-
tile. Cependant le chef des esclaves voulut
bien lui donner une demi-heure pour se ré-
foudre à accepter leur proposition. Ils se
retirèrent & le laissèrent seul dans sa tente.

Abudah se jeta sur le coffre de fer, comme
un homme qui embrasse pour la dernière
fois ce qu'il a de plus cher au monde. Il
gémit, il se lamente. Tout-à-coup le som-
meil le saisit, comme le jour précédent dans
le temple des *Génies*.

Il se réveille vers minuit : il regarde au-
tour de lui : il étoit dans le plus bel appar-
tement de son sérail de *Bagdat*, & *Selima*,

sa chère épouse, dormoit à son côté sur le même sofa. “Je suis hors de danger :”, C’est la première réflexion qui se présente à son esprit ; & il ne doute pas un instant que le coffre n’ait été transporté avec lui dans la même chambre.

Il se lève incontinent, avant que de saluer *Selima* (sa pensée étoit bien loin d’elle), il parcourt l’appartement avec une lampe, & retrouve le coffre de fer dans la même place qu’occupoit auparavant la boîte de la vieille forcière, dont les reproches & les menaces lui avoient fait passer des nuits si cruelles.

Les cinquante clefs y étoient attachées à un crochet de fer. *Abudah* les prend & se croit le plus fortuné des hommes.

Tant de merveilles opérées en sa faveur, & qu’il attribuoit toutes à la vertu du Talisman, lui en donnoient une grande idée, accompagnée d’une extrême envie de le voir. Il oublia la leçon du *Génie*, résolut à tout hasard d’ouvrir le coffre, de prendre le Talisman & de le porter toujours sur lui.

Dans ce dessein, il essaie la première clef : elle n’alloit à aucune des serrures. Il en fut surpris & alarmé.

Etoit-ce une méprise du *Génie* des richesses ? Il avoit peine à le croire. Ce pouvoit

être plutôt l'ouvrage de quelque mauvais *Génie* qui avoit changé les clefs, tandis qu'il s'étoit livré au sommeil. Comme une des clefs n'ouvre aucune des ferrures, dit-il en lui-même, peut-être qu'une autre les ouvrira toutes. Il essaie donc les cinquante clefs l'une après l'autre ; mais ce fut en vain : pas une des clefs qui entrât dans aucune des ferrures.

Abudah inquiet se jette sur un sofa, & s'abandonne au chagrin.

Il reprend courage : il veut faire une seconde tentative. Car, disoit-il, il se peut que j'aie oublié d'éprouver une des cinquante clefs, & que ce soit justement celle-la qui doive ouvrir le coffre. Le trésor vaut bien la peine que j'y regarde à deux fois.

Il se lève donc pour un nouvel essai. Mais, ô prodige ! ô désastre ! il apperçoit au milieu de la chambre la misérable petite boîte qui lui rappelle tous ses malheurs : elle s'ouvre, la forcière paroît, & le salue en lui adressant ces terribles paroles :

„ O insensé *Abudah* ! quelle folie de prétendre acheter le Talisman d'*Oromane*, au prix de tes richesses. Tu as le coffre, mais tu n'as ni le pouvoir, ni les moyens de l'ouvrir, pour en retirer le trésor qu'il ren-

ferme. Tu le possèdes sans en jouir. Es-tu plus heureux que le coffre même ? C'est cependant ce trésor qui doit te procurer le repos & le bonheur que tu cherches ; au lieu que tu es en proie à une inquiétude d'autant plus cruelle , que tu crains de perdre un bien dont tu ne jouis pas. Va donc chercher les clefs des cinquante ferrures. Ne sois pas assez simple pour t'imaginer que le *Genie* se feroit défait d'un trésor dont il eût pu faire usage. Les clefs n'étoient pas en sa puissance , & le Talisman lui devenoit aussi inutile qu'à toi. Elles sont dans une contrée bien différente , & très-éloignée de la vallée de *Bocchim* , dans une contrée délicieuse , où règne un bonheur éternel , sous un ciel toujours serein.

« Pars dès ce moment ; profite du peu de répit que je te laisse ; mais donne-moi des preuves de ton activité industrielle , avant la fin de la lune , ou j'inventerai de nouvelles tortures pour te tourmenter , ».

La forcière ayant prononcé ces menaces d'un air barbare , entra dans sa boîte ; & dans un instant , *Abudah* la vit montée sur un coffre de fer. Il auroit essayé en vain de l'en déloger ou de la faire chasser de chez lui.

Alors *Selima* se réveilla , surprise de revoir

Abudah couché à son côté, plus affligée de lui voir répandre un torrent de larmes. Elle le pressoit tendrement entre ses bras, & lui demanda avec transport quel événement heureux le rendoit à ses embrassemens, & quel étrange malheur caufoit son affliction.

« Quoi ! lui répondit *Abudah*, d'une voix entrecoupée de sanglots, ne vous rappelez-vous pas l'arrivée du pauvre voyageur, & la caravane magnifique qu'il ordonna ? Ne vous souvient-il plus de l'avoir vue passer sous mes fenêtres pendant trois jours, & que le troisième au matin, je montai tout brillant d'or & de pierreries dans un char de diamans ? . . .

» O cher *Abudah*, dit *Selima* en l'interrompant, quel enchanteur détestable s'empara alors de votre esprit ! De quel char, de quels équipages, de quelle caravane me parlez-vous, seigneur ? Je me rappelle d'avoir vu ici un misérable, introduit par ceux qui se disoient vos amis : il a dissipé la plus grande partie de vos richesses : il vous entretenoit souvent en particulier. Pendant près de deux mois qu'il a demeuré ici, vous en étiez tellement obsédé, que personne ne pouvoit vous approcher ni vous parler. Enfin vous passâtes un jour avec lui dans l'appar-

tement dont les fenêtres donnent sur les portes de la ville : vous y restâtes deux jours entiers, comme dans une espèce d'enchantement, regardant toujours par les fenêtres, sans qu'il fût possible de vous en arracher, & parlant sans-cesse de magnificence, de pompe & de chariots d'or & de diamans; & quoique nous ne vissions absolument rien dans la rue, vous y voyiez plus de richesses qu'il n'y en a dans le monde entier. Le troisième jour l'imposteur étoit encore avec vous, & vous nous souteniez qu'il étoit parti la veille. Il partit à la fin, & vous le suivîtes; vous montâtes tous les deux dans une petite voiture de peu d'apparence; & depuis ce départ fatal, votre famille pleuroit votre absence ».

Abudah avoit écouté ce discours avec attention. Il se trouva le visage contre le sofa, & y resta plusieurs heures, dans un profond silence. *Sélina* n'osoit l'interrompre.

Il se lève & s'écrie : « Que j'étois insensé de me fier à ce misérable imposteur, & de croire que le Talisman d'*Oromane* pouvoit s'acheter à force de présens !

» Seigneur, répliqua *Sélina*, sans tant de frais, vous auriez trouvé la paix au sein

d'une ville qui vous honore, & d'une famille qui vous aime.

» C'étoit-là ce que je me flattois de trouver; mais, ô *Sélina*, la satiété, sinon le dégoût, me donne de l'indifférence pour des plaisirs qui ne me rendent point heureux. Un esprit infernal vient chaque nuit troubler mon repos, & s'obstine à me tourmenter jusqu'à ce que je sois possesseur du Talisman d'*Oromane*. C'est déjà quelque chose que de reconnoître son erreur. Si mon voyage ne m'a point mis en possession de ce trésor, je puis me croire néanmoins plus près de l'obtenir, puisque ce même voyage m'a procuré les moyens de l'avoir ».

Le marchand parut se tranquilliser un peu, & se résigner au sort que le destin lui préparoit. Soit force d'esprit ou complaisance, il dissimula son chagrin, & tâcha, par ses caresses, de consoler la tendre *Sélina*.

Cependant la lune avoit fait trente fois le tour de la terre: *Abudah*, livré aux douceurs de la paix domestique, auroit oublié la perte de ses richesses, & le prétendu trésor auquel il les avoit sacrifiées. A minuit la vieille forcière l'éveille, & lui commande de se mettre en voyage pour aller chercher le talisman d'*Oromane*.

Il alloit répliquer , lorsqu'une musique ravissante se fait entendre : l'appartement est rempli d'un parfum délicieux. Un petit nuage descend du plafond, il s'ouvre ; une beauté charmante paroît : elle étoit belle comme les *houris* du paradis, & n'avoit pour parure qu'une guirlande de fleurs immortelles : elle tenoit d'une main une coupe de crystal, de l'autre elle y exprimoit le jus d'un raisin délicieux.

» Fidelle *Abudah*, lui dit-elle, reçois des mains de ta servante la coupe qui contient la science du talisman d'*Oromane*. Bois ce nectar précieux, couche-toi sur le coffre de fer, & ce trésor inestimable te transportera sans danger dans ces contrées heureuses où tu trouveras les clefs de tous les plaisirs ».

Après avoir prononcé ces mots avec une grâce infinie, elle s'approcha du marchand : celui-ci, transporté de joie, reçut de ses mains plus blanches que l'ivoire, la liqueur céleste & la but avec délice.

La belle *houri* disparut aussitôt. *Abudah* tomba assoupi sur le coffre : le sommeil le préparoit à une seconde aventure.



*II^e Aventure du marchand ABUDAH dans
les bocages de Sadaski.*

ABUDAH se réveilla au doux ramage d'un nombre infini d'oiseaux, dont les accords délicieux formoient une harmonie céleste dans un bosquet agréable, au milieu des roses & des lys. L'air étoit embaumé des parfums les plus suaves. Le marchand, couché mollement sur un sofa de soie, travaillé avec toute la finesse imaginable, ne pouvoit se lasser d'en admirer l'ouvrage. L'art y avoit si bien imité la nature, que les fleurs dont étoit couvert avoient des couleurs aussi vives, & sembloient aussi naturelles que celles dont la terre étoit émaillée.

L'aspect du soleil levant, dont les premiers rayons doroient le sommet des montagnes, & annonçoient le plus beau jour; les concerts mélodieux des habitans des bois, joints aux doux frémissemens de l'air; la beauté du bosquet, qui sembloit être formé par le charme de l'harmonie; les parfums délicieux dont l'air étoit rempli: tout concouroit à exciter dans l'ame d'*Abudah* les sensations les plus voluptueuses. Il doutoit presque de son existence. Il se croyoit encore dans l'en-

chantement de la vision qu'il avoit eu la nuit précédente. Il regarde autour de lui : nouveaux spectacles , nouveaux plaisirs ! De tous côtés la délicatesse du travail & la richesse de la matière s'unissent pour former des chefs-d'œuvres.

Malgré ce ravissement , *Abudah* ne doute bientôt plus de la réalité de ces merveilles , lorsque se levant & sortant du bosquet , il voit partout l'art secondé par la nature , & la nature embellie par l'art.

Le bosquet occupoit la cime d'une montagne , au milieu d'un boulingrin le plus charmant & le plus frais qu'il fut possible de voir. De grands palmiers le couvroient de leur ombre ; & il étoit environné de tous côtés par un bois planté d'orangers & de citronniers disposés avec symétrie pour ménager des vues sur la campagne des environs , ou plutôt sur ce paradis de délices.

Du centre du bosquet on découvrit une vaste plaine où s'élevoient de côté & d'autre de belles touffes de verdure.

Les arbres étoient chargés de fruits de toute espèce. La fleur & le coloris de ces fruits contraisoient agréablement avec le vert des feuilles. La nature étaloit dans ce lieu tous ses trésors en ce genre de productions.

Ici la vigne mariée au jeune orme
soit porter le poids de ces grappes
tes ; là , les roses entremêlées à
feuille l'embellissoient de leur éclat
qu'une multitude prodigieuse d'oiseaux
remarquables par la beauté de leur plumage
que par la douceur de leurs chants , les uns
perchés sur les branches des arbres , les autres
se jouant sur le gazon , égayoient cette scène
féduifante.

Au fond de la plaine couloit une rivière
dont les bords étoient toujours fleuris : l'eau
pure & transparente qui les arrosoit , y entre-
tenoit un gazon éternel.

De l'autre côté , un bois de myrthes , de
rosiers & d'autres arbrisseaux fleuris formoit
un labyrinthe , du centre duquel on décou-
vroit les sommets de plusieurs cabinets de
verdure distribués avec art à certaines distances
les uns des autres. Il y en avoit sur le bord
de la rivière ; d'autres terminoient de longues
allées ; d'autres aussi étoient absolument ca-
chés dans l'épaisseur du bois.

Abudah s'avança vers la rivière , où il
aperçut une jolie barque conduite par dix
jeunes hommes d'une grande beauté , habillés
de longs vêtemens couleur d'azur à franges
d'or. Ils saluèrent le marchand fortuné , &

se reçurent civilement dans leur barque. Dès qu'il y fut entré, ils se mirent à ramer de toutes leurs forces : l'onde argentine écumoit sous les coups redoublés de leurs rames.

La barque voguoit lestement, & dans sa marche rapide elle découvroit à chaque instant aux yeux d'*Abudah*, des spectacles agréables qui lui causoient toujours un nouveau plaisir : des rochers de diverses couleurs, qui sembloient suspendus aux nues ; des forêts plantées d'arbres odoriférans dont on respiroit les parfums jusques sur la plaine liquide ; des fruits réfléchis par le cristal des eaux, pour doubler le plaisir des yeux ; mille arbrisseaux qui répandoient les fleurs sur les passans qui côtoyoient le rivage ; toutes sortes d'oiseaux dont les uns sembloient se mirer dans l'eau, gazouillant à l'aspect de leur propre image : les autres se défalteroient ou rasoient l'eau d'une aîle légère ; d'autres aussi voltigeoient dans la plaine, ou se poursuivoient entre les branches des arbres.

Après un grand nombre de détours, la rivière s'élargit & forme un lac spacieux, qui dans toute sa largeur baigne le pied d'une haute montagne couronnée d'une infinité de bosquets, de temples, de palais, de dômes, d'amphitéâtres, d'obélisques, de galeries

de tours , & d'autres bâtimens , tous d'une architecture magnifique & noble , qui annonce également la délicatesse & la magnificence du luxe. Le lac est couvert d'une infinité de barques & de gondoles d'un goût exquis : les pavillons flottent au gré du vent , & la variété de leurs couleurs fait un coup-d'œil agréable. On eût dit que ces nacelles portoient le plaisir & la volupté mêmes. Dans l'une on entend un concert ravissant : dans une autre des convives joyeux se livrent au plaisir de la bonne-chère : une troisième offre un dessert des fruits les plus rares , des glaces , des liqueurs. L'allégresse la plus vive régné par-tout , & tous les acteurs de ces fêtes voluptueuses ressemblerent moins à des hommes qu'aux fils des *génies* , ou aux filles des *fées*. Une eau pure tombe en cascades sur le penchant de la montagne vers ses extrémités opposées. Au milieu un riche vignoble s'élève en amphitéâtre : les feuilles modestes s'efforcent en vain d'en couvrir les grappes dorées , & de les dérober aux yeux avides des passans. Le lac coule sur un sable d'or que la transparence des flots laisse appercevoir : après avoir baigné le pied de la montagne , qu'il semble quitter à regret , il se partage en deux courans à droite & à gauche , & va

se perdre au milieu des bois , des plaines , des pâturages , & des vallons de cette contrée délicieuse. Des pyramides somptueuses ; des dômes & d'autres travaux , monumens superbes de l'art , dont les uns restent cachés dans la profondeur du terrain , & les autres sont réfléchis dans l'azur des nuages , terminent la perspective des bocages de *Sadaski* , qui s'étendent jusqu'à l'horison où le ciel semble toucher à la terre.

Déjà les beaux bateliers , dont les chants joyeux d'accord avec le mouvement de leurs rames , faisoient un genre de musique nouveau pour *Abudah* , avoient traversé le lac : ils approchoient des bords de la montagne où le marchand avoit découvert de loin un si bel assemblage de temples , de bosquets , & de pavillons.

Ils devoient le débarquer sur une espèce de petit quai bordé de myrthes & de cédres. Là dix beautés charmantes , dix fées , vêtues comme les nymphes des bois , & venues à sa rencontre , lui faisoient de loin des gestes & des signes gracieux , & se dispoient à le recevoir de la manière la plus affable.

Dès qu'*Abudah* eut mis pied à terre , la barque s'enfuit avec rapidité , & se mêla aux bateaux & gondoles de toute espèce qui

voguoient sur la surface du lac. Les belles étrangères reçurent leur nouvel hôte avec mille démonstrations de la plus tendre amitié, & l'invitèrent à parcourir avec elles les beautés & les magnificences de leur séjour.

Après l'avoir fait passer par des avenues odoriférantes, plantées d'arbres qui, portant à-la-fois des fleurs & des fruits, sembloient destinés à flatter en même temps la vue, le goût & l'odorat, elles le conduisirent vers un palais élégant qui étoit en face du lac. Au-devant étoit un vaste parterre en compartimens, où les plus belles fleurs recevoient un nouvel éclat de l'ordre agréable dans lequel elles étoient disposées. Le palais offroit des richesses d'un autre genre. L'art de la sculpture y avoit déployé toute son adresse. Des plafonds élégans, des lambris travaillés avec délicatesse, des devises galantes, des emblèmes spirituels en étoient les principaux ornemens. On y avoit mis plus de goût que de magnificence, l'art s'y cachoit sous les traits simples de la nature, & ce lieu étoit plutôt fait pour inspirer le plaisir que pour satisfaire la grandeur ambitieuse.

Abudah fut introduit dans une grande & belle galerie ornée de statues d'un travail achevé, dans mille attitudes & actions diffé-

rentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle, d'autres étoient isolées ; mais l'expression étoit par-tout la même. Il y en avoit qui représentoient les nymphes amoureuses des bois ; d'autres représentoient les belles naïades ; d'autres des amans téméraires ; d'autres encore des vierges qui leur résistoient foiblement : la pudeur alarmée, les desirs secrets du cœur, le feu du plaisir & le ravissement de la volupté, tout étoit vivement exprimé sur le marbre & l'ivoire que le ciseau avoit animés.

Entre ces statues, il y avoit des tableaux également estimables par la beauté de la peinture & le choix des sujets. C'étoient des festins joyeux, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, les danses & les amours des bergers, des bals & des fêtes de toute espèce, un sérail, des beautés séduisantes, des entretiens passionnés, & tous les mystères de l'amour. Ces différents sujets étoient traités avec tant de naturel & de vérité, qu'*Abudah* s'en étant approché du plus près qu'il lui fut possible, doutoit encore si ces figures étoient peintes ou réelles.

Les belles qui accompagnoient le marchand, le menèrent de cette galerie dans

Un appartement intérieur, au centre du palais ; meublé de sofas qui respiroient la mollesse. Les murailles convertes de trumeaux qui en remplissoient la hauteur & la largeur, réfléchissoient de toutes parts les dix nymphes ; & l'amoureux *Abudah*, dont les yeux enchantés erroient voluptueusement de l'une à l'autre ; étoit dans un ravissement qu'on ne sauroit exprimer, l'ivresse du plaisir transportoit ses sens.

Cet appartement communiquoit dans une rotonde spacieuse, qui ne recevoit de jour que par en haut. Les côtés étoient soutenus par des piliers de granit, chargés d'emblèmes. Au milieu étoit un bain, & autour du bain onze portes qui conduisoient à autant de sofas dressés dans de petits appartemens d'une élégance & d'une propreté au-dessus de tout ce qu'on peut dire.

Les nymphes conduisirent *Abudah* dans un de ces appartemens où elles le préparèrent à entrer dans le bain : elles passèrent elles-mêmes chacune dans un des dix autres où elles quittèrent leurs vêtemens, & revinrent à leur nouvel hôte qu'elles prirent entre leurs bras, & le plongèrent dans un bain chaud & parfumé.

Abudah ne put résister à la force des par-

fums : il succomba de langueur : il s'évanouit entre les bras des Nymphes qui le servoient. Elles le transportèrent de l'autre côté de la rotonde , dans une garde-robe richement fournie des habits les plus magnifiques. Il y avoit de quoi satisfaire tous les goûts. Elles lui en présentèrent un qui surpassoit les autres par la richesse de la matière & la finesse de l'ouvrage. C'étoit une robe d'un fond rose , à ramage d'or & d'argent , avec un travail en perles imitant des guirlandes de fleurs. Avant de l'en revêtir , elles le parfumèrent d'essences douces & onctueuses , dont la vertu ranima ses forces , & lui donna une seconde jeunesse.

Les Nymphes se parfumèrent aussi en sa présence , & leur beauté en reçut un nouvel éclat : elles prirent ensuite des habits galans & avantageux à leur taille.

De la garderode *Abudah* fut conduit dans un vaste salon où un banquet délicieux l'attendoit lui & son aimable compagnie. *Abudah* se plaça le premier sur un sofa préparé pour lui seul , & les dix nymphes se placèrent autour de leur favori. Des génies invisibles les servoient , leur offrant tour-à-tour ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis , juleps , quintessences , gelées succu-

lentes , fruits de toutes les sortes , oranges , pommes de pin , grenades , ananas , raisins , poires fondantes , & mille autres avec une prodigalité plus propre peut-être à étouffer l'appétit qu'à le satisfaire , s'ils n'avoient pas eu la vertu particulière de le faire renaître , pour entretenir le plaisir de le contenter de nouveau. On leur servoit aussi du vin exquis , liqueur charmante , nectar précieux défendu par *Mahomet* , mais permis dans les bocages de *Sadaski* ; il y avoit aussi des confitures sèches & liquides , des conserves , en un mot tout ce que la délicatesse a inventé pour exciter le goût & prolonger les plaisirs de la bonne chère au-delà de l'exigence du besoin.

Pendant le repas , les beautés chargées d'amuser *Abudah* , ne cessèrent de chanter tour-à-tour les plus jolies chansons , des chansons qui respiroient l'esprit & la volupté. Le marchand , que le vin & les appas de ses convives commençoient à égayer , les regardoit toutes avec un transport égal , & son cœur également amoureux de toutes leurs grâces , ne pouvoit se décider pour aucune en particulier.

Le festin fut prolongé jusqu'au soir : le jour commençoit à tomber : on se leva. Les

aimables compagnes d'*Abudah* l'égarèrent dans les jardins du palais.

Après avoir erré par mille détours, rencontrant à chaque pas des fontaines, des cascades, des grottes, des berceaux, des statues, des gazons fleuris & d'autres ornemens de cette espèce, ils parvinrent à une terrasse magnifique, où un nombre infini de jeunes gens des deux sexes formoient une mascarade la plus belle & la plus singulière qu'il fût possible de voir. On eût dit que toutes les nations de la terre avoient rassemblé dans ce lieu l'élite de leur jeunesse. On y comptoit plus de dix mille jeunes hommes & plus de dix mille filles d'une beauté ravissante. La loi du plaisir étoit la seule qu'on suivoit dans ce lieu. Le goût seul décidait les liaisons, & chacun y cédoit sans trouble à l'attrait de la volupté.

Des glaces, des fruits, des crêmes, des gâteaux, des vins & des liqueurs, étoient servis sur des tapis de verdure des deux côtés de la terrasse, & en d'autres endroits sous l'ombre des orangers, des myrthes & des jasmins; chacun alloit s'y rafraîchir quand il le souhaitoit. Il y avoit aussi de distance en distance, sous le couvert des plus grands arbres, des troupes de musiciens

Et l'harmonie tantôt vive & tantôt plus douce , inspiroit successivement le transport & la langueur.

Le soleil étoit couché , lorsqu'*Abudah* arriva au centre de cette terrasse qui étoit d'une étendue prodigieuse. Ses compagnons l'avoient abandonné à lui-même , le laissant libre de se joindre à la compagnie qui lui plairoit davantage. Là , au milieu d'un vaste boulingrin planté de grands palmiers qui couvroient de leur ombre un bois épais d'arbrisseaux , il apperçut un bâtiment de forme oblongue porté sur mille colonnes torfes ornées de festons , où se rendoient en foule les jeunes gens dont la terrasse étoit couverte. Le marchand entra avec les autres dans une salle d'une étendue immense , éclairée par un nombre infini de lustres , & ornée de tous côtés de pavillons de soie , sous lesquels étoient des sofas de velours. Ici la jeunesse brillante formoit des danses agréables au son des instrumens dont jouoient des musiciens placés sur les galeries qui régnoient tout autour de la salle. *Abudah* ne pouvoit assez repaître ses yeux d'un spectacle si charmant ; mais il ne comprenoit pas comment les danseurs & les danseuses pouvoient faire des mouvemens si

vifs qu'il se fatiguoit à les regarder. Ainsi se passèrent quelques heures délicieuses, jusqu'à ce que cet exercice violent réveillât l'appétit de cette troupe joyeuse.

Tout à-coup, dès que chaque beauté, accompagnée de son amant, se fut retirée sous les pavillons dressés à l'entour de la salle pour s'y délasser, les génies invisibles servirent un repas splendide. *Abudah* se préparoit à satisfaire son appétit : sa compagne l'avertit d'attendre l'arrivée de la reine des plaisirs, qui alloit honorer de sa présence leur brillante assemblée.

Déjà une symphonie douce s'étoit fait entendre : cent chanteurs masqués entrèrent en célébrant dans leurs chansons les plaisirs de la société, de la table & de l'amour. Ils étoient suivis par vingt bergères portant des corbeilles remplies de roses & de violettes qu'elles semoient par-tout sur leur passage. Puis on vit paroître la reine des plaisirs, sous un dais porté par douze jeunes hommes d'une beauté charmante. A sa présence toute la compagnie se leva & se prosterna en signe d'adoration.

Lorsque la reine fut assise sur son trône, au haut de la salle, avant de commencer le banquet, elle ordonna à ses suivantes de

de chercher l'étranger qui avoit abordé la veille dans son empire , & de le lui amener. Elles lui présentèrent *Abudah* qui, saisi de respect & d'amour , se prosterna à ses pieds. La reine le releva d'un air gracieux , en lui présentant la main.

„ O heureux *Abudah* ! lui dit-elle d'un ton de voix séduisant , ô mortel fortuné ! à qui les destins ont ordonné de transporter dans ces climats délicieux le coffre de la vallée de *Borchim*. Les génies supérieurs , jaloux du bonheur dont nous jouissons , nous autres génies libres , avoient formé le projet de tenir les cinquante clefs séparées du coffre qui , selon une ancienne tradition , renferme le talisman d'*Oromane*. Et vous , ô *Abudah* ! vous êtes l'homme destiné à les réunir : service signalé qui vous rend digne de l'amour de vos esclaves. Approche , roi de mon cœur & de toutes mes affections , partage avec moi les délices de ces bocages fortunés. „

Elle ordonna à toute la compagnie de rendre à l'étranger les honneurs qu'on lui rendoit à elle - même ; & pour première marque de sa tendresse , elle l'obligea de s'asseoir auprès d'elle sur le trône des plaisirs.

Abudah se crut alors le plus heureux des

mortels. Les charmes de la reine, dont il pouvoit à peine supporter l'éclat, le transportoient d'admiration & d'amour. Mais lorsque la reine elle-même, comme une maîtresse idolâtre de son amant, le prit par la main & le regarda avec des yeux enflammés; alors, persuadé que leurs cœurs, d'intelligence, étoient agités des mêmes desirs, il céda à la violence de sa passion excitée par ces avances. Il fit cesser aussitôt le festin, & entraîna précipitamment la reine complaisante sous le pavillon le plus secret.

L'assemblée imita l'exemple de la reine. Chaque amant conduisit son amante sous un pavillon. Dans un instant la salle fut vide, & un grand silence régna par-tout. Ainsi se passa cette nuit délicieuse dans les bocages de *Sadaski*.

Le lendemain *Abudah*, revenu des premiers emportemens de sa passion, craignit que cette seconde aventure n'eût une fin aussi malheureuse que la première. La jouissance produit la satiété, & la satiété amène la réflexion. Il pria la reine avec quelque sorte d'inquiétude de lui remettre les clefs du coffre.

„ Mon roi, lui répondit-elle affectueusement, mon cher & bien-aimé *Abudah*, le

coffre est au milieu de mon temple , & voilà les clefs réservées au plus célèbre des héros. Allez , mortel fortuné , possédez le talisman du généreux *Oromane* , qui sera pour vous une source intarissable de plaisirs ; goûtez l'immortalité dans ces bras dont la beauté ne passera point ,.

Abudah se saisit des clefs avec empressement : il quitte la reine , & marche à pas précipités vers le milieu du temple où étoit le coffre de fer. Rien n'égale son impatience ; & comme un homme qui se hâte de jouir d'un bonheur long-temps attendu , il passe précipitamment les clefs dans les ferrures.

Leur facilité à s'ouvrir secondoit heureusement ses desirs. Déjà il a surmonté quarante-neuf des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Il touche au moment où le trésor va s'offrir à sa vue : il ne lui reste plus qu'une ferrure à ouvrir. , O reine charmante , s'écrie - t - il ! soyez témoin de mon triomphe , voyez-moi achever glorieusement mon illustre conquête ,.

La dernière ferrure s'ouvrit au moment que la reine arrivoit , & que le joyeux *Abudah* l'invitoit à partager avec lui le plaisir de retirer le talisman du coffre.

Le marchand levoit le couvercle.... Tout-

à-coup il est environné de ténèbres épaisses : le tonnerre gronde avec un bruit effroyable , au milieu des éclairs qui étincèlent de toutes parts ; des flammes horribles enveloppent *Abudah* : il est saisi d'effroi.

Toute l'assemblée est en tumulte. L'épouvante succède à la joie ; ce ne sont plus que des cris affreux , des hurlemens horribles. Les uns courent çà & là , à la lueur des éclairs , & plusieurs sont écrasés sous les ruines du temple qui croule ; d'autres se livrent à la rage & au désespoir ; ils s'entre-tuent , ou se déchirent eux-mêmes de leurs propres mains.

Abudah , plus effrayé que les autres , jette autour de lui des regards consternés , cherchant à reconnoître la reine , au feu des éclairs. Mais , ô spectacle épouvantable ! ses grâces ont disparu. Son beau corps à moitié consumé par les flammes , se resserre & diminue par degrés , & à la place de cette beauté presque divine , dont les yeux languissans d'amour l'avoient regardé si tendrement , il revoit sa vieille petite forcière. La fureur est dans ses regards , & sa bouche vomit ces mots épouvantables :

„ Insensé , comment as-tu osé te flatter de trouver le talisman d'*Oromane* , au sein

de la folle intempérance qui régné dans ce bocage infecté d'un air impur. C'étoit bien là qu'il falloit chercher ce trésor précieux !

„ Mais je te laisse jouir du sort que tu as souhaité avec tant d'empressement. Que ce lieu soit ta prison : égare-toi dans les détours de ce labyrinthe ; contemple les vains plaisirs que tu as recherchés”.

En achevant ces mots , elle frappa le marchand de l'une des potences sur lesquelles elle étoit appuyée , & disparut. *Abudah* ressentit aussitôt les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties de son corps ; effet cruel du coup qu'il venoit de recevoir. Le tonnerre avoit cessé de gronder , les ténèbres étoient dissipées : *Abudah* étoit seul au milieu d'un tas de cadavres & de corps expirans. Saïsi d'horreur & de désespoir il veut fuir de ce temple affreux.

La seule issue qu'il rencontre, le précipite dans une caverne obscure où il erre long - temps à l'aventure. Cette caverne avoit encore quelque chose de plus horrible que le temple ; elle étoit peuplée de reptiles venimeux. A chaque pas qu'il fait , il marche sur des serpens , des crapaux , des aspics , & toutes sortes d'autres animaux semblables , qui le piquent , le déchirent &

le couvrent de leur venin. Il est encore assailli par une nuée d'insectes volans aussi cruels. Tout couvert de plaies, il erre çà & là comme un furieux, encore plus tourmenté intérieurement par les remords, a rage & le désespoir.

Tandis qu'il cherche au hasard à sortir de cette caverne ténébreuse, repaire d'animaux immondes, il se sent saisi à la jambe par quelque chose de plus grand que ce qu'il avoit senti jusqu'à ce moment. Il ne doute pas que ce ne soit la griffe de quelque énorme serpent. La crainte lui fait pousser un cri affreux, auquel répond une voix lugubre en ces termes :

„ Qui es-tu, malheureux, qui peux rester en vie dans cette caverne de désolation, d'horreur & de mort ” ?

Abudah, quoiqu'épouvanté, ressentit quelque soulagement de trouver un compagnon dans ses misères ; il lui répliqua ainsi :

„ Hélas ! il n'est que trop vrai ; je suis un malheureux qui me suis cruellement abusé en cherchant le talisman d'Oromane.

„ Quoi ! dit la voix inconnue, es-tu parvenu à ce degré de folie, de t'imaginer que des plaisirs infâmes te mettroient en possession de ce trésor inestimable ? Si cela

étoit , la conquête en feroit facile ; mais le talifman est bien loin des lieux de délices où tu t'es égaré. Il est sur le sommet d'une montagne d'un abord presque inaccessible.

„ Que me sert de savoir où est le talifman , répondit tristement *Abudah* , s'il ne m'est pas permis de sortir de la vallée de douleur ? Cette connoissance augmente mon infortune.

„ Il est difficile de monter sur ce roc escarpé , répartit la voix ; mais lorsqu'on y est une fois engagé , il n'est pas possible d'en redescendre. Souvent les terrains les plus stériles sont ceux qui produisent les mines les plus riches. Courage donc , mortel infortuné ; si tu veux franchir ces sentiers pénibles & tortueux ; si leur difficulté ne te rebute point , & que tu sois résolu à la surmonter généreusement , je te montrerai dans quel endroit de cette caverne s'ouvre le chemin qui conduit à la montagne du talifman.

„ Ami , ou génie , dit *Abudah* , qui que tu sois , qui daignes ainsi compâtrir à mon malheur , & m'offrir ton assistance , mets-moi dans la voie , le danger ne m'épouvantera point. Que peut craindre un malheureux qui n'a rien à espérer ?

„ Prends donc ce chemin, dit l'inconnu, descends au plus bas de la caverne. Que sa profondeur ne t'effraye point. Descends toujours ; quand tu seras parvenu jusqu'au fond, tu y trouveras l'entrée de la montagne „ .

Ces paroles mirent le citoyen de Bagdat à son aise ; & redoublant de courage, il se hâta d'atteindre le fond de la caverne.

A mesure qu'il descendoit, il rencontroit de nouveaux sujets de patience. L'infection du lieu, l'épaisseur des ténèbres, la multitude effroyable de reptiles venimeux, il supporte tout avec courage. Tantôt il marchoit dans un borbier épais d'où il avoit peine à sortir, tantôt il étoit obligé de ramper sur les mains & sur les genoux pour passer sous des espèces d'arcades extrêmement basses & étroites. Il atteignit enfin l'endroit le plus profond de la caverne qui étoit si raboteux qu'il eut peine à s'y soutenir, & infecté d'une vapeur si insupportable qu'il en fut presque suffoqué.

Quant à l'entrée de la montagne, elle étoit si difficile, si embarrassée, si couverte d'immondices & de décombres, que le marchand, avec tout son courage, pouvoit à peine faire trois ou quatre pas en une

heure. Il travailloit comme une taupe labourer sous terre. A force de constance & d'industrie, il gagne quelque terrain, & il en auroit gagné davantage ; mais lorsqu'il avoit fait quelques pas, des pierres énormes se détachent du rocher, le couvroient de terre & de boue, & l'entraînoient dans leur chute, jusqu'à ce qu'elles trouvaient quelque arrêt.

L'excès du malheur & la force du désespoir pouvoient seuls lui faire surmonter les difficultés de cette entreprise. La misère & la bassesse ne connoissent point de plus grands maux qu'elles-mêmes.

Après une longue continuité de travaux si rudes, *Abudah* parvint à une espèce de petite terrasse où il prit un moment de relâche. Il marcha ensuite par un sentier qui s'élargissoit par degrés & devenoit moins difficile : il y apperçut aussi quelques rayons de lumière qui passoient par-dessus sa tête, sans pénétrer jusqu'à lui. Il entendit un bruit confus de voix qui retentissoient au haut de la montagne. Le bruit augmentoit & s'éclaircissoit à mesure qu'il montoit. Il ne lui fut pas difficile de comprendre que ces sons tumultueux provenoient de l'affluence du peuple assemblé sur le sommet

de la montagne. Cette idée ranima son courage.

Lorsqu'il eut gravi un pas plus escarpé que les autres, il entra dans une caverne dont la sortie étoit fort étroite : un homme pouvoit à peine y passer en rampant. En prêtant l'oreille, il entendit des cris horribles ; il n'osa d'abord avancer plus loin : mais faisant réflexion que la mort seroit son partage s'il s'obstinoit à rester dans la caverne, il se hasarda de passer outre.

*III^e Aventure du marchand ABUDAH dans
le royaume de Tasgi.*

DÈS que le marchand *Abudah* parut à l'issue de la caverne, dix mille voix se mirent à crier unanimement. « Vive, vive notre sultan, que les montagnes de Tasgi nous ramènent ! » *Abudah*, frappé de ces cris d'allégresse si différens de ceux qu'il avoit entendus l'instant d'auparavant, regarde autour de lui. Il voit une foule immense de peuple qui remplissoit le dessus de la montagne, & dans le lointain, une vaste contrée couverte de cités & de villes bâties sur des côteaux & dans les vallées à perte de vue.

Des visirs, suivis d'un grand nombre d'eunuques, se présentent pour le dégager du creux de la caverne. Il agréa leurs services ; car il étoit si excédé de fatigue , si épuisé , & si cruellement tourmenté par les vives douleurs que lui causoient les blessures dont tout son corps étoit couvert , qu'il ne pouvoit se soutenir sans aide. On le revêt de la pourpre royale , & on lui met sur la tête un magnifique turban. A l'instant , le peuple redouble ses acclamations , en criant avec de nouveaux transports : « Vive , vive notre sultan , que les montagnes de *Tasgi* nous ramènent » !

On ordonne de faire silence. Alors le grand visir , accompagné d'une suite aussi nombreuse que brillante , avance vers *Abudah* en se prosternant à plusieurs reprises. Le peuple imite son exemple. Le visir adresse ces paroles au marchand :

“ Voici , ô toi , devant qui le soleil n'est que ténèbres ! toi , la merveille du monde , illustre & sacré rejeton de la famille des *Tasgi* ; toi , ô prodige de beauté ; toi , miroir de perfection ; toi , sultan le plus glorieux & le plus grand entre tous les princes de la terre ; toi , diamant de la nature , la perle du monde , ange tutélaire de l'univers ;

voici tes esclaves prosternés en ta présence. Tout leur desir est de te servir de marche-pied , & d'être foulés sous tes pas comme la poussière de cette plaine. A toi seul , ô magnifique sultan ! appartient tout le bonheur de la terre ; toi seul possèdes toute beauté du corps , toute qualité de l'esprit , toute vertu de l'ame ; à toi seul appartient toute gloire & tout pouvoir dans le royaume de ton illustre père , le grand & immortel *Tasgi*, depuis ces montagnes jusqu'aux déserts brûlans de *Schegrallah* , qui ferment aux étrangers l'entrée des états de notre glorieux & invincible sultan. Gouverne donc tes esclaves à ton gré & selon leurs desirs , car ils n'ont d'autre volonté que la tienne. Que ton plaisir soit ton unique loi. Tes esclaves n'en reconnoissent point d'autre , dans les villes & dans les campagnes de ton empire. C'est par ta permission qu'ils respirent ; c'est par ta bonté qu'ils rampent sur cette terre ; ils t'adorent avec crainte , & attendent en tremblant tes ordres sacrés. ,

Le grand-visir ayant achevé sa harangue , se prosterna de nouveau avec tout le peuple , en prononçant ces paroles que la foule répéta d'une voix unanime : „ O sultan , ô seigneur , que les montagnes de *Tasgi* nous

ramènent , gouverne tes esclaves selon la loi de ton plaisir. ,

Abudah , flatté de ces hommages , se livra à l'orgueil & à la présomption la plus vaine : il oublia dans un instant toutes les peines , les fatigues & les douleurs dont la vue de ses plaies auroit dû lui rappeler le souvenir. Il mit son pied sur le cou du grand - visir , avec une hauteur majestueuse qui marquoit combien son discours lui avoit été agréable , & lui commanda de le conduire au ferraïl de ses ancêtres.

Des esclaves & des eunuques superbement habillés , apportèrent d'abord un magnifique trône d'ivoire , couronné d'un dais brodé en or , tout enrichi de pierreries. *Abudah* s'affit sur le trône qui fut porté sur les épaules des visirs & des grands de son nouveau royaume :

Le cortège pompeux fit le tour de la montagne , & s'arrêta dans un camp très-vaste , pour procurer au sultan la vue de ses armées. Les troupes étoient habillées à l'orientale , avec de riches uniformes de différentes couleurs , qui , joints à l'éclat de leurs armes , faisoient un coup-d'œil tout-à-fait agréable : les uns étoient jaunes , d'autres bleus , d'autres rouges. Il y en avoit

de verts , de blancs , de deux , & de plusieurs couleurs , tous étoient relevés par un travail d'or & d'argent.

Les tentes étoient dressées ; la variété de leurs couleurs , la richesse des étoffes , & leur symétrie formoient un nouveau spectacle aussi charmant que le premier. La tente royale s'élevoit au centre , beaucoup au-dessus des autres ; son éclat & sa grandeur la faisoient remarquer. Elle étoit de velours bleu , brodé en or , & enrichi de perles. Elle avoit plus l'air d'un palais que d'une tente.

Abudah ayant reçu les hommages de l'armée & des nobles de son royaume , ordonna que tout le monde se retirât , à l'exception du grand-visir.

On obéit : tous les courtisans se retirèrent à reculons , en se prosternant plusieurs fois. Le grand-visir resta quelque temps la face contre terre , & dit avec respect & tremblement : „ Que mon seigneur & maître , le sultan de *Tasgi* , règne à jamais sur Harran , son esclave.

Lève - toi , Harran , dit *Abudah* , lève-toi , & apprends - moi quel sujet rassemble dans cette plaine les armées de *Tasgi*.

„ Magnifique seigneur , répondit le visir

Harran, le sultan Rammafin avoit coutume de venir camper dans cette plaine, tous les étés, seulement pour contenir ses ennemis dans les bornes de la crainte & du respect que toutes les nations doivent aux rois de *Tasgi*. Mais cette année, les puissances invisibles, qui président sur ces montagnes, nous l'ont enlevé au milieu de la campagne, pour nous faire jouir de la présence de mon seigneur, qui veut bien me permettre de me prosterner à ses pieds. Car depuis que les descendans de Mahomet enveloppèrent notre pays dans les horreurs d'une guerre sanglante, & que nous prîmes cette occasion de secouer leur joug barbare, les oracles de *Tasgi* nous ont toujours promis un roi qui sortiroit du centre de la montagne, en nous assurant que ces royaumes fortunés jouiroient d'une paix inaltérable, sans être inquiétés au-dehors par la guerre, ni troublés au-dedans par aucune division de famille, ni aucune dispute entre frères. Nous avons goûté jusqu'ici le calme de la paix, & le grand *Abudah* vient accomplir la dernière partie de l'oracle.

„Et qui sont les peuples voisins de mon royaume, reprit *Abudah*? quelles sont les nations qui habitent au-delà de ces montagnes?

„ Un peuple honnête & pauvre , répondit le visir , dont mon seigneur n'aura pas plus de mécontentement que les sultans ses prédécesseurs. C'est pourquoi l'illustre Rammassin , de glorieuse mémoire , n'a jamais voulu les inquiéter , quoique leur territoire s'étende au loin jusqu'à la mer , & qu'il pût aisément en aggrandir les états des rois de *Tasgi*.

„ Rammassin se piquoit donc de générosité , répliqua le nouveau sultan. Il sacrifioit à l'opinion des hommes. Il vouloit qu'on dît chez les peuples voisins , que ses desirs étoient au-dessous de sa puissance , & qu'il savoit se contenter d'un empire borné par ces montagnes , lorsqu'il pouvoit en reculer les limites jusqu'aux côtes de la mer. Pour moi , votre sultan actuel , je ne me repais point d'un vain nom. Ces peuples , malgré leur honnêteté & leur indigence , ne trouveront point de grâce devant moi. Pourquoi leurs ancêtres sont-ils venus s'établir dans des contrées à ma disposition ? Je vous déclare donc que leur pays sera donné aux esclaves de *Tasgi* , & que j'étendrai mon royaume au-delà des flots & de la tempête.

„ Mon souverain seigneur va gagner l'affection de tous ses soldats par cette glorieuse

démarche, répliqua le visir. Ils languissent dans une honteuse inaction; ils ne respirent que la guerre & le carnage. Il y a longtemps qu'ils contemplent, avec une secrète envie, le territoire de ce pauvre peuple, qui le leur abandonnera à la moindre alarme. Et quelle gloire pour mon seigneur, d'avoir fait disparoître de dessus la terre une nation, dont l'indigence déshonore un si beau climat. Notre glorieux sultan ne sauroit mieux signaler les commencemens de son règne.

„ Allez donc, dit vivement *Abudah*: Notifiez mes volontés à toute l'armée. Faites publier dans tout le camp, au son des trompettes, que votre sultan *Abudah* a résolu de venger les dommages & les affronts que les habitans de Tasgi ont reçus de leurs perfidés voisins. Allez, Harran, allez publier une déclaration de guerre contre?....

„ Contre les Sakaraks, ajouta le visir, qui ont insulté les montagnes de Tasgi. „

Abudah auroit voulu prendre le chemin de la capitale; mais les douleurs & l'épuisement ne lui permirent pas d'avancer plus loin; il n'eut pas même la force de traverser le camp pour atteindre la tente royale; il en fit dresser une à la hâte, où il se retira, suivi des favoris de l'ancienne cour;

& d'ailleurs, il vouloit faire la campagne.

Tandis que les eunuques & les esclaves s'empressoient à servir leur sultan, Harran faisoit publier ses ordres dans tout le camp ; il commanda aux chefs de l'armée de s'assembler en conseil de guerre, & de se préparer à l'expédition ordonnée par le grand *Abudah*.

La nouvelle de cette glorieuse entreprise se répandit bientôt dans tout le royaume de Tasgi. Elle fut reçue par - tout avec la même joie & le même applaudissement. Tout le monde se faisoit un sujet de triomphe d'écraser les foibles & innocens Sakaraks. Tant il est vrai qu'on se livre aux fureurs de la guerre, sans en peser les causes ! Les vieillards décrépits sembloient se ranimer : ils n'étoient plus en état de porter les armes ; mais on les voyoit exciter leurs enfans, & les remplir de ces sentimens de rage & de cruauté, auxquels ils donnoient les beaux noms d'héroïsme & de patriotisme.

Avant que le soleil eût éclairé les moissons des Sakaraks, les tentes d'*Abudah* s'étoient ébranlées pour aller les détruire. L'air retentissoit au loin du bruit des cymbales, & des éclats bruyans des trompettes. Leurs accords, mêlés aux chants joyeux de

toute l'armée , sembloient annoncer plutôt l'allégresse d'un triomphe , que les horreurs du carnage. La bonne discipline des troupes , l'ordre de leur marche , la vivacité de leurs regards , leurs cris & leur gaieté , cachoient les noirs desseins & l'ame barbare d'un illustre brigand qui , maître d'un vaste royaume , s'en faisoit un prétexte pour en envahir un second , sacrifiant la vie de ses propres sujets à son ambition , & les forçant de franchir des monts escarpés que la nature avoit élevés comme des barrières à sa fureur.

Dès que les Sakaraks furent l'approche de l'armée des Targites , ils envoyèrent une ambassade au sultan , pour lui demander la cause de ces mouvemens inattendus ; lui renouvelant l'affurance de la paix & de la bonne intelligence qui avoit toujours régné entre ses glorieux ancêtres & leur foible république ; le supplier , de leur déclarer si quelqu'un d'entr'eux lui avoit donné quelque sujet de mécontentement , à lui , ou au moindre de ses sujets , & offrant de lui en faire telle satisfaction qu'il exigeroit. Ils le conjuroient de détourner loin d'eux le poids de sa colère & de sa puissance , & de ne point faire la guerre à une nation toujours

affectionnée aux Tafsites, qui ne l'avoient jamais traitée en ennemie. Ces humbles supplices étoient conçues dans les termes les plus respectueux : la vérité leur donnoit un nouveau poids.

Abudah écouta les ambassadeurs avec impatience, & leur répondit avec une fierté féroce, qu'il n'avoit rien à apprendre d'un peuple d'esclaves, tels que les *Sakarabs* ; qu'il ne leur convenoit pas de vouloir contrôler, ni diriger ses démarches ; que sa volonté se portoit librement par-tout où il vouloit, sans qu'il fût permis, ni à eux, ni à personne, de s'y opposer ; qu'il avoit résolu d'entrer dans leur pays & de s'en rendre maître ; & que, s'ils en vouloient favoir la raison, il n'en avoit point d'autre à leur dire, sinon, qu'il venoit punir l'insolence d'un peuple assez présomptueux pour envoyer une telle ambassade au sultan de *Tasgi*.

Il fit chasser les ambassadeurs de son camp, & ordonna aussitôt que l'on entrât sur les terres des *Sakarabs*, & qu'on y mît tout à feu & à sang.

Les généraux étoient lâches, ignorans & cruels ; tels qu'il les falloit pour exécuter les ordres injustes & sanguinaires du sultan. On

exerça toutes sortes d'hostilités contre ce pauvre peuple , dont le crime étoit d'avoir un voisin méchant. On en massacra une partie ; les autres furent jetés dans les fers ; on enleva leurs femmes , on viola leurs filles , on égorgéa les enfans en bas-âge.

Abudah revint de cette expédition , chargé des dépouilles du pays conquis , & rentra dans ses états au milieu des acclamations des chefs & des soldats , adulateurs impudens , esclaves assez lâches pour combler ce monarque cruel des louanges les plus exagérées , osant même l'égaliser au grand prophète de la *Mecque*.

Abudah arriva ainsi en triomphe à la métropole de *Tasgi*. Ses vassaux lui demandèrent ce qu'on feroit des prisonniers que l'on avoit amenés. Le nombre en étoit considérable.

Le sultan resta quelque temps en doute , sans décider de leur sort. Il alloit ordonner qu'on les mît tous à mort , lorsqu'il se souvint du coffre de fer , qui étoit resté enfoui au centre des montagnes de *Tasgi*.

„ Qu'ils soient condamnés , dit-il , à travailler dans les montagnes ; qu'ils creusent & minent de toutes parts , pour en retirer

un coffre de fer à cinquante ferrures , qui doit être dans l'endroit le plus profond,,.

Le grand visir entendant cet ordre , s'inclina devant son maître , & lui dit : “ Mon seigneur osera-t-il envoyer les vils *Sakarahs* dans les profondeurs de *Tasgi* , où ses sujets même n'osent pénétrer ?

„ Qu'on prenne donc le rebelle *Harran* ; dit *Atudah* , qu'on lui arrache la langue en punition de son insolence , qu'elle soit jetée aux chiens ; qu'il soit décapité ensuite , & que son exemple apprenne à respecter mes ordres,,.

Harran fut puni : les autres visirs jouirent avec plaisir de son supplice. Son orgueil le leur avoit rendu insupportable. Ils exaltèrent en ces termes la juste indignation du sultan.

„ Un monarque de l'orient sera-t-il gouverné par ses esclaves ? Ils ne respirent que par lui & pour lui. S'abaissera-t-il jusqu'à suivre leurs conseils ? N'a-t-il pas lui seul toute la prudence & toute la sagesse ? Que la volonté du sultan *Abudah* soit accomplie par les travaux des *Sakarahs* dans les montagnes de *Tasgi* , comme elle l'est par la mort du traître *Harran*,,.

Le tyran envoyoit de temps en temps ses visirs vers les mineurs , pour voir leurs tra-

vaux & lui en rendre compte. Ces misérables périssoient par milliers : ils étoient écrasés sous les débris de la montagne , ou engloutis par les précipices qui s'ouvroient de tous côtés sous les coups des travailleurs.

Les *Tasgites* aussi , peuple fort superstitieux , au sujet de cette montagne regardée comme un lieu sacré , & le séjour des *Génies* protecteurs du pays , murmurèrent hautement de l'impiété du sultan. *Abudah* le sut , & les fit châtier par les chefs de son armée. Il fit saisir tous les mutins , & ordonna qu'on les décimât. Cet excès de cruauté fut appelé générosité par ceux qui échappèrent au sort.

Enfin les *Sakarahs* découvrirent le coffre de fer , le portèrent avec des peines infinies au sommet de la montagne , & le présentèrent à *Abudah* , qui , pour délassement de tant de fatigues , leur ordonna , ou de mettre le coffre en pièces , ou de forcer les serrures. Ils ne purent ni l'un , ni l'autre , quelques efforts qu'ils fissent , & quelques instrumens qu'ils employassent ; ni force , ni art ne pouvoit rien contre la dureté de cette machine.

Alors le sultan fit publier une récompense pour celui qui forgeroit des clefs qui pussent

ouvrir les cinquante ferrures. Plusieurs tentèrent l'aventure , & réussirent jusqu'à un certain point. Mais dès que l'ouvrier avoit ouvert une des ferrures , & qu'il passoit à une autre , la première se refermoit d'elle-même , tandis qu'il ouvroit la seconde , laquelle se refermoit à son tour , lorsqu'il procédoit à une troisième ; de sorte qu'il en restoit toujours quarante-neuf de fermées.

L'orgueilleux *Abudah* étoit furieux de se voir vaincu par le pouvoir invisible qui s'opposoit à ses volontés. Il ordonna à cinquante hommes de prendre chacun une clef , de les mettre toutes au même instant dans les cinquante ferrures , & de les ouvrir ensemble. Il comptoit que cette méthode lui réussiroit mieux. Mais au moment que les cinquante hommes se disposoient à lui obéir , ils tombèrent morts devant le coffre. Le tyran donna le même ordre à cinquante autres ; mais toute la foule d'esclaves , d'eunuques & de *Sakarabs* qui étoient autour de lui , disparut à l'instant de sa présence , comme la poussière que le vent enlève , & qui se dissipe dans l'air.

Abudah , réduit à son armée , appela cinquante soldats. Les chefs , excédés de cette cruauté énorme , & ne doutant pas qu'il ne
fût

fût résolu de sacrifier son armée, & puis le reste de ses sujets, comme il venoit d'en sacrifier une partie, se révoltèrent contre ce tyran barbare, & marchèrent en bon ordre vers lui, déterminés à mettre fin à sa tyrannie, en l'immolant à leur vengeance. *Abudah* connut leur dessein; & n'en espérant aucune grâce, il se jeta sur le coffre de fer dont il avoit déjà éprouvé l'assistance à son retour de la vallée de *Bocchim*, dans une occasion semblable.

Aussitôt le coffre s'éleva dans les airs. *Abudah*, stupéfait & hors de lui-même, s'assoupit profondément, & fut transporté bien loin de l'armée & du royaume de *Tasgi*.

*IV^e. Aventure du marchand ABUDAH
parmi les Sages de Nema.*

ABUDAH se trouva couché sur le coffre de fer, au pied d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête, & couvert d'une forêt de palmiers, dont l'ombre descendoit jusques dans la plaine. A quelque distance, un petit ruisseau qui prenoit sa source dans la montagne, couloit avec un doux murmure, sur un lit de sable mêlé de cailloux, & alloit

arroser de ses eaux pures une vallée referrée entre deux chaînes de collines toujours verdoyantes.

L'aspect d'un lieu champêtre invite à la réflexion. *Abudah* songeoit à la manière extraordinaire dont il étoit sorti du royaume de *Tasgi*. Il apperçoit dans la vallée un vieillard respectable, qui sembloit diriger sa marche vers lui, au moins sur le rocher sous lequel il étoit. Son maintien étoit grave sans affectation, sa marche n'avoit rien de trop lent ni de précipité. La conscience d'*Abudah* fut alarmée à la vue d'une figure humaine. Elle lui reprocha son règne tyrannique, & ses excès barbares contre l'humanité. Son premier mouvement fut de prendre la fuite pour éviter la présence de ce sage vénérable. Mais celui-ci approchant toujours d'un air modeste & aisé, *Abudah* se rassura & souffrit qu'il l'abordât.

L'ancien roi de *Tasgi*, couvert de la pourpre, avoit encore le turban royal sur la tête. Le sage le salue avec un respect mêlé de grandeur. "O prince, lui dit-il, qui daignes visiter cet asyle de la science & de la philosophie ! qui que tu sois, ou le roi dont les connoissances étoient universelles, la gloire de l'orient, le sage des sages, l'in-

fatigable *Salomon* ; ou bien le maître de quelque royaume voisin , que l'amour de la science amène dans ces lieux , permets qu'un de ses fils t'introduise dans son temple ; temple auguste élevé dans ces déserts par les ordres & sous la direction du grand *Salomon* , où les sages de la terre s'occupent sans relâche de la recherche du vrai , & des secrets de la nature. Cette vallée est une école de vertu : le vice n'ose en approcher. L'immensité des déserts qui l'environnent en défend l'entrée. On y enseigne la vérité , & toutes les sources du savoir y sont ouvertes ».

Abudah confus suivoit en silence le sage qui le conduisoit ; mais tout occupé de ses premières pensées , il disoit en lui-même : » O prophète , que le hasard m'a bien servi ! Que je me suis heureusement égaré ! Car sûrement , c'est parmi ces sources de science & de vérité que je dois trouver le Talisman d'*Oromane* ».

Ils arrivèrent au haut de la vallée , en face du temple de la philosophie. Un grand portique d'une belle architecture grecque se présenta d'abord aux yeux d'*Abudah*. Il y monte avec son guide par un grand perron ouvert , de forme ronde. Au fond du porti-

que s'ouvre une porte qui l'introduit dans une grande salle fort élevée. Le sage lui dit :
“ Les rois même sont obligés d'attendre ici que le gouverneur de ce palais soit instruit de leur arrivée. Il n'est permis à aucun étranger d'aller plus avant , qu'il n'ait fait connaître le sujet de son voyage , & les motifs qu'il a de désirer d'avoir entrée dans le temple auguste de la science ,.

Abudah n'avoit pas oublié sa grandeur prétendue , & il s'en falloit bien que son orgueil l'eût quitté avec sa royauté , il en avoit conservé les marques & l'esprit. Il répondit au sage avec une sorte d'impatience : “ Eh ! bien donc , allez dire à votre gouverneur que le sultan de *Tasgi* , ami de la science & de la vérité , vient chercher dans ces retraites philosophiques le précieux Talisman d'*Oromane* ,.

Le sage ayant reçu les ordres du faux sultan , alla en rendre compte au gouverneur. *Abudah* l'attendit dans la salle , où se trouvoient beaucoup d'autres candidats de tous les rangs , qui désiroient d'être admis dans le collège des sages : chacun avoit son introducteur particulier.

Le guide d'*Abudah* revint avec cette réponse. “ Notre gouverneur est charmé de

trouver dans un si grand monarque une passion si forte pour la vérité. Il m'ordonne de déclarer (comme à l'ordinaire) que le Talisman d'*Oromane* est la fin de toutes nos recherches. Il invite donc le magnifique sultan de *Tasgi* à faire tous ses efforts pour trouver ce trésor précieux , & à le chercher dans telle science qu'il jugera le contenir. Mais , heureusement pour le glorieux sultan , il a rencontré *Abraharad* qui peut lui découvrir les secrets les plus cachés de la nature , & lui apprendre quels lieux recèlent le talisman si désiré & si digne de l'être.

„ Vous êtes donc , répliqua le roi de *Tasgi* , ce fameux *Abraharad* que mes sujets m'ont tant vanté comme un prodige de savoir , comme un philosophe universel qui connoît les propriétés de toutes les plantes , & de tous les minéraux de la terre ?

„ O prince ! dit *Abraharad* , ces connoissances sont les moindres : ce ne sont que les simples élémens de la science de la nature. Mais je-veux vous révéler quelques-uns de ces mystères regardés jusqu'ici comme impénétrables , & que personne au monde n'a connus depuis le sage & glorieux *Salomon*. Car qu'étoit-ce qu'*Oromane* , l'inventeur du talisman qui porte son nom ? Le magicien

du feu , le grand alchymiste du premier , du plus actif & du plus puissant des élémens , & rien de plus. Mais je ne veux pas vous amuser de paroles, tandis que je puis vous convaincre par des prodiges. Que le magnifique sultan de *Tasgi* daigne descendre avec moi sous les voûtes souterraines de ce temple , où chaque science a ses appartemens & ses laboratoires particuliers. C'est-là que vous ferez initié aux mystères de la nature & aux secrets de l'art „.

Abudah étoit au comble de la joie. Il remercioit le prophète, il se félicitoit d'avoir rencontré si à propos le savant *Abraharad*. Il le suivit dans une grande cour souterraine, entourée de portiques , sous chacun desquels il vit plusieurs sages & un grand nombre de disciples qui recevoient leurs leçons.

Abraharad conduisit le sultan son élève sous un portique particulier. Ce n'étoit que le vestibule de son laboratoire. Il étoit rempli d'apprentifs sages qui s'exerçoient dans les différentes parties de son art. “ Sans aller plus loin, dit *Abraharad*, je pourrois étonner le sultan de *Tasgi* par le savoir seul du moindre de mes disciples ; mais j'ai d'autres mystères à lui révéler „. En prononçant ces mots il ouvre une petite porte : ils

entrent sous une voûte assez obscure, & l'alchymiste referme la porte.

Abudah regarda avec des yeux surpris & attentifs le nombre prodigieux d'outils, d'intrumens & d'ustensiles de toutes les sortes, dont la voûte, les murailles & le pavé étoient garnis. Il n'en faut pas moins à l'art pour contrefaire les productions de la nature.

Abrahamad commence par préparer toutes ses matières; il les met dans des vases; il allume ses fourneaux: il combine les sels, les terres, les esprits, variant les doses & multipliant les expériences suivant l'indication, „ Patience & persévérance, ô sultan, s'écrie l'alchymiste avec emphâse! Patience & persévérance! Ce sont-là les premiers instrumens d'un sage. Sans eux il ne peut opérer, tant il y a de causes cachées qui traversent ses opérations! Le secret que je prépare à cette heure, est le grand *Démogorgon*, ou le dissolvant universel. Le procédé est long & ennuyeux: les manipulations sont difficiles & rebutantes. Mais pour ne point vous faire trop attendre, & quoique le fourneau ne soit encore qu'au troisième degré de chaleur, je vais vous montrer quels effets prodigieux produisent les causes les plus foibles. Rien d'ailleurs ne fera plus propre à vous faire

perdre mille préjugés que la coutume entretient contre quelques modifications particulières de la matière , & dont l'esprit du sultan de *Tasgi* n'est peut-être pas tout-à-fait exempt.

„ La terre que vous voyez est un amas de principes qui , par des séparations , conjonctions , affimilations , unions , disjonctions , & autres manipulations , peuvent former tous les êtres de ce monde visible , & un grand nombre d'autres substances que nos yeux n'apperçoivent point , ou que la nature retient encore dans l'état de non-existence. Vous voyez la semence , aussi subtile que l'atôme , dont les particules volatiles s'attirent réciproquement : c'est cette semence qui produit les arbres , le bois , les feuilles & le fruit. D'abord elle devient terre par la condensation. Ensuite ce qu'elle a de plus grossier se durcit & végète en se ramifiant. Les parties les plus subtiles montent par toutes les ramifications , où par leur activité elles se creusent des canaux tubulaires , tandis que les branches sont encore tendres : ce suc s'amasse en divers endroits des ramifications ; il s'y étend en feuilles , & s'y accumule en grains attachés à la même tige. Jusques-là il a encore sa forme de principe

terreux & fans faveur. En voilà , vous pouvez le goûter , il est infipide ; mais peu-à-peu il devient âcre , aigre , puis doux. Ainfi se forme le raisin qui croît dans différens pays , cuit , amélioré & perfectionné par le soleil , le premier & le plus subtil des alchymistes. Tous les végétaux sont produits de la même manière ; & quoiqu'il y ait des fruits amers , aigres , ou sucrés , ces différentes saveurs sont toutes le produit d'une même terre , la terre première qui se modifie différemment , selon les couloirs où elle passe en s'élaborant. Il y a plus , ô glorieux sultan ! Je regarde comme très - vraisemblable que la nature procède d'une manière uniforme dans la génération de toutes choses ; de sorte que je me figure la semence des choses comme un étendart par-tout semblable qui couvre la nature entière , quoique chaque être paroisse y avoir son enveloppe ou bannière particulière.

„ Comme en vertu des affections , des sympathies de forme & de qualité , toutes choses sont liées par ces causes d'union & de conjonction ; elles ont aussi leurs aversions & leurs antipathies , c'est-à-dire des principes discordans qui font qu'elles sont séparables , & se divisent en effet , lorsque

la cause de leur union , cohésion , ou substance , est détruite. Alors la continuité cesse , & ces êtres sont résolubles en leurs atômes constitutifs. Ainsi se fait ce qu'on appelle corruption , qui n'est qu'une nouvelle modification de la matière.

„ Il faut remarquer que nous avons donné divers noms à la même matière , pour exprimer les formes variées sous lesquelles elle affecte nos sens , & les idées qui proviennent de ces sensations. Ainsi quand le jus du raisin écrasé fermente dans la cuve , nous disons que le vin se fait ; & quand le ferment des végétaux se résout en une espèce de mucosité glaireuse , nous appelons cela putréfaction , quoique la nature agisse d'une manière semblable dans ces deux procédés. De même encore nous appelons la métamorphose de l'œuf en poulet , la naissance de cet animal , & quand le poulet mort est changé lui-même en une fourmilière de vers , nous donnons le nom de corruption à cette nouvelle transmutation. Mais quelles que soient nos idées , & les noms qui les expriment , rien n'est réellement détruit ; ce que le vulgaire regarde comme une destruction , n'est qu'un changement de forme. Tous les êtres retournent au lit commun de la nature , où

ils dorment quelque temps, jusqu'à ce que des causes suffisantes les réveillent, & les fassent reparoître sous d'autres formes.

„ C'est pourquoi, ô sultan de *Tasgi*, l'alchymiste prend ce lit universel pour le fondement de la science sublime; à l'imitation de la nature; il emploie dans ses opérations la force active du plus noble des élémens, du feu vivifiant: par cette méthode, la seule profitable, il apprend aux hommes la puissance secrète de la composition & de la résolution; enfin, quand il tient cette clef de la science de la nature, & qu'il fait s'en servir, il est capable d'opérer tout ce qu'il veut. Maître absolu de ses opérations, il les gouverne à son gré, les précipite, les ralentit, ou les fixe, comme bon lui semble. La matière prend dans ses mains toutes les formes qu'il juge à propos de lui donner, pourvu qu'il ne manque point de patience; car on peut égaler la nature, mais on ne peut pas la forcer. On ne peut pas aller d'une extrémité à l'autre sans passer par le milieu.

„ Vous voyez, ô prince! ces deux bouteilles pleines d'une liqueur transparente comme du cristal. En les mêlant, elles deviennent rouges; ainsi la plante que vous

mettez dans l'eau , quoiqu'elle ne se nourrisse que de cet élément , pousse des feuilles vertes , & donne des fleurs d'une autre couleur. Maintenant je puis rendre à ces liqueurs rouges leur première transparence cristalline , au moyen d'un dissolvant qui les éparera. Je puis encore leur donner une couleur différente , soit bleue , verte ou jaune , à tel degré de vivacité que vous désirerez. Toutes ces métamorphoses s'opèrent par un petit nombre d'agens simples & naturels ,.

Alors *Abraharad* changea subitement son laboratoire en une chambre obscure. Une grande lumière succède aux ténèbres ; & *Abudah* lit sur la muraille ces mots écrits en lettres de feu : *le sultan de Tasgi sera satisfait*. Cependant le sultan de *Tasgi* fut effrayé. *Abraharad* le rassura. “ Prince magnifique , lui dit-il , ne vous laissez pas troubler par cette apparence lumineuse. Ces prodiges doivent plutôt vous encourager que vous rebuter dans vos recherches. Du reste , cette lumière si belle & si vive , est un phosphore naturel extrait d'un résidu d'excrémens ; ce qui sert à prouver que les formes les plus viles de la matière peuvent enfanter des merveilles... Mais quelles flammes bril-

lantes j'apperçois au-dessus du fourneau ! Quel éclat ! Quelles couleurs ! Le beau rouge ! Quel agréable mélange de bleu , de vert , de rose , de jaune & de blanc ! O sultan ! les rubis & les émeraudes de ton empire n'ont pas un éclat si vif & si pur „.

Abudah voyoit en effet un riche assemblage des couleurs les plus belles , qui couronnoit les creusets d'*Abraharad*.

“ Voilà , dit le Sage avec complaisance , voilà les signes glorieux du succès de mon opération. Le *menstrue* universel touche à sa perfection , & tous les trésors de la nature vont m'être ouverts. O sultan ! louez le prophète qui a permis que vous fussiez témoin de ce grand œuvre.

„ Mais , demanda *Abudah* , cette composition que vous venez d'obtenir , est-elle le grand *démogorgon* , le dissolvant universel ?

„ Oui , magnifique sultan , répondit *Abraharad* , c'est - là le dissolvant universel de toute substance , quelque dure & compacte qu'elle soit.

„ En ce cas , reprit le sultan , le talisman d'*Oromane* sera bientôt en ma puissance.

„ Peut-être , seigneur ; car il faut du temps pour découvrir où ce trésor est caché.

„ Je vous tiens quitte de cette découverte ,

sage *Abraharad*. Je sais où est le talisman. Il est enfermé dans le coffre de fer sur lequel vous m'avez vu assis au pied du rocher où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Il est dans ce coffre qui , jusqu'ici , a résisté aux plus grands efforts , mais qui ne tiendra sûrement pas contre l'activité de votre dissolvant.

„ Quoi ! ô prince , ô sultan de *Tasgi* ! s'écria le philosophe , tu as en ta puissance le coffre de diamant à cinquante serrures , que l'on dit contenir ce précieux bijou , ce talisman philosophique qui donne la vie , l'immortalité , les richesses , la gloire & le bonheur à celui qui le possède ? . . . Mais voici , mon œuvre est achevé ; une vapeur bleuâtre s'élève du creuset. Le *menstrue* est parfait , je tiens la clef de la nature. Hâtons-nous d'aller rejoindre le coffre , & d'en tirer le trésor de mon glorieux seigneur.

„ Non répliqua *Abudah* ; il est plus à propos de faire transporter ici le coffre. Je connois sa vertu ; il suffit que je m'assaye dessus , pour qu'il soit aussitôt transporté avec moi par-tout où je le souhaite. Quand il sera ici , le sage & savant *Abraharad* pourra exercer à son aise la force de son art

sur cette substance dure , & la résoudre en ses atômes primitifs „.

Abudah , en finissant ces paroles , quitte brusquement l'alchymiste , retrouve son coffre au pied du rocher , s'assied dessus , & au gré de ses desirs il est transporté , lui & son trésor , dans le laboratoire d'*Abraharad*.

Le philosophe ayant envisagé avec ravissement le coffre énorme , prend son creuset plein du *menstrue universel*.

“ Hélas ! s'écria le sultan : sage *Abraharad* , tu t'abuses ! Ce qui dissout toute substance peut-il être contenu dans un creuset „ ?

Le sage pâlit à ce discours , & de dépit il jeta le *menstrue* par terre , où la liqueur resta sans s'altérer , & sans miner la terre qui la portoit.

„ Hélas ! s'écria de nouveau *Abudah* , où est à présent l'alchymie ? tout est perdu ?

„ J'ai une fusion froide , répondit aigrement *Abraharad* , & je m'en servirai au défaut de la fusion ardente que je viens de perdre par votre faute. Je ferai passer au travers de cette substance dure , la foudre qui fond l'épée sans endommager le fourreau „.

En effet , il prépare une nouvelle composition & l'applique sur le coffre. Déjà des étincelles jaillissent de plusieurs côtés :

elles deviennent plus fortes , plus vives & plus fréquentes. *Abraharad* , au comble de la joie , & impatient de hâter l'effet de son tonnerre artificiel , s'approche plus près du coffre. Tout - à - coup une aigrette de feu change de direction , le frappe à la tempe , & le réduit en cendres.

A cette terrible catastrophe , *Abudah* , dont l'espérance étoit montée au plus haut degré , fort comme un furieux du laboratoire , & erre dans la cour qu'il remplit de cris & de hurlemens affreux.

Après avoir ainsi exhalé sa fureur & son désespoir , il apperçoit un sage qui avoit quitté le portique où il travailloit pour venir à lui. Il approchoit d'un pas modéré , & avec un air fort composé. Quand il fut près d'*Abudah* , il lui dit avec un grand sang froid : « Malheureux ! pourquoi négligez-vous la conquête du talisman d'*Oromane* , qui fera en votre puissance , quand vous voudrez prendre la peine d'en jouir.

» En êtes-vous sûr , répliqua *Abudah* avec transport ?

» Je vous assure , poursuivit le sage , qu'à présent vous êtes absolument incapable de faire aucun usage de ce trésor.

» Et c'est pour cela , sans - doute , dit

tristement *Abudah*, que j'ai toujours été trompé dans mon attente, lorsque je me suis cru le plus près de l'obtenir ?

» Rien n'est plus vrai, répartit vivement le sage.

» Eh bien donc ? ô vénérable sage, ô philosophe qui savez mieux que moi-même ce que je puis ! procurez-moi la vraie jouissance de ce trésor inestimable que j'ai cherché si long-temps en vain.

„ Dites-moi, *Abudah*, le bonheur doit-il être dans l'esprit ou dans les sens ?

„ Il doit être dans l'esprit. Je le confesse à ma honte ; j'ai négligé mon ame pour me livrer à l'attrait des sens. O le plus sage des hommes, ô le plus grand des philosophes, quelle vérité vous me faites comprendre ! Quelle nouvelle scène vous ouvrez devant moi ! Mais continuez vos instructions célestes, achevez la guérison que vous avez commencée.

„ Vous n'y êtes pas encore assez bien préparé, reprit le sage *Gherar*. Je vous laisse la nuit pour vous tranquilliser, & vous remettre du trouble où je vous ai surpris, & dont vous n'êtes pas revenu. Demain au matin, si je vous trouve d'un sens raffiné & libre de toute passion, j'achèverai de

délivrer votre esprit du joug tyrannique des vains plaisirs qui le tiennent asservi. „.

Le philosophe conduisit *Abudah* parmi ses élèves , & lui assigna ensuite un appartement particulier sous son portique , pour y passer la nuit seul.

Le lendemain de grand matin , le sage *Gherar* vint prendre son nouveau disciple , & ils allèrent ensemble se promener dans la vallée qui servoit d'avenue au temple dédié à la science & à la sagesse.

“ Que l'aspect du soleil levant est agréable , dit *Gherar* ! Quel doux plaisir l'on goûte à contempler ses premiers rayons qui , du sommet de ces collines , descendent lentement dans la vallée ! Les bocages semblent aussi sensibles que l'homme au silence & à la fraîcheur d'une belle nuit. L'herbe des champs jouit comme nous de ce bienfait de la nature. Ce gazon , desséché par la chaleur du midi , se renouvelle & se ranime pendant la nuit , pour lutter de nouveau , contre les feux brûlans du jour.

„ En vérité , reprit *Abudah* , un beau matin ressemble à une nouvelle création. Quand l'astre du jour commence à paroître sur l'horison , l'œil qui contemple la nature se dégager des ombres de la nuit , est porté

à croire que le monde sort du néant , oubliant qu'il existe depuis une infinité de siècles. Heureux , mille fois heureux , celui qui passe sa vie dans ces retraites paisibles ! Comme la rosée pénètre le sein de la terre , ainsi la douceur de la joie s'insinue mollement dans son cœur. Il est libre de soins & d'inquiétudes. Que la tempête désole les mers , que la guerre ravage les cités ; ni la tempête , ni la guerre , ne troublent son repos.

„ O *Abudah* ! répliqua le sage , les projets de l'ambitieux , les prestiges des sens , les desirs de l'avare , & l'amour déréglé des plaisirs , sont encore plus à craindre pour l'homme que les feux de la tempête ou les ravages de la guerre. Connoissant votre foiblesse , je vous ai conduit dans ces lieux pour vous convaincre , par cette scène délicieuse , combien vous êtes incapable de jouir jamais d'un solide bonheur. Si le doux éclat du soleil levant , & la fraîcheur du matin vous affectent si voluptueusement , la privation doit vous en être également affligeante. Dans la jouissance de ces biens , l'ame totalement passive est émue , affectée , gouvernée par les sens , comme elle est délicieusement affectée par les objets doux

& agréables au toucher , par l'odeur suave des fleurs , par les ondulations sonores de l'air , par les saveurs des mets exquis , ou par cette foule d'objets dont les couleurs & la symétrie flattent la vue.

„ Mais l'esprit s'élève au-dessus du corps : les délices de l'ame sont conformes à son essence spirituelle , & proportionnées à son immortalité. Le vrai philosophe cultive plus son esprit que son corps , & ne permet jamais que celui-ci maîtrise le premier. Il foule d'un pied égal les biens & les maux de cette vie , parce qu'il fait que les uns & les autres sont passagers. Sûr de son immortalité , plein de la haute idée de la perfection de son être , il verroit d'un œil tranquille la confusion des élémens , la chute du monde , & l'anéantissement de la nature visible. Il la verroit rentrer dans le chaos , dont un pouvoir éternel la fit sortir , sans qu'il craignît de l'y suivre. Si la destruction du monde n'est pas capable d'ébranler son ame intrépide , jugez combien il est peu affecté des misères temporelles de la vie. Au milieu de la maladie la plus aiguë , lorsque son corps rongé d'ulcères tombe en lambeaux , son ame entière & indestructible se réjouit , dans l'espérance de sortir bientôt de sa

prison de chair. S'il souffre la faim, son ame, toujours contente, contemple la justice & la vérité. S'il est en bute aux caprices du fort, à la malice des hommes, au mépris des insensés, il supporte tout cela avec une constance égale : son ame est au-dessus de la bonne & de la mauvaise fortune; plus forte que la faveur & la cruauté des tyrans, elle se rit encore des louanges & du blâme des fots. En un mot, ô *Abudah* ! le vrai philosophe trouve dans lui la source de tous les plaisirs, & un bouclier à l'épreuve de tous les maux. La beauté de la vertu possède toutes ses affections. Il fait se rendre maître des événemens par son indifférence. Exempt de crainte, il ne se livre point à l'illusion de l'espoir. Libre du sentiment importun de la haine, il ignore les foiblesses de l'amour. Il n'admire rien, ne blâme rien & souffre tout. Il se prête à tout, seulement autant que le besoin l'exige, & ne se donne qu'à lui-même. Le contentement est au fond de son cœur, parce qu'il est vide de desirs, de projets, & de toutes les passions qu'engendre la soif des plaisirs & des trésors de la terre ».

Le sage *Gherar* prononça cet éloquent discours avec une complaisance mêlée d'or-

gueil. *Abudah*, frappé de la sublimité de cette doctrine, restoit immobile, sans parler. Un tigre furieux descend de la montagne voisine : sa gueule ardente vomit le feu parmi des flots d'écume. Il s'élance avec rage vers le sage & son disciple, comme pour les saisir tous les deux à-la-fois & les dévorer. *Abudah*, que les leçons de *Gherar* n'avoient pas encore persuadé au point de lui faire oublier les expédiens auxquels les profanes ont recours dans un danger si pressant, se précipite dans le courant qui couloit au milieu de la vallée, persuadé que le tigre ne l'y suivroit pas.

Il gagne, en nageant, l'autre bord, & voit de loin le sage *Gherar* qui fuyoit à perte d'haleine devant le tigre furieux qui le poursuivoit. Le monstre l'eut bientôt atteint ; & avec ses dents & ses griffes aiguës, il déchire le philosophe infortuné qui remplit les bois & les côteaux du bruit de ses cris lamentables & inutiles.

Abudah, témoin de la fin malheureuse du sage, ne peut s'empêcher de s'écrier en soupirant : " Hélas ! qu'il est ridicule & vain à la foiblesse d'affecter de la force ! Qu'il est ridicule & vain à l'homme imbécile, de ne pas convenir de sa misère ! Je comprends à ce moment, que le but de la philosophie

est d'affecter un empire absolu sur toute la nature. Mais cette science orgueilleuse devoit se borner à contempler avec admiration , des merveilles qu'elle ne peut pas même comprendre , loin de les pouvoir imiter. L'homme qui rampe sur la poussière devoit-il porter la présomption jusqu'à se croire supérieur aux biens & aux maux, aux récompenses & aux peines que lui envoie la main puissante de l'arbitre du monde ,, ?

L'esprit plein de ces réflexions , & de la terreur que dut lui causer la scène effrayante qui venoit de se passer sur l'autre bord du courant , *Abudah* se lève , traverse une allée sombre , continuée entre deux montagnes , qui le conduit à une vaste plaine , où un grand nombre de bergers & de bergères faisoient paître leurs innocens troupeaux.

“ Ici, dit *Abudah* en lui-même , il n'y a ni pompe , ni luxe , ni vanité ; c'est une tranquillité champêtre , une paix douce & naturelle , sans faste , sans prétention , sans soucis & sans inquiétude ,,.

Abudah avançoit toujours vers les bergers , dont le sort lui sembloit si digne d'envie. Un d'eux , passant par hasard auprès de lui , recule de frayeur comme à l'aspect d'un monstre ,

& courant à pas précipités vers le reste de la troupe, il leur crie de toutes ses forces : “ Fuyons, amis, fuyons la présence du tyran de *Tasgi*. Non content de nous avoir chassés de notre pays de *Sakarah*, il vient encore nous enlever nos troupeaux ”.

Le tyran fut touché de la confusion & de l'épouvante que sa présence venoit de mettre parmi ce peuple de bergers. Il détesta sa cruauté, & les conjura de demeurer, leur protestant qu'il ne venoit point troubler le bonheur paisible dont ils jouissoient. Sa parole n'étoit pas un garant sûr. Il les vit fuir devant lui en désordre, traînant après eux leurs troupeaux, & regardant de temps en temps derrière eux, dans la crainte qu'ils avoient d'être poursuivis par les armées cruelles des *Tasgites*.

Un vénérable *Bramin*, que son grand âge rendoit incapable de suivre les bons *Sakarachs* qui, depuis tant d'années, recevoient ses instructions, & qu'il auroit voulu ne pas abandonner dans leur fuite, étoit assis d'un air majestueux sur une pierre, à l'entrée de sa cellule. Il se leva, quand *Abudah* fut près de lui, & le salua respectueusement. “ O sultan ! lui dit-il d'un ton noble & simple, ce n'est pas le tyran de *Tasgi* que
je

Je salue, c'est celui qu'il a plu à la colère d'*Alla* d'établir sur son peuple. Mais pourquoi cherches-tu le mal quand tu peux faire le bien ? Crois-tu que les méchantes actions puissent procurer une bonne fin ? Crois-tu trouver le bonheur où la malice triomphe ? O sultan ! ne te flatte pas d'obtenir à prix de sang & d'injustice le talisman du grand *Oromane*. La pureté & la perfection, la vertu & la sagesse, l'humanité & la bienfaisance, la piété & la religion, sont les seuls moyens d'obtenir ce précieux trésor.

„ Hâte-toi donc, ô homme ! hâte-toi d'aller sur le tombeau du prophète, confesser avec componction tes iniquités. Va reconnoître tes égaremens, & la vanité de tes folles recherches. Va puiser la sagesse à la source pure de la vérité. Va apprendre de l'oracle infailible, quelle est la volonté de celui qui a confondu jusqu'ici tes projets.

„ Bon & pieux *Bramin*, répondit *Abudah*, j'ai offensé la providence, vous, & votre nation innocente. Je l'avoue dans les sentimens d'un vrai repentir. Daignez me diriger dans mon voyage de *Médine* ; car il m'a semblé que jusqu'ici j'errois dans des lieux enchantés.

„ Le coffre de diamant vous portera lui-même à *Médine*, répliqua le *Bramin*.

„ Je l'ai laissé dans le palais de la philosophie, dit *Abudah*. Pour l'aller chercher, il faut traverser le courant, & s'exposer à la fureur du tigre qui rode sur l'autre rive.

„ Il y a un sentier qui tourne le ruisseau vers l'orient : suivez cette route qui vous conduira sans danger derrière le palais ; & en face du bâtiment, vous trouverez un petit pont étroit sur lequel vous passerez le ruisseau. Du reste, que *Mahomet* protège votre pieuse entreprise !

Abudah remercia le *Bramin*, prit congé de lui, & lui assura que les *Tasgites* n'ayant pas connoissance de la plaine où les *Sakarahs* menaient paître leurs troupeaux, ils ne viendroient pas les y inquiéter.

Le *Bramin* souhaita mille bénédictions à *Abudah*.

Le marchand de *Bagdat*, faux sultan de *Tasgi*, prend la route que lui avoit indiquée le saint homme, passe le pont, arrive au palais, entre sous le portique d'*Abraharad*, pénètre dans le laboratoire, trouve son coffre, s'étend dessus, s'endort dans la forte persuasion qu'il se réveillera dans le temple de *Médine*.

Dans un instant, *Abudah* se trouve sous la voûte spacieuse d'une mosquée, couché sur le coffre de diamant. En ouvrant les yeux, il voit près de lui, d'un côté, la boîte de l'impitoyable forcière, qu'il avoit encore retrouvée dans les bocages de *Sadaski*; de l'autre côté, étoit une grande citerne pleine d'eau.

Au milieu de cette vision, le génie *Barhaddan* lui apparoît & dit.

„ *Abudah*, reçois enfin les véritables clefs
„ du coffre de diamant „.

Le marchand se lève, approche du génie, se prosterne à ses pieds, & reçoit les clefs fortunées qu'il cherchoit depuis si long temps.

„ Ouvre, dit *Barhaddan*, ouvre le coffre,
„ & prends le trésor „.

Abudah s'empresse d'obéir, & dans un moment le coffre est ouvert.

Quelque foi qu'il eût dans les paroles du génie, une fatale expérience lui avoit appris à craindre, quelque près qu'il fût de la possession du talisman. Il lève le couvercle en tremblant, & non sans défiance. Aussitôt sort une nuée de plumes qui eurent bientôt couvert tout le pavé de la mosquée. Sa défiance redoubla à ce prodige; mais le génie le rassura en ces termes.

„ *Abudah* , mets à présent ta main dans le coffre , & tires-en les trésors qui y sont , „

Abudah obéit , & tire d'abord un beau bras ensanglanté & garni d'un riche bracelet de diamans.

„ Ce bras , dit *Barhaddan* , a été inhumainement coupé du corps d'une belle sultane par un esclave qui n'en pouvoit arracher le bracelet. Crois-tu , *Abudah* , que la princesse qui le portoit , ait été heureuse par la possession de ce bijou ? , „

Abudah , qui ne voyoit pas encore le Talisman , continue à tirer du coffre tout ce que sa main rencontre. Un pauvre malheureux se présente , chargé de sacs d'or dont le poids l'accabloit ; il trembloit & baissoit les yeux.

Un jeune homme survient d'un air emporté , & plonge un poignard dans le sein du misérable chargé d'or. Aussitôt plusieurs femmes parées fort indécemment accueillent le meurtrier , partagent avec lui le fruit de son crime , & se mettent à danser & à chanter.

Une foule de peuple accourt ensuite : un roi paroît accompagné d'une armée nombreuse ; il ordonne qu'on égorge tout ce peuple , mais une force supérieure passe un

cordon autour du cou du roi , & la couronne lui est enlevée de dessus la tête.

A cette scène succède un spectacle plus plaisant. C'étoit une centaine de foux avec des manteaux sur leurs épaules : les uns avec des aîles attachées au dos , les autres avec des roues qu'ils faisoient tourner sans-cesse. Il y en avoit dont les yeux étoient toujours fixés au firmament ; d'autres traçoient des cercles en l'air avec des pailles ; d'autres répétoient sans-cesse qu'un étoit en même temps plus grand & plus petit que lui-même ; & publioient nombre d'absurdités semblables, comme d'utiles découvertes.

Après que *Barhaddan* eût laissé au marchand le loisir de considérer ce spectacle , il lui demanda : “comprenez vous ces choses,,.

„ Elles m'apprennent , répondit *Abudah* , ce que mes voyages ne m'ont déjà que trop appris ; que les richesses , ni les plaisirs , ni les honneurs , ni la puissance , ni la science , ni l'ignorance ne mettent point l'homme à l'abri des malheurs ; & que par conséquent toutes ces choses , dont on fait tant de cas , sont absolument incapables de procurer la possession du Talisman d'*Oromane*.

„ Que croyez-vous que signifient les plumes , reprit *Barhaddan* ?

„ J'ignore ce qu'elles veulent dire , répondit *Abudah*.

„ Eh bien , continua le *Génie* , ce sont les désirs indiscrets , les vaines attentes , les projets ridicules ; en un mot , les rêves trompeurs dont se repaît l'esprit de l'homme qui a quelque envie de parvenir à la jouissance du Talisman : c'est pourquoi elles se sont présentées à l'ouverture du coffre ; & cette explication doit vous donner l'intelligence de tout le reste. Vous devez reconnoître le malheureux chargé d'or & dépouillé par un aventurier , ainsi que le voluptueux couronné roi , & dépossédé pour ses cruautés.

„ A présent , *Abudah* , poursuivit le *Génie* , puisque vous êtes convaincu que le Talisman d'*Oromane* ne peut pas se trouver parmi des bagatelles & des folies de cette espèce , cessez vos recherches , fermez le coffre , & attendez en silence la scène qui va suivre ,.

Abudah referme le coffre , & reste debout les bras croisés devant lui , sans prononcer une seule parole.

Barhaddan se tourne vers la boîte , & dit : maudite forcrière , démon implacable ; toi qui

te plais à tourmenter le genre-humain, fors à l'instant de ta retraite ,.

La boîte se brise aussitôt en mille pièces, & la vieille forcière, portée sur ses potences, s'avance en tremblant vers *Barhaddan*.

„ Je fais, lui dit-il, que suivant les loix de ta méchanceté naturelle, tu ne te plais que dans le mal. Je te connois, je fais ton acharnement à porter les hommes au crime pour avoir le plaisir barbare de les tourmenter ensuite par les remords. Je fais aussi, que, soumise au pouvoir de ceux qui protègent le genre humain, tu redoutes leur juste indignation. Tremble donc, & vois moi d'abord purifier cet homme infortuné que tu as rempli de désirs impurs, & captivé sous l'esclavage honteux des passions,.

Alors *Barhaddan* ordonna au marchand de se laver dans la citerne; ce qu'il fît incontinent. Quand il fut purifié, le *Génie* lui dit de rouvrir le coffre de diamant.

Abudah l'ouvrit sans peine, & en retira un petit livre, que *Barhaddan* lui dit de lire. Le marchand y lut ces paroles.

„ Apprends, ô homme ! que la nature humaine, imparfaite par essence, ne peut atteindre à la perfection; que le vrai bonheur est le *Talisman d'Oromane*; que ce bonheur incor-

ruptible est le privilège des êtres immortels ; que l'homme, créature fragile, doit se soumettre aux ordres de son créateur ; que le premier devoir & la fin de toutes les recherches de l'homme doivent être de connoître & d'accomplir la volonté de celui par qui il existe ; jusqu'à ce qu'il plaise à ce principe éternel de le retirer de la misère de ce monde, pour le faire jouir d'un bonheur sans fin dans le séjour de l'immortalité glorieuse».

Quand *Abudah* eût achevé de lire ces paroles sacrées ; pénétré d'un saint respect, il se prosterne & adore en silence le principe éternel d'en-haut : ce que le *Génie* lui recommande de faire plusieurs fois le jour.

Barhaddan se tournant ensuite vers la forcère effrayée, il lui dit d'un ton impérieux : » Va, démon maudit, entre dans le coffre ; & là, contemple pendant cinquante ans le bonheur dont tu fais si bien inspirer le désir par tes vaines illusions ».

La forcère obéit en frémissant de rage. Le couvercle du coffre retombe aussitôt avec violence, les ferrures se referment d'elles-mêmes avec un bruit terrible, & le tout disparoît comme une vapeur noire qui se dissipe enfin en s'élevant dans l'air.

Abudah tend les mains vers le *Génie* pour le remercier. Il avoit disparu ; & ce qui sur-

prit davantage le marchand , c'est qu'il se trouva couché sur son lit dans son palais de *Bagdat* , entouré de sa femme & de ses enfans qui fondoient en larmes.

Dès que *Sélima* , qui avoit les yeux fixés sur son époux , s'aperçut qu'il faisoit quelque mouvement ; elle se précipite avec transport sur le lit , & lui demande s'il respire encore.

“ Si je respire , dit *Abudah* ! Comment ! femme , je suis plein de santé. Je voyage depuis trois mois ; j'ai vu bien du pays , des déserts , des plaines , des montagnes , des villes , des royaumes. J'ai même été couronné sultan ; mais ce n'est pas là le plus bel endroit de mes aventures.

„ Mon seigneur rêve encore , s'écrie *Sélima* en l'interrompant. Vos enfans & vos esclaves savent , ô *Abudah* ! que depuis quatre jours que vous dormez sur ce sofa , sans donner aucun signe de vie , nous avons craint que vous ne fussiez mort.

„ Ce que j'ai vu n'est donc qu'un songe , reprit le marchand. Le prophète soit loué de m'avoir appris la sagesse , & de m'avoir préservé de tous les crimes que j'ai cru avoir commis , & de tous les maux que je m'imaginois souffrir !

„ Oui, ma chère *Sélîma*, vous me voyez guéri des vaines terreurs & des inquiétudes désolantes qui jusqu'ici m'ont rendu à charge à vous & à moi-même. J'ai appris à me soumettre à la volonté d'*Alla*, & à me contenter du sort qu'il m'envoie. J'ai appris à vivre tranquille au sein de ma famille, à l'aimer comme elle m'aime, à faire du bien aux hommes; en un mot, à être aussi heureux qu'un mortel peut l'être sur la terre „

Abudah prononça ces mots avec un air de contentement, & un ton de douceur qui annonçoient la tranquillité de son ame. Il embrassa tendrement sa femme, & reçut les innocentes caresses de ses enfans.

Le reste du jour se passa dans les délices d'une joie décente. Depuis ce moment, il n'y eut point dans toute la ville de *Bagdat* de famille plus unie, plus résignée & plus heureuse que celle du marchand *Abudah*.

Quand le *Génie Barhaddan* eut achevé son conte, *Iracagem* se leva de son trône, & lui fit signe de s'asseoir. Puis, se tournant vers l'auguste assemblée, il adressa ces paroles aux disciples de la race immortelle des *Génies*.

“ Écoutez, vils reptiles, dont la vie est un souffle, & la demeure comme le fable

que le vent emporte ; vous qui avez les yeux fixés vers la terre, & qui ne voyez pas la poussière dont elle est couverte ; vous qui élevez quelquefois vos regards timides vers le ciel dont les nuages vous dérobent la vue ; n'espérez pas trouver des plaisirs durables au sein de l'inconstance. Le bonheur du monde ressemble aux lettres que l'enfant trace sur le sable au bord de la mer : le vent souffle, elles disparaissent. L'œil mortel ne peut voir ce qui ne change point ; & ce qui change ne remplit point les désirs de l'homme. Attendez donc, enfans de la terre, attendez avec patience le moment où vous serez admis dans les jardins fortunés où règne un printemps éternel, dans les palais que la foudre n'écrase point, dans les retraites heureuses que le temps respectera à jamais. Sachez que le bonheur est avec *Alla* & son prophète *Mahomet* ; que le Talisman d'*Oromane* est l'obéissance à Dieu & l'amour de sa loi.

„ Vos soins & votre industrie sont louables, infatigable *Barhaddan*, ajouta *Iracagem* : les mortels vous doivent des remerciemens, pour les leçons de sagesse & de vérité que vous leur donnez. Et vous, ô mon généreux frère ! dit le même *Génie* à *Mam-*

louk, qu'avez - vous fait pour le genre-humain ? Comment avez - vous mérité le glorieux titre de protecteur des hommes ?

„ Je leur ai enseigné la sagesse & la vérité , comme mon frère *Barhaddan* , répondit *Mamlouk* : le conte du Dervis *Alfouran* est la preuve du succès dont mes soins ont été suivis „.

CONTE SECOND.

LE D E R V I S

A L F O U R A N.

ALFOURAN avoit gagné l'affection de toute la province d'*Eyraca*, par la sainteté de ses mœurs , & l'austérité de sa vie. Mais personne n'étoit plus attaché au saint Dervis , que *Sanballad* , fils de *Sami* , marchand de *Bassora* , que son père avoit dessein d'élever dans son commerce.

L'hermitage d'*Alfouran* , enfoncé dans l'épaisseur d'un bois au-delà du fauxbourg de la ville , étoit creusé dans le roc , sur

le penchant d'une montagne qui s'élevoit à-peu-près au milieu du bois. Il y avoit deux cellules, dont la première étoit destinée aux usages ordinaires de la vie. La plus reculée servoit de temple au Dervis: là, il prioit & s'acquittoit des autres devoirs de la religion, & des pratiques de sa dévotion particulière.

Une petite source qui couloit de la montagne avec un doux murmure, lui fournissoit la plus belle eau. L'ingénieux hermite avoit creusé de ses mains un petit bassin dans le roc, où cette eau pure venoit se rendre. De-là elle descendoit en forme de cascade dans le bois, dont elle alloit arroser les arbres, formant çà & là de petites nappes d'eau, & se perdant enfin, après s'être divisée en une infinité de moindres ruisseaux.

Devant la porte de la cellule, il y avoit un petit gazon, qui, sous l'ombre des arbres qui l'environnoient, & par l'attention du Dervis à l'arroser souvent, formoit le plus beau tapis de verdure.

Un plant épais de cèdres & de palmiers, dont les branches couvroient cette retraite agréable, & formoient au-dessus une espèce de voûte impénétrable aux rayons du soleil, lui donnoit un air grand & majestueux.

Ceux qui en approchoient étoient faisis de respect & d'une sainte frayeur.

On accouroit de toutes parts sous cette voûte champêtre, pour y recevoir les instructions célestes d'*Alfouran*. Il avoit le don de persuader, & sa bouche distilloit la douceur du miel. Le matin, au lever du soleil, une foule de gens venoient l'entendre, & ils s'en retournoient plus gais à leurs travaux. D'autres quittoient au milieu du jour leurs occupations les plus pressantes, pour recueillir ses divines paroles : ces hommes simples & dévots négligeoient tout autre soin, & malgré la pauvreté où leur négligence les réduisoit, ils ne pouvoient résister à l'attrait impérieux de l'éloquence d'*Alfouran*.

Le fils de *Sami* étoit le plus assidu aux leçons séduisantes du dervis de *Bassora*, & celui sur qui elles faisoient de plus fortes impressions.

Son ame, frappée des discours & de l'exemple de ce sage, sembloit avoir perdu toute autre pensée. Une vie austère & retirée, telle que celle d'*Alfouran*, étoit l'unique objet de ses vœux. La société lui devenoit à charge ; les dignités, les plaisirs & toutes les conditions du monde lui paroissoient

vaines & méprisables. Il ne voyoit de grand que le dervis, & le bonheur de vivre avec lui dans la solitude.

Un jour que le dervis avoit discoursu avec son éloquence ordinaire sur le mépris du monde, le détachement de soi-même, la vanité des soins & des peines que l'on se donne pour les biens & les commodités de cette vie mortelle, *Sanballad* alla trouver le saint homme, le salua avec un profond respect, & le supplia de vouloir bien l'initier aux mystères de sa vie sainte & heureuse.

Alfouran regarda attentivement le jeune homme, son air délicat, sa beauté modeste, fraîche comme la rose du matin, ses yeux humides des larmes de la pénitence, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit pour exhiler les soupirs de componction dont son cœur étoit plein.

„ Et tu peux quitter les vanités de la vie, ô jeune homme, lui dit *Alfouran* ? Tu peux passer dans la retraite & l'abstinence les plus beaux jours de ta jeunesse ? Tu peux quitter pour toujours tes connoissances, tes amis, tes parens, tes liaisons, tes affaires, tes plaisirs ? Tu peux détacher ton ame de tous ces biens, & leur préférer

la vie dure, solitaire & pénitente d'un vieux dervis ? Si tu te crois assez de courage pour cela , laisse-moi éprouver auparavant ta foi & ton obéissance. Monte sur ce roc escarpé , par le sentier que j'ai taillé dans la pierre vive sur sa pente , & va t'asseoir sur la pierre qui est dédiée au feu pur du soleil. Reste-là trois jours & trois nuits. Laisse-toi fondre par l'ardeur du soleil pendant le jour , & mouiller la nuit par la rosée du ciel. J'aurai soin de te porter les mets les plus exquis , que les riches de Bassora m'envoient chaque jour pour exciter mon appétit. Je les servirai devant toi ; mais si tu y touches , ou si tu oses même permettre à ton esprit de les convoiter , que la malédiction du dieu du feu soit sur toi ! ,,

Le présomptueux *Sanballad* se lève plein de joie , & monte sur la sainte montagne. Il trouve la pierre consacrée au soleil , & s'y assied selon l'ordre du dervis. Il passa le premier jour dans un grand silence , & avec une constance merveilleuse , les yeux fixés à terre , sans oser changer de posture , & implorant en secret l'assistance puissante de celui qui donne la foi , & qui peut la faire triompher de tout obstacle.

Le second jour , *Alfouran* fit servir de-



Monte sur ce roc escarpé, par le Sentier que j'ai taillé
dans la pierre vive,

vant *Sanballad* un banquet somptueux qu'il avoit commandé exprès , & qu'on lui envoya de la ville. Car le dervis avoit coutume de recevoir chaque jour de pareils présens de ses disciples ; ce n'étoit pas pour son usage , ainsi qu'il le disoit , mais plutôt pour augmenter le prix de son abstinence rigoureuse , par l'attrait de la tentation , & son courage à la vaincre. Ces mets délicats restoient toute la journée exposés sur une table de pierre dans sa cellule , & à midi il les portoit sur le haut de la montagne , où il les offroit en sacrifice , les faisant consumer par le feu sacré , qu'il tiroit des rayons du soleil.

Sanballad ne jeta pas même un regard sur les viandes délicates qu'on servit devant lui. Le dervis voyant sa constance religieuse , exalta sa foi , & l'encouragea à y persister jusqu'à la fin. ,, Courage , jeune homme , lui dit-il , vous êtes aux deux tiers de votre épreuve ; mais songez^o que chaque moment va vous couter plus que les deux jours entiers que vous avez passés avec tant de résolution. Ne vous manquez pas à vous-même ; la force du ciel ne vous manquera pas. ,,

Cependant *Sanballad* , excédé de veille

& de fatigue, parut plus fort le troisième jour que le précédent. On eût dit que, par un effet contraire aux loix de la nature, l'abstinence lui donnoit une nouvelle vigueur. Il ne se montra pas plus sensible aux tentations que le dervis mit en œuvre pour ébranler sa fermeté. Le pieux jeune homme triompha de tout, & sortit avec gloire de cette pénible épreuve.

Ainsi initié, au moins en partie, aux mystères qu'il avoit désiré de connoître, il descendit de la montagne avec *Alfouran*, qui le mena dans sa cellule, où il lui apprêta un repas frugal, & l'exhorta à prendre du repos, tandis qu'il retourneroit porter ses offrandes accoutumées sur l'autel du feu.

Alfouran passa le reste du jour dans cet acte de dévotion, & pendant tout le temps que dura le sacrifice, le jeune homme entendit une musique ravissante qui sembloit descendre de la montagne, & qui remplissoit tout l'hermitage de son harmonie enchanteresse.

Ainsi vivoit le dervis de Bassora. Le matin il prêchoit au peuple, tandis que Sanballad recevoit leurs offrandes, & les laissoit sur la table de pierre dans la première cellule.

Au milieu du jour, le saint homme mon-

toit avec les offrandes , pour en faire un sacrifice. Le fils de Sami satisfaisoit alors à sa dévotion particulière dans la cellule intérieure , & une musique céleste lui apprenoit que ses prières étoient agréables au ciel. Dès que le soleil quittoit l'horison , *Alfouran* descendoit vers *Sanballad* , qui servoit quelques racines sur le gazon près de la fontaine ; le dervis & son élève prenoient ce repas simple apprêté par la nature & l'abstinence.

Le jeune dervis étoit chaque jour plus édifié de la doctrine & de la sainteté de son maître. Les habitans de Bassora continuoient à leur apporter les vains objets de leur luxe & de leur délicatesse , qu'*Alfouran* recevoit comme des marques de leur attachement , & qu'il sacrifioit ensuite comme des vanités sensuelles & propres à enflammer les passions.

Les prières de *Sanballad* étoient toujours agréables au pouvoir suprême qu'il adoroit. Chaque jour il en recevoit le témoignage flatteur ; chaque jour les doux sons d'une harmonie divine venoient frapper ses oreilles.

Le vieux *Alfouran* & le fils délicat de Sami vécurent ainsi , fidèles adorateurs du feu , jusqu'à ce que toute la ville de Bassora , abandonnant entièrement les affaires de son

commerce , embrassa la religion du dervis.

Tout ce que Sanballad trouvoit à redire dans la sainteté de son maître, c'étoit qu'il s'obstinât à lui refuser la permission de l'accompagner sur la montagne du sacrifice. Cette pensée le chagrinoit. Il croyoit que sa ferveur pouvoit le rendre digne de ce divin emploi, & il ne savoit à quoi attribuer le refus constant du saint homme. Il lui en demandoit quelquefois la raison : *Alfouran* lui donna toujours la même réponse.

„ O jeune homme , lui disoit - il , sache que celui - là seul est digne d'offrir un tel sacrifice au feu , qui , par une longue abstinence , a sanctifié son esprit , en le purifiant de tout desir terrestre. Non , Sanballad , il s'en faut bien encore que vous foyez parvenu au sublime degré de sainteté qu'exige ce ministère sacré. Vous avez encore plusieurs années à passer dans les exercices & les épreuves d'une vie pénitente , vous y devez persister pendant un grand nombre de soleils , avant que d'être admis à l'emploi le plus noble & le plus grand dont l'homme soit capable. Attendez donc avec une humble résignation , que le temps de votre épreuve soit accompli. Ne doutez pas que la divinité du feu ne vous appelle au ser-

vice de ses autels , lorsqu'elle vous jugera digne de lui offrir des sacrifices qu'elle puisse agréer. ,,

L'empressement du jeune homme pour être admis avec son maître dans les fonctions les plus saintes du ministère des autels , n'avoit rien d'étonnant après la première démarche qu'il avoit faite contre l'avis de ses parens , & malgré leurs ordres. S'il avoit pu résister aux tendres prières d'une mère qui l'adoroit , & à toute l'autorité paternelle , pour aller vivre sous la direction & dans la retraite du dervis , il étoit bien capable de murmurer contre l'obstination d'*Alfouran* à s'opposer à ses desirs.

Sanballad reposoit ordinairement sur la table de pierre dans la cellule extérieure. *Alfouran* couchoit dans le même endroit sur un lit de cailloux aigus.

Vers minuit , lorsque Sanballad étoit le plus violemment tourmenté par le desir indiscret qui ne le quittoit presque jamais , il entend un vent léger qui agitoit les arbres de la forêt. La lune brilloit sur la surface liquide du bassin. Le jeune solitaire apperçoit tout-à-coup à la porte de la cellule un petit homme vieux. Son premier mouvement fut d'appeler *Alfouran*. Il veut crier , mais

sa langue reste glacée dans sa bouche, sans qu'il puisse prononcer une parole. Cependant le spectre entre, approche de *Sanballad*, & lui parle ainsi à voix basse :

» Je suis le bon génie qui préside à tes jours. *Alfouran*, ton maître hypocrite, a résolu cette nuit ta mort ; il doit te sacrifier à son dieu barbare. *Sanballad* est d'un esprit trop curieux & trop pénétrant pour une religion mystérieuse qui demande une foi aveugle. Mais ta jeunesse & ta confiance m'ont touché ; & je veux venger la sainteté du prophète outragé. Je viens donc t'avertir du danger où tu es, & t'en délivrer, tandis qu'*Alfouran* est encore dans la force du premier sommeil. J'y ajouterai un second bienfait. Le dervis possède le cachet du génie *Nadoc*. Il le vola à un bramin d'une haute piété. Je veux te le donner. Si tu te sens assez de courage pour le lui ravir, lève toi d'abord, mets la main dans son sein, car il le porte toujours sur sa poitrine. Si tu peux le saisir, tu n'as rien à craindre. Car au moment que tu le tiendras, il déploiera ses vertus en ta faveur, & tout ce que tu désireras sera aussitôt. Courage donc, aie confiance en la parole de celui qui vient te sauver, & quand tu

sentiras le cachet dans ta main, n'oublie pas d'en faire usage.

» Et comment dois-je m'en servir, répondit *Sanballad*, flottant entre la crainte & l'espérance ?

» Souhaite tout ce que tu voudras, répliqua le génie ; ton souhait fera aussitôt accompli. Mais hâte-toi, ne perds pas un moment, car je prévois que dans quelques minutes *Alfouran* se réveillera. »

Sanballad se leva précipitamment, approcha doucement du Dervis, glissa la main dans son sein, sentit le cachet, & s'en saisit.

Alfouran se réveille ; mais le jeune homme souhaite que le Dervis se rendorme, pour lui laisser le temps de sortir de la cellule.

Aussitôt *Alfouran* retombe dans un profond sommeil. *Sanballad* connut alors la vertu du cachet du génie *Nadoc*, bénit *Alla* & *Mahomet* son prophète, & s'enfuit, sans s'inquiéter, quand le Santon se réveillerait.

A peine sorti de la cellule, il rencontre le fidelle génie *Mamlouk* qui l'attendoit, & qui lui dit en le voyant :

« Je connois à présent, ô courageux *San-*

ballad, que tu as triomphé de la méchanceté d'*Alfouran*. Montons ensemble sur la montagne, je veux te convaincre, par tes yeux, de la folie du Dervis, & du culte qu'il rend au feu. »

Parvenus au sommet de la montagne, ils trouvent l'autel du sacrifice.

» Remue cette pierre, dit le génie *Mamlouk*, au fils de *Sami*.

» O *Mamlouk*, répondit naïvement le jeune homme, vous me demandez une chose impossible. Vous ignorez peut-être que j'ai passé trois jours entiers sur cette pierre, en contemplation, & dans une austère abstinence ? c'étoit la première épreuve par laquelle je devois être initié à la religion du soleil. J'ai fait bien des efforts pour l'ôter de sa place, & toujours en vain : cette entreprise surpasse mes forces ».

Mamlouk répliqua : » Lorsque le Dervis, muni du cachet du génie *Nadoc*, lui commandoit de rester ferme & inébranlable dans sa place, vous n'aviez garde de l'en pouvoir ôter. Mais à cette heure, *Alfouran* n'a plus d'empire sur cette pierre ».

En effet, dès le premier effort que fit *Sanballad*, pour mouvoir la pierre, il l'ôta facilement de sa place.

Alors

Alors il apperçut un escalier sombre , taillé dans le roc vif , qui descendoit au centre de la montagne.

Mamlouk lui ordonna de descendre & de ne point craindre ; „ car , ajouta le génie , je vous y suivrai. Quoique invifible , je ferai toujours avec vous ; je vous instruirai de quelle manière vous devez vous comporter dans ce lieu. Je vous recommande feulement de ne pas perdre le cachet du génie *Nadoc* , & d'être déterminé de faire tout au monde pour le conferver „.

Suite du conte du Dervis ALFOURAN.

LE fils de *Sami* furpris , mais encouragé par la présence & la promesse du génie *Mamlouk* , descend dans le vaste & profond abîme de la montagne , par un escalier tournant , soutenu par un pilier de pierre qui en faisoit l'axe.

Après avoir descendu trois cent degrés , il rencontre une porte basse qui l'eût arrêté fans le cachet de *Nadoc*. Mais elle s'ouvre à son commandement , & il continue son chemin au travers d'un sentier sombre & étroit , coupé dans le roc vif.

L'issue de ce passage étoit fermée par une autre porte de fer : elle s'ouvre , comme la première , à l'approche de *Sanballad* , & montre à sa vue une caverne immense , éclairée par une seule escarboucle placée au milieu. La voûte & le contour étoient ornés de toutes les richesses que l'hypocrite *Alfouran* avoit reçues des habitans de *Bassora* , & qu'il disoit avoir offertes en sacrifice à sa prétendue divinité.

“ Eh quoi ! dit *Sanballad* , à son guide invisible , quel étoit donc le dessein du Dervis ? Pourquoi amasser des richesses dont il ne fit jamais aucun usage ?

„ Avancez & voyez , répondit le génie „

Sanballad apperçoit un enfoncement à un des coins de la caverne. C'étoit l'entrée d'un second passage , taillé dans le roc comme l'autre , mais beaucoup plus large , soutenu par un grand nombre de piliers , & éclairé par autant d'escarboucles placées dans l'entre-deux.

Il entre : un son lugubre frappe ses oreilles : divers instrumens font retentir ces lieux de leurs accords plaintifs. Il avance au bruit de cette harmonie funèbre , & voit au loin une multitude de matrones voilées , qui se promenoient gravement & en silence.

« O *Mamlouk*, s'écria le voyageur, souhaiterai-je que ces femmes me reçoivent, comme elles ont coutume de recevoir *Alfouran* lui-même ?

» Oui, répliqua *Mamlouk*; & je m'aperçois déjà que le souhait est formé dans ton cœur; car elles s'avancent vers toi avec un air de connoissance ».

Le génie parloit encore. Déjà toutes les matrones s'empresrent autour de *Sanballad*: les unes lui baissent les mains, les autres embrassent ses genoux: d'autres se prosternent devant lui; & dans l'excès de leur vénération, elles s'estiment heureuses si elles peuvent seulement toucher les bords de sa robe.

Le feint *Alfouran*, accompagné de ce nombreux cortège, arrive au bout du passage, entre sous un grand portail qui l'introduit dans un temple spacieux, tout de diamant. Au milieu étoit un autel en forme de cœur, dont la pointe étoit appuyée sur le pavé. Un feu de bois aromatiques, & de parfums odoriférans brûloit jour & nuit sur l'autel. Il étoit entretenu des huiles, de l'encens, & des autres aromates que les habitans de *Bassora* apportoit en abondance

au Dervis , qui favoit si bien abuser de leur simplicité.

Dès que *Sanballad* se fut avancé vers l'autel du feu , les Orgies commencèrent. Alors les dévotes matrones , saisies d'un enthousiasme frénétique , & comme transportées hors d'elles - mêmes , se mirent à courir çà & là en gémissant , en pleurant , en criant de la manière la plus sinistre. Puis , elles se dépouilloient jusqu'à la ceinture , & se fouettoient cruellement. Il y en avoit qui faisoient mille postures & mille contorsions extravagantes , comme si elles eussent été possédées de quelque mauvais génie. Excédées enfin de fatigues & de peines , elles tombèrent dans un profond sommeil , étendues sur le pavé du temple , autour du feu qu'elles avoient adoré. Telles étoient les annonces d'une scène bien plus profane.

« *Sanballad* , dit *Mamlouk* , c'est à présent que vous avez besoin de courage & de fermeté. Vous sentez - vous assez de force pour résister à la tentation , quelle qu'elle puisse être ?

„ Hélas ! répondit le fils de *Sami* , je n'ai eu que trop de présomption , mais elle avoit pour principe l'orgueil qu'inspire une fausse religion.

„ Votre défiance est raisonnable & prudente , répartit le *génie* : elle annonce un esprit humble ; elle est encore le présage de la victoire. Cependant , comme la tentation feroit trop forte pour un Néophite , j'ai obtenu du prophète que nous changerions ici de personnage. Je vais représenter *Alfouran* ; & devenu invisible , vous m'accompagnerez dans ce labyrinthe d'erreurs déplorables ,.

En achevant ces paroles , *Mamlouk* parut sous les traits du Dervis : *Sanballad* souhaita d'être invisible , & se tint à côté du *génie* travesti.

Alors *Mamlouk* frappa des mains en les élevant en haut. A ce bruit , les matrones se réveillèrent , & entourèrent le feint *Alfouran* , qui leur commanda de lui apporter la coupe d'amour.

Aussitôt , les quatre plus anciennes allèrent quérir , dans l'endroit le plus secret du temple , une grande coupe de cristal qu'elles lui présentèrent. Il en but le premier , & toutes en firent autant après lui.

La liqueur opéra d'abord. Ces femmes se mirent à chanter les chansons les plus profanes , & à témoigner par leurs gestes indécens , les desirs dont elles étoient transportées : transports qui dégénérèrent bientôt en une

espèce de fureur. Elles quittent leurs habillemens , & courent toutes nues dans le temple , découvrant des marques non équivoques de leur prostitution , qu'elles avoient cachée jusqu'à ce moment sous une vaine apparence de sainteté.

Le génie ne crut pas devoir pousser plus loin le personnage d'*Alfouran* , en le contre-faisant jusqu'au bout. *Sanballad* avoit assez vu de ces mystères d'horreur. *Mamlouk* le prit par la main : ils remontèrent vers le sommet de la montagne. Déjà le soleil dissipoit les ombres de la nuit , & à mesure qu'ils s'élevoient de la caverne , ils voyoient ses rayons briller au-dessus de leur tête.

“ Et qui sont ces femmes impudiques , demanda le fils de *Sami* à son guide , tandis qu'ils remontoient ensemble ?

„ Ce sont , répondit *Mamlouk* , des femmes simples & crédules qu'*Alfouran* abusa. Elles venoient l'entendre dans le silence de la nuit , & peu-à-peu il sut si bien les séduire , qu'il leur persuada qu'elles honoroient la divinité par ces cérémonies infâmes. Mais taisons-nous ; je vois la foule qui sort des portes de *Bassora* pour recevoir les leçons du Dervis hypocrite , & lui prodiguer leurs hommages.

„ *Alfouran* va-t-il se réveiller & les instruire à son ordinaire , dit *Sanballad* au génie ?

„ Non , répliqua *Mamlouk*. Le prophète est irrité : il ne peut plus supporter la vue de ces infamies. Mais hâtons - nous de joindre les crédules sectateurs d'*Alfouran* ,.

Mamlouk , toujours déguisé sous les traits & les habits du Santon , descend de la montagne , & va se mettre à la porte de la cellule extérieure. La foule s'assemble autour de lui : les uns le combloient de mille bénédictions , en versant des larmes de pénitence ; d'autres lui donnoient les noms les plus saints , poussant leurs respects jusqu'à l'adoration.

Au milieu de ce culte si mal placé , *Mamlouk* élève sa voix qui ressembloit au bruit du tonnerre ; & ces paroles effrayantes frappent les oreilles des habitans de *Bassora*.
 “ O hommes insensés ! infâmes idolâtres ! Pourquoi avez-vous abandonné le culte que le prophète vous enseigna , pour suivre les impostures de l'enchanteur *Alfouran* , ?

Après avoir prononcé ces mots , le génie quitta la figure du Dervis , & se montra au peuple dans tout l'éclat de son origine céleste.

Tout le monde fut étonné de ce changement subit. Le génie continua de la sorte.

„ Je suis *Mamlouk* , l'ange protecteur de

votre ville. Je n'ai pu voir, sans la douleur la plus sensible, combien vous vous êtes écartés de la doctrine & du culte du prophète.

„ Les destins avoient résolu de mettre votre foi à l'épreuve. Vous deviez être tentés par les prestiges d'*Alfouran* ; il vint habiter pour cet effet dans ce bois, qu'il rendra à jamais célèbre. Sous le masque trompeur d'une sainteté affectée, il sut gagner tous vos cœurs. Vous l'écoutiez comme un oracle ; vous le révériez comme un saint. Le desir de l'entendre vous faisoit négliger vos occupations les plus importantes, tous les travaux étoient suspendus : le commerce languissoit : les devoirs les plus indispensables de la société étoient violés ; vous vous oubliiez vous-mêmes, pour ne penser qu'à lui : vous vous priviez de tout pour le lui offrir. Hommes imbéciles ! hommes aveugles ! mortels trop crédules !

» *Alfouran* possédoit le cachet du génie *Nadoc*. Il s'en servit pour faire creuser aux esclaves soumis à son pouvoir, un vaste souterrain dans les entrailles de cette montagne. C'est-là que sont les monumens affreux de sa méchanceté & de son hypocrisie. Je vais les montrer à vos yeux ».

Le génie ayant fini de parler , ordonna au fils de *Sami* d'éveiller son ancien maître , ce qu'il fit. Le Dervis , épouvanté lui-même de l'énormité de sa faute , parut tremblant & confus devant *Mamlouk* , & ceux qu'il avoit rendus complices de son idolâtrie.

Dès que le peuple vit *Alfouran* , à peine peut-il résister au charme de sa présence , soutenu par la grande idée qu'on en avoit toujours eue , & que les reproches de *Mamlouk* n'avoient point entièrement effacée. Tel est l'empire de la superstition. Ces fanatiques furent tentés de se prosterner & de l'adorer. L'éclat glorieux qui environnoit le génie put à peine les contenir. *Mamlouk* qui lisoit dans leurs ames , s'écria avec indignation : « O habitans de *Bassora* ! est-ce donc en vain que je vous rappelle au culte de *Mahomet* ? Mes peines & mes instructions seront-elles inutiles ? Eh bien donc ! si vous êtes sourds à ma voix , regardez dans les entrailles de cette montagne , & apprenez à connoître qui des deux mérite la préférence , *Alfouran* ou *Mahomet* , ».

Les yeux du peuple se fixent sur le côté de la montagne , qui , s'ouvrant tout-à-coup , découvre les cavernes & le temple.

Les habitans de *Bassora* virent avec sur-

prise les riches offrandes qu'ils avoient apportées au Dervis pour les brûler en sacrifice sur l'autel du feu.

Mais ils furent épouvantés, lorsque ce gouffre de la plus infâme débauche vomit ces femmes prostituées, dont la nudité découvrait l'opprobre aux yeux de leurs concitoyens qui les avoient regardées jusques alors comme des modèles de chasteté, & qui n'en pouvoient plus supporter l'indécence. Ce qui les irritait davantage, c'est qu'ils reconnurent parmi ces vils instrumens de l'intempérance du Dervis, les uns, leurs femmes, les autres, leurs filles qu'ils croyoient avoir perdues.

Ils résolurent de massacrer le monstre *Alfouran*, & de le mettre en mille pièces pour multiplier les marques de leur vengeance. Tel est le sort que méritent les imposteurs qui abusent de la stupide crédulité des paroles. Ils s'en saisirent & le déchirent impitoyablement : c'étoit à qui signaleroit le mieux sa juste colère. Tous, jusques aux femmes, vouloient avoir la gloire de le faire souffrir.

Après cette sanglante exécution, à laquelle *Mamlouk* ne s'étoit point opposé, il les exhorta à suivre fidèlement la loi du grand

prophète , à ne plus écouter les faux docteurs qui pourroient venir dans la suite leur prêcher une religion mystérieuse , inintelligible , impie & déshonnête ; sur-tout à ne plus abandonner les occupations , les devoirs de la vie sociale , & le soin de leur subsistance , pour suivre les directions d'un imposteur , adroit à cacher la plus infâme débauche sous les dehors de la sainteté.

Comme *Mamlouk* finissoit son conte , une vive lumière sembla descendre du plafond de la salle : le prophète *Mahomet* parut au milieu de l'auguste assemblée. Il avoit un air de divinité ; la douceur & la majesté brilloient sur son front.

« Je vous remercie , sage *Mamlouk* , dit le prophète au fidelle *génie* ; je vous remercie du soin que vous avez pris de retirer mon peuple de *Bassora* des pièges de l'erreur. Il ne quittera plus les sentiers de la vérité. Ma lumière éclairera désormais ses pas. Mon esprit le dirigera , & le portera à chercher la vertu & la paix , loin des prestiges de l'erreur & de l'enthousiasme. Et vous , favoris du ciel , révérez les saintes instructions des *génies* , suivez la morale divine qu'ils vous enseignent ».

Toute l'assemblée se prosterna en présence

du prophète , & d'une voix unanime il chantèrent cette hymne de louange.

» La gloire environne le protecteur de la foi & le défenseur des croyans. *Alla ! Alla ! Alla !*

» Louange , honneur & adoration à celui qui éclaire l'aveugle , & qui donne la paix aux fils de la prudence. *Alla !*

» Ton règne soit immortel , ô prophète du juste ! Ton pouvoir soit sans bornes ; ainsi que ta miséricorde , ô envoyé ! ô lieutenant d'*Alla ! Alla ! Alla ! Alla !*

» Heureux sont tes serviteurs qui suivent la volonté de leur maître. *Alla !*

» Heureux tes serviteurs qui écoutent la voix de leur prophète. *Alla !*

» Heureux ceux qui ne marchent point dans l'erreur , mais qui sont fidèles à ta loi. *Alla ! Alla ! Alla !*

Quand les *génies* & leurs disciples eurent achevé ce cantique , *Mahomet* s'éleva au milieu d'eux dans un nuage d'azur tout éclatant de lumière , & disparut à leurs yeux , laissant tous les esprits dans ce ravissement délicieux que cause la présence de la divinité , ou celle de ses prophètes.

Lorsqu'ils furent revenus de cette extase ,

Iracagant, adressant la parole au génie *Omphram*, lui dit :

« *Omphram*, *Mahomet* vous inspire : racontez-nous les succès de votre protection sur les hommes.

» Je m'estimerai heureux, répondit le génie, si *Iracagem* daigne approuver ma conduite envers le sultan *Hassan Assar* ».

CONTE TROISIEME.

HASSAN ASSAR,

O U

HISTOIRE DU CALIFE DE BAGDAT.

DEPUIS long-temps la cour du Calife *Hassan Assar* languissoit dans la plus profonde affliction. Un morne silence régnoit dans son palais, d'où les ris & les jeux étoient exilés. Le front sévère du calife ne se déridoit jamais : ses yeux sembloient voués à la tristesse.

La stérilité de son ferrail nombreux étoit la cause de sa mélancolie. Parmi la multitude des beautés de la Circassie, auxquelles il prodiguoit ses caresses, il restoit sans postérité. Ni leur jeunesse, ni l'ardeur du climat, ni tous les secours de l'art ne pouvoient remplir ses vœux. Le calife de Bagdat n'avoit point de successeur; il en demandoit un au prophète, & désespéroit presque de l'obtenir.

Omphram, le génie tutélaire de son royaume, connoissoit la volonté du destin, ne pouvoit s'y opposer, ni changer ses décrets immuables. Il avoit lu dans le livre immortel des destinées, que Hassan Affar demanderoit en vain un fils, tandis qu'il le chercheroit dans les embrassemens des femmes de son ferrail. Il ne voyoit pourtant aucune impossibilité à l'accomplissement de ses vœux. Il pouvoit même prévoir que, s'il portoit son affection ailleurs, il seroit exaucé; mais le jour de ce grand événement restoit couvert du voile de l'avenir, & il ne pouvoit découvrir quel objet étoit destiné à procurer ce bonheur au calife de Bagdat.

Hassan rendoit la justice dans le divan : le trône où il étois assis fut soudainement

ébranlé par une secousse violente de tremblement de terre. Les portes du divan s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le tonnerre commença à gronder ; le feu des éclairs remplissoit la salle. Dans cette confusion générale de la terre & de l'air, Omphram parut sur un char de feu traîné par des lions, au fort de la tempête que son pouvoir avoit excitée.

Hassan s'inclina à son approche, sans montrer aucun signe de frayeur. Pourquoi auroit-il tremblé ? Sa conscience ne lui reprochoit point de crime.

Le génie lui dit „ Hassan, je vois votre assurance, & ne puis m'empêcher de l'approuver. Vous êtes responsable que des actions de vos sujets : vous ne leur devez que le bien que vous pouvez leur procurer. Vous voyez sans trouble la confusion des élémens, & les autres malheurs de cette espèce sur lesquels vous n'avez point d'empire, ni pour les prévenir, ni pour en arrêter l'effet quand ils arrivent. La confiance que vous avez dans les douces & bénignes influences du soleil, vous rend inébranlable au fort de la tempête. Vous demandez seulement au prophète qu'il vous donne un fils, & multiplie votre postérité.

Tout le reste vous est indifférent. Il a entendu vos paroles ; il va les exaucer. Il vous commande donc par ma voix , de renvoyer toutes les beautés de votre ferrail , & d'attendre l'effet de ses promesses , de la jeune & charmante Houri qu'il vous a destinée pour faire le bonheur de votre vie , & être l'unique objet de votre tendresse , , .

Omphram parloit encore : déjà les murs du palais se sont écroulés , & n'offrent plus qu'un amas de terre & de pierres qui ont repris leur première forme , de sorte qu'ils ressembleraient moins aux décombres d'un édifice , qu'à des matériaux qui n'ont point encore servi. La foule du peuple rassemblé dans le divan a disparu. La ville florissante de Bagdat n'est plus. Le calife se voit dans un désert où la nature inculte ne présente à sa vue que des productions sauvages.

Les lions attelés au char d'*Omphram* rugissent en fuyant , & les échos répètent leurs rugissemens. Le génie observe de loin la fermeté d'*Hassan* , sourit , & lui crie de persévérer dans sa confiance , que rien ne sauroit empêcher l'accomplissement des promesses du prophète , qu'il n'y a ni danger , ni revers capables d'arrêter le cours de ses

bénédictions sur lui & sur la postérité qu'il lui a promise.

Cependant le calife n'apperçoit autour de lui qu'un grand vide. D'un côté il découvre dans le lointain des touffes de grands arbres qui sembloient former des temples naturels aux divinités champêtres de ces lieux. De l'autre côté s'élevoit une montagne, où quelques arbres étoient semés irrégulièrement de distance en distance, sur un rocher d'ailleurs assez nud. Un torrent, qui se précipitoit du sommet de la montagne, s'étoit creusé un lit sur sa pente, par la rapidité de son cours. Les eaux de ce torrent formoient un lac spacieux au bas de la montagne, qui la séparoit des bois antiques dont on vient de parler. Les bords du lac offroient tout ce qui peut charmer la vue & flatter le goût. Des fruits de toutes les espèces pendoient aux branches des arbres courbés sous leur poids; fruits exquis, trop délicieux pour l'endroit où ils croissoient. La terre étoit émaillée de fleurs, dont la variété des couleurs, embellies par les rayons du soleil qui leur donnoient un nouvel éclat, formoit le coup-d'œil le plus agréable.

Tandis que *Hassan* admiroit les productions charmantes de ce lieu inculte, il vit

une femme d'une beauté ravissante s'avancer vers lui au travers des avenues irrégulières d'un vaste bosquet où il avoit pénétré.

„ O prophète ! s'écria le *Calife* dans l'excès de sa joie , que de délices tu m'as préparées dans cette vallée fertile ! Sans-doute je suis déjà dans ton paradis , & voici la céleste *Houri* que tu mets dans mes bras , pour recevoir mes embrassemens ,.

En disant ces paroles , il se hâta d'aller à la rencontre de la nymphe divine , dont l'habillement léger découvrit les grâces de sa taille. C'étoit une délicatesse , une fraîcheur , une pudeur , une fleur de jeunesse qui caractérisoient sa nature céleste.

Enivrée des mêmes desirs que *Hassan* , elle vola au-devant de lui pour l'embrasser. Mais , hélas ! au moment de leur rencontre , la terre envieuse gémit sous leurs pas , s'entr'ouvre avec un bruit affreux , & les sépare l'un de l'autre par un gouffre épouvantable.

Tandis que saisis d'une égale surprise , ils se regardent des bords de l'abîme ouvert devant eux , s'appellent & se tendent les bras , un bruit guerrier se fait entendre du fond de la caverne , qui vomit parmi un

tourbillon d'une vapeur enflammée, un éléphant énorme chargé d'une tourelle.

Dès que l'éléphant fut sorti de la caverne, elle se referma aussitôt. Un nègre monté sur cet animal s'approcha de la tourelle, la frappa d'une baguette qu'il tenoit en main. La tour se brisa en mille pièces, & à sa place parut une petite hutte d'où sortit une négresse assez proprement équipée en guerre.

La nymphe effrayée s'évanouit. *Hassan* court à son secours. Le nègre qui tenoit la baguette, lui crie d'une voix de tonnerre :

„ *Hassan Assar* ! arrête ! prends garde ! mais , non. Je vois bien qu'*Omphram* m'a trompé, tu n'es pas digne de la faveur du ciel, ni de la promesse que t'a faite *Mahomet*. Le Génie me disoit que tu étois insensible à la vaine apparence des choses de la terre ; & il me semble pourtant que tu préfères une foible beauté à la forte & robuste *Nakin Palata*, qui t'est destinée pour épouse „ .

Ces paroles affligèrent cruellement le *Calife*. Pénétré de dépit, il s'écria : „ Eh quoi ! dois-je être privé des plaisirs que me promettoit la vue de cette beauté parfaite ? Faut-il donc que j'y renonce pour me prêter aux caresses de cette négresse dégoûtante ?

Est ce là la céleste *Houri* que le *Génie* m'a promise ,, ?

A ces mots *Nakin Palata*, transportée de fureur, saisit son arc, prend sa flèche la plus aiguë, & d'un bras vigoureux elle la lance au sein de la belle nymphe.

Hassan, qui la vit, ne put parer le coup. La nymphe blessée peut à peine se soutenir; son beau sang coule le long de son corps; ses yeux se ferment, & une pâleur mortelle remplace les roses de son teint. Elle tombe.

Le *Calife* arrache le trait cruel, applique ses lèvres sur la plaie, tâche en vain de rappeler à la vie son ame fugitive. Le nègre, témoin de son empressement, saute de dessus l'énorme animal, court à *Hassan*, & lui commande de cesser des soins superflus, s'il ne veut pas perdre sans retour la protection de *Mahomet*.

Hassan, étonné de cet ordre, se détourne pour voir qui le lui donnoit : sa surprise augmente en voyant la noirceur de cet homme disparaître & se transformer en l'éclat radieux des traits du *Génie Omphram*, son protecteur.

» O *Hassan Assar* ! lui dit *Omphram*, n'avez - vous donc pas encore appris que les

plaisirs de ce monde ne doivent point captiver votre cœur, ni vous empêcher de suivre la volonté du ciel ?

» Lorsque vous demandiez au prophète de vous donner un successeur, & de maintenir votre postérité sur le trône de vos ancêtres, ne lui promettiez-vous pas de renoncer à tous les autres avantages, pourvu qu'il vous accordât en dédommagement la seule grâce que votre cœur désiroit ?

» Eh ! qu'est-ce que cette beauté que vous semblez adorer, comparée à celle qui doit donner des descendans au *Calife* de *Bagdat* ? N'étiez-vous pas malheureux, lorsque toutes les beautés de la *Circassie* étoient à vos ordres ? Ne méprisiez-vous pas alors ces vains enchantemens ? Ne demandiez-vous pas au ciel un bonheur plus solide ? Celle qui doit remplir vos desirs & la promesse du prophète se montre à vos yeux, & vous la fuyez ; vous la détestez pour retourner aux voluptés auxquelles vous aviez si solennellement renoncé ! Ne te flatte pas, ô *Hassan* ! que *Mahomet* laisse ton ingratitude impunie. Non. Jouïs de la compagnie de ta belle *Houri* : ton amour est si fort que tu la suivras sans-doute dans le tombeau ».

Hassan ne l'écoutoit pas : il s'occupoit à

secourir la nymphe mourante. Le *Génie* frappe la terre de sa baguette, & en fait sortir un nombre prodigieux d'esclaves, de pierres & de tous les matériaux propres à bâtir un édifice. *Omphram* dit aux esclaves : » Enfermez ce corps expirant d'un monument solide, & voyons jusques à quand l'amour du *Calife* se tiendra collé sur le corps de sa maîtresse ».

Les esclaves obéirent; c'étoient des *Génies* d'un ordre inférieur : ils eurent plutôt élevé le monument sous la direction de celui qui le leur commandoit, que des ouvriers humains n'eussent pu en creuser les fondemens.

Hassan ne prit pas garde à ce qui se passoit autour de lui, & se laissa enfermer avec sa maîtresse, ayant toujours les lèvres appliquées sur sa blessure.

Avant que le tombeau fût entièrement couvert d'une seule & grande pierre, qu'aucune force humaine ne pouvoit remuer, *Omphram* appela le *Calife*, & lui ordonna de tourner la tête, & de sortir. Le *Calife* étoit sourd à la voix qui l'appeloit. Il n'avoit de sentiment que pour sa chère *Houri*.

Alors donc les *génies* achevèrent leur ouvrage. *Omphran* se laissa d'appeler en vain

le *Calife* : on l'enferma dans le mausolée , avec le cadavre de sa belle maîtresse.

Le tombeau avoit une double enceinte. La première étoit formée d'une grille de fer qui ferroit de toutes parts le prince amoureux. La seconde enceinte étoit un mur fort épais , avec quelques petites ouvertures par où la lumière réfléchie au travers de la grille , sur le corps de la nymphe , procuroit à son amant la douce satisfaction de contempler ses charmes : volupté qu'il avoit préférée à la volonté du prophète.

Hassan persista plusieurs jours dans son amour insensé , toujours collé sur le corps de son amante. Enfin les ravages de la mort firent bientôt de cette beauté ravissante un spectacle d'horreur. Plus les chairs étoient tendres & délicates , plus elles devinrent hideuses par la corruption. Une odeur infecte s'exhaloit du cadavre qui tomboit en pourriture.

Le prince fut alors aussi épouvanté qu'il avoit été charmé quelques jours auparavant. Son amour n'avoit pour but que les plaisirs des sens. Voyant l'objet de ses desirs ainsi défiguré , il en eut horreur. Sa situation cruelle le remplit de désespoir. Enfermé avec cet amas d'infection , devenu la proie des

vers, il détestoit la passion extravagante qui l'avoit porté à désobéir aux ordres du ciel.

» Est-ce donc là, s'écria-t-il dans les transports de sa rage ; est-ce donc là l'effet de la mort sur la beauté ? Cette beauté qui nous enchante & nous ravit d'amour, n'est donc qu'une combinaison différente des élémens de la matière ; & la laideur, qui nous inspire tant d'aversion est de même un autre arrangement des mêmes particules matérielles ! Quoi ! les plus pures délices de ce monde se transforment en douleurs ! Ce qui nous cause aujourd'hui tant de plaisir, peut devenir demain l'objet de notre haine ! O prophète ! tu me punis justement. Je reconnois l'équité de tes jugemens sévères. Je sens à cette heure la différence du bien que tu voulois me faire, au mal que j'ai choisi ». En achevant ces mots, il tombe accablé de veilles, de fatigues, d'effroi, & d'horreur, appelant la mort comme l'unique remède à son état déplorable.

La négresse parut au-dessus de la grille, & le voyant ainsi étendu par terre, elle l'accabla de reproches : « Prince aveugle, *Calife* insensé, dit-elle, combien de temps contempleras-tu encore l'objet charmant de ton choix ? Ne sens-tu pas enfin que tu ne
peux

peux te soustraire à la volonté du ciel ? Tu l'accomplis malgré toi. Vois où t'a réduit ta folie. Le prophète te promettoit la postérité que tu désirois ; & tu as préféré à l'accomplissement de ses promesses , la volupté qu'il te commandoit de fuir ! Il doutoit de la sincérité de ton cœur : l'événement a fait voir que ses doutes étoient bien fondés. Il t'a mis à l'épreuve : il t'a conduit à la tentation la plus délicate , celle de la volupté. Homme lâche , comment y as-tu résisté ?

» O *Calife* ! étoit - ce la vertu , ou le plaisir qui te donnoit tant d'amour pour cette jeune beauté ? Tu l'as vue & aimée , sans connoître les perfections ou imperfections de son ame , sans t'informer si elle étoit aussi vertueuse que belle. Cédant en aveugle à l'attrait des sens , tu n'aimas en elle que les charmes qui flattoient tes désirs profanes. Ta passion seule & sa beauté lui servoient de recommandation. La volonté du prophète parloit en ma faveur. Tu as porté l'aveuglement jusqu'à te faire un supplice d'obéir à sa voix céleste , & un plaisir de suivre ta passion. Tu possèdes l'objet de tes désirs : il est en ta puissance , & tu peux te convaincre à loisir où est le vrai bonheur , dans la soumission aux ordres d'en-

haut, ou dans la poursuite des vains plaisirs de la terre. Savoure à longs traits l'amertume qui infecte la volupté.

» Tu fais que la vie est courte, incertaine, périlleuse : c'est un état d'épreuve & non de jouissance. Les plaisirs terrestres nous y sont offerts, moins pour nous y livrer que pour nous en faire un sujet de mérite en y renonçant. Lorsque le ciel ordonne expressément de s'en abstenir, leur privation fait notre bonheur, & le gage d'une jouissance bien plus délicieuse après cette vie.

» Ne pense pas, ô *Calife* ! que je te parle de moi - même. Tout ce que je dis m'est inspiré par le prophète. Il m'a choisie entre mille autres de ma nation ; il m'a tirée d'entre les bras d'un jeune noir que j'avois préféré à tout autre, à cause de sa force & de son adresse dans tous les exercices du corps.

» *Nakin Palata*, me dit une voix dont les sons m'étoient nouveaux : écoute les ordres du ciel, & sache que tu es faite pour accomplir sa volonté. J'étois alors occupée à admirer la force de mon jeune amant dans ces jeux en usage chez notre nation,

pour exercer le corps , le rendre plus agile & plus vigoureux.

» Aussitôt je sentis un pouvoir invisible qui me faisoit ; la terre s'ouvrit sous mes pas ; j'y fus précipitée ; j'entrai dans une petite tour , & de-là , sous une hutte qui en occupoit le centre ; le tout étoit porté sur un éléphant , comme vous l'avez vu.

» Le négre qui le conduisoit me dévoila le mystère de cet enlèvement. Vous êtes destinée , me dit-il , à être la mère d'une race royale : votre modestie , votre humilité , votre soumission au pouvoir d'en-haut , vous ont fait choisir entre mille pour cette glorieuse fonction. Un grand roi sera mis entre vos bras. Mais vous devez renoncer pour toujours à votre jeune amant & à votre patrie , votre cœur ne doit plus former de desirs qui se rapportent à l'un ou à l'autre.

» Ces paroles , ô *Hassan* ! me remplirent du chagrin le plus vif ; je préférois mon *cassre* à toutes les grandeurs , à tous les trésors de la terre. L'éclat de l'or & de la pourpre me plaisoient moins que sa noirceur.

» Quoi ! [m'écriai-je , ne reverrai-je donc plus mon cher *cassre* , l'idole de mon ame ?

Et quels biens m'offrirent-on qui compensent sa force, son agilité, son adresse ?

» Oui, répliqua mon guide, vous le reverrez encore, pour vous convaincre par votre propre expérience combien votre choix est aveugle, & ce que c'est que cette force & cette adresse qui vous rendent si fortement amoureuse de ce jeune noir.

» Mon guide me prit par le bras, & nous nous trouvâmes aussitôt sur la terre, après avoir traversé rapidement une profonde caverne qui s'élevait du centre de la terre, & s'ouvrait dans un bois que je reconnus pour celui qui étoit assez près de l'habitation de mon *cassre*.

» Alors le nègre me quitta, & me dit de pénétrer dans l'épaisseur du bois. J'obéis. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis mon perfide amant dans les bras de la femme de mon frère ! Mon sang se glaça dans mes veines, & je restai immobile devant le *cassre* adultère.

» Mon guide revint à moi. Témoin de mon embarras & de ma peine, il me reprit par le bras. La terre se r'ouvrit, & nous rentrâmes dans son sein, où je trouvai l'éléphant & la tour qu'il portait.

» Eh bien, me dit le nègre, après m'avoir

remise dans la hutte, êtes-vous encore aussi amoureuse de ce *caffre* agile ? Le connoissez-vous à présent ? Etes-vous plus résignée à la volonté du prophète de la *Mecque* ?

» Oui, répondis-je, toute pleine encore de l'effroi que m'avoit causé la vue de l'infâme *caffre*. Oui, je sens combien je suis incapable de faire moi-même un choix qui me soit avantageux. Que le prophète dispose de moi selon sa volonté ! Je ne suis pas assez éclairée pour savoir distinguer le bien réel de ce qui n'en a que l'apparence.

», Cela est bien, répliqua le conducteur. Vous êtes dans la disposition requise pour accomplir dignement la volonté du prophète.

», Prenez, continua-t-il, votre arc & vos flèches, & quand vous verrez le *calife Hassan Affar* préférer la volupté sensuelle, & la jouissance d'une vaine beauté aux ordres du prophète, lancez votre dard le plus aigu au sein de sa maîtresse. Ne craignez point de la faire mourir. Ce n'est qu'un corps d'air, un fantôme paré de toutes les grâces de la beauté, pour convaincre *Hassan Affar* de la foiblesse de son cœur, & de l'estime immodérée qu'il a pour des plaisirs périssables.

», Après cette instruction, nous remontâmes encore vers la terre qui s'entr'ouvrit au

moment même où vous alliez embrasser cette beauté fantastique. Voilà, ô *Calife* ! ce que vous ignoriez. Reconnoissez votre faute, & admirez la protection du prophète, qui emploie des voies si merveilleuses pour vous apprendre la sagesse ,.

Lorsque *Nakin Palata* eut achevé ce discours, “ *Hassan* se prosterna le visage contre terre, adora trois fois *Alla* & son glorieux prophète ; & répéta à plusieurs reprises ces paroles de la négresse. Que le prophète dispose de moi selon sa volonté. O prophète ! fais de moi ce que tu voudras, je suis à tes ordres ,. Un bruit de tonnerre se fit entendre, le *Génie Omphram* descendit du ciel.

A sa présence le tombeau s’ouvrit, la grille de fer se brisa en éclats. *Hassan* reconnut son *Génie* tutélaire, & se prosterna pour le remercier de sa protection.

,, Heureux ! heureux *Calife* ! ô prince trois fois heureux, dit *Omphram* ! je te vois enfin résigné à la volonté du prophète. Tu es heureux dans ton choix, puisqu’il vient du ciel même. Tu reçois des mains du prophète une femme vertueuse qui échange de son côté un sauvage, un barbare, contre un monarque sage, prudent & religieux.

„ Ne dis plus que les ordres de *Mahomet* sont trop durs à exécuter. O *Hassan Affar* ! contemple à présent ta nouvelle épouse ; vois ce que peut un amour vertueux. T'inspire-t-elle encore la même répugnance ? La détestable *Nakin Palata* ne vaut-elle pas bien la douce & tendre *Houri* qu'elle a percée d'un trait empoisonné ? „

A ces mots le *Calife* se leva ; il ne vit plus la négresse , mais la plus belle femme qui eût jamais frappé sa vue. Ravi d'étonnement & de crainte , transporté d'amour pour cette nouvelle beauté , & de respect pour le prophète , il ne savoit s'il devoit se livrer aux tendres sentimens qu'il éprouvoit.

„ *Calife* , reprit *Omphram* , ne soyez point surpris de ce grand changement. Vous donnez trop à l'apparence des choses. Sachez que *Nakin Palata* ne vous semble si belle que parce qu'elle vous aime. Votre amour pour elle vous rend également aimable à ses yeux. C'est l'effet naturel de votre affection réciproque. Vous continuerez à vous trouver charmans l'un l'autre , tant que votre amour durera. Mais dès que le caprice , le sort irrésistible , le malheur de votre nature imparfaite , ou l'attrait d'une passion nouvelle refroidira votre première tendresse pour cette

aimable compagne ; alors vous perdrez à ses yeux toute l'amabilité qu'elle trouve en vous , & vous serez devant elle comme un tyran cruel devant son esclave. Lorsqu'aussi elle cessera d'avoir pour vous les attentions & la soumission qu'une femme doit à son mari , tous ses charmes la quitteront , & elle reprendra sa première laideur , cette noirceur hideuse & dégoûtante qui vous a rebuté à son premier abord ,.

Omphram leur ayant donné cette leçon , les fit monter l'un & l'autre dans son char attelé de deux lions majestueux , & les conduisit par la plaine des airs au palais du *Calife à Bagdat*.

Ses sujets accoururent en foule pour le féliciter de son arrivée , & lui témoigner la joie que leur cauçoit sa présence. Il étoit adoré de son peuple & méritoit de l'être. Les grands & les petits désiroient également de lui voir un héritier de ses états & de ses vertus. Il leur présenta sa nouvelle épouse , qu'il déclara la seule sultane de son royaume.

Toute la cour la reçut avec de grandes acclamations de joie. La nouvelle en fut également agréable à la ville & dans les provinces. Par-tout on souhaita mille prospérités à l'aimable sultane *Nakin Palata*. Le Génie

déclara aux courtisans rassemblés autour du *Calife* les raisons de son nouveau choix, & leur promit, au nom du prophète, un successeur du sang royal.

Cette promesse remplit tous les cœurs d'une nouvelle joie. Ce n'étoient qu'exclamations, louanges, vœux les plus ardens. L'air retentissoit des noms augustes de *Hassan Assar* & de *Nakin Palata* : *Hassan Assar*, leur bon, sage & religieux *Calife* ! *Nakin Palata*, la gloire & la consolation du meilleur des princes !

OMPHRAM avoit fini son conte. Le sage *Iracagem* ordonna à l'assemblée des croyans confiés à l'instruction des *Génies*, de s'asseoir sur les tapis étendus pour leur servir de sièges. A un signe qu'il fit avec la baguette qu'il tenoit en main, on leur servit une légère collation digne des favoris du prophète.

Un nombre infini de *Génies* inférieurs leur servirent du ris & du lait.

„ La nourriture des croyans est simple & naturelle comme l'instruction qu'ils reçoivent, dit *Iracagem*. Ils ne désirent point des viandes délicieuses & apprêtées à grands fraix. Ils ne soupirent qu'après l'aliment immortel de l'esprit. Comme un coursier dédaigne les meilleurs pâturages, lorsqu'il est engagé

dans la carrière ; ainsi les élus du ciel méprisent les délices des enfans de la terre.

„ Contenter l'esprit, l'éclairer des rayons de la vraie sagesse , lui faire goûter la vérité, c'est-là leur unique affaire. Ils puisent l'une & l'autre dans leur source , & ils sont heureux. O mes enfans ! rassasiez votre faim : c'est un besoin naturel à votre être. Réparez les forces qu'une abstinence prolongée affoiblirait excessivement. Mais ne souffrez pas qu'un besoin du corps ait la préférence sur les desirs célestes de l'esprit qu'il contient , „

Les disciples des *Génies* ayant achevé leur repas frugal , *Hassarak* eut ordre de leur raconter l'histoire de *Kélaun* & de *Guzzarate*.

CONTE QUATRIEME.

K É L A U N E T G U Z Z A R A T E.

AU pied d'un rocher escarpé, dans les montagnes de *Gabel-el ared*, vivoit un bon & simple paysan. Son occupation étoit de con-

duire un petit troupeau, au travers des passages des montagnes, d'une vallée à l'autre, dans de fertiles pâturages, près des ruisseaux, & des cascades formées par les eaux qui se précipitoient avec grand bruit de tous côtés du haut du rocher.

Canfu menoit une vie pastorale depuis son enfance. Tout son bien consistoit en douze brebis dont il avoit soin lui-même, & quatre chèvres que sa femme trayoit chaque jour pour leur subsistance & celle de leur fils.

Si *Canfu* formoit quelque désir au-delà de son état actuel, il souhaitoit seulement que *Kélaun* son fils devînt bientôt l'époux de la fille de *Raask*, un de ses voisins qui désiroit aussi ce mariage.

Dans cette intention, les deux enfans avoient été élevés ensemble dès leur plus bas âge : ils avoient les mêmes amusemens ; on leur assignoit le même endroit de la prairie pour jouer & sauter comme font les enfans de la campagne, pour tendre des filets, ou faire retentir l'écho des montagnes, du son de leurs rustiques instrumens.

Mais *Kélaun* & sa compagne *Guzzarate* étoient d'un caractère incompatible. L'un impétueux & fier ne pouvoit supporter l'humour contrariante & impérieuse de l'autre.

Ils étoient fans-cessé en dispute ; & loin de s'aimer au gré des vœux unanimes de leurs parens , ils se portoient une haine opiniâtre. Leur aversion avoit crû avec le temps : elle étoit montée au souverain degré , lorsqu'ils furent en âge d'être unis.

Canfu , témoin de leur antipathie , la jugeoit un obstacle invincible à ses desseins , à moins que le prophète ne daignât changer leur cœur , & y mettre l'amour à la place de la haine. Il l'en conjuroit les larmes aux yeux ; mais sa prière n'étoit point exaucée.

Il se désoloit chaque jour davantage. Son chagrin éclata en murmures. Au lieu de se soumettre aux décrets de la providence , il accusoit le ciel de se faire un plaisir barbare de le tourmenter en s'opposant à ses desirs.

Un jour qu'étant assis sur une pierre au bord du torrent , il gardoit son troupeau , & faisoit retentir les montagnes de ses murmures indiscrets , il apperçut quelque chose de blanc qui suivoit le cours de l'eau. C'étoit un corps nud que le torrent emportoit , & qui lui sembla mort.

Cependant , comme le cadavre étoit assés près du rivage , il crut pouvoir le tirer de l'eau : il se servit de sa houlette pour l'approcher encore davantage ; & , quoique le

torrent fût très-rapide , comme le lit en étoit étroit , & l'eau fort haute dans ce passage , il l'en tira heureusement.

Quand il l'eût amené sur le sable , il reconnut que c'étoit le corps d'une belle femme qui donna des signes de vie dès qu'elle fut hors de l'eau , & recouvra assez vîte l'usage de ses sens.

Le modeste *Canfu* la couvrit de ses propres vêtemens , & la porta sur le gazon de la prairie , pour y être plus commodément que sur le sable. Elle étoit déjà entièrement revenue , & il ne fut pas peu surpris de voir sortir de chacune des épaules de cette belle étrangère une espèce de membrane étendue en forme d'aîles , au moyen desquelles elle s'éleva dans les airs , comme un aigle qui va regarder fixement le soleil.

Canfu suivit des yeux le monstre ailé qui s'envôla au-dessus des rochers , vers l'endroit où il l'avoit retiré du torrent : le nouvel oiseau fit plusieurs fois le tour des montagnes , semblant chercher quelque proie.

Bientôt après il apperçut une autre figure dans l'air , que la femme attaqua ; mais elle fut vivement repoussée , & tomba une seconde fois dans le lac , où le conducteur de trou-

peaux la vit encore sans mouvement , emportée par le cours rapide de l'eau.

Canfu , touché de compassion , vola à son secours ; & l'ayant retirée aussi aisément que la première fois , elle reprit aussi promptement le mouvement & la vie.

» O *Canfu* ! lui dit-elle , c'est en vain que je résiste à un *Génie* d'une race supérieure à la mienne. Sans vous , j'allois périr. Telle est la nature de mon être , qu'il se dissout dans l'eau , en moins de temps qu'il n'en faut au soleil pour faire le tour de la terre. Je suis de la race des *Génies* , de ces *Génies* audacieux & indépendans qui violèrent le sceau de *Salomon* , & défobéirent aux ordres de *Mahomet*.

» Mon plaisir est de m'opposer à la volonté du prophète. Vous m'avez vu tout-à-l'heure aux prises avec le *génie Nadoc* qui s'acquittoit d'un ordre dont *Mahomet* l'avoit chargé. *Nadoc* , connoissant l'imperfection de ma nature , ne m'a attaquée que lorsqu'il m'a vu voler au-dessus du lac , où il m'a précipitée pour me faire périr. Aussi j'aurois évité sa rencontre dans un lieu dangereux pour moi , si je n'avois su qu'il y avoit quelqu'un auprès du torrent qui seroit assez complaisant pour m'en retirer. Je n'ignore pas que vous avez

sujet d'être mécontent du prophète que je déteste. Il rejette vos prières ; il a mis une inimitié irréconciliable entre votre fils & la fille de votre voisin. Eh bien ! ce qu'il vous refuse si obstinément , je le ferai pour vous , à la seule condition que vous acceptiez mes services. Car , sans votre consentement , je ne puis rien en votre faveur. Mon pouvoir est limité : il ne nous est pas possible de rien faire , ni pour , ni contre les hommes , sans le concours de leur volonté.

» O *génie* charmant ! ô *génie* secourable ! répondit *Canfu* transporté de joie & d'espérance , vous avez mon consentement. Unifiez mon fils *Kélaun* à *Guzzarate* : faites que leur mariage soit heureux & fécond. J'accepte tout ce que vous ferez en ma faveur ; je serai éternellement soumis à vos ordres.

» Retournez donc gaiement à votre hutte , dit *Guïaraha* : une partie de votre souhait est déjà remplie ».

En achevant ces mots , elle étendit ses aîles ; & d'un vol rapide elle disparut aux yeux de *Canfu*.

Le paysan étoit fort loin de sa cabane ; son troupeau ne pouvoit pas aller aussi vite qu'il eût voulu. Il n'arrive auprès de son rocher natal , que lorsque le soleil étoit

déjà caché derrière les montagnes de *Gabel-el-ared*.

Ses douze brebis & les quatre chèvres marchaient devant lui. Sa femme qui avoit entendu & reconnu le bêlement de son troupeau, vint à la rencontre de son mari, avec d'autant plus d'empressement qu'il revenoit plus tard qu'à l'ordinaire.

» Le nombre de tes brebis est complet, lui dit-elle, celui des chèvres l'est aussi. Mais, ô *Canfu* ! où est ton fils ? où as-tu laissé *Kélaun* ?

» *Kélaun* ? répondit le père étonné, il n'est pas venu avec moi. Le chemin étoit trop difficile, trop long, & la chaleur trop grande ; je n'ai pas voulu qu'il m'accompagnât.

» Je le fais, repartit sa femme ; mais après la grande chaleur, lorsque les ombres commençoient à croître dans les vallées, *Kélaun* est sorti pour aller au-devant de toi — ».

A ces mots, *Canfu*, interdit, se rappela que c'étoit précisément à cette heure qu'il avoit donné son consentement à la belle *Guiraha* pour le mariage de son fils.

» N'est-il pas chez *Guzzarate*, fille de

Raask, répliqua le père inquiet ? Je vais y aller de ce pas ».

La demeure de *Raask* n'étoit pas fort éloignée de la fienne ; il y arriva en peu de temps ; mais *Kélaun* n'y étoit pas.

Le pauvre berger, accablé de fatigue, de chagrin & de remords, résolut néanmoins de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son fils, laissa son troupeau sous la garde de sa femme, & alla chercher *Kélaun* dans les montagnes.

Il chercha toute la nuit, sans le trouver. Il revint à sa cabane, le désespoir dans le cœur.

» Hélas ! s'écrioit ce père désolé, j'ai moi-même ordonné mon malheur : j'y ai consenti, je l'ai voulu. *Guaraha* m'a sans doute enlevé mon fils, mon unique consolation, mon unique bien. O coupable aveuglement !... Prophète, divin prophète !... mais je n'ose plus te prier. Le malheureux *Canfu* s'est ligué avec tes ennemis, & tu l'as justement livré à la perversité de son cœur, à l'indiscrétion de ses desirs ».

Laissons le coupable *Canfu* pleurer son crime & son malheur, & suivons les traces du jeune *Kélaun* dans les montagnes.

Kélaun connoissoit toutes les vallées &

tous les détours des rochers qui entouroient la cabane de son père ; il savoit tous les chemins & les moindres sentiers que la main de *Canfu* avoit coupés & pratiqués. Il les suivoit fidèlement , s'attendoit à tout moment à rencontrer son père avec ses brebis & ses chèvres , dont il préféroit la compagnie à celle de l'impérieuse *Guzzarate*.

Mais , à l'approche de la nuit , la solitude du lieu où il étoit l'épouvanta. Ses genoux tremblans ne pouvoient plus le porter. La lassitude , jointe à la peur , l'obligea de s'arrêter. Il appela son père , il appela *Canfu*. Ses parens ne lui avoient pas appris à invoquer d'autre divinité.

Il se trouvoit dans un défilé étroit , entouré de tous côtés de rochers escarpés. Il y avoit une seule issue étroite qui conduisoit dans une vallée un peu plus large.

Kélaun se lève par un dernier effort de courage , passe outre , & ayant gagné le milieu de la vallée , il aperçut une flamme bleue qui sortoit de terre , croissoit en s'élevant , prenoit une forme pyramidale , & parut enfin comme une petite montagne de feu.

Un vent violent s'éleva tout-à-coup : il ne souffloit que sur le sommet des mon-

agnes , & ne pénétrait point dans la vallée étroite , où le jeune *Kélaun* , oubliant un instant son chagrin , prenoit plaisir à contempler la grande flamme qui brilloit devant ses yeux.

L'air retentit soudain de cris perçans ; & la montagne de feu fut environnée des *Génies* qui présidoient à ce lieu.

Guiaraha , la fière *Guiaraha* , supérieure aux autres en dignité , quoique de la même race , commanda que l'on fît silence , & ouvrit la célébration de leurs mystères nocturnes , par la harangue suivante.

» O vous ! *génies* invincibles , qui résistez à tout , excepté à l'élément destructif de l'eau , voyez parmi vous un jeune enfant livré au pouvoir de votre art. J'ai le consentement de son père : j'ai tout pouvoir sur lui. *Kélaun* , fils de *Canfu* , est confié aux soins des *génies* ennemis de *Mahomet*. Essayons , ô race illustre ! essayons jusqu'à quel degré de perversité le cœur humain peut parvenir sous notre direction. Conduisons-le dans notre palais , au centre de la terre ; enseignons - lui tous les crimes ; instruisons-le dans toutes sortes de vices. Qu'il soit le fléau des humbles sujets du prophète de la *Mecque* ».

L'assemblée entière applaudit à ce discours. La vallée s'abaissa par degrés, descendit avec les *Génies* & leur proie vers le centre de la terre, laissant les montagnes suspendues par leurs enchantemens.

Kélaun, surpris & interdit à cette vue, remplit l'air de ses cris inutiles. Son sort est décidé. Son coupable père l'a livré aux mauvais *génies*. *Mahomet* ne le tirera point des mains de ceux qui troublent son empire & haïssent son nom.

La vallée s'arrêta à une certaine profondeur ; & par une secousse violente, semblable à un tremblement de terre, elle se plaça elle-même au centre du globe.

La vallée ne fut pas plutôt fixée, que les rochers qui l'environnoient se fendirent en plusieurs endroits pour former des espèces d'arcades & d'avenues irrégulières qui conduisoient aux différentes parties intérieures de la terre.

Dans un instant, une armée horrible de mauvais *génies* entra par toutes ces ouvertures ; l'endroit fut rempli de ces esprits malfaisans qui se plaisent à tourmenter les hommes.

Ils avoient pour chef le fier & prudent *Allahoara*, l'auteur de leur rébellion, le

moteur de toutes leurs machinations contre le genre humain. Sa voix ressembloit au bruit épouvantable du tonnerre, lorsqu'il retentit dans les montagnes : ses yeux enflammés étinceloient comme les feux de l'éclair.

Le jeune *Kélaun* pensa mourir de frayeur en le voyant. La cruelle *Guiraha* se plaisoit à le voir tremblant comme la feuille des peupliers que le vent agite.

Allahara, qui n'ignoroit pas le présent que lui avoit apporté sa sœur *Guiahara*, loua beaucoup sa fidélité, & la proposa pour exemple aux autres *génies* ; puis il donna ordre qu'on élevât convenablement le jeune homme, & qu'on se hâtât de le former à l'emploi dont il avoit dessein de le charger, dès qu'il seroit en état de le remplir.

Guiraha fut nommée sa gouvernante. Cet honneur lui appartenoit de droit. Elle le conduisoit elle-même aux diverses écoles de ces êtres méchans, selon l'ordre d'*Allahara* : il y avoit des maîtres pour tous les crimes.

Après ces arrangemens, la troupe immonde se dispersa de tous côtés dans les entrailles de la terre, pour aller vaquer

chacun à ses fonctions particulières, bien résolu de ne rien épargner pour former le nouveau néophyte.

Guiaraha, restée seule avec son cher disciple, le conduisit par un chemin voûté dans un magnifique appartement richement meublé : toutes les richesses y étoient prodiguées : elle s'attachoit à lui en vanter le prix. Elle lui inspiroit encore plus d'orgueil en lui répétant sans-cesse qu'il étoit un petit dieu, & que tous les *génies* le regardoient ainsi. *Kélaun* se plaisoit dans ce lieu brillant d'or & de pierreries. Il écoutoit avidement les basses flatteries de sa gouvernante, & commençoit à la croire.

Sa vanité croissoit chaque jour. Il étoit plein de sa propre excellence : toutes ces pensées étoient concentrées dans lui-même ; les *génies* de la terre n'étoient plus pour lui que des esclaves faits pour le servir.

Guiaraha le coucha mollement sur un sofa, où elle l'abandonna au sommeil, & présenta à son imagination une vision de la nuit.

Kélaun vit en songe son père *Canfu* sur les rochers de *Gabel-el-ared*. Son visage avoit la forme d'un abîme ténébreux : sa voix sortoit de ce gouffre avec le bruit des

vagues qui se précipitent des profondes cavernes. Il reprochoit à son fils sa vaine magnificence, son orgueil, sa présomption, & lui ordonnoit de reprendre son habit de berger, & de suivre ses douze brebis jusqu'au prochain ruisseau.

Le jeune *Kélaun* se réveilla, tout effrayé de cette vision, qu'il raconta aussitôt à l'artificieuse *Guaraha*.

» Père simple & grossier, s'écria le génie ! pauvre & rustique *Canfu* ! berger trop simple ! *Kélaun*, le favori des génies, le dieu *Kélaun*, doit-il se laisser ébranler par un songe ? Doit-il encore s'inquiéter des paroles d'un père mortel ? Doit-il songer qu'il y ait au monde un homme tel que le pauvre berger *Canfu* ? Non, mon fils ; oubliez les leçons que vous donna ce conducteur de chèvres : oubliez les contes de vos indignes parens. Vous êtes appelé à de plus brillantes destinées. *Kélaun* est né pour commander. Un roi doit-il recevoir des instructions de la pauvreté & de l'ignorance » ?

Guaraha prit alors le glorieux fils de *Canfu* par la main : après l'avoir habillé plus superbement encore qu'il ne l'étoit, elle le mena dans une petite prairie, où il vit un nombre presque infini de lutins & d'esprits follets qui

jouoient ensemble. Ils le saluèrent avec beaucoup de respect, louèrent l'élégante beauté des plumes qui ornoient sa tête, & la richesse de la robe dont il étoit revêtu. Ils firent mille jeux & mille tours pour l'amuser.

Les uns apportèrent à ses pieds de petits animaux de toutes les sortes, qu'ils tourmentèrent en mille manières, se faisant un plaisir méchant de les voir souffrir, & encourageant le jeune *Kélaun* à en rire comme eux. D'autres abattoient & brisoient tout ce qui se rencontroit devant eux. Il y avoit un petit lutin dans la troupe, beaucoup plus malin que tous les autres, il exerçoit son humeur cruelle sur ses camarades, & vouloit que *Kélaun* l'imitât.

Le disciple entra aisément dans les sentimens féroces de cet esprit destructeur; comme s'il fût tout-à-coup devenu maître en fait de méchanceté, il commença par essayer son humeur barbare sur celui même qui lui avoit donné ce conseil. Il l'auroit peut-être même exercée sur la personne de sa gouvernante, si elle n'avoit jugé à propos de la réprimer par le pouvoir de son art magique.

Enchantée des progrès qu'il avoit faits en si peu de temps, elle le mena dans un antre qu'habitoit

qu'habitoit une vieille forcière maîtresse consommée dans toutes sortes de scélératesses & d'abominations.

« *Morad*, dit le génie, je vous amène un élève qui demeurera quelque temps avec vous. Je vous prie de l'instruire dans toutes les ruses de votre art. Qu'il devienne un instrument propre à tourmenter le genre-humain,,.

La forcière *Morad* frappa le jeune *Kélaun* d'une de ses potences. Il tomba rudement par terre, cria & pleura. Sa compatissante conductrice le releva & disparut.

« Petit misérable, lui dit la forcière, quitte d'abord ces vains ornemens, prends cette cruche, & va-t-en me chercher de l'eau au ruisseau : j'ai soif,,.

Kélaun étoit trop bien éduqué pour obéir. *Guia raha* l'avoit guéri en le touchant, du coup que lui avoit donné *Morad* : il refusa de faire ce qu'elle vouloit, & appela sa gouvernante à son secours. Ce fut en vain. La vieille forcière, faisant mille imprécations, le traîna par les cheveux dans un fossé fangeux, d'où elle lui ordonna de tirer de l'eau pour elle & pour lui.

Le pauvre *Kélaun*, sentant qu'il résisteroit en vain à un pareil caractère, remplit la

cruche de l'eau bourbeuse de ce fossé, & l'apporta à l'autre de la forcière qui le régala d'un morceau de charogne.

» Les leçons de la pauvreté & de la nécessité ont deux effets opposés, lui dit-elle. Elles rendent les hommes compatissans, ou elles les rendent cruels. Le chien qui souffre est soumis & caressant : le tigre blessé devient furieux, remplit les bois de carnage, & s'abreuve de sang.

» Que la fureur du tigre soit mon partage, dit *Kélaun* ; & *Morad* en ressentira les effets.

„ Les vœux de *Morad* sont des imprécations horribles, répliqua la forcière. Apprends à me connoître „.

Elle prend aussitôt le malheureux fils de *Canfu*, & le jette dans une cave remplie de corps morts, en lui disant :

« Va apprendre à te repaître de chair humaine. Tu passeras la nuit au milieu de ces cadavres ensanglantés. Prépare-toi à souffrir demain de nouvelles tortures „.

Quoique le cœur de *Kélaun* fût déjà fait aux horreurs du crime, au moins jusqu'à un certain point, il recula de frayeur à la vue de ces cadavres entassés, victimes de la rage de *Morad*. Il veut sortir de la cave, & présente la tête à l'ouverture. La forcière

le saisit par les cheveux , & l'y précipite avec plus de violence que la première fois. Elle prononce quelques paroles magiques ; & par la force de son enchantement il reste sans mouvement , le visage collé sur celui du cadavre le plus infect.

Le petit lutin s'accoutuma bientôt à cette étrange situation : il put même se repaître de ce corps sanglant dont il dévora une partie. *Morad* le croyant suffisamment instruit , le renvoya au génie *Guiaraha*.

“ *Morad* est-elle contente de son élève , demanda le génie.

„ Oui , répondit la sorcière. Je suis contente de *Kélaun* : il est en état de recevoir des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Guiaraha le conduisit alors dans l'épaisseur d'un bois , au milieu duquel vivoit le vieux & décrépît *Nervan*.

“ *Nervan* , ami constant des génies indépendans , dit *Guiaraha* en lui présentant *Kélaun* ; recevez ce jeune homme pour votre disciple : donnez - lui des leçons de fraude & d'hypocrisie „.

Nervan remercia le génie & lui promit de former en peu de temps le jeune homme confié à ses instructions. Il conduisit *Kélaun*

dans sa cellule qui étoit toute bâtie d'os & de crânes.

“ Ça , dit le vieillard , le petit lutin mortel est-il content de ma demeure ? Que lui en semble.

» Il me semble , répliqua le disciple , que *Morad* a dévoré le cadavre , & qu'elle en a laissé les os à *Nervan*.

» Ainsi pensent les fous , continua le vieillard. Ce que l'œil juge , ils le croient : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les sens. Une telle route ne t'élèvera pas au-dessus des autres mortels , prends cette éponge , & la passe sur tes yeux ,.

Kélaun prit l'éponge que *Nervan* tira de dessous sa robe , & l'ayant passée sur ses yeux , selon l'ordre du vieillard , la cellule mortuaire disparut , & fut soudainement remplacée par une grande & superbe mosquée , ornée de riches tombeaux de sultans & de prophètes.

Nervan se prosterna devant un des tombeaux , & avertit le fils de *Canfu* d'en faire autant.

Kélaun ignoroit quelle étoit cette espèce de culte , & à qui il le rendoit. Cependant il imita la dévote cérémonie de *Nervan*.

Quand le vieillard eut achevé sa prière ;

& qu'il se fut levé, le jeune homme lui demanda pourquoi le serviteur des *génies* ennemis de *Mahomet* adoroit dans ce temple.

« Ainsi parlent les fous, répondit *Nervan*. Ce que l'œil juge, ils le croient stupidement : leurs esprits se laissent aveuglément conduire par les apparences sensibles.

» Sache donc, homme stupide, qui nâges sur la surface du lac, & ne vois pas ce qu'il y a de caché dans le centre des rochers, sache que la superstition est ce qui offense le plus *Alla* & son prophète, & que l'hypocrisie est de tous les vices le plus dangereux, le plus propre à porter des coups terribles au genre-humain. Que les crédules sectateurs de *Mahomet* te croient plus dévôt qu'eux ; qu'ils te voient te prosterner souvent devant le tombeau du prophète. Ce vernis de religion transformera tes vices en vertus. Animé d'un fougueux enthousiasme tu feras passer les plus noires actions pour des inspirations sacrées.

» La crainte superstitieuse asservit les esprits foibles. Celui qui croit sans raison, aveuglément, & parce qu'on lui dit de croire, est comme le sable du rivage qui suit tous les mouvemens du vent qui l'emporte ,»

A ces mots, *Guiaraha* parut, & dit :

« C'est assez , *Kélaun* , c'est assez : te voilà suffisamment instruit. Tu reçus de la nature un cœur porté au crime. Tes parens ont permis que nous cultivassions ce mauvais penchant. Nous avons appris à t'y livrer sans mesure. Te voilà propre à faire le malheur du monde. Tu viendras dès aujourd'hui avec moi dans les états du *calife de Bagdat* , pour y faire tes premiers essais ,.

Elle le prit par le bras , & dans un moment ils furent transportés au milieu du palais de *Bagdat*.

Ils étoient dans le plus bel appartement du palais : *Kélaun* apperçut un jeune homme qui reposoit sur un sofa.

« *Kélaun* , dit le génie , tu vois l'unique héritier du *calife*.

» Oui , répliqua-t-il ; mais je n'ai point de poison pour l'endormir d'un sommeil éternel. Que j'aurois de joie à commencer par ce forfait , l'exercice de mon glorieux emploi !

„ Notre pouvoir ne s'étend pas jusquelà , répartit sa conductrice. S'il nous étoit permis de gouverner à notre gré les hommes soumis à nos machinations , si nous pouvions tourmenter les croyans , selon notre bon plaisir , nous aurions mille sortes de

poisons au lieu d'une , & bien d'autres moyens de nous en défaire ; mais comme nous contrarions en tout *Mahomet* , que nous détestons , il s'oppose aussi de son côté à nos desseins , & arrête souvent les effets de notre méchanceté. *Kélaun* n'auroit point eu l'entrée de ce palais , si *Raalcour* , le fils du *calife* , n'avoit pas négligé de faire son pèlerinage au tombeau du prophète. Sa faute le livre en vos mains , à condition toutefois que vous n'attenterez pas à ses jours. C'est pourquoi je le protégerai , & je vous donnerai sa figure ,.

Elle souffla sur *Kélaun* , & toucha du doigt *Raalcour* , qui fut subitement changé en oiseau.

Le fils de *Canfu* , voyant cette métamorphose , se saisit de l'oiseau , & l'auroit étranglé sur le champ , si *Guiaraha* ne l'en eût empêché.

“ Qu'allois-tu faire , misérable , s'écria le génie ? Es-tu parvenu si promptement à ce haut degré de méchanceté , que de mépriser ainsi les ordres de ta protectrice ? Que la malédiction de l'aveuglement tombe sur toi ! Et de peur que ta malice ne te porte à trahir les secrets de notre race , je t'ôte dès ce moment le souvenir du passé.

„ Que ta race soit à jamais maudite ; répartit *Kélaun* ! Que le prophète que tu hais te persécute à jamais , toi & tes semblables ! Que tes iniques travaux soient éternellement en exécution à tous ceux que tu prétends servir ! Il n'y a ni paix , ni amitié , ni reconnaissance , ni amour entre les ouvriers de l'iniquité , & ils seront les premiers à maudire ceux qui prétendent leur vouloir du bien ,.

Le génie s'enfuit , sans rien répondre. Il reconnut que l'esprit du prophète parloit par la bouche de *Kélaun*. Outré de dépit , transporté de rage , il se précipite dans les abîmes de la terre , vallées ténébreuses de la mort.

Cependant , les muets & les eunuques ouvrirent l'appartement où reposoit *Raalcour*. Trompés par l'apparence , ils se prosternèrent devant celui qui tenoit sa place.

Les eunuques lui dirent : “ La mort a fermé les yeux de *Zimphrah*. Le calife de *Bagdat* , ton illustre père , est monté au neuvième ciel. Les *Houris* lavent son précieux corps dans une rivière de lait. A son approche , les vierges immortelles ont orné le paradis de guirlandes nouvelles. Il a passé le gouffre de feu , sans en recevoir aucune

atteinte. Il est honoré comme le chef de la race des croyans ,.

Kélaun entendoit la voix des eunuques , mais il ne les voyoit point. De leur côté , ils furent surpris de voir le feint *Raalcour* marcher à tâtons , comme un homme qui a perdu la vue.

„ Hélas ! s'écrièrent-ils , quel funeste accident afflige notre seigneur ! Pourquoi refuse-t-il de laisser tomber ses regards sur ses esclaves prosternés ? Toute la ville assemblée autour de ce palais appelle le nouveau *calife* ; & *Raalcour* ne voit point ses esclaves qui le nomment leur maître.

» Je reçois leurs hommages , dit *Kélaun* ; pour première marque de leur attachement , qu'ils fassent leurs efforts pour rendre la vue à leur nouveau *calife*. Dites que je promets les plus grandes récompenses à ceux qui pourront me rendre ce service ».

L'ordre fut exécuté. Pendant sept jours les héraults proclamèrent au son des trompettes & des tymbales , les grandes récompenses que le *calife* de *Bagdat* promettoit à celui qui pourroit lui rendre la vue.

Les médecins accoururent en foule au palais. Les plus habiles oculistes promirent de guérir le *calife* aveugle. Mais après bien

des opérations répétées , *Raalcour* ne vit pas mieux qu'auparavant.

Le *calife* , outré de colère , ordonna qu'on mit à mort tous ceux qui avoient entrepris de lui rendre la vue , sans pouvoir y réussir. Ainsi furent payés leurs services.

Chaque jour voyoit de nouvelles exécutions. La ville désolée pleuroit la mort de ses sages. Les yeux du *calife* étoient toujours couverts des mêmes ténèbres. Personne ne s'offroit plus pour le secourir.

Au bout de quelque temps , un jeune homme en habit de médecin se présenta à la porte du palais , demandant que le *Calife* voulût bien éprouver son savoir.

Les esclaves du sérail furent fâchés de la demande de ce nouveau prétendant. Lassés de voir couler le sang des plus habiles dans l'art de guérir , ils lui conseillèrent de ne pas entreprendre cette cure , ajoutant que la mort seroit la récompense de sa témérité , que la ville étoit inondée du sang de ses pareils.

Le jeune médecin ne répondit que par un sourire. Il les pria de ne se point défier de son savoir , & de le présenter incontinent au *Calife*.

Il fallut se rendre à ses instances. Les

eunuques le firent entrer dans l'appartement du *Calife*, avec le même chagrin que s'ils l'eussent conduit à la mort.

Le médecin salua le *Calife* supposé. Celui-ci, sans répondre à son compliment, lui ordonna d'opérer sans délai, de lui rendre la vue à l'instant, ou de présenter sa tête aux bourreaux qui l'attendoient.

Ces mots firent frémir l'assemblée. Le jeune homme tira tranquillement de sa poche une petite boîte remplie d'une poudre qu'il souffla sur le visage du *Calife*, & il fut guéri.

Les courtisans jetèrent un grand cri de joie.

Le *Calife*, surpris & charmé de revoir la lumière, regarde avec une joie mêlée de respect celui qui venoit de lui rendre la vue, & lui en marqua sa reconnoissance en ces termes.

» Que ce médecin soit honoré de tous mes sujets. Qu'il commande aux visirs & aux grands de mon royaume. Que son nom soit prononcé avec louanges, avec mille bénédictions. Que chaque jour ajoute à sa gloire. Mon ami, continua-t-il, en lui adressant la parole, quelle récompense exigez-vous de moi? Que désire votre ame? Parlez, demandez-moi ce que vous voudrez. La moitié

de mon royaume est à vous , si vous voulez l'accepter pour prix du service que vous venez de me rendre.

» O *Calife* ! répondit modestement le jeune médecin , je suis bien éloigné de désirer les honneurs , ni les richesses. Il n'appartient point à une simple paysanne comme moi , de figurer parmi des courtisans. Pardonne-moi seulement un déguisement que je n'ai pris que pour te rendre la vue. Le succès de mon entreprise me suffit pour récompense ».

En prononçant ces derniers mots , le faux médecin se découvrit le sein , & *Kélaur* reconnut qu'il parloit à une belle femme.

» Que je m'estime heureux , dit le *Calife* , de pouvoir récompenser dignement mon aimable médecin ! Oui , belle étrangère , que vous soyez , vous serez la sultane de mon cœur. Partagez avec moi la gloire & les plaisirs attachés au diadème ».

La belle étrangère tomba aux pieds du *Calife* , & après un moment de silence , elle lui adressa ces paroles.

» Que je sois la dernière de tes esclaves , ô magnifique seigneur ! C'est où aspire l'unique souhait de *Guzzarate* , fille du paysan *Raask* , qui habite dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Je ne connois pas les montagnes dont vous parlez , répondit *Kélaun*. Mais le paradis feroit honoré d'avoir donné naissance à mon aimable sultane. Pourquoi laissé-je plus long-temps à terre un précieux bijou dont j'ai résolu d'embellir ma couronne. Oui, charmante bienfaitrice , soyez dès ce moment la maîtresse de mon cœur , & la reine de *Bagdat*.

» Seigneur , dit *Guzzarate* , il est étonnant que le prince *Raalcour* ne connoisse pas les montagnes de *Gabel-el-ared* , où je l'ai vu si souvent chasser le tigre féroce au travers des rochers qui dominant la demeure de mon père , & les vallées où il va paître ses brebis. O prince ! comme mon œil avide suivoit la trace de vos pas divins ! Ne vous souvient-il plus du jour où , plus fatigué que de coutume , vous demandâtes à ma mere un peu d'eau pour étancher l'ardeur de votre soif. Alors elle envoya votre esclave *Guzzarate* chercher du lait de ses chèvres. Oui , seigneur , je vous vis sourire à mon approche , & vous me priâtes de me hâter de vous servir ».

Le fils de *Canfu* ne comprenoit rien à ce discours. Le génie *Guiaraha* lui avoit ôté le souvenir du passé ; ou plutôt , il n'avoit

jamais su ce que le vrai *Raalcour* avoit fait avant sa métamorphose.

» Hélas ! ma princesse , répondit *Kélaun* , je perdis , avec la vue , la mémoire du passé. Il n'est pas étonnant que je ne me souviennne plus de mes courses dans les montagnes dont vous parlez. J'avois oublié mon état même , lorsque mes esclaves vinrent m'annoncer mon avènement au trône des *Califes* , mes ancêtres : mon fidèle eunuque fut obligé de m'apprendre mes titres. Mais , soit que vous soyez née à l'ombre du trône , ou sous un toit rustique ; soit que vous soyez une précieuse émeraude arrachée des entrailles de la terre , ou l'étoile du matin sortie du palais brillant du soleil , vous êtes digne de moi. Vous tirez votre éclat de vous-même , & n'avez pas besoin d'une grandeur étrangère. Mais , dites-moi , par quel art avez-vous pu me rendre la vue ? Vous avez fait un prodige que les plus habiles médecins de mon royaume avoient tenté inutilement. Qui vous a ouvert les trésors de la médecine ? Où une simple villageoise comme vous a-t-elle puisé des connoissances qui surpassent celles des sages qui ont étudié toute leur vie dans les cités ».

Guzzarate répondit : « Le *Calife* de *Bagdat*

entendra son esclave lui dévoiler tous les secrets de sa science.

Plusieurs lunes s'étoient passées depuis que j'avois vu mon prince, le glorieux *Ralcour*, chassant dans les montagnes, lorsque j'appris, par une caravane qui voyageoit par nos cantons, que le *calife Zimphrah* n'étoit plus, & que son fils venoit d'être proclamé son successeur. Les voyageurs ajoutèrent que ceux qui lui avoient annoncé cette nouvelle, l'avoient trouvé privé de l'usage des yeux, & qu'il promettoit de grandes récompenses à quiconque pourroit lui rendre la vue.

» Je désirai de pouvoir opérer cette guérison : & ce désir ne quittoit pas plus mon esprit, que le souvenir du prince qu'il avoit pour objet. J'en étois inquiète & pensive. Ma mère, qui s'en apperçut, m'en fit des reproches, en me demandant le sujet de mon inquiétude. O ma mère ! lui répondis-je, oh ! si *Guzzarate* pouvoit rendre la vue à un aveugle !

» Eh ! de quoi se mêle *Guzzarate*, me répliqua-t-elle ? Es-tu folle de former un pareil souhait ? Pourquoi voudrois-tu la science des sages ?

» Alors je demandai à ma mère si elle ignoroit que le *Calife*, notre maître, languis-

soit dans les ténèbres de l'aveuglement; & qu'il avoit promis de récompenser magnifiquement celui qui le guériroit.

» Fille orgueilleuse ! vaine *Guzzarate* ! me répondit le femme de *Raask*, comment une pauvre payfanne peut-elle s'occuper des pompes & des grandeurs de la cour ? Hélas ! je vois bien que ma fille renonce au bonheur, depuis qu'elle a vu le train magnifique du prince *Raalcour* ; peut-être ose-t-elle porter ses désirs ambitieux jusqu'à sa personne royale. Va, petite orgueilleuse, souviens-toi de ta bassesse, & de l'état de tes parens : va paître les chèvres dans les montagnes de *Gabel-el-ared*.

» Ma mère, irritée, m'ordonna d'aller garder les chèvres de mon père, de peur qu'elles ne s'égarassent dans les détours des montagnes.

» J'obéis à ma mère. Mes pieds obéirent à sa voix ; mais mon cœur lui résistoit. Je m'enfuis comme un léopard sur les rochers ; l'image du *Calife*, toujours présente à mon esprit, me suivoit par-tout.

» La vue des chèvres de mon père ne me fit souvenir de la basse condition de mes parens, que pour en avoir honte. Pourquoi, disois-je en soupirant, pourquoi la nature

a-t-elle mis les âmes ambitieuses sous le joug de la vieillesse & de l'autorité ? Pourquoi l'activité de la jeunesse & l'amour du plaisir , qui lui est si naturel , sont-ils éteints par les âpres leçons de l'infirmité ? Le lionceau ne se précipite-t-il pas avec plus de fureur sur sa proie , que le roi des bois affoibli par le nombre des années ? Le jeune poulain précède sa mère à la chasse. Pourquoi donc *Guzzarate* consumeroit-elle les belles années de sa vie dans les viles occupations de la femme de *Raask* ?

» Lorsque je m'occupois de ces pensées , j'aperçus une jeune bergère qui s'avançoit vers moi d'un pas alerte. Elle avoit un chapeau de fleurs sur la tête , & des guirlandes ornoient sa parure. Elle dansoit aux accords charmans d'un hautbois dont elle jouoit divinement , & auxquels succédoit par intervalles la douce mélodie de sa voix. Son troupeau , sensible à ses accens harmonieux , sembloit partager sa gaieté.

» Quand la bergère fut à une certaine distance de moi , je me levai pour danser avec elle. Elle sourit en me voyant , & commença ainsi ses railleries piquantes :

» O compagne élégante des brebis & des chèvres ! comment peux-tu te plaire ainsi

dans le sein fastueux de tes nobles parens ?

» Heureuse villageoise ! heureuse montagnarde ! heureuse *Guzzarate* ! qui met son bonheur dans l'obéissance. Mais plus heureuse la femme de *Raask* d'avoir une fille si douce !

» Ce discours fut accompagné d'un sourire malin ; puis elle ajouta : *Guzzarate*, humble & docile *Guzzarate*, suis tes chèvres, prends garde qu'elles ne s'égarent, vois une de tes compagnes prête à tomber dans un précipice.

» Je vis en effet une des chèvres qui étoit tombée dans un fossé profond. Mais le discours de la bergère m'avoit piquée. Belle étrangère, lui dis-je, tâchez plutôt d'adoucir mes malheurs que de les augmenter par vos railleries amères. Ayez pitié de mon ennui. Aidez-moi de vos conseils. Montrez-moi les moyens de parvenir à une vie plus brillante, telle que mon cœur la désire.

» Elle me fit promettre de suivre sans restriction les conseils qu'elle me donneroit. Jurez-moi, dit-elle, d'obéir à ma voix, comme vous avez suivi jusqu'ici les ordres de la femme du pauvre *Raask*.

» Je le jure, lui dis-je : délivrez-moi

seulement de cette misérable condition. Je n'oublierai jamais les grâces que j'attends de vous.

» Eh bien ! répliqua la bergère , retournez à la maison de votre mère , & n'exécutez aucun des ordres qu'elle vous donnera. Si vous êtes fidèle à ce premier précepte , revenez me trouver dans trois jours. Je serai ici dans ce même lieu où je vous parle.

» Ayant dit ces mots , elle reprit son haut-bois & s'enfuit dans les rochers , comme elle étoit venue , en dansant & en chantant.

» Je revins à la nuit , chez ma mère. Elle m'ordonna de préparer un chevreuil pour notre souper. Je la laissai dire & n'en tins aucun compte. Je me piquai de tenir parole à la belle bergère qui m'avoit si bien instruite.

» Mon père étoit absent. Sa digne moitié se mit dans une furieuse colère contre moi. Elle appela son voisin *Canfu* , pour l'aider à dompter l'obstination de sa fille défobéissante.

» Ce monstre des montagnes prit plaisir à me tourmenter. Il me traîna par les cheveux hors de la maison de ma mère , & m'attacha à un tronc d'arbre , devant la porte ,.

Ici le *Calife* indigné interrompit le récit de

Guzzarate, pour lui demander qui étoit ce misérable *Canfu*, qui avoit osé traiter si cruellement sa chère & belle sultane.

Elle poursuivit ainsi : “O prince de ma vie ! n’avez-vous donc jamais ouï parler des cruautés de ce *Canfu*, ce vil payfan des montagnes de *Gabel-el-Ared* ? Peu satisfait de m’avoir si mal traitée, il porta plus loin sa méchanceté, digne du plus cruel habitant des forêts.

„ Il irrita mon père contre moi. *Raask* de retour, apprenant mon obstination, fit revenir *Canfu* pour me mettre à la raison, ainsi qu’il parloit. Je lui dis que les tourmens qu’on me faisoit souffrir étoient inutiles ; que j’étois ennuyée d’une vie rustique & grossière ; que je voulois vivre comme les dames de la ville. Je fus indomptable sur ce point.

„ Mon père se mit dans une furieuse colère contre moi. La fureur étoit dans ses yeux : il me reprocha mon orgueil en ces termes : comment ! fille dénaturée, tu méprises la vie de tes parens qui te nourrissent, & de tes amis qui te recherchent. Eh bien ! pour t’en punir, l’amitié que j’ai eue pour toi va se tourner en haine, & les bontés que notre voisin *Canfu* te témoigna, se chan-

geront en malédictions , en fureurs , sur ta tête coupable. Nous verrons s'il n'y a pas moyen de dompter ton arrogance.

„ Le cruel *Canfu* ajouta : oui , mon ami ; je saurai bien vaincre l'obstination de cette maudite fille. Le cœur des parens se laisse toucher par les larmes de leurs enfans. Un ami est plus propre à les corriger.

„ Mon père me livra aux mains du monstre *Canfu* qui me traîna dans sa chambre , hors de la présence de mes parens.

„ Dès que j'y fus arrivée , il me présenta à sa femme , en l'exhortant à me traiter comme mon caractère impérieux le méritoit. Car cette ame de boue n'avoit aucun sentiment de la grandeur ; & mes nobles desirs lui sembloient des crimes.

„ Tiens , ma femme , dit *Canfu* , je t'amène la fille défobéissante de *Raask* : venge-toi sur elle de la perte de ton fils. C'est elle qui l'a perdu. Ce sont ses manières dures & impérieuses qui l'ont fait fuir.

„ Sa femme , aussi méchante que lui , commença par vomir mille imprécations contre moi : elle m'accabla de coups , & sa rage ne se ralentit que lorsqu'elle me vit tomber à terre où je nageois dans mon sang.

„ J'en jure par les mauvais Génies , dit

le faux *Calife Canfu*, le cruel *Canfu*, & sa détestable femme, expireront dans les tourmens. J'inventerai de nouveaux supplices, pour leur faire expier leur barbarie „.

Puis adressant la parole à ses eunuques, il ajouta: “ Qu'on traîne par les cheveux ces misérables, le long des montagnes, jusqu'à la ville, qu'ils comparoissent demain au Divan, qu'on dresse un échaffaud, que tous les habitans de *Bagdat* soient témoins de leur châtiment.

„ Ils le méritent, répondit *Guzzarate*, en se prosternant devant le faux *Raalcour*.

„ Ainsi doivent être traités les ennemis des justes; qu'ils périssent.

„ Continuez votre récit, aimable *Guzzarate*, dit le *Calife* en la relevant. Je frémis à la pensée des tourmens auxquels vous êtes échappée; mais j'espère vous les faire oublier par des douceurs qui les surpasseront.

„ *Guzzarate* reprit ainsi : *Canfu* & sa femme me maltraitèrent pendant deux jours. J'avois formé des projets de vengeance, pendant la nuit qui précéda la troisième. *Canfu* sortit dès la pointe du jour pour paître ses brebis. Sa femme se leva pour me battre, comme à l'ordinaire. Je lui résistai, & ma rage augmentant ma force, je lui rendis

avec usure les coups qu'elle m'avoit donnés. Elle appela au secours. Personne ne vînt. L'ayant laissée à demi - morte , je m'enfuis dans les rochers , vers l'endroit où j'avois vu auparavant l'aimable bergère qui m'avoit promis de revenir dans trois jours. J'ignorois où *Canfu* gardoit son troupeau , & je craignois de le rencontrer. Je fus assez heureuse pour l'éviter.

» Le soleil commençoit à pâlir. J'aperçus ma bergère , elle tenoit en main une petite boîte , & un paquet de hardes.

» Dès qu'elle fut auprès de moi , elle me dit d'un air gai : ma chère pupille , puisque vous avez eu l'esprit de sortir des mains cruelles qui vous tourmentoient , prenez cet habit , c'est celui d'un sage de *Bagdat* ; & cette boîte , remplie d'une poudre salutaire. Allez à la ville , demandez à parler au *Calife*. Soufflez un peu de cette poudre sur ses yeux , & il recouvrera la vue.

» Aussitôt elle m'ôta mes habits de paysanne , me déguisa en médecin , me donna la boîte & me toucha. En un clin - d'œil je fus transportée dans les rues de *Bagdat* , devant le palais de mon seigneur.

» Une foule de peuple s'assembla autour de moi.

„ Ces gens, étonnés de me voir, crioient de toutes leurs forces : es-tu donc resté seul de nos sages, ou bien es-tu étranger ? Si tu l'es & si tu ne fais pas rendre la vue à un aveugle, fors de la ville, ou prépare-toi à mourir.

„ Je répondis tranquillement que je venois rendre *Raalcour* à ses esclaves ; qu'ils alloient revoir ses beaux yeux fermés à la lumière.

„ J'entrai dans le palais de mon seigneur, & les eunuques m'introduisirent devant le glorieux *Calife de Bagdat* „.

Le prince satisfait, dit à *Guzzarate*, que ce jour étoit doublement cher à son cœur, parce qu'il recouvroit la vue, & qu'il recevoit un objet digne de son affection. Il prit la princesse par la main ; & la fille ambitieuse de *Raask* fut proclamée sultane de *Bagdat*.

En même temps les eunuques exécutoient les ordres du *Calife*. On élevoit un échafaud devant le palais, & une troupe de gens armés étoit sortie de la ville, pour se saisir de *Canfu* & de sa femme.

Les soldats n'arrivèrent à la cabane que bien avant dans la nuit. Ils frappèrent à la porte, en appelant *Canfu*.

Celui-ci ayant regardé au travers du treillis

lis avant que d'ouvrir, aperçut les soldats du *Calife*. Saïsi de frayeur à cette vue, il s'écria : “ *génies* de l'air, où est mon fils *Kélaun* ? Sont-ce là vos promesses ? Hâtez-vous de secourir l'infortuné *Canfu*. Je suis perdu si vous ne venez à mon secours ,”

A la voix tremblante du payfan, *Guia-raha* parut & lui dit :

“ Que demande mon fidelle serviteur *Canfu* ?

„ Hélas ! répondit-il, les soldats du *Calife* sont à ma porte ; tu fais, ô *génie* bienfaisant, que ce sont des instrumens de mort.

„ Ne crains point, répliqua le *génie* ; je n'oublie pas mes promesses : mes paroles ne seront point vaines. Tu verras ton fils *Kélaun* dans les bras de l'impérieuse *Guzzarate*. Ne m'en demande pas davantage. Souviens-toi que tes désirs se sont bornés à voir *Kélaun* ton fils marié à la fille de ton voisin *Raask*. C'est aussi tout ce que t'ont promis les *génies* de l'air. Si ton souhait est accompli, qu'as-tu à désirer davantage ? Que les désirs des mortels viennent de folie ou de prudence, c'est de quoi notre race immortelle ne s'inquiète guères, pas plus que des moyens qu'elle employe pour les remplir ,”

Après ce discours, *Guaraha*, regardant *Canfu* avec un ris méprisant, déploya ses ailes & s'enfuit. Les soldats forcèrent la porte de la cabane, se saisirent de *Canfu* & de sa femme, & les traînèrent à la ville.

Avant que le soleil parût sur l'horizon ces deux misérables furent chargés de fers & conduits dans la cour du palais. Au lever du *Calife*, les eunuques vinrent lui dire que les prisonniers étoient dans les fers.

A ces mots *Guzzarate* sentit renaître toute sa fureur : le *Calife* aussi indigné se leva pour aller voir les barbares qui avoient maltraité sa divine princesse.

On avoit élevé un trône à quelque distance de l'échaffaud. Le *Calife* & *Guzzarate* y montèrent : tous les grands de la cour de *Bagdat* entouroient le trône.

Les rues étoient pleines de peuple. Personne n'ignoroit la méchanceté des criminels. On demandoit leur mort. On jouissoit d'avance de ce spectacle sanglant.

Le feint *Raalcour* commanda de ménager leur vie, pour leur faire souffrir mille morts dans une seule. Son règne avoit déjà été plein de cruautés ; cette dernière exécution devoit passer tout ce qu'on avoit jamais vu de plus cruel.

Vingt officiers noirs , la tête chauve , les jambes & les cuisses nues jusqu'à la ceinture étoient devant l'échaffaud , tenant une tête de mort dans la main droite , & une torche allumée dans la gauche. La torche répandoit une odeur infecte.

Six autres étoient habillés d'une toile légère , d'un blanc livide , ferrant le corps par-tout , & peinte en forme de squelette. Il y en avoit d'autres qui ressembloient à des spectres hideux.

Ces monstres tenoient un morceau de chair humaine qu'ils dévoroient à belles dents ; le sang couloit le long de leur corps.

Ensuite venoient douze figures gigantesques : c'étoient des hommes les plus grands & les plus forts qu'on pût trouver. Ils étoient rehaussés sur des échasses ; une fumée épaisse sembloit sortir de leurs narines ; le feu sortoit de leurs bouches. Chacun tenoit dans ses bras un enfant auquel il faisoit souffrir des tortures affreuses : car telle étoit la férocité du calife , que , pour rendre cette scène plus horrible , il avoit ordonné qu'on lui livrât douze enfans de la ville , pour ce spectacle inhumain.

Les cris de ces tendres victimes perçoient le cœur de tout le peuple , & fai-

soient pressentir au malheureux *Canfu* & à sa femme à quels supplices ils étoient réservés.

Les deux criminels suivoient les douze géants. La femme paroissoit d'abord. Deux noirs, armés de tenailles rougies, la tourmentaient dans toutes les parties de son corps. Ses cris aigus attendrissent tous les cœurs, excepté ceux de *Kélaun* & de la sultane *Guzzarate*, qui, ne trouvant pas même que les bourreaux s'acquittassent à son gré de leur emploi, descendit de son trône pour les exciter.

On tourmentoit *Canfu* d'une manière encore plus horrible. Huit esclaves couverts de peaux de tigre le harceloient devant eux, avec des fourches armées de pointes qu'ils lui enfonçoient dans le corps, mettant quelque distance entre leurs coups, pour lui laisser le temps de ressentir toute la vivacité de la douleur.

Les hurlemens affreux que leur arrachoit la cruauté des tourmens qu'ils enduroient, mêlés aux cris que pouissoient les génies de l'air, ennemis de *Mahomet*, qui prenoient plaisir à voir souffrir ces malheureuses victimes de leur malice, retentirent au loin. Toute la ville de *Bagdat* étoit épouvantée

de la cruauté du tyran, & de la joie barbare de la sultane.

Tandis que cette procession sanglante marchoit du ferrail à l'échaffaud, un bruit confus de gens armés se fit entendre à l'autre bout de la ville. Le Calife effrayé, fit suspendre l'exécution, & demanda ce que c'étoit qui excitoit ce tumulte.

Personne ne put le satisfaire. La populace étonnée ignoroit la cause de ce bruit, & ne pouvoit pas même imaginer d'où il venoit.

L'incertitude de *Kélaun* ne dura pas longtemps. Le génie *Hassarak* parut couvert d'une brillante armure d'or. Mille plumes ornoient son casque ; un petit oiseau étoit perché sur sa main gauche, & dans sa droite brilloit une baguette de diamant.

Une armée de cent mille hommes le suivait. La garde de *Kélaun* fut consternée à cette vue. Le tyran étoit si universellement haï, que pas un de ses sujets ne se présenta pour le secourir.

Le génie, parvenu au pied du trône, le toucha de sa baguette de diamant : le faux calife & sa cruelle sultane restèrent immobiles, comme s'ils eussent été subitement changés en statues de pierre.

Alors le génie se tournant vers le malheur

reux *Canfu*, que ses bourreaux tourmentaient encore avec leurs fourches, il lui dit.

» C'est ainsi que sont tourmentées les âmes barbares qui se livrent à la férocité de leur caractère ».

Aussitôt, tous les acteurs de cette scène sanglante devinrent la proie des flammes. Dans un instant *Canfu* & sa femme furent réduits en cendres.

Le paysan de *Gabel-el-ared* étoit près de la mort, ses yeux alloient se fermer à la lumière du jour, quand le génie *Hassarak* avoit paru. Il ne lui resta qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour comprendre le sens de ce qui lui étoit arrivé depuis la rencontre de *Guiajaha*.

» La loi du prophète étoit trop dure pour *Canfu*, dit le génie; les voies impénétrables d'*Alla* lui paroîtront sans-doute trop sévères & injustes. Mais les foibles conceptions de l'homme doivent-elles censurer les sublimes pensées du principe de toute justice? La main de celui qui fit le soleil & toute l'armée des astres, doit-elle suivre les vaines imaginations d'un vil reptile?

» O *Canfu*! homme imbécille, esprit incrédule! Qu'as-tu gagné à renoncer au culte de *Mahomet*, pour suivre les traces des gé-

ries prévaricateurs ? Si le prophète s'opposoit à tes desirs , c'est parce qu'il favoit quels maux devoit causer l'amour de *Guzzarate* & de *Kélaun*. C'étoit pour prolonger la vie de *Canfu* & de sa femme , qu'il avoit mis une forte d'antipathie entre leur fils & la fille de *Raask*. Mais depuis le moment que tu t'es lié avec ses ennemis , le favori d'*Alla* a permis qu'ils exécutassent leurs noirs desseins , pour lesquels ils t'ont demandé ton consentement. Tes vœux sont remplis : vois par quels épouvantables moyens ils le font. Adorateur servile des mauvais génies , déserteur infâme de la loi du prophète , blasphémateur impie , contemple ce terrible événement , le fruit de tes desirs indiscrets ».

Hassarak tourna sa baguette , & aussitôt le *calife* , quittant les traits & les habillemens de *Raalcour* , redevint *Kélaun* , le fils du pauvre *Canfu*.

Le paysan oublia dans ce moment toutes ses douleurs : ou plutôt , son plus grand supplice fut de reconnoître son fils pour l'auteur des tourmens qu'il souffroit. *Kélaun* , de son côté , fut confondu en se voyant dans ses premiers habits , & en reconnoissant que c'étoient son père & sa mère qu'il faisoit mourir d'une manière si barbare.

» O maudite *Guiaraha* ! dit le coupable *Canfu*, avant que de rendre le dernier soupir, tu as rempli ta promesse. Tu as uni *Kélaun* à l'impérieuse *Guzzarate*. Je meurs victime de mes souhaits insensés ».

Le paysan expira en prononçant ces paroles. Il avoit les yeux fixés sur *Kélaun* & sur sa cruelle maîtresse. Sa femme le suivit dans les vallées de la mort.

Guzzarate fut étrangement humiliée de ne trouver à la place du *calife Raalcour*, que son voisin *Kélaun*; & de quitter le trône de *Bagdat* pour redevenir paysanne de *Gabel-el-ared*.

Sa langue étoit chargée de malédictions, & ses yeux enflammés de colère; mais *Hassarak* usa de son pouvoir magique, pour modérer ses emportemens.

Le peuple de *Bagdat*, assemblé en foule autour de l'échafaud, que le feint *calife* avoit fait élever pour l'exécution de *Canfu* & de sa femme, admiroit avec effroi le changement opéré par le génie *Hassarak*, & dans sa surprise, qui égaloit celle des acteurs mêmes de cette métamorphose, il s'applaudissoit de se voir délivré d'un tyran, sans pouvoir comprendre comment *Kélaun* avoit su si bien contrefaire le prince *Raalcour*.

Hassarak, qui voyoit ce qui se passoit dans l'ame des spectateurs, le tira d'inquiétude. » Où est votre *calife Raalcour* ? ô habitans de *Bagdat* ! Où est le fils de *Zimphrah* ? Il est caché sous le plumage de cet oiseau soumis à la malice des mauvais génies. Mais ne croyez pas que *Mahomet* eût permis cette étrange métamorphose, si *Raalcour* fût demeuré fidelle observateur de la loi du prophète. En négligeant de faire le voyage de la *Mecque*, il s'est attiré la colère d'*Alla*. Son crime est expié, & je vais vous rendre votre *calife* ».

En disant ces mots, *Hassarak* toucha légèrement de sa baguette l'oiseau perché sur sa main, & *Raalcour* reprit sa première forme.

Les habitans de *Bagdat*, transportés de joie & de reconnoissance, remercièrent *Mahomet* & *Hassarak* de les avoir délivrés de la tyrannie de *Kélaun*, & de leur avoir rendu leur vrai *calife*.

Dès que *Raalcour* reconnut le merveilleux changement arrivé dans sa personne, il monta sur l'échaffaud, & s'étant prosterné à la vue de tout son peuple, il s'écria : » C'est ainsi, ô mes sujets ! que je demande pardon au prophète. Qu'il daigne rentrer en grâce avec

moi ! Gloire à *Alla* , à l'être puissant & juste , qui mérite nos adorations & notre obéissance ! Que nous sommes vils , lorsque nous refusons de lui rendre le culte qui lui est dû ! Qu'est-ce que la vie , si nous ne l'employons à louer , à servir , à glorifier celui qui nous l'a donnée ?

» Je vois avec plaisir les premiers mouvemens de votre reconnoissance envers le ciel , ô *calife* ! dit le *génie Hassarak*. C'est un présage assuré de la justice & de la piété qui règneront avec vous sur les habitans de Bagdat. Après vous être humilié sur l'échafaud , montez sur le trône , & commencez votre règne par faire justice de ces deux criminels , qui ont offensé *Alla* & son peuple.

» Puisque *Mahomet* l'ordonne par votre bouche , répondit le *calife Raalcour* , que *Kélaun* & *Guzzarate* montent sur l'échafaud élevé par leur ordre. Mais que le genre de leur mort annonce l'humanité de leur juge , plutôt que la vengeance d'un ennemi irrité.

» Equitable *calife* , répliqua *Hassarak* , que tous vos jugemens ressembleront au premier ! Vos sujets vous aimeront , & vous obéiront avec joie. *Mahomet* , le rémunérateur des fidèles croyans , vous recevra

dans les demeures fortunées de son paradis éternel ».

Le *génie* disparut. Les bourreaux se saisirent du fils de *Canfu*, & de sa femme orgueilleuse.

Kélaun monta avec répugnance sur l'échafaud. *Guzzarate* sembloit préférer la mort à un époux tel que le fils d'un simple conducteur de chèvres.

La hache étoit levée sur la tête du méchant *Kélaun* ; il regarda fixement la terre qui l'avoit supporté malgré ses crimes ; il la frappa du pied , & dans son désespoir , il vomit ces dernières paroles pleines de rage.

« J'ai fait le mal tous les jours de ma vie. J'ai fui le travail & la peine. J'ai recherché l'oïfiveté ; & jamais il n'y a eu de bonheur pour moi. J'ai empoisonné celui des autres. Détesté parmi les enfans des hommes , la trace de mes pas étoit maudite. Mes forfaits deviennent des vautours cruels qui me déchirent le cœur ; je vois les mauvais *génies* qui m'attendent dans les régions maudites. Frappe , ô hache ! frappe , puisque la foudre d'*Alla* tarde à m'écraser. Que mon corps soit foulé sous les pieds des croyans , comme

le talon du voyageur écrase le serpent venimeux ».

Quand *Hassarak* eût fini son conte, le sage *Iracagem* se leva de son trône, & dit.

« Les paroles de ma sœur sont pleines d'instruction. A peine les enfans des hommes auroient-ils besoin de notre protection, s'ils n'étoient sans - cesse obsédés par les *génies* malfaisans, ces ennemis irréconciliables du saint prophète, & de ses pieux serviteurs. Mais leur malice ne peut rien contre ceux qui restent fidelles à la loi de *Mahomet*. Il n'y a que ceux qui refusent de le connoître pour le favori d'*Alla*, ou qui, reconnoissant sa mission divine, & son pouvoir au ciel & sur la terre, violent ses commandemens; il n'y a que ceux là qui soient livrés à la méchanceté de ces esprits immondes.

» Mais, ô ma sœur ! continua le chef des bons *génies*, en adressant la parole à *Hassarak*, l'œil du jour commence à se fermer. La nuit va couvrir de ses ombres la nature livrée aux charmes du sommeil. Ne violons point les loix de la création. *Alla* a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos. Les œuvres d'*Alla* sont grandes & bonnes ».

A ces mots l'assemblée se sépara. Les enfans

de la terre suivirent leurs *génies* protecteurs, qui les conduisirent dans des appartemens retirés, où, après un repas frugal, ils se livrèrent aux douceurs innocentes d'un sommeil tranquille.

Au lever du soleil, les enfans de la terre, conduits par leurs *génies* protecteurs, allèrent se purifier & prier dans la mosquée où la race immortelle de ces êtres bienfaisans avoient coutume de rendre leurs hommages au grand & puissant *Alla*, & au prophète. Ils revinrent ensuite dans la salle d'instruction, où le sage *Iracagem* les voyant assemblés & assis à leurs places ordinaires, ouvrit ainsi la séance.

« Les leçons que mes frères donnèrent hier à leurs disciples, avoient pour but de les diriger dans la recherche du vrai bonheur que la religion seule peut donner, ainsi que le comprit le marchand *Abudah*, par ses différentes aventures.

» Le premier, & le plus grand de nos devoirs, est de se soumettre humblement aux décrets suprêmes d'*Alla*, de le servir en esprit & en vérité, avec confiance & droiture de cœur ; & non pas de mettre la créature à la place du créateur, comme *Alfouran* ; ni de négliger, à l'exemple de

Sanballad, les obligations les plus indispensables de la vie sociable, pour suivre un vain phantôme de sainteté dans les cavernes de la terre, ou dans les antres des rochers; encore moins de couvrir l'hypocrisie du masque de la dévotion, offensant *Alla* pour tromper les hommes; c'est de préférer la volonté de l'être des êtres à toutes choses, à tous les plaisirs, à tous les biens de la terre, au lieu d'ajouter la présomption aux autres crimes, comme fit le sultan *Hassan Affar*, en refusant obstinément de remplir nos devoirs, quoique nous en connoissions l'étendue & l'importance.

» La soumission aux ordres d'*Alla* rend tout aisé. Elle donna la beauté à *Nakin Palata*. Elle remplit de joie le cœur des croyans, & les porte avec allégresse à tout ce que le ciel exige d'eux. Elle ne s'inquiète point, comme *Canfu*, si c'est par sagesse ou par bonté que le ciel refuse d'accomplir nos desirs indiscrets. Elle adore la providence en tout, & comprend la nécessité de se soumettre à des événemens que nous ne pouvons éluder. Adorer *Alla*, le servir, le louer, avoir confiance en lui, voilà pour quelle fin l'homme a été créé.

» Mais la foiblesse a besoin d'un appui.

C'est pourquoi le grand *Alla* a donné à ses enfans des principes de moralité que l'exemple grave profondément dans leurs tendres esprits : ce sont ces instructions célestes que nous ne cessons de leur présenter de la manière la plus sensible. Ma sœur, continua *Iracagem*, en s'adressant à celle des *puissances* dont le trône étoit le plus proche de celui d'*Hassarak*, faites part à cette illustre assemblée, de vos leçons amusantes, en joignant l'exemple au précepte ».

Le *génie* se leva, & commença les aventures d'*Urad*, ou de la belle voyageuse.

CONTE CINQUIEME.

LES AVENTURES D'URAD,

O U

LA BELLE VOYAGEUSE.

SUR les bords du *Tigre*, au-dessus de la grande & superbe ville des croyans, vivoit une pauvre veuve nommée *Nouri*, qui passoit

sa vie à élever ces vers précieux , dont la soie habille les riches & les belles. Son mari avoit long-temps escorté les caravanes des marchands. Il avoit perdu la vie dans une rencontre avec des voleurs *Arabes*. Sa pauvre veuve n'avoit point d'autre moyen de pourvoir à sa subsistance & à celle d'*Urad* sa fille qui étoit encore enfant , que le travail de ses mains. Elle dévidoit la soie de ses vers. Cette occupations lui fournissoit un peu au-delà des besoins de la nature , parce qu'elle se mettoit à l'ouvrage dès la pointe du jour , pour ne le quitter que lorsqu'elle voyoit la lumière tremblante des étoiles du firmament , réfléchie dans les eaux du *Tigre*.

Telle étoit la vie de l'infatigable veuve , dont la fille seconçoit le travail autant que la foiblesse de son enfance le lui permettoit , lorsque le voluptueux *Almurah* fut proclamé sultan. Il ne tarda pas à faire sentir à ses sujets le poids de sa puissance. Ayant résolu d'enclorre un vaste terrain pour ses plaisirs , pour en faire des chasses , il ordonna aux habitans de quatorze-cent villages de quitter leurs maisons , leurs terres & leurs biens.

Ces familles ruinées & désolées , forcées d'obéir aux ordres de leur maître barbare , quittèrent en un seul jour l'héritage de leurs

pères, la terre qui les avoit vu naître, pour chercher un asyle au milieu des forêts, dans les déserts arides & incultes qui s'étendent des deux côtés du *Tigre*.

Quelques-uns de ces fugitifs infortunés passèrent par l'habitation de *Nouri*. La veuve compatissante leur donna ce qui lui restoit de sa provision de la veille, & ce qu'elle réservoir pour le lendemain. N'ayant plus rien à donner, elle combla les derniers venus de vœux, de souhaits & de bénédictions.

Parmi ceux qui passèrent chez elle, il y avoit un jeune homme qui marchoit à pas lents, portant sur ses épaules une femme vieille & infirme. Excedé de fatigue, il la mit à terre à la porte de la veuve *Nouri* qu'il pria de lui donner une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui le bruloit.

Nouri avoit déjà vidé plusieurs fois sa cruche pour désaltérer tous ceux qui avoient précédé le jeune homme. Elle se hâta d'aller puiser de nouvelle eau, & en même temps elle alla demander quelque provision à une de ses voisines qui habitoit sur le penchant d'une colline près du fleuve, pour l'apporter à ce fils généreux & à sa vieille mère.

Elle revient avec sa provision d'eau &

de riz. Elle retrouva la femme. Le jeune homme n'y étoit plus.

« Etrangère infortunée ; dit la bonne *Nouri*, où est votre fils, votre pieux & généreux fils, qui vous a portée sur ses épaules ?

» Hélas ! répondit la vieille, mon fils m'a sauvée de la tyrannie d'*Almurah* ; mais il me laisse périr ici dans les déserts du *Tigre*. A peine étiez-vous sortie pour aller puiser de l'eau, qu'une troupe de jeunes filles a passé par ici. Elles l'ont enlevé à sa mère expirante. Mais je vous en conjure, ô femme généreuse ! donnez - moi une goutte d'eau à boire, ou je vais mourir : la soif, la faim, le trouble, le chagrin, ne tarderont pas à terminer les jours de la malheureuse *Houadir* ».

La tendre & compatissante *Nouri* fit entrer *Houadir* dans sa maison, la mit sur un lit de paille, & lui servit les rafraîchissemens qu'elle avoit apportés.

Houadir ayant pris quelque nourriture, apprit à sa bienfaitrice le cruel décret d'*Almurah*, qui avoit obligé son fils de quitter le petit patrimoine qu'il cultivoit pour leur subsistance. Jusqu'à ce jour, il n'avoit jamais manqué à l'amour, à l'obéissance, aux de-

voirs d'un fils envers sa mère. Elle conclut par souhaiter son retour.

La veuve *Nouri* fit tout ce qu'elle put pour consoler *Houadir*, elle l'engagea à prendre du repos, & se remit elle-même à son travail journalier.

Quand sa tâche fut achevée, elle alla chercher sa petite provision à la ville, prit ensuite son frugal repas avec sa fille *Urad*, après en avoir distribué une partie aux malheureux fugitifs qui se présentèrent à sa porte.

Tandis que *Nouri* donnoit un morceau à la petite *Urad*, *Houadir* s'éveilla, se plaignant de la faim, & priant son hôtesse de vouloir bien lui donner à manger.

Avant que *Nouri* se fût levée, *Urad* courut au lit de la vieille, & lui offrit ce que sa mère venoit de lui donner. *Houadir* prit avec reconnoissance le morceau que l'enfant lui offroit, persuadée que sa mère, témoin de la charité de sa fille, ne la laisseroit pas sans récompense & sans dédommagement.

Houadir demeura plusieurs jours chez la veuve *Nouri*, attendant toujours le retour de son fils. Perdant enfin l'espérance de le revoir, & sentant combien elle étoit à charge à celle qui l'avoit si généreusement accueillie

& nourrie jusqu'à ce jour, elle lui parla ainsi, un soir, après son travail.

» Je vois, ma bonne & charitable *Nouri*, je vois que mon fils m'a oubliée & abandonnée. Je vous dérobe une partie de votre subsistance, & de celle de votre pauvre petite fille, qui imite si bien la charité de sa mère. Je consume le fruit de votre travail, sans espoir de pouvoir vous en dédommager. Ecoutez ma proposition, & jugez si elle est convenable. Il y a une partie de vos occupations journalières, que je crois pouvoir remplir, quelque vieille que je sois. Je puis dévider votre soie, soigner vos vers. Faites-moi faire ce dont vous me jugerez capable : je m'acquitterai avec zèle de tout ce qui ne sera pas au-dessus de mes forces. Le soir encore, lorsqu'après votre travail du jour, vous serez occupée aux soins domestiques du ménage, je me charge d'instruire l'innocente *Urad*, & de lui apprendre comment elle doit se conduire, quand le ciel jugera bon de vous tirer de ce monde, où il n'y a que misère & méchanceté. Votre fille a les plus belles dispositions à la vertu : je vois avec peine, qu'obligée de suffire à tout, vous n'ayez plus de temps pour les cultiver,».

La veuve étoit enchantée du discours de la vieille *Houadir*.

„ Votre pensée me charme , lui répondit *Nouri*. Il est vrai que j'ai bien de la peine à gagner , par mon travail , la subsistance de trois , & je ne puis donner de temps à l'instruction de ma chère *Urad* , que je ne le prenne sur mes occupations du jour. Je vois aussi que très-peu de chose vous suffit. Il me semble même que depuis que vous êtes ici , les denrées me coûtent moins cher qu'auparavant. Je ne fais pourquoi j'en ai beaucoup plus pour le même prix. C'est sans doute une bénédiction du ciel dont je vous suis redevable.

„ Je n'ai garde de laisser ma bienfaitrice dans l'erreur , dit *Houadir*. *Alla* me préserve de m'attribuer un mérite que je n'ai point. C'est la disette d'habitans , occasionnée par la tyrannie d'*Almurah* , qui , diminuant la consommation , fait nécessairement baisser les denrées. Mais j'insiste à partager les travaux du jour , puisque j'en partage le profit. L'instruction d'*Urad* sera ma douce occupation du soir ,,

Dès ce moment , *Houadir* fut regardée comme étant de la famille de *Nouri*. Elle instruisit *Urad* , lui inspira l'amour de la

vertu & l'horreur du vice, lui apprit à se contenter de la pure satisfaction qui accompagne une vie innocente, & à craindre les remords & les inquiétudes inséparables d'une vie criminelle.

L'enfant prenoit un goût particulier aux leçons de sa vieille maîtresse. Les heures les plus agréables pour elle, étoient celles où elle recevoit ses douces & charmantes instructions.

A chaque leçon que *Houadir* donnoit à sa jeune élève, elle avoit coutume de lui donner un grain de poivre, en lui recommandant de le regarder souvent; & de se rappeler, en le voyant, la leçon qui l'avoit accompagné.

Ainsi, la petite *Urad* croissoit en vertu comme en beauté. Instruite des plus pures maximes de la morale & de la religion, elle donnoit chaque jour des preuves de sa pieuse éducation, tant par ses actions, que par ses discours. Elle atteignit l'âge de puberté: *Nouri* la voyant si belle, si vertueuse, si accomplie en toutes ses perfections, croyoit à peine qu'elle fût la mère d'une fille si aimable. *Urad* savoit, dans un égal degré d'habileté, tout ce qui concernoit le métier de sa mère; quand *Nouri* fut vieille &

malade , elle lui rendit les soins & les services qu'elle en avoit reçus pendant les jours de son enfance.

Un soir qu'*Houadir* instruisoit son élève attentive , *Nouri* , qui étoit étendue sur un peu de paille , où elle attendoit la mort , appela sa fille & lui dit.

„ Ma chère *Urad* , ma fille bien aimée , je vous plains beaucoup plus que moi-même. Tandis que *Houadir* vivra , vous aurez en elle une mère aussi tendre , & plus capable de vous instruire que moi-même. Mais que deviendrez - vous , ma chère & innocente *Urad* , que deviendrez-vous , lorsque vous n'aurez plus ni elle ni moi ? Je crains que vous ne deveniez la proie de la force , de la tyrannie , ou de la volupté. Considérez , mon enfant , qu'*Alla* ne vous a pas envoyée dans ce monde pour y être nécessairement & inévitablement méchante. Vous pouvez toujours faire le bien avec l'assistance du saint prophète qui ne manque point à ceux qui le servent. Dans quelque circonstance que vous vous trouviez , souvenez - vous qu'il dépend toujours de vous , de rester fidelle aux préceptes de la religieuse *Houadir* , aux maximes saintes & chastes qu'elle vous répète chaque jour , & auxquelles vous

trouvez tant de douceur. Puisse *Alla*, & le prophète des croyans, protéger, bénir, & conserver ma chère *Urad* dans l'innocence & la vertu „!

Ce furent les dernières paroles de *Nouri*. Elle mourut en bénissant sa fille. Son corps fut enseveli dans les eaux du *Tigre*.

L'inconsolable *Urad* pleura long-temps sa tendre mère. *Houadir* lui donna des leçons de patience & de résignation : leçons qu'*Urad* trouva plus difficiles que les précédentes. Elle eut toutes les peines du monde à modérer la violence de son chagrin.

„ O *Urad* ! dit *Houadir*, la douleur qui accompagne le repentir, le chagrin que cause le sentiment de ses mauvaises actions est vain, s'il n'est pas suivi de l'amendement. L'ame alors est justement affligée. Elle doit reconnoître la grandeur de ses fautes avant que de s'en corriger, & cette connoissance est désolante. J'espère que ma chère pupille n'éprouvera jamais de ces sortes de chagrins. Mais l'affliction que produit la perte de nos amis ou de nos parens est un devoir de piété envers eux, pourvu qu'elle soit modérée. Nous devons apprendre à quitter ou perdre ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de conserver. Notre attachement pour les choses

choses les plus précieuses de la vie , doit être subordonné à la volonté de celui qui est l'arbitre de notre être , & de tout ce que nous possédons par sa bonté. O ma chère *Urad* ! ne vous laissez point abattre par le chagrin. Pourquoi vous affliger , tandis que vous êtes innocente ? Souvenez-vous que la patience , la résignation aux ordres du ciel , est une vertu aussi nécessaire à notre bonheur que toutes les autres. Ce n'est pas que je n'estime des larmes que fait répandre la reconnoissance filiale. Je ne vous dis point d'être insensible à la perte des personnes qui vous sont les plus chères , ou même , de supporter sans peine leur absence. Il convient de regretter tendrement une mère qui prit tant de soin de votre enfance , qui vous aima tant , qui vous apprit la vertu , après vous avoir donné la vie. Mais votre juste douleur doit être raisonnable & résignée. Soumettez - vous humblement aux décrets du ciel qui vous l'enlèvent. Vous l'honorerez davantage par cette vertueuse résignation , que par des larmes indiscrètes. *Alla* ordonne tout selon les vues de sa bonté infinie. C'est à nous à l'adorer jusques dans nos malheurs.

„ O sage *Houadir* ! répondit *Urad* , vos

préceptes sont justes & vrais. C'est *Alla* qui créa la meilleure des mères, & qui me la conserva jusqu'à ce jour. C'est lui qui me l'a ôtée. Qu'*Alla* me préserve de murmurer jamais contre sa sainte volonté ! La plaie est profonde : je ressens vivement ce coup. Je tâcherai de le supporter avec résignation,.,

Houadir continua de servir de mère à l'aimable *Urad*, qui avoit pour elle toute sorte de respect & de déférence. La vieille étoit si charmée de voir fructifier heureusement les semences de vertu qu'elle avoit mises dans le cœur de sa pupille, & si sûre de son amour pour l'innocence & la religion, qu'elle commença à la livrer un peu plus à elle-même. Elle diminua la longueur de ses instructions, exhortant *Urad* à y suppléer par des prières ferventes faites au prophète, pour attirer les bénédictions du ciel, par de fréquentes méditations sur les règles de conduite qu'elle lui avoit données, afin que, s'étant bien pénétrée de l'importance & de la nécessité de ces préceptes vertueux, elle n'en perdit jamais le souvenir, & s'en rendît la pratique chaque jour plus aisée & plus douce : „ Car, lui disoit la prévoyante *Houadir*, quand le prophète voudra que je quitte ma chère *Urad*, elle

n'aura plus pour ressource que ses grains de poivre.

„ Ah! ma bonne, dit *Urad*, comment ces grains de poivre pourront-ils m'être de quelque secours ?

„ Je vous l'ai dit, répliqua *Houadir*, chaque grain vous rappellera une des leçons, un des préceptes que je vous ai donnés. C'est ainsi qu'ils vous feront d'un grand secours au besoin „.

Urad se prêta avec peine aux nouveaux arrangemens de sa bonne. Sevrée d'une partie de ses instructions, auxquelles elle prenoit tant de goût, elle ne trouvoit point le même plaisir à contempler des grains de poivre, qui lui rappeloient bien les leçons de *Houadir*, mais qui ne leur donnoient pas ce ton de douceur & de persuasion qu'elles avoient dans la bouche de sa vieille gouvernante. Cette perte l'affligeoit. Son ame encore foible ne trouvoit plus la même satisfaction à méditer des leçons de prudence, de chasteté, de vertu, qu'à les recevoir de la sage *Houadir*.

Cependant la bonne, courbée sous le poids des ans, devenoit chaque jour plus infirme. Un beau matin *Urad*, toujours diligente, ayant achevé son premier travail du jour,

vint au lit de *Houadir* pour l'éveiller & l'aider à se lever, comme à l'ordinaire, ses infirmités ne lui permettant plus de se lever sans aide; elle ne la trouva plus.

La jeune fille en fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne concevoit pas où sa bonne avoit retrouvé assez de force pour se lever, s'habiller & sortir, elle, qui pouvoit à peine se remuer sans assistance. Elle l'avoit cherchée par-tout autour de la maison : elle alla chez les voisins, personne ne l'avoit vue, personne ne put lui en dire des nouvelles, *Urad*, inquiète, continua ses recherches, parcourant les bois, les forêts & les montagnes du *Tigre* : elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Ses recherches furent inutiles. Elle employa tout le jour à courir de côté & d'autre, appelant *Houadir*, sa bonne *Houadir*. La nuit vint, qui l'obligea de rentrer dans sa chaumière. Elle s'y enferma & passa la nuit dans les larmes & les lamentations.

Urad se livra entièrement au chagrin. Le souvenir de sa mère vint ajouter à sa douleur. Le matin la retrouva dans le même accablement. Sa porte resta fermée : elle n'alla point à son travail accoutumé. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans la même

tristesse. *Urad* avoit quelques provisions auxquelles elle toucha peu, ne se nourrissant que de larmes & de douleur : elle déplorait la perte de *Houadir*, sa bonne & chère gouvernante, de *Nouri* sa tendre & bonne mère.

Les voisines d'*Urad*, ne la voyant plus venir depuis quelques jours à ses travaux accoutumés, observant en outre que sa maison rustique demeurait toujours fermée, vinrent frapper à la porte, demandant si *Urad*, la fille de *Nouri*, étoit encore en vie.

Urad, entendant ce concours de peuple, ouvrit la porte en pleurant & en tremblant, & leur demanda ce qu'elles desiroient.

„ O *Urad* ! répondirent-elles d'une voix unanime, nous ne vous voyons plus depuis long - temps, depuis que vous avez perdu votre amie *Houadir*. Nous craignons que vous ne fussiez aussi perdue ou morte. Vous ne venez plus travailler avec nous. Les vers, dont vous aviez soin, perissent dans votre absence, & votre soie se gâte sur les échevaux ?

» O mes amies, répondit la triste *Urad* ! laissez une fille infortunée pleurer dans les ténèbres la perte de ce qu'elle eut de plus cher au monde. *Nouri*, qui me donna la

vie, qui me nourrit du lait de son sein, est à présent la proie des vautours sur les bords du *Tigre*; & *Houadir*, dont je reçus les douces & sages instructions, s'est évacuée comme un songe de la nuit ».

Les jeunes filles, ses compagnes, se moquèrent d'*Urad*, au lieu de paroître sensibles à sa douleur.

» Hélas ! disoit l'une, le grand malheur de n'avoir plus à travailler que pour une au lieu de trois ! En vérité, *Urad* est bien à plaindre de se voir délivrée d'une vieille qui devoit l'ennuyer à la mort !

» Une autre disoit : Je voudrois bien que pareil malheur m'arrivât ! J'aime assez mes parens pour desirer qu'ils aillent jouir promptement de la vue du prophète.

„ Et moi, disoit une troisième, j'attends avec impatience que notre cabane soit vide de toutes ces vieilles gens qui la meublent, y compris mon père & ma mère, pour les remplacer par un jeune berger que j'aime, & une troupe de petits bergers.

» Allons, ajoutèrent plusieurs autres ensemble, cherchons un consolateur pour *Urad*. Elle est jolie, elle mérite un amant aussi bien fait, aussi adroit qu'elle est belle. Qui lui donnerons-nous ?

» Je fais ce qu'il lui faut, dit une vieille fille, fameuse pour ces sortes de négociations, je vais lui envoyer *Darandu*. Il fera ici avant la nuit. C'est un grand garçon alerte, bien taillé, qui, je crois, s'entend à merveille à consoler une fille.

„ Que vous en semble, belle *Urad*, dirent-elles toutes à-la-fois? Que vous dit le cœur? *Darandu* va venir vous consoler. Il est à pêcher sur les bords du *Tigre*. Puisque le fleuve vous a ravi une de vos compagnes, il est juste qu'il vous la rende avec usure. Vous aurez un jeune homme pour une vieille femme. Que vous êtes heureuse „!

Urad, pleine de mépris pour les railleries insultantes de ses voisines, se sentit pourtant émue au nom de *Darandu*. C'étoit le plus beau des bergers, d'un air engageant, & outre cela le plus riche de tous ceux qui habitoient sur les bords du *Tigre*. “ Mais, ô *Houadir*! ô *Noui*! s'écria la belle affligée: non, jamais *Urad* ne cherchera à oublier, entre les bras d'un amant, les bontés d'une si tendre mère, les instructions d'une si sage gouvernante „.

Ces réflexions replongèrent *Urad* dans sa première affliction. Elle passa le reste du jour dans la tristesse & dans les larmes,

appelant tour - à - tour *Nouri* & *Houadir*, *Houadir* & *Nouri*; demandant au prophète de terminer ses jours, de la retirer de ce monde où il n'y avoit ni paix ni consolation pour elle.

Au milieu de ces tristes méditations, elle entend frapper à sa porte. Elle se lève en tremblant, & demande avec inquiétude, qui est-là ?

Une voix douce lui répond d'un ton bas :
“ C'est quelqu'un qui souffre, & qui cherche un remède à ses maux qu'il ne sauroit trouver. Il cherche la paix, & la paix fuit loin de lui.

„ Hélas ! répliqua *Urad*, la paix n'habite point sous ce toit rustique. Vous ne trouverez point de consolation ici. O voyageur ! qui que vous foyez, allez plus loin ; laissez l'inconsolable *Urad* pleurer des malheurs bien plus grands que ceux dont vous vous plaignez, & dont vous souhaitez d'être délivré.

„ Ah ! dit la voix, les maux de la belle *Urad* sont les miens. Je les ressens aussi vivement qu'elle. Les chagrins qui l'affligent rendent *Darandu* malheureux.

„ *Darandu*, répondit *Urad* un peu troublée, quel que soit le motif de votre cha

ritable visite , éloignez - vous , laissez - moi pleurer seule dans la nuit & le silence. Il ne convient point à une fille affligée d'admettre un jeune garçon. Allez , berger , retirez - vous. Les filles du voisinage n'approuveroit pas votre conduite : tous les bergers qui habitent les bords du *Tigre* me mépriseroient.

„ Eh bien ! dit le berger *Darandu* , pour convaincre l'aimable *Urad* combien je serois fâché de lui faire la moindre peine , combien je suis sensible aux pertes qu'elle a faites , & que je n'ai apprises que ce soir , je vais lui obéir : je quitte ce lieu qui renferme mon bien , mon trésor , l'amour de mon cœur. Quelque cruelle que soit pour moi cette séparation , il me suffit que vous l'ordonniez. La paix de celle qui régne sur mon ame m'est plus chère qu'une pomme de grenade dans la chaleur brûlante du midi , plus précieuse que les écailles argentées de dix mille poissons pris dans les filets de mes compagnons de pêche „.

Darandu se retira. La belle affligée se mit au lit. Le sommeil donna du relâche à son chagrin , suspendant pour quelques heures la tristesse indiscrete à laquelle elle se livroit.

Le lendemain *Urad* , dévauçant l'aurore ,

vint errer sur les rochers du *Tigre*, soit que la mélancolie du lieu l'y attirât, pour donner un libre cours à ses larmes, & faire retentir au loin les accens de sa douleur; soit qu'un charme plus doux y conduisît la bergère imprudente, pour y voir de plus près le beau *Darandu*, sans en être apperçue.

Darandu vit de loin la fille de *Nouri*. Les yeux de l'amour sont clairvoyans. Il alloit mettre sa barque à l'eau. Il étoit trop habile en amour, pour faire semblant de la voir. Au contraire, il se tourna du côté de l'eau, s'éloignant du rivage, pour mieux lui persuader qu'il ne l'avoit point vue. C'étoit assez pour lui, de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à la bergère.

Urad, sachant à peine pourquoi elle avoit quitté si matin sa cabane, ni ce qu'elle venoit chercher sur ces rochers escarpés, avançoit toujours, lorsqu'elle apperçut *Darandu* au milieu d'une troupe de pêcheurs qui jetoient leurs filets dans le fleuve.

A cette vue, elle rebroussa chemin, & revint chez elle plus irrésolue, plus inquiète qu'auparavant, & moins disposée que jamais à continuer le métier de sa mère.

Le soir rappela dans son esprit la visite de *Darandu*. Elle commença à s'inquiéter si

le berger reviendrait, soit qu'elle le craignît ou l'espérât. Ses provisions étoient épuisées. Il ne lui restoit de ressource pour subsister que de reprendre ses premiers travaux. Mais son dégoût croissoit chaque jour pour un genre de vie qui lui rappeloit ses chagrins, en lui retraçant les occupations de sa mère & de sa bonne amie.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces pensées, on frappa à la porte. Elle se troubla; son cœur palpitait. Elle étoit encore plus tourmentée par la faim, & par l'ennui que lui caufoit la vie solitaire qu'elle menoit depuis plusieurs jours.

Elle resta quelque temps sans avoir le courage de répondre. On frappa une seconde fois. Alors elle demanda doucement qui étoit à la porte.

“ C'est *Lahnar*, votre voisine, lui répondit-on. Je viens consoler *Urad*, s'il est possible, ou pleurer avec elle la meilleure des mères, & la plus tendre des amies.

„ C'est donc vous, *Lahnar*, reprit *Urad*: vous êtes bien bonne d'avoir quelqu'amitié pour les malheureux. Vous êtes bien charitable de venir soulager les chagrins & la douleur de l'infortunée *Urad* „.

En disant ces mots, elle ouvrit sa porte.

Lahnar entra : elle avoit un panier sur la tête.

“ *Lahnar*, dit la belle affligée, laissez votre panier à la porte, & entrez dans cette demeure de la douleur. Hélas ! hélas ! voici la place qu’occupoit ma chère & respectable mère ; voilà celle de la sage *Houadir*, ma bonne amie, celle qui prit soin de mon éducation. A présent ces deux places sont vides. La douleur seule & le chagrin habitent avec la malheureuse *Urad* !

Vos malheurs sont grands, répondit *Lahnar* : mais vous devez les supporter avec patience. Ce sont des pertes auxquelles vous deviez vous attendre, puisqu’elles tiennent au cours ordinaire des choses. Nous ne sommes pas immortelles. Votre bonne mère *Nouri* a vécu jusqu’à un âge fort avancé : vous pouvez aisément remplacer *Houadir*. La perte de cette bonne & douce amie n’est pas irréparable. Mais, ô *Urad* ! combien ne dois - je pas être alarmée de votre nouveau genre de vie ? Que faites - vous à présent ? Nous ne vous voyons plus partager nos travaux ; vous ne venez plus cueillir des feuilles de mûrier, soigner nos précieux insectes, ni dévider leur soie. Vous fuyez notre société. Semblable à la taupe qui vit sous

terre; vous ne voulez ni voir ni être vue.

„ Il est vrai, dit *Urad*, jusqu'à ce moment mon chagrin m'a fait oublier mes occupations ordinaires. Je compte retourner à mon travail. Dès demain vous me reverrez parmi vous.

„ Mais, reprit *Lahnar*, attendrez-vous aussi à demain pour prendre quelque nourriture? Votre chagrin ne vous a pas fait seulement oublier vos travaux accoutumés, il vous a encore fait négliger le soin de votre subsistance. Je vous ai apporté quelques provisions, un peu de riz bouilli, & du poisson que mon frère *Darandu* a pêché ce soir dans la rivière du *Tigre*. Voulez-vous partager avec moi ce léger repas?

„ Je vous prie de m'en dispenser, répondit *Urad*, je ne vous en ai pas moins d'obligation. Le chagrin m'a ôté l'appétit, & m'empêche d'accepter votre offre obligeante.

„ Au moins, répartit *Lahnar*, vous voudrez bien me permettre de m'asseoir ici, de m'y reposer un instant, & de manger un morceau en votre présence. Peut-être que l'appétit vous viendra en me voyant manger.

Sans autre compliment, elle prit son panier, en tira le riz & le poisson, en servit une partie devant *Urad*, & l'autre partie

devant elle, & se mit à manger à belles dents, invitant la belle affligée à suivre son exemple.

Urad fut tentée par la faim, & aussi par l'exemple de *Lahnar*. Elle avoit sur-tout envie de goûter du poisson de *Darandû*. Cependant, elle prit d'abord un peu de riz, & mangea ensuite du poisson, d'aussi bon appétit que sa voisine. Quoiqu'elle eût dit que la douleur lui avoit ôté la faim, il se trouva néanmoins qu'elle mangea tout autant que *Lahnar*, de l'un & l'autre mets.

Lahnar ayant fini son repas, engagea *Urad* à n'être plus si solitaire, & prit congé d'elle, la laissant méditer à loisir sur les motifs de cette étrange visite.

Quelle qu'en fut la raison, la fille de *Nouri* ne put s'empêcher d'en être bien aise. La société a des charmes pour ceux mêmes qui dédaignent ses douceurs. Une amie qui vient vous consoler après une longue affliction, est un baume salutaire répandu sur une plaie douloureuse.

Cependant *Urad*, toute charmée qu'elle avoit été de la visite charitable de *Lahnar*, fut surprise de l'entendre revenir sur ses pas au bout de quelques minutes, & la prier de lui r'ouvrir sa porte.

„ Qu'y a-t-il donc, demanda *Urad*? quel motif ramène *Lahnar* vers une fille inconsolable?

„ Ma chère *Urad*, répondit-elle, souffrez que je passe la nuit avec vous. Il est si tard que je n'ose rentrer à cette heure chez mon père; & la nuit est si sombre que je n'ose la passer à l'air.,,

Urad y consentit. Cependant, avant que de se mettre au lit, elle eut la curiosité de passer la main sous le menton de *Lahnar*; & ne l'ayant pas trouvé aussi poli que celui d'une vierge, elle recula de frayeur, en criant de toutes ses forces : *Darandu*, la feinte *Lahnar*, la prit aussitôt entre ses bras, & lui dit.

„ O charmante *Urad*! je meurs si vous n'avez compassion de moi. Je meurs si vous ne vous rendez à la vivacité de mon amour. Vos pleurs & vos cris sont inutiles. Cette maison est isolée. Il ne passe point de voyageur à cette heure. Personne ne vous entendra. Rendez-vous aux désirs de *Darandu* : passons la nuit dans les délices de l'amour.,,

Urad tremblante, confuse, désespérée, tâche en vain de sortir de ses bras. Il la presse davantage, & fait tous ses efforts pour l'étendre sur le lit. *Urad* résiste toujours avec

un nouveau courage. L'image de *Houadir* s'offre à sa pensée ; elle se ressouvient des grains de poivre. Elle en prend un qu'elle laisse tomber en terre.

Aussitôt on frappe un grand coup à la porte de la cabane. *Urad* redouble ses cris. *Darandu*, épouvanté, quitte sa maîtresse, & regarde en tremblant vers la porte.

La fille court précipitamment ouvrir. Le fils de *Houadir* paroît, & demande à *Urad* le sujet de ses cris.

„ Ange protecteur ! ange du ciel ! dit *Urad* encore palpitante, cet infâme séducteur, déguisé sous les habits de sa sœur, est venu surprendre la trop crédule *Urad*. Sans vous j'étois perdue „.

Darandu étoit déjà bien loin. La crainte & la bassesse sont le partage du coupable.

Le fils de *Houadir* dit d'un ton sévère :
« Avant qu'*Urad* r'ouvre sa porte à un autre homme, je vais reprendre devant elle ma première forme. Si *Darandu* étoit un homme déguisé sous l'habit d'une femme, moi je suis une femme sous la figure d'un homme „.

Urad le regarde, & voit la vieille *Houadir*, sa bonne amie *Houadir*.

A cette vue, la jeune fille rougit, transf-

portée d'étonnement, & couverte de confusion.

„ De quoi rougit *Urad*, demande *Houadir*? Cette rougeur annonce-t-elle son innocence, ou son crime ?

O génie! répondit *Urad*, je ne suis point coupable. J'en jure par votre présence. Je n'ai point appelé *Darandu*. Je n'ai point désiré qu'il vînt.

„ Prenez garde à ce que vous dites, répliqua *Houadir*. Si vous ne l'avez pas appelé, vous ne l'avez pas non plus banni de votre présence. Sans votre imprudence, il ne vous auroit point attaquée. Votre cœur treffaillit la première fois qu'on vous parla de lui. Vous le renvoyâtes si foiblement, quand il vint frapper à votre porte, qu'il connut aisément votre foiblesse. Qu'alliez-vous faire sur les bords du fleuve, vers l'endroit où vous saviez qu'il avoit coutume de jeter ses filets ?

„ Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quittée? Avez-vous continué votre vie laborieuse? Avez-vous répété les leçons que je vous donnai, ou bien, avez-vous perdu votre temps dans une lâche oisiveté? *Urad* a-t-elle honoré la mémoire de sa mère & de son amie, par une fidélité constante à

leurs préceptes, ou bien, s'est-elle révoltée contre les dispositions du ciel & la volonté de *Mahomet*, en s'abandonnant à une douleur immodérée?

„ Hélas! répondit la belle *Urad*, il n'est que trop vrai, je suis coupable. Je sens ma faute. Ne me la reprochez plus, ô sage & respectable *Houadir*! Sous un vain masque d'amour & d'attachement, je me suis laissée aller à la lâcheté & à l'indolence. Je reconnois la vérité de vos sages instructions. La paresse est la mère des vices. Oui, ma chère *Houadir*, si j'avois été fidèle à vos bonnes leçons, j'aurois évité le piège que *Darandu* m'a tendu; ou plutôt, je ne lui aurois point donné occasion de venir ici. Il me semble pourtant que j'avois quelque raison de m'affliger après de telles pertes. La mort d'une mère comme *Nouri*, la perte d'une amie comme *Houadir*, méritent bien quelques larmes.

„ Le chagrin procédant du cœur, dit *Houadir*, il est nécessaire qu'il le change & en altère les dispositions, lorsqu'on s'y livre indiscrettement. Ce changement est subtil, & souvent il est déjà bien avancé avant que l'on s'en apperçoive. Toute entière à votre douleur, vous ne vous apperceviez pas que

vos pieds vous conduisoient , à votre insçu , vers le frère de *Lahnar* : votre ame , déjà attendrie par une longue affliction , n'en étoit que plus propre à se laisser toucher par les douces paroles de ce séducteur.

» Ceci vous rappelle une maxime que je vous répéterai encore , c'est qu'il est important pour les filles de bien garder les avenues de leur cœur. Les hommes adroits ont mille ruses , mille stratagèmes pour s'y insinuer , sans être apperçus. Ils ne proposent d'abord rien de criminel : ils savent ménager la délicatesse d'une fille chaste. Le premier pas est innocent ; c'est pourquoi les filles peu défiantes le leur laissent faire impunément. Mais ils se servent ensuite de ce premier avantage pour les attaquer plus ouvertement ; & ils ne cessent leurs poursuites que lorsqu'ils sont parvenus à satisfaire leurs desirs.

» Défiez-vous de votre foiblesse , ô *Urad* ! Défiez-vous d'un cœur qui conspire contre vous , lors même que vous croyez être sûre de lui , qui se fait souvent l'avocat de vos ennemis , & dont vous avez tout à craindre , ainsi que de l'homme tentateur.

» Fuyez l'ombre du mal. La fuite est le seul parti sûr. Craignez le danger ; évitez

l'occasion avant qu'elle soit venue. On n'a plus la force de fuir, quand un objet charmant nous sollicite. Méditez souvent les leçons de votre bonne amie. Faites usage de vos grains de poivre. Abandonnez cette cabane qui sera sans - cesse assiégée par un homme trop sensible à votre innocence, pour ne pas employer toutes les ruses imaginables pour vous enlever un bien si précieux ».

La belle *Urad* se hâta d'obéir à sa vieille & prudente amie. Elle fit un paquet de ce qu'elle avoit de plus précieux, & s'enfonça dans la forêt, sans savoir où diriger ses pas. Saïsie de frayeur & d'inquiétude, elle prit la route la plus étroite, comme la plus sûre.

Son premier soin fut de répéter les sages instructions de *Houadir*. Elle marcha jusqu'à ce que les forces lui manquaient, regardant de temps en temps derrière elle : car elle craignoit que *Darandu* ne la poursuivît.

Après avoir erré dans la forêt pendant une grande partie du jour, elle se trouva sur une petite colline, au pied de laquelle étoit une vallée charmante, plantée d'arbres qui la couvroient de leur ombre. L'aspect du lieu l'attira. Elle descendit, & se promena sur un gazon entouré de montagnes & de bois. D'un côté, couloit une source d'eau

pure : elle se baissa pour étancher l'ardeur de sa soif.

Comme elle se levoit pour continuer sa route , elle entendit un bruit confus de voix qui , sortant du bois , retentissoient sur le sommet des montagnes opposées à celles d'où elle venoit de descendre.

Elle fut alarmée : elle eut néanmoins assez de présence d'esprit pour se ressouvenir des conseils de la vieille. Elle répéta ses instructions. Elle ne tarda pas à voir au travers des arbres , une troupe de gens qui accouroient en hâte vers elle , jetant de grands cris , & s'empressant de se devancer les uns les autres , pour s'assurer de leur proie.

Dans ce danger pressant , *Urad* tremblante , n'eut que la force de prendre un grain de poivre. A l'instant elle se trouva changée en fourmi. Elle vit un petit trou dans la terre où elle se glissa.

Les voleurs , parvenus au fond de la vallée , furent surpris de ne plus trouver l'étrangère qu'ils avoient vue de loin. Ils se séparèrent en différentes bandes , pour aller à la découverte , ne pouvant pas croire qu'elle fût loin , ni qu'elle pût leur échapper. Ils assignèrent cette même vallée pour le lieu du rendez-vous.

Urad, voyant qu'ils avoient quitté la place, souhaita de reprendre sa première forme. Hélas ! son souhait ne fut point rempli. La belle *Urad* continua d'être un misérable insecte.

Les voleurs revinrent bien avant dans la nuit ; la lune réfléchissoit ses pâles rayons sur leurs visages cruels. A cette vue, *Urad* se renfonça dans son trou, ne pouvant se croire trop en sûreté, tant elle avoit peine à revenir de sa première frayeur.

La troupe de brigands résolut de passer le reste de la nuit dans ce même lieu : en conséquence, ils ouvrirent leurs malles, prirent leurs provisions de pain & de vin, & se mirent à boire & à manger au bord de la fontaine, jurant & blasphémant de n'avoir pu rejoindre la nymphe qu'ils avoient vue.

« O *Alla*, disoit l'un, que ne l'ai-je attrappée » ! j'en aurois tiré bon parti.

« Toi, ours mal léché, disoit un autre, tu lui aurois fait peur. Elle seroit morte avant de répondre à tes desirs. Mais si elle étoit tombée entre mes mains, oh — !

» Oui, disoit un troisième, avec ces mains sanglantes qui ont déjà tué deux filles aujourd'hui — !

» Eh bien ! répondoit le second, après

en avoir joui , je lui aurois fait subir le sort des deux autres.

» Oh ! disoit le capitaine de la bande , elle avoit l'air d'être un morceau friand. J'en aurois pris les prémices , puis je vous l'aurois abandonnée. Vous auriez tiré au sort pour le rang ».

Urad frémissait d'horreur à ces propos affreux qu'elle entendoit de son trou , sans oser remuer. Elle remercioit le prophète & son *génie* protecteur , de l'avoir délivrée des mains de ces hommes féroces.

Ils passèrent une partie de la nuit à boire & à chanter , en attendant leurs compagnons qui étoient allés faire leur caravanne de l'autre côté de la forêt. Enfin ils s'endormirent à moitié ivres : leur méchanceté assoupie laissoit le monde en paix.

Urad , n'entendant plus de bruit , sort de son trou , les voit assoupis ; & par un mouvement de bienveillance pour le genre-humain , elle grimpe sur le capitaine , dont elle va piquer les yeux avec son aiguillon : ce qu'elle fait ensuite à tous les autres.

Le poison de la petite fourmi ne tarda pas à opérer. Ils se réveillèrent par la vivacité des douleurs qu'ils ressentoient. Ils étoient aveugles. Comme les méchans sont naturelle-

ment soupçonneux , chacun supposa que son camarade l'avoit aveuglé , pour jouir seul du butin qu'ils avoient fait : ce qui les irrita tellement , que , pour se venger , ils se massacrèrent les uns les autres , sur la place : en peu de temps toute la bande fut détruite.

Urad contemploit avec étonnement l'effet de la piquûre qu'elle leur avoit faite. Elle reprit sa première forme ; & s'apercevant de son nouveau changement , elle dit en elle-même : « Je sens à présent que la providence a des moyens extraordinaires pour parvenir à ses vues ».

Elle continua son voyage au travers de la forêt , craignant de rencontrer une seconde bande de voleurs : ce qui lui fit diriger sa marche avec tout le secret & toute la précaution imaginables.

Elle marchoit en jetant de côté & d'autre des regards inquiets , signes non équivoques de sa frayeur. Le bruit du vent redoubloit ses alarmes. Tout-à-coup le fils de *Houadir* se présente à la belle voyageuse.

Urad vola vers lui , priant avec transport son ancienne gouvernante de ne point lui cacher ses véritables traits , & de lui continuer ses bonnes instructions.

« Ma chère enfant , répondit le fils de
Houadir ,

Houadir, je ne puis pas encore satisfaire à votre première demande. Le temps n'en est pas venu. A présent que vous avez été éprouvée, je dois vous conduire au palais des *génies* de cette forêt, & leur présenter votre ame pure & innocente, comme l'hommage le plus agréable au prophète. O ma chère *Urad* ! ô mon aimable pupille ! votre vertu a triomphé du danger & de la tentation. Vous êtes vraiment digne des leçons que je vous donnai. Je prévoyois les maux auxquels vous seriez exposée, j'eus pitié de votre innocence, je vins vivre auprès de vous avec *Nouri* votre bonne mère, afin d'avoir occasion de prémunir votre vertu contre les dangers qu'elle devoit courir. L'événement a répondu à mes vœux. Fidelle à mes préceptes, vous avez conservé votre cœur pur & intact. *Urad* va jouir du bonheur des *génies* ».

Le fils de *Houadir* pressoit *Urad* entre ses bras, lui donnant mille baisers. La jeune fille se prêtoit avec répugnance aux caresses de *Houadir*, cachée sous l'apparence d'un homme. Cependant elle le remercia de ses bons soins & de sa protection. Ils prirent dans un petit sentier, si couvert & si étroit qu'il étoit im-

possible d'en reconnoître l'entrée , ni de découvrir leur marche.

Après avoir fait plusieurs tours & détours par des sentiers tous plus difficiles & plus cachés les uns que les autres , ils parvinrent à une petite cabane , où le fils de *Houadir* entra le premier : la belle *Urad* le suivit.

Il frappa le plancher avec sa baguette : aussitôt une flamme brillante parut au milieu d'eux. Il prit plusieurs herbes différentes qu'il y jeta , répétant quelques paroles magiques. Le fond de la cabane s'ouvrit , & montra à la vue d'*Urad* , un dôme magnifique sous lequel étoit une table , & autour de la table une nombreuse assemblée de convives joyeux , de l'un & de l'autre sexe.

Le fils de *Houadir* , prenant *Urad* par la main , lui dit : « Ma chère pupille , vous voyez l'assemblée des *génies* de la forêt ». Il la présenta à la troupe divine , en disant : « Voici la belle & vertueuse *Urad* , dont la vertu éprouvée est digne des plus douces récompenses. Aimable fille , vous pouvez oublier ici la réserve qui fit votre gloire pendant le temps de votre épreuve , & favoriser avec délices les plaisirs innocens des *génies* de la forêt , ».

Le fils de *Houadir* la fit asseoir à la table , & s'assit près d'elle sur le même sofa.

Ce joyeux festin remplit agréablement le reste du jour. Elle vit avec quelle complaisance les *génies* de son sexe se prêtoient aux caresses des *génies* leurs amans.

Urad , qui n'avoit rien vu de si charmant , de si engageant & de si magnifique que la compagnie agréable de ce superbe fallon , eut moins de répugnance à recevoir les baisers de *Houadir* , & à y répondre.

Après le festin , *Urad* fut conduite dans un riche appartement , où le fils de *Houadir* la suivit & resta seul avec elle.

Alors *Urad* lui dit : « Ma chère *Houadir* ; quand vous verrai-je sous vos véritables traits ? Quand pourrai-je vous appeler ma protectrice , ma bonne & sage maîtresse ?

„ Ma chère *Urad* , ne vous alarmez point de ces apparences , lui répondit le *génie* ; je vous protégerai sous toutes les formes. Les *génies* n'en ont point de particulières. Celle que j'ai à présent n'est pas plus la mienne que celle sous laquelle je parus à vos yeux pour la première fois. Je ne suis ni un jeune homme , ni une vieille femme. Je vais vous dévoiler un secret qui vous enchantera. Je suis de la race des *génies*. Au moment de

votre naissance , je résolu de prendre la belle *Urad* pour ma femme. Je vous vis croître sous les yeux de vos vertueux parens. Vous avanciez en âge. Je vins vous inspirer l'horreur du vice , & l'amour de la vertu. O vierge pure & belle ! venez dans mes bras , souffrez que je recueille le fruit de mes longs travaux. Livrez - moi des trésors que j'ai si bien mérités ,.

Urad, étonnée, ne savoit que répondre au fils de *Houadir*. La timidité naturelle à son sexe, l'étrange proposition qu'il lui faisoit, & à laquelle elle ne s'attendoit pas, firent naître dans son esprit mille craintes différentes. Elle conjura le *Génie* de vouloir bien la laisser seule quelque temps, & de ne pas augmenter par sa présence la honte dont elle étoit couverte.

„ Non, ma chère *Urad*, lui dit-il, jamais ton fidèle *Génie* ne te laissera seule, que tu ne lui aies accordé une faveur qu'il estime plus que la dignité de son essence spirituelle.

„ Pourquoi donc, reprit *Urad*, m'avez-vous donné tant de grains de poivre, s'il me deviennent inutiles à cette heure ?

„ Non, *Urad*, ils ne vous ont pas été tout à fait inutiles, répondit le fils de *Houadir*; cependant ils ne valent pas à beaucoup près

des semences de melons que j'ai , & dont je puis vous mettre en possession : elles vous préserveront de toute sorte de mal , quel qu'il soit. Fidèle *Urad* , prenez ces semences ; lorsque vous craindrez quelque danger , vous en avalerez une , & aussitôt vous serez délivrée ,.

Urad les prit avec reconnoissance , en lui disant : “ Et que dois-je faire des grains de poivre ?

„ Rendez-les moi , reprit-il , j'en augmenterai la vertu. Je leur donnerai le pouvoir de triompher de toutes les autres puissances ,.

Urad , la simple *Urad* , tira les grains de poivre du sac qui les contenoit , & les donna au prétendu fils de *Houadir*. Celui-ci les prit , & au lieu de les rendre doués d'une nouvelle vertu , il les mit dans les plis de son habit.

„ O fils de *Houadir* ! que faites - vous , s'écria *Urad* ?

„ Je m'assure la possession de l'aimable *Urad* , répondit le Génie ; & à présent je vais m'offrir à elle , sous ma forme véritable , ainsi qu'elle l'a souhaité ,. En achevant ces paroles , il prit sa figure naturelle , celle d'un fatyre des bois.

„ O belle *Urad* ! dit-il , je suis l'enchan-
N iij

teur *Répah*, qui rode dans la solitude de cette forêt. J'y tends des pièges à toutes les beautés que je rencontre. C'est l'occupation de ma vie. J'ai su que vous étiez sous la protection du *Génie Houadir*; c'est pourquoi il m'a fallu user d'artifice pour réussir dans mes desseins sur vous. Mais pourquoi perdre le temps en paroles, tandis que votre beauté enflamme mes desirs ,,,

L'infâme satire se jeta aussitôt sur la tendre *Urad*, qu'il accabla de ses caresses brutales.

En vain elle implore sa pitié : elle gémit, elle pleure ; il se rit de ses larmes, en lui disant que ses yeux humides en font plus beaux.

„ Quoi ! dit l'enchanteur, désirerois-je de voir finir des plaintes qui me charment, des soupirs qui sont aussi doux pour moi que les parfums de l'*Arabie* ? Non, non ; j'aime à jouir de la nature dans ce qu'elle a de plus touchant, de plus pénible. Je me plais à exciter la plus furieuse tempête dans le sein paisible de la belle innocente. Le calme a pour moi moins d'attraits ,,,

Il prend *Urad* entre ses bras, & s'efforce de la jeter sur un sofa. La pauvre fille résiste à ses emportemens furieux, remplissant toute la chambre de ses cris superflus.

L'enchanteur redouble ses efforts. La fille, au desespoir, remet la main dans le sac, en invoquant son *Génie* tutelaire. Hélas ! son trésor n'y étoit plus ; le *Génie* n'entendoit pas ses cris. Cependant, n'ayant point d'autre ressource, elle cherche dans tous les recoins du sac ; elle sent un seul grain de poivre qui étoit échappé à ses premières recherches.

Elle s'en saisit, & le jette sur le plancher. Aussitôt l'enchanteur quitte sa prise, & reste immobile devant elle. La chambre & le dôme s'évanouissent. Elle se trouve avec le satyre sous une hutte sombre, meublée de divers instrumens de nécromancie.

Urad, excédée de frayeur & de fatigue, ayant si long-temps combattu contre les efforts de l'enchanteur, tombe à terre presque évanouie. Heureusement pour elle, la vertu du grain de poivre le retenoit dans son état d'immobilité, & l'empêchoit d'abuser de sa foiblesse.

„ Ris à présent de ma sottise, lui dit-il ; en la voyant étendue par terre. En vérité, je suis un grand sot de ne t'avoir pas demandé le sac même qui renfermoit ta force & la protection de *Génie Houadir*. Son aimable pupille auroit été sacrifiée à mes desirs, en dépit des leçons qu'il lui donna, sous la

forme d'une vieille enthousiaste. Mais ne te glorifie pas de ta victoire. C'est le hasard, & non ta vertu, ni ton heureuse éducation, qui te délivre de mon férail, où le vice règne avec fierté, d'où la modestie & la froide chasteté sont exclues pour faire place au badinage délicieux que les dévots appellent les emportemens de la débauche. Je suis encore moins fâché de perdre une aussi jolie fille, que de me voir vaincu par un pouvoir irrésistible, qui me condamne à te déclarer ici la cause de ton erreur.

» Ecoute, *Urad* : ce n'est plus moi qui te parle ; c'est celui qui fait tirer le bien du mal, qui me force à te dire que les cœurs vraiment vertueux se défient des apparences. La malice n'est jamais plus à craindre que lorsqu'elle se cache sous le voile de l'amitié. Pourquoi donc *Urad* a-t-elle eu la présomption indiscrette de se livrer si aveuglément au fils de *Houadir*, ou plutôt à sa vaine image ? Pourquoi n'a-t-elle pas consulté ses fidèles moniteurs, ses sages conseillers ? Un grain de poivre jeté par terre lui auroit appris à ne pas se confier si aisément à une fausse apparence ; à ne pas se défaire de son trésor, même en faveur de *Houadir* ; à ne pas renoncer aux sentimens de vertu,

de chasteté & d'honneur, sous quelque prétexte que ce fût ; & pourtant *Urad* a été sur le point de céder à la tentation. Elle a balancé un instant entre l'innocence & le crime. Un donneur d'avis est un trompeur, s'il viole d'un côté les instructions qu'il donne de l'autre. Il n'y a point de présomption qui doive faire regarder comme vrai & saint ce que la vertu & la religion s'accordent à proscrire. Quel profit *Urad* a-t-elle donc retiré des leçons de *Houadir* ? Comment les a-t-elle comprises ? Si *Houadir* ne l'avoit réellement élevée que pour la faire servir à ses desirs voluptueux ; s'il ne lui avoit enseigné la vertu que pour la préserver des pièges des autres, & la faire tomber dans les siens, ne feroit-il pas aussi coupable que ces hypocrites qui s'arrogent le droit de cultiver l'esprit des jeunes filles & de former leur cœur, pour abuser ensuite de leur simplicité, de la confiance qu'ils inspirent, de l'ascendant qu'ils prennent sur leur volonté ? Ces séducteurs sont les plus vils, les plus dangereux, ceux dont on doit se garder avec plus de précaution ».

Ainsi parla l'enchanteur. Sa bouche se ferma & il resta sans mouvement. Ce discours rappela *Urad* à ses premiers sentimens.

Elle se remit de sa frayeur , sortit de la hutte du fatyre , & s'aperçut qu'il étoit déjà jour.

Elle n'avoit plus de grains de poivre pour la préserver des nouveaux dangers auxquels elle pouvoit être exposée. Elle appela plusieurs fois *Houadir* , sa chère *Houadir*. Le *Génié* étoit sourd à ses cris.

» Malheureuse que je suis ! dit - elle en elle-même , que vais-je devenir ? Errante dans une forêt dont j'ignore les chemins ! Livrée à la merci du premier venu , homme ou bête , qui m'attaque ! Mais , poursuivit-elle , pourquoi n'ai-je pas eu le courage de reprendre mes grains de poivre ? L'enchanteur immobile n'eût pu m'en empêcher. Je retournerai à sa cabane , je fouillerai dans les plis de son habit , je prendrai mes grains de poivre , je les remettrai dans le sac , & ils me préserveront de tout mal ».

En disant ces mots , elle retourna à la cabane du fatyre , qu'elle trouva dans le même état d'immobilité où elle l'avoit laissé. Mais son aspect étoit si effrayant , qu'elle recula plusieurs fois avant d'oser l'approcher. Enhardie néanmoins par la nécessité de s'avoir ses grains de poivre , elle eut le cou-

rage de mettre la main dans les plis de son habit , & d'en retirer son cher trésor.

Elle s'enfuit aussitôt avec la rapidité de l'éclair. Elle courut jusqu'à ce qu'elle eut regagné le chemin dont l'enchanteur l'avoit détournée.

Elle continua son voyage pendant sept jours , se nourrissant des fruits de la forêt , se désaltérant au bord des ruisseaux qu'elle rencontroit sur sa route , & dormant sous le couvert des arbres les plus touffus.

Le huitième jour de sa marche , comme elle alloit passer un gué , dans un endroit de la forêt où la pluie avoit formé un petit ruisseau , elle apperçut un corps d'hommes à cheval qui avançoient au grand galop : elle ne douta pas que ce ne fût le reste de la bande de voleurs qu'elle avoit rencontrés auparavant.

Urad étoit en quelque sorte aguerrie. Elle ne craignoit plus le danger : elle prit un grain de poivre , le laissa tomber , & comptait sur un prompt secours.

Cependant le grain de poivre restoit à terre ; la horde des voleurs approchoit ; & personne ne se présentoit pour la secourir.

» Hélas ! dit *Urad* , *Houadir* , ma chère *Houadir* , m'avez-vous oubliée ? Ni vos

sages conseils, ni le pouvoir magique de vos grains de poivre, ne peuvent me délivrer des mains barbares & impures de ces voleurs. Il eût mieux valu pour moi d'être la victime de *Darandu*, ou même de servir aux plaisirs d'un enchanteur, que de me voir livrée à la brutalité de tant de monstres. O *Génie*, *Génie* ! m'as-tu abandonnée dans la circonstance la plus terrible de ma vie » ?

Pendant qu'elle parloit ainsi, les voleurs arrivèrent, charmés de faire une si bonne prise.

„ Voilà ce qu'il nous falloit, dit leur chef; une vierge d'une beauté & d'une innocence comme celle-ci est un régal; nous goûterons tous de ce friand morceau. Mes amis, le sultan *Almurah* n'a rien de si beau dans son vaste ferrail. Il ne goûte point une volupté semblable à celle dont nous allons jouir. Les cent femmes destinées à ses plaisirs ne valent pas celle que nous offre cette forêt. Nous en jouirons tous, & moi le premier.

„ A la bonne heure, dit un voleur; mais commençons par lui donner chacun un baiser. Il y a long-temps que je n'ai eu le bonheur de coller mes lèvres sur celles d'une vierge. Je n'ai pas goûté ce plaisir

depuis celle que je poignardai pour mon apprentissage „.

Le même descendit aussitôt de cheval. *Urad* tremblante jeta un cri perçant, auquel on entendit les lions de la forêt répondre par leurs rugissemens.

„ O *Alla* ! s'écria le chef, les lions vont nous dévorer !

„ Cela peut être , répliqua froidement celui qui étoit descendu de cheval ; mais quand l'univers s'élèveroit contre moi , je commencerai toujours par sauver ma proie , & puis je songerai à ma propre sûreté „ ? En parlant ainsi il prit *Urad* pour la mettre sur son cheval.

Le rugissement des lions continuoit. Plusieurs sortirent de l'épaisseur du bois. Les voleurs se mirent à fuir. Mais celui qui , plus intrépide que les autres , s'étoit saisi de la belle *Urad* , étoit occupé à la mettre sur son cheval.

Un lion s'élança sur lui & le mit en pièces. *Urad* , témoin de ce spectacle sanglant , attendoit le même sort. Elle étoit au milieu d'une armée de lions rugissans. „ Plutôt la mort que le déshonneur , disoit-elle ; j'aime mieux tomber entre les griffes d'un

Lion affamé, qu'entre les mains d'un voleur brutal ,,,

L'animal superbe avoit dévoré sa proie. Il vint lèche les pieds d'*Urad*, la regardant avec un air de douceur qui la surprit. Elle fut bien plus étonnée, lorsqu'elle entendit ces paroles sortir de sa gueule ensanglantée :

„ O vierge ! (car il n'y a qu'une vierge qui puisse mériter notre secours, & échapper à notre fureur), je suis le roi de ces forêts. C'est le *génie Houadir* qui m'envoie vers toi, pour te délivrer. Mais pourquoi *Urad* s'est-elle livrée au désespoir ? Pourquoi a-t-elle accusé la Providence de l'avoir abandonnée ? Elle auroit dû plutôt attendre patiemment sa délivrance de la main qui l'avoit protégée dans tant d'autres occasions, & ne pas accuser son protecteur de mauvaise volonté.

„ Il est vrai, ô magnifique lion ! répondit *Urad* ; mais on n'est pas maître de la peur. Les enfans des hommes ne sont que foiblesse & ingratitude. Béni soit *Alla*, qui, au lieu de se rebuter par mon impatience, envoie à mon secours le gardien de l'innocence. Mais comment se peut-il que vous, qui êtes naturellement fier & cruel, mon-

triez tant de compassion , de douceur & de tendresse pour une pauvre fille que vous pourriez dévorer en un instant ?

Le lion répondit : „ Les ames grandes & nobles mettent leur gloire à secourir l'innocence opprimée. Apprenez de - là , belle *Urad*, qu'il n'y a d'homme vraiment noble , grand & vertueux , que celui qui fait commander à ses desirs , & résister à la tentation de perdre une fille innocente qui tombe en sa puissance. Que devez-vous donc penser de ces misérables qui cherchent à corrompre votre vertu , à ébranler vos pieuses résolutions , qui cherchent à vous séduire sous le voile d'une sainte affection , & qui vous disent ensuite , s'ils ne réussissent pas dans leurs vues profanes , qu'ils vouloient seulement vous profaner ? Tout hypocrite est vil , méprisable , & indigne des affections chastes d'une fille vertueuse. C'est pourquoi , ô *Urad* ! fuyez un homme de ce caractère. Ne vous fiez point à son extérieur vertueux , ni à l'estime qu'on fait de lui. Il usurpe des honneurs qu'il ne mérite pas. Il fait profession de respecter votre innocence : ses respects sont démentis par ses desirs. C'est pour vous tromper qu'il affecte cette fausse apparence de sainteté. C'est parce qu'il est mé-

chant , qu'il prend le masque de la bonté ,
S'il est vrai , s'il est sincère , il est lâche ,
impudent , téméraire ; il vous invite au
crime ,.

Urad , accompagnée du lion son libérateur , traversoit la forêt en écoutant avec respect les sages leçons qu'il lui faisoit. Ils entendirent un grand bruit , des aboyemens , des hennissemens , & une musique de chasse.

„ Hélas ! dit la belle *Urad* , qu'est cela ?
Qu'entends-je encore ? Suis je réservée à de
nouveaux malheurs ?

„ Vous prenez aisément l'allarme , répondit le lion. Vous entendez le bruit d'une chasse. Ces gens-là ne vous cherchent point ; ils n'en veulent qu'à moi. Vous appelez le lion cruel , parce qu'il dévore sa proie , c'est - à - dire , parce qu'il se nourrit de ce qu'il rencontre : il ne tue que pour subsister. Que devez - vous donc penser de ceux qui se font un plaisir de tuer avec art des êtres dont ils ne peuvent se repaître ? Mais l'homme est le monarque de tous les animaux : voyez comment il les gouverne !

„ O mon illustre protecteur , répondit *Urad* ! laissez - moi ; songez à votre sûreté.
Houadir saura me secourir s'il y a du danger ,

pour moi. Fuyez, les chasseurs vont vous atteindre.

„ Non, belle étrangère, répliqua le lion, *Houadir* m'a ordonné de ne vous point quitter que je ne la voie. A quoi puis-je mieux sacrifier ma vie, qu'au service de l'innocence & de la chasteté ?

Les chasseurs arrivèrent ; mais au lieu d'attaquer le lion, ils passèrent à côté, & sembloient poursuivre quelqu'autre bête. Il n'y en eut qu'un qui marcha vers *Urad* en la regardant fixement : il avoit l'air plus distingué que les autres ; il étoit suivi d'un grand nombre d'eunuques.

Le lion dresse sa crinière, enfle ses naseaux ; ses yeux lancent des éclairs ; sa queue élevée frappe ses vastes flancs. Avec un front hérissé, une gueule écumante & des yeux irrités, il s'élance sur celui qui commandoit la troupe.

Le cavalier voyant son dessein, prend sa lance & pousse son fier coursier contre l'animal furieux.

A peine le lion a-t-il atteint le cavalier ; que celui-ci lui porte un coup vigoureux. La lance lui perce une des pattes de devant qui reste attachée à terre. Le lion en eut bientôt détaché sa patte ; mais la lance reste

enfoncée dans le pied de l'animal : la douleur que lui cause cette blessure lui fait pousser des rugissemens qui remplissent la forêt d'épouvante.

Alors l'étranger s'approcha de la belle *Urad* ; & la voyant de plus près , il s'écria transporté de joie : » Par *Alla* , tu es digne des embrassemens du visir *Mussapulta*. Eunuques , qu'on la prenne , qu'on en ait soin ; qu'on la porte , au travers de la forêt de Bagdat , dans le ferrail de mes ancêtres ».

Le visir fut obéi. Les eunuques se saisirent d'*Urad* , qui jeta en vain un grain de poivre à terre. Cependant elle eut confiance en *Houadir* , & ne perdit pas cette fois l'espoir d'être secourue.

Mussapulta ordonna ensuite à ses esclaves d'achever le lion , d'en enfouir le cadavre en terre , de peur de laisser aucun vestige de ce meurtre : car *Almurah* avoit défendu de tuer aucun lion de ses forêts , sous peine de mort.

Les eunuques amenèrent *Urad* au ferrail du visir , & la logèrent dans l'appartement le plus retiré du palais , de peur qu'on entendît ses cris. *Mussapulta* les suivit à quelque distance , laissant ses esclaves massacrer le lion fidelle & infortuné.

Le visir & le reste de sa suite arrivèrent bientôt au palais. On revêtit *Urad* des plus magnifiques habits, & on lui dit que *Mussapulta* viendrait la voir cette nuit.

La fille de *Nouri* s'évanouit à cette nouvelle. Elle craignit que le génie ne l'eût oubliée. Elle résolut d'essayer un nouveau grain de poivre, dès que les eunuques se feroient retirés. Mais ils emportèrent ses habits de paysane, & la pauvre fille oublia d'en ôter le sac qui renfermoit son trésor.

Urad acheva de se désespérer à ce nouveau malheur. Sûrement *Houadir* m'oubliera, disoit-elle, puisque je me suis oubliée moi-même.

Elle passa la nuit entière dans les pleurs & dans des tranfes cruelles. Le visir ne vint point.

Le lendemain les eunuques entrèrent dans son appartement, & lui dirent que le sultan avoit envoyé la veille *Mussapulta* appaiser une émeute qui s'étoit élevée dans une province éloignée, de sorte qu'ils ne l'attendoient pas avant vingt jours.

Pendant cet intervalle, on n'épargna rien pour réconcilier *Urad* avec son nouveau fort, & lui rendre sa nouvelle demeure agréable. Quoiqu'elle détestât ce lieu, elle

ne put s'empêcher d'en admirer la magnificence ; & bientôt elle en connut tous les agrémens , quoiqu'elle n'y prît aucun plaisir.

Le visir s'étant acquitté de sa commission , revint à *Bagdat*. Il n'avoit pas oublié sa belle captive. Il donna ses ordres pour qu'on la préparât à recevoir sa visite dès le même soir.

Urad fut magnifiquement parée de brocards , de perles & de bijoux. Elle effaçoit toutes les beautés de la *Circassie*. L'air de candeur & d'innocence répandu sur toute sa personne relevoit l'éclat de ses charmes. Les eunuques n'osoient la regarder.

Mussapulta vint au ferrail. On le conduisit à l'appartement de la belle captive , qu'il trouva dans la plus profonde affliction.

» Quoi ! lui dit - il , depuis le temps que vous habitez dans ce palais , n'avez - vous point assez versé de larmes ? Les beautés de ce lieu n'ont - elles pu vous faire oublier vos chagrins ? Rejouissez-vous , *Urad* ; sachez que le visir *Mussapulta* vous estime plus que toutes ses femmes ?

» L'estime d'un voleur & d'un chasseur injuste ne flatte point la vertu , répondit *Urad*. Le ciel préserve mon corps d'être souillé par un monstre tel que toi ! Il n'y a

point de puissance capable de me faire aimer le meurtrier de mon ami. Je ne me réjouirai point dans la présence d'un infâme ».

Mussapulta, irrité de cette réponse, lui répartit : » Quoi ! vous refusez les offres de mon amour ? Misérable villageoise, oui, je vais commencer par cueillir cette fleur dont tu sembles faire tant de cas, & puis je t'abandonnerai à mes esclaves. Je suis en possession de ton corps, j'en ferai tel usage que la tache de ta vertu déshonorée passera jusqu'à ton ame. J'aurai des témoins de mon triomphe & de ta honte. Je vais assembler mon ferrail, toutes mes femmes vont venir ; elles riront de tes cris, tandis que je jouirai de toi sur le lit de mes desirs, d'où tu ne te relèveras qu'après que tous mes esclaves auront suivi l'exemple de leur maître.

» Eunuques, continua-t-il, qu'on prenne cette vertueuse fille, qu'on l'attache sur ce sofa ; qu'on appelle mes femmes ; que tous mes esclaves viennent. Otez à *Urad* ces vains ornemens qu'elle dédaigne. Qu'elle nous montre la beauté de ce corps dont elle chérit tant la pureté ».

Les eunuques s'approchèrent de la belle *Urad*, & se mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur maître. En vain l'inno-

cente fille fait retentir le palais de ses cris lamentables , appelant *Alla* , *Mahomet* & *Houadir*.

Les femmes du visir arrivèrent. *Mussapulta* leur dit pourquoi il les faisoit venir. Elles s'approchèrent de la belle pleureuse , & se moquèrent de son chagrin , dans les termes les plus durs & les plus indécents.

Les esclaves parurent aussi. *Urad*, exposée presque nue à leurs yeux , fut contrainte de supporter leurs railleries brutales.

„ Pourquoi retarder plus long-temps nos plaisirs , dit le visir orgueilleux ? Eunuques , qu'on se hâte d'exposer à la vue publique cette tendre innocence , cette vertu pure , cette vertu virginale qui va devenir la proie du voluptueux *Mussapulta* „.

A peine eut-il achevé ces mots , qu'un héros du grand seigneur arriva en hâte , en criant à haute voix : „ Place , place ; le grand sultan *Almurah* approche „.

Toute la salle fut remplie de confusion. *Mussapulta* , pâle & tremblant , ordonna de revêtir *Urad* des ornemens dont on l'avoit dépouillée. Le fidèle lion arriva avec le sultan.

L'animal glorieux se saisit du visir ; & le mit en pièces , à la vue de toute sa maison

qu'il avoit assemblée pour un autre spectacle, pour être témoin de sa barbarie & de sa brutalité. Cependant le lion dédaigna de se repaître des membres d'un monstre : il les jeta au milieu de ses femmes épouvantées de cette scène sanglante.

Almurah fit approcher *Urad* ; & la voyant si belle , il dit au lion : “ animal généreux , je ne suis point surpris que vous n'ayez pu me peindre les beautés de cette aimable fille ; je la contemple & j'en suis moi-même ravi d'admiration ,

„ Fille vertueuse , continua le sultan en adressant la parole à la belle *Urad* , votre libérateur m'a tant dit de merveilles de vous , de votre personne , de vos perfections , que je m'estimerois le plus heureux des hommes , si vous daigniez agréer le cœur d'*Almurah*. Mais je le jure (& mon serment est inviolable) si vous me refusez , je plaindrai mon malheur , & ne chercherai point à obtenir par force ce que je veux devoir à un sentiment plus doux.

„ O sultan ! dit *Urad* avec un soupir respectueux , vous faites trop d'honneur à votre esclave. Cependant que je serois heureuse , si *Houadir* étoit ici , , !

Aussitôt le génie *Houadir* parut. Il avoit

encore la figure d'une vieille femme , sous laquelle il avoit donné tant d'utiles instructions à *Urad* ; mais il étoit environné d'une gloire éclatante : sa démarche avoit un air majestueux & divin.

Almurah s'inclina jusqu'à terre ; *Urad* lui témoigna son respect & sa soumission ; le reste de l'assemblée se prosterna en sa présence.

Le génie parla ainsi : “ O *Urad* ! c'est à présent que mes conseils vous sont nécessaires. La proposition du sultan mérite réflexion. Il ne convient pas à une fille de prendre de tels engagemens , quelque flatteurs & magnifiques qu'ils soient , sans consulter ceux qui peuvent la diriger dans une démarche aussi importante. Moi , qui connois le cœur d'*Almurah* , le fidelle serviteur de *Mahomet* , je fais qu'il est vertueux. Il est vrai qu'il s'est rendu coupable de quelques excès. Il est certain aussi que ses fautes doivent lui être moins imputées qu'à son méchant visir *Mussapulta* ,..

A ce mot le lion poussa un rugissement terrible.

“ *Almurah* , continua *Houadir* , le visir a frappé , malgré mes ordres , ce superbe animal que j'avois donné pour protecteur à la belle voyageuse , afin de lui apprendre
que

que c'est le propre de grandes âmes de secourir l'innocence opprimée. *Mussapulta* l'ayant blessé, commanda à un de ses esclaves de le mettre à mort, & d'enfouir son cadavre, de peur que ce crime ne parvînt à votre connoissance. J'ai ému de compassion l'esclave du visir, il a conduit chez lui l'animal blessé, il a pansé sa blessure, il l'a guéri. Sur ces entrefaites vous êtes venu chasser dans la forêt, le lion fidèle s'est présenté à vous, & vous a fait connoître la méchanceté de *Mussapulta* ; mais il n'est plus : oublions qu'il fut.

„ A présent, *Urad*, si vous avez de l'inclination pour *Almurah*, recevez ses vœux, mais ne lui donnez pas votre main sans votre cœur. Il n'y a point de grandeur qui puisse suppléer au défaut de l'affection. L'amour seul peut rendre votre main heureuse „.

Urad répondit : “ Si mon gracieux seigneur veut me jurer de m'accorder trois choses que je lui demanderai, je m'estimerai heureuse d'être à lui.

„ Belle *Urad*, reprit vivement *Almurah*, demandez - moi, non pas trois, mais trois mille choses, & je vous les accorderai, si elles dépendent de moi.

„ Et qu'est-ce donc que la fille de *Nouri*

désire si ardemment du fultan de *Bagdat* demanda *Houadir* ?

Quoique ce soit, gracieux génie, dit *Al-murah*, la maîtresse de mon cœur est sûre de l'obtenir. Elle peut me commander ce qu'elle voudra ; elle fera obéie „.

Alors *Urad* dit avec un air aussi grand que respectueux : “ Le premier de mes désirs, c'est que les habitans de la forêt & des environs du *Tigre* rentrent dans les terres dont ils ont été chassés contre toute justice.

Alla ! s'écria le fultan ; ô *Mahomet* ! saint prophète des justes, vous le savez, ce fut le visir *Mussapulta* qui donna cet ordre cruel. Oui, belle *Urad*, vos désirs seront satisfaits dès aujourd'hui.

„ Mais, avant de continuer à me faire connoître vos intentions, permettez que je vous rende à vous-même une justice qui vous est dûe. Je veux sacrifier en même temps à l'équité & à la chasteté, en faisant vœu, devant le bon génie *Houadir*, de renvoyer toutes les femmes de mon sérail, pour n'être qu'à vous.

Généreux fultan, dit *Urad*, un si noble sacrifice ne me laisse plus rien à désirer. Puisque vous savez si bien lire dans mon

cœur, & prévenir mes souhaits, souffrez que je me dispense de vous les déclarer.

„ Oui, reprit *Almurah*, je lis encore dans les yeux de la charmante *Urad*, qu'elle est pénétrée de reconnoissance pour l'animal bienfaisant qui l'a délivrée des mains de l'infâme visir, & de l'opprobre qu'il lui destinoit. Vous m'alliez demander quelque grâce pour ce lion généreux. Qu'il soit honoré comme le protecteur d'*Urad*, & l'ami d'*Almurah* ! Qu'il vive dans mon palais ! Qu'il ait des esclaves pour le servir ; afin que les jours de son repos ne soient point sans gloire : pour conserver le souvenir de ce qu'il a fait pour vous, tous les ans on sacrifiera à sa juste colère tous les ravisseurs coupables de viol. Ainsi il fera le vengeur de l'innocence dans les jours de sa vieillesse „.

Urad se jeta aux pieds du sultan, & le remercia des marques d'affection qu'il lui donnoit. Le génie *Houadir* approuva également & les demandes de la belle voyageuse, & les promesses du généreux sultan. Le lion s'approcha & lécha les pieds de son bienfaiteur, en signe de sa reconnoissance. Le génie bénit les illustres époux & disparut.

“ Garder le sexe foible des artifices du sexe trompeur, c'est un emploi digne de

notre race immortelle , dit *Iracagem*. Le sage *Houadir* a judicieusement mêlé la prudence & la chasteté dans ses charmantes instructions. La foiblesse d'une jeune fille , qui , sans expérience , se trouve comme livrée aux entreprises d'une foule de séducteurs , rend trop inégal le combat de l'innocence contre la méchanceté , à moins qu'elle ne soit assistée d'un secours supérieur. C'est pourquoi *Alla* est le premier & le plus puissant protecteur de la chasteté des vierges. Toutes celles qui l'invoqueront avec confiance , recevront la force & le conseil : avec ce secours , la beauté modeste confondra toujours les ruses & les artifices des hommes.

„ Mais , continua le chef des *génies* , en parlant à un des plus illustres d'entr'eux , ne nous laisse pas ignorer les nobles leçons de ta langue. Nous attendons de toi les aventures de *Misnar* , le bien aimé d'*Alla* & de son prophète *Mahomet*. Satisfaits notre curiosité.

» Chef glorieux de notre race , répondit le *génie* , ô toi ! le plus fervent adorateur d'*Alla* ! toi dont les louanges s'élèvent & plutôt & plus souvent vers son trône glorieux que celles de tous les *génies* , je suis prêt à t'obéir „.

Alors il commença ainsi son conte aussi instructif qu'amusant.

CONTE SIXIEME.

LES ENCHANTEURS,

O U

MISNAR, SULTAN DE L'INDE.

A LA mort du puissant *Dabulcombar*, le maître de l'Orient, *Misnar*, le sage *Misnar*, fils aîné du sultan, monta sur le trône de l'Inde. A peine la main du temps avoit ombragé son menton d'un duvet délicat, que déjà son cœur connoissoit la sagesse. Il s'étoit appliqué sur-tout à la connoissance de soi-même. Ni l'éclat de la pompe qui l'environnoit, ni l'attrait du plaisir qui sollicitoit de toutes parts ses desirs naissans, ni la flatterie des esclaves qui l'adoroient, n'avoient pu le distraire de cette étude précieuse.

Il commença par assembler les sages de ses vastes états, depuis *Cabul* & *Attok*, qui

voient le soleil plonger ses rayons dans la mer, jusqu'à *Thoanoa* dont les mosquées reçoivent les premiers rayons du jour.

Alors le faquir *Ciumpso* de *Bansac*, *Balihu* de *Quéda*, l'hermite des fidelles, le sage *Aouta* de *Bisnagar*, & *Candusa*, l'Iman de *Lahor*, se rendirent aux ordres du magnifique sultan. On vit aussi à cette illustre & vénérable assemblée *Sallasalsor* de *Neuhel*, *Carnastan*, le plus fidelle adorateur des côtes d'*Ava*, le prophète *Mangélo*, dont les rochers de *Caxol* respectent la sagesse, & *Garali*, le plus vieux & le plus célèbre des sages qui habitent les montagnes de *Caharzi*. *Azo* envoya un fameux interprète des songes; & *Narvan*, un philosophe accoutumé à lire la destinée des hommes & des empires dans le grand livre du firmament. *Zeu-ramaund*, le père des prophètes de *Nau-gracut*, quitta les montagnes qui l'avoient vu naître, & le collège des sages dont il étoit le chef: les Bramins de *Laçtora* députèrent les plus habiles d'entr'eux (1).

(1) Le Catalogue des Sages est beaucoup plus long dans l'original. Il occupe plus de douze pages; mais nous avons cru ce détail inutile pour nous. Il suffit de l'échantillon que nous venons d'en donner, pour faire connoître la manière & le goût de l'au-

Le sultan *Misnar* ordonna à ces illustres sages de s'assembler au divan. Il y vint lui-même, accompagné de sa cour brillante; s'assit sur le trône de ses ancêtres; & leur ouvrit ainsi son cœur :

„ O vous, les sources de la lumière & de la science, vos conseils me sont plus chers & plus précieux que les mines de *Raalconda*, & les émeraudes de *Gani*. La sagesse est le vrai soutien de la gloire. La puissance du sultan de l'*Inde* est fondée sur les conseils de ses sages. O vous ! dont la prudence est le fruit d'une longue expérience, apprenez à *Misnar* ce qu'il doit faire pour remplir dignement le trône du puissant *Dabulcombar*, pour faire le bonheur de ses peuples, & vivre lui-même heureux au milieu des embarras, des soins, des dangers inséparables de la royauté. Celui qui m'apprendra à bien régner, sera honoré comme mon bienfaiteur & mon père „

Les sages rassemblés furent étonnés & ravis de la condescendance de leur jeune

teur Oriental. Il est probable que tous ces noms de sages ne sont point supposés, mais que ce sont tous des personnages célèbres de l'Orient, qui ont vécu dans l'un ou l'autre siècle chez diverses nations.

sultan. L'un d'eux se prosterna devant le trône, les autres suivirent son exemple, & tous ensemble dirent d'une voix unanime :

„Que la sagesse guide les pas de l'illustre *Misnar* ! que l'esprit de notre glorieux sultan soit comme l'œil du jour „ !

Après ce souhait, le prophète *Zcuramaund* se leva & dit :

„Je vois les sombres nuages du malheur s'assembler pour troubler les jours de l'avenir. O sultan de l'*Inde* ! les esprits des méchans trament dans l'obscurité leurs noirs complots contre toi. La tempête est prête à fondre sur ta tête. Mais, le livre immense du destin s'ouvre devant moi ; & j'y lis la fin heureuse & glorieuse de ces troubles „.

Ainsi parla *Zcuramaund*. L'esprit d'*Alla* parloit par sa bouche ; il avoit l'air inspiré. Tous les sages le regardoient avec étonnement, lorsqu'il prononçoit cette prédiction. Quand il eut cessé de parler, ils se prosternèrent le front contre terre en présence de la divinité qui l'inspiroit.

Misnar ne fut point troublé des malheurs qu'on lui annonçoit. Son ame étoit préparée aux revers. Le sort, quel qu'il fût, ne pouvoit l'abattre.

„O mes amis ! dit-il d'un air tranquille,

la rose ne fleurit point sans épines. La vie ne se passe point sans quelques calamités. Les nuages de l'air doivent se fondre en pluie sur nos campagnes, avant que le riz y germe. La femme entend les cris de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, dès qu'elle sent le plaisir d'être mère. Ne vous affligez donc pas, mes amis, des malheurs qui menacent votre sultan. Je les envisage d'un œil intrépide, dans l'espérance que votre sagesse & vos conseils m'aideront à les supporter, & à corriger la maligne influence du sort, autant qu'il dépendra de moi. La vertu nous rend supérieurs à la fortune ,,,

A ces mots, les sages se levèrent, regardant avec admiration l'air serein & tranquille de leur sultan. Ils admiroient tant de prudence & de force dans un cœur si jeune.

Un profond silence régna pendant quelque temps. Un des plus anciens de l'assemblée s'avança vers le prince intrépide, & lui donna ce conseil.

„ O vive lumière de la terre ! dit-il d'un ton respectueux ! toi dont la vertu & l'innocence n'ont point encore été en bute aux artifices des méchants, aux pièges de l'imposture ; toi dont l'esprit pur & droit ignore les détours tortueux, les replis ca-

chés du cœur humain, ne compte point sur le hasard, lorsque ton bras peut t'affermir sur le trône de ton père. La prudence veut qu'on ne risque point ce que l'on peut s'affurer par soi-même. O sultan ! tu as un frère : un sang royal coule dans ses veines. Son cœur est aussi grand que sa naissance. Si donc *Ahubal* étoit moissonné dans la fleur de son âge, avant qu'il fût en état de rien machiner contre toi ; si tu l'écrasois, comme le payfan arrache & détruit le *lacar* des prairies (1)....

„ Quels soupçons indignes oses-tu m'inspirer, dit le jeune sultan ? Quel conseil vil & détestable oses-tu me donner ? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de s'affermir sur le trône de la justice & de la bonté, que le meurtre & le fratricide ? La prudence, qui se baigne dans le sang, cesse d'être vertu ; elle dégénère bientôt en méchanceté & en lâcheté. Non, jamais celui qui est né pour rendre la justice, n'affurera sa puissance par la cruauté & l'oppression. *Alla*, le juste, le saint par excellence, ne m'a point mis sur

(1) Le *lacar* est une sorte de plante venimeuse fort abondante dans quelques isles des Indes, mais peu ou point connue en Europe.

la terre pour étendre une ombre mortelle sur la postérité de son prophète *Mahomet*. Si la crainte & la soumission est la vertu d'un sujet, la bonté est la perfection d'*Alla*; & ceux qui tiennent sa place sur la terre doivent imiter l'amour universel qu'il a pour toutes ses créatures. Mais, pour toi, ame vile, qui as osé me conseiller d'écraser un rejeton de la race du grand *Dabulcombar*, que la vengeance du sang de mon frère tombe sur toi ! Que ta mort expie ton crime „.

Les gardes du Divan, ayant entendu prononcer cette sentence, alloient se mettre en devoir de l'exécuter. Ils se saisirent du faux sage, & levant leurs cimenterres sur sa tête coupable, ils l'auroient frappé sur le champ, si *Misnar* ne les eût arrêtés par ces paroles :

„ Qu'aucun de mes sujets n'ose violer la sainteté de ce refuge de l'innocence opprimée ! Le sanctuaire de la justice est un lieu sacré qu'on ne doit point souiller de sang. Cependant ôtez ce monstre de ma vue, & que ses desirs cruels s'éteignent dans son propre sang „.

A peine avoit-il fini de parler, que les gardes voulurent se saisir du sage ; mais dès

qu'ils se furent approchés de lui, un torrent de flammes sortit de sa gueule ardente ; il n'avoit plus la figure d'un homme , c'étoit un dragon furieux.

Toute l'assemblée , saisie d'épouvante , se mit à fuir devant ce monstre terrible. *Misnar* seul reste intrépide sur le trône. Il tire son cimenterre , prêt à se défendre contre le dragon , s'il l'attaquoit. Au travers des flammes, qu'il vomissoit de toutes parts , il apperçut sur le dos du monstre un vieux magicien qui lui parla en ces termes :

„ C'est en vain , foible enfant de *Mahomet* , c'est en vain que ton bras s'arme contre le pouvoir de mon art. Tu serois la victime de ma rage , si tu n'étois soutenu par une force invisible & supérieure à la mienne. Mais tremble sous le diadème. Ecoute ta sentence. Huit de mes frères se sont ligüés contre toi. La couronne de *Dabulcombar* chancelle sur ta tête. Son trône sous tes pieds. La crainte , la méfiance & la foiblesse de ton cœur , que les crédules adorateurs du prophète *Mahomet* appellent prudence , sagesse , modération , t'ont préservé en ce moment du piège que je t'avois tendu ; mais les esprits de ténèbres sont dé-

chaînés. Le pouvoir de l'enchantement va prévaloir „.

Ainsi parla le vieux magicien. Son fier dragon s'éleva en rugissant ; & perçant la voûte de la salle , il disparut.

Misnar , qui avoit toujours conservé sa première tranquillité , remit son cimeterre dans le fourreau , & dit aux sages restés assemblés autour de lui : „ C'est ainsi que l'intrépidité de la foi fait évanouir les vains prestiges des ennemis de *Mahomet*. Ces vils imposteurs sont déconcertés en présence de la vertu. Mais dites-moi , amis de la sagesse , comment cet enchanteur a-t-il pu s'introduire ici parmi vous , sous les traits d'un de vos frères „ ?

Balihu , l'hermite des croyans de *Quéda* , prit la parole , & répondit au sultan. „ Que le seigneur de l'*Inde* , & de toutes mes volontés , triomphe de ses ennemis. Je traversois les montagnes de *Quéda* , où je ne vis ni le vol des oiseaux , ni les traces d'aucun animal ; je passai , par hasard , auprès d'une caverne qui s'enfonce bien avant dans le roc , je vis à la porte ce faux sage dont l'apparence m'en imposa. Ne me défiant d'aucune imposture , je l'invitai à faire le voyage avec moi , & à se rendre aux or-

dres du glorieux *Misnar*. Nous arrivâmes heureusement à la porte du divan. Comme j'y entrais, il m'arrêta, & me dit : Mets ta main en avant, & pousse-moi devant toi dans le temple de la justice, en invoquant le nom de *Mahomet*, car les mauvais esprits sont sur moi, & me tourmentent „.

Quand l'hermite *Balihu* eut parlé, *Mangélo* se leva.

„ Que la puissance du sultan de l'Orient s'étende jusqu'aux extrémités de la terre, dit-il ; mais sache, ô prince magnifique, qu'il n'y a ni enchanteur ni mauvais génie qui puisse entrer dans le temple de la justice, si ce n'est au nom de *Mahomet*.

„ Si cela est ainsi, reprit *Misnar*, ils ne peuvent donc aussi cacher long temps leur méchanceté aux yeux de la justice ; car c'est toi, ô *Alla* ! source éternelle de toute droiture, qui es assis sur les tribunaux que tu as établis sur la terre : tu fais fuir le mensonge devant celui qui cherche sincèrement la vérité.

„ C'est pourquoi, continua le sultan, de peur que cette assemblée des sages ne soit encore infectée par le levain impur de la méchanceté & de l'infidélité, comme les herbes empoisonnées corrompent les plantes

salutaires qui rendent la santé, & soutiennent la vie, je commande aux mauvais génies de confesser devant moi leur malice,,.

Aussitôt une odeur de soufre embrasé remplit la salle, & d'un nuage épais d'une fumée noire, sortirent sept spectres d'une forme hideuse.

Le premier, l'enchanteur *Tasnar*, prit l'effor sur les aîles d'un vautour, & s'éleva jusqu'à la voûte. Il ressembloit à un indien qu'on empâle : sa peau noire & brûlée tomboit en lambeaux de son corps ensanglanté.

Le second se traînoit sur un énorme scorpion dont la queue couvroit de son venin mortel la route qu'elle traçoit. C'étoit *Ahaback* ; ses yeux ardents lançoient des regards furieux sur le jeune sultan.

Happuck le suivoit, *Happuck* le plus subtil des magiciens. Il étoit monté sur un tigre dont la crinière étoit hérissée de serpens, & la queue formée de vipères entortillées.

Hupacusan, cette vieille & décrépité forcière, qui avoit pris les traits du sage Sallafsor de *Necbal*, confondue de voir son hypocrisie découverte, parut aux yeux de l'assemblée aussi hideuse qu'elle l'étoit. Cha-

cun frémit d'horreur en la voyant. Ses os, qui perçoient au travers de sa peau jaunâtre & ridée, représentoient au naturel ces antiques momies d'Égypte. Elle étoit montée sur le squelette de la mort. Sa figure étoit celle d'une araignée, mais la masse de son corps étoit aussi énorme que celle d'un éléphant des bois. Ses longues pattes décharnées étoient couvertes de poils en forme de toile d'araignée, & de la partie postérieure de son corps couloit une matière de couleur blanchâtre, un poison infect qui répandoit au loin sa maligne influence.

Ulin, la méchante sœur de *Hupacusan*, parut ensuite, portée sur un crapaud affreux, dont la gueule énorme vomissoit la peste : peste aussi terrible que celle qui fit périr les malheureux habitans de *Dely*.

Un serpent long & gros comme les cèdres des montagnes, s'élança au milieu de l'assemblée, formant mille replis tortueux, & remplissant la salle de ses sifflemens horribles ; il portoit l'enchanteresse *Desera*, dont les oreilles épouvantables couvroient à plusieurs doubles une tête d'iniquité, & dont les longues mamelles desséchées & ridées pendoient sur un cœur de rocher.

Le dernier des enchanteurs, le géant

Kifri, s'avança ensuite comme une montagne ambulante. Sa vue remplit l'assemblée d'épouvante. Sa tête sembloit porter la voûte de la salle; il étoit porté sur un crocodile d'une grandeur immense, qui gémissoit sous cette charge énorme. Chacune de ses écailles sembloit une gueule qui vomissoit un sang corrompu. Le géant tenoit dans sa main une torche allumée, qu'il agitoit de côté & d'autre. Il la secoua sur l'intrépide *Misnar*, en lui disant avec une voix de tonnerre :

„ Tremble, vil reptile, tremble devant un géant. Crains sa colère, crains le pouvoir magique de mes frères, si toutefois ce nom peut convenir à notre race qui ne reconnoît & ne respecte aucun lien de la nature. Tremble, vil reptile, ton sort est décidé, ta perte est résolue, „

A ces mots, la troupe infernale fit retentir la voûte de ses cris aigus, & tous d'une voix unanime répétèrent avec *Kifri* cette menace insolente : „ Tremble, tremble, vil reptile; ton sort est décidé, ta perte est résolue. „

Les enchanteurs étoient enveloppés d'un nuage épais de fumée, d'où sortoient des traits de feu semblables à la foudre. Le nuage s'éleva au milieu du divan, & disparut.

Quand l'enchantement fut dissipé, *Misnar*

se prosterna la face contre terre , en disant :
„ Il n'y a ni sagesse , ni prudence , ni force
que la sagesse , la prudence & la force qui
viennent d'*Alla* , & que donne le prophète
des croyans ! O protecteur des musulmans !
si tu daignes affermir mes pas dans la route
que ta loi m'a tracée , la crainte du mal
ne viendra point sur moi ; jamais on ne
verra ton humble adorateur trembler devant
les méchans , ni s'effrayer de leurs vains
prestiges.

» Heureux , s'écria *Candusa* , Iman de
Lahor , prosterné aussi jusqu'à terre , heureux
le prince qui a mis sa confiance dans *Alla* ,
& dont la sagesse vient du treizième ciel !

» Toute l'assemblée des sages s'inclina pro-
fondément devant *Misnar* , en répétant plu-
sieurs fois cette exclamation : Heureux , mille
fois heureux , notre auguste sultan , le favori
d'*Alla* !

„ O sages ! répliqua *Misnar* , c'en est trop :
le sultan de l'orient ne peut entendre des
louanges exagérées qu'il est bien loin de
mériter , au moins dans toute leur étendue.
Mais qu'*Alla* , l'auteur de toute sainteté ,
approuve mes pensées & mes actions. Les
méchans périront par les puissances inferna-
les qu'ils mettent en œuvre pour nuire aux

bons ; & les flèches empoisonnées rebrousseront chemin pour venir percer ceux qui les soufflent (1). O sages ! quoique cette assemblée soit moins nombreuse qu'elle n'étoit il n'y a qu'un moment , elle en est plus prudente , plus propre à instruire *Misnar* votre sultan qui vous demande vos conseils , dans le dessein de les suivre. Dites-moi ce que je dois faire de mon frère *Ahubal* , issu comme moi du glorieux *Dabulcombar* ? Qu'exigent de moi , dans la conjoncture présente , la paix & la sûreté de mon trône ? ,

Le sage *Carnakan* répondit le premier en ces termes : “ Qu'*Alla* me préserve de donner à mon maître mes paroles pour des oracles. Mais il ne seroit pas prudent que le prince ton frère eût un pouvoir égal à celui du sultan , mon seigneur & le sien , pouvant faire , à son exemple , tout ce qu'il jugeroit à propos. Il doit être esclave ou maître. Puisque le droit de la naissance te place sur le trône de l'orient , il doit être à tes pieds. Tous les princes ne sont-ils pas

(1) Dans plusieurs parties de l'Asie les habitans ont de petits traits empoisonnés qu'ils soufflent sur leurs ennemis , au travers d'une espèce de roseau creux.

les vassaux du sultan de l'*Inde* ? Qu'il jouisse donc de la vie & de tous ses agrémens ; mais qu'on lui ôte les moyens de troubler le règne du sultan *Misnar*. Sur les rochers escarpés d'*Aboulfakem* , où l'*Ava* prend sa source , il y a un vaste & magnifique château , bâti par les ordres du sage *Illfakircki* qui en donna lui-même le plan. Il n'a d'autre issue qu'une vallée étroite , que l'on peut faire garder par une poignée d'esclaves. Qu'on y conduise le prince , qu'on lui donne un sérail nombreux , qu'il y jouisse de tous les plaisirs de la vie , sans pouvoir rien entreprendre contre la tranquillité glorieuse de ton règne ,..

L'avis de *Carnakan* fut agréé du sultan & de l'assemblée des sages. *Misnar* donna ordre aux muets de conduire le prince son frère , avec toute sa suite , ses femmes & ses esclaves , au château royal d'*Aboulfakem*. Il congédia ensuite les sages , en leur ordonnant de se trouver une fois la semaine au divan.

Quelques jours après , les muets & les gardes que *Misnar* avoit envoyés pour prendre le prince *Ahubal* , se présentèrent au palais du sultan ; & étant admis en sa présence , ils se prosternèrent la face contre terre , en s'écriant.

„ Que la colère du sultan de l'*Inde* ne tombe point sur ses esclaves. Tes esclaves accomplissoient ta parole sacrée; ils traversoient les déserts, conduisant le prince ton frère au château d'*Aboulsakem*, lorsqu'ils rencontrèrent un parti de cinq mille chevaux qui les arrêta, & leur ordonna de livrer le prince *Ahubal*, ou de le défendre au péril de leur vie.

„ En vain tes esclaves auroient choisi ce dernier parti. Ils le vouloient. Mais, hélas! que pouvoient quatre cent gardes, & vingt muets, contre une armée entière. Cependant tes esclaves, résolus de sacrifier leur vie pour accomplir tes ordres, délibéroient sur les moyens de résister à cette troupe nombreuse, lorsque le prince, tirant son cimeterre, fait tomber ceux qui étoient près de lui, & frappant de côté & d'autre, avec une rage indomptable, il se fait un passage au travers des gardes jusqu'à ses amis, qui le reçoivent & nous l'enlèvent.

„ Ils alloient nous mettre en pièces, si leur chef ne les en eût empêchés en leur disant : Laissons vivre ces esclaves : qu'ils aillent porter au sultan *Misnar* la nouvelle de l'enlèvement du prince. Puis, en nous adressant la parole, il ajouta : Allez, vils

esclaves, allez dire à votre maître, qu'*Ahubal* a des amis qui sauront punir *Misnar* de ses procédés envers un frère,,.

A ces mots, *Misnar* poussa un profond soupir, & dit.

„ La prudence humaine n'est pas capable seule d'éluder les pièges des méchants. Mais *Alla* est plus puissant que l'homme. J'enverrai vers les prophètes, & je leur demanderai ce que je dois faire pour me procurer les secours de *Mahomet* contre mes ennemis,,.

Sans perdre de temps, *Misnar* fit venir *Zeuramaund* avec son collègue : le prophète *Mangélo* eut aussi ordre de quitter les montagnes de *Caxol*. Il leur dit ce qui étoit arrivé, & leur demanda ce qu'il devoit faire pour se procurer l'assistance du prophète & la protection d'*Alla*, contre les ennemis qui cherchoient à ébranler son trône.

Alors *Zeuramaund* répondit ainsi à la demande du sultan.

„ Sur le tombeau du prophète de la *Mecque* est le cachet de *Mahomet*. Personne jusqu'ici n'a pu l'enlever ; aucune force humaine n'est capable de l'ôter de sa place ; mais si le prophète des croyans veut écouter la prière du sultan, il lui laissera prendre ce gage précieux de sa protection.

„ Oui, reprit *Mangélo*, le prophète des montagnes de *Caxol*, le sceau de *Mahomet* est bien capable de défendre le prince qui le possède contre toute sorte d'enchantement. Mais cela ne suffit pas. Il faut de plus, qu'il s'empare de la ceinture d'*Opakka*, que porte le géant *Kifri*, l'ennemi juré du trône de l'orient. Car, quoique le cachet de *Mahomet* puisse préserver le sultan de tout mal, la ceinture d'*Opakka* peut seule l'empêcher d'être trompé. C'est elle qui lui fera reconnoître l'imposture „.

Le sultan *Misnar*, frappé de ces discours, passa la nuit dans une perplexité causée par les différentes réflexions qu'ils lui fournirent. Il n'espéroit guères qu'il lui fût accordé de prendre le cachet de *Mahomet*, qui, depuis tant de siècles, étoit immobile sur le tombeau du prophète. D'un autre côté, il lui sembloit impossible d'arracher la ceinture d'*Opakka*, des reins d'un enchanteur qui, par la force de son art, pouvoit détruire en un instant l'armée la plus nombreuse.

Cependant, plein de confiance & de ferveur, il se détermina, sur la foi de son conseil, à partir dès le lendemain avec sa cour, pour le pèlerinage de la *Mecque*.

Le sultan sortit de grand matin de son

sérait , & donna ordre qu'on préparât tout pour ce voyage solennel. Il vouloit partir sur le champ.

Tandis que *Misnar* faisoit savoir ses intentions , un messager , dépêché par le gouverneur des provinces du midi , vint en hâte au palais du sultan , & demanda audience. Il dit que le royaume du midi étoit révolté , que les rebelles avoient à leur tête une héroïne qui déclaroit hautement qu'elle vouloit mettre *Ahubal* , frère du sultan , sur le trône de l'*Inde*.

Misnar ne douta pas que cette révolte ne fût excitée par les enchanteurs. Il désespéra de l'appaiser à force ouverte. Mais de peur que les autres royaumes , voyant qu'on ne s'opposoit point aux rebelles , ne fussent encouragés à suivre leur exemple par l'espoir de l'impunité , il assembla les armées de *Dély* , & leva des nouvelles troupes , dont il donna le commandement au visir *Horam*. Il le fit venir pour lui donner les instructions relatives à sa commission : il lui ordonna surtout , d'envoyer chaque jour des messagers à la capitale , porter des nouvelles de ses succès.

Le visir *Horam* accepta avec reconnoissance l'honneur que le sultan lui faisoit ;
mais

mais il prit la liberté de lui faire les représentations suivantes au sujet du dernier ordre.

„ Que le sultan , mon seigneur , ne se mette pas en colère contre son esclave. Si mon seigneur l'ordonne , j'enverrai mille messagers chaque jour. Mais c'est une peine superflue. Si le sultan , mon maître , daigne accepter ces tablettes , elles l'instruiront de nos succès , chaque fois que mon seigneur voudra en savoir des nouvelles. Nous soumettrons les ennemis de ton glorieux règne , quelque nombreux qu'ils soient , „

Misnar prit les tablettes du visir , & lui dit avec surprise : “ Par quelle vertu ces tablettes peuvent-elles m'instruire en un instant de ce qui se passera si loin de moi ?

„ O sultan ! répondit *Horam* , lorsque mon père , victime de la méchanceté de ses ennemis , fut banni de la présence du grand *Dabulcombar* , qui jouit à présent de la compagnie de *Mahomet* , & des faveurs des célestes *Houris* , ce sage exilé m'appela , & me dit : O *Horam* ! les méchans ont prévalu , ton père est sacrifié aux ennemis de la vérité. Non , mon fils , je ne verrai plus les enfans de ma force , je ne verrai plus la gloire & la splendeur de la cour du sultan. J'ignore où l'on m'envoie. Mais prends ces

tablettes , ô mon fils , & quelque part que je sois , tu liras sur les feuilles de ce livre , tout ce que je voudrai te faire savoir. Après ma mort , *Horam* pourra faire le même présent à un ami , & cet ami y lira de même tout ce que tu voudras lui faire connoître. Mon respectable père a terminé sa carrière , & je conservois précieusement ces tablettes pour une occasion importante.

„ Fidèle visir , répondit le sultan , le présent que tu me fais est d'un prix inestimable. Pour récompense , je te donne la première place dans mon estime. Sache donc , ô fidèle *Horam* ! que les enchanteurs ont conjuré contre ma personne & ma couronne. J'ai consulté les prophètes & les sages. Je ne puis rien contr'eux , si je n'ai le cachet de *Mahomet* , & la ceinture d'*Opakka*. Je n'ai d'autre parti à prendre pour le présent , que d'aller à la *Mecque* , prier le prophète qu'il daigne me laisser prendre son cachet ; & j'avois dessein de partir dès ce moment avec ma cour. Cependant , le nombre des rebelles s'accroît , leur parti se fortifie. Le train d'un sultan ne peut aller qu'à petites journées. Mes ennemis auroient le temps de me détrôner avant que je pusse arriver sur le tombeau du prophète , si je voulois

attendre ma cour. Je m'avancerai donc vers la *Mecque*, en secret & en hâte, sans aucune suite. Au contraire, je ferai publier que *Misnar* marche contre les rebelles, à la tête de ses armées, laissant la pompe de mon train me suivre lentement : car le prophète n'a pas besoin de ce faste pour m'exaucer. *Alla* ne regarde qu'à la ferveur, à la pureté, à la foi du cœur. Ma tente royale sera dressée au milieu de mes soldats, il ne sera permis qu'à *Horam* d'y entrer. Mes esclaves croiront que le sultan est avec eux, & leurs cœurs seront pleins de force & de courage.

» Que la volonté du sultan soit accomplie, dit *Horam*; mais mon seigneur ne se fera-t-il pas accompagner d'une garde pour la sûreté du voyage ? Il y a des montagnes & des déserts à traverser, des mers à passer : tous ces passages, tant de terre que de mer, sont dangereux.

» Non, dit le sultan, je ne veux ni suite, ni garde. Ceux qui sont ici mes esclaves deviendroient mes maîtres dans le désert. La confiance augmente le danger. J'ai des gardes au cœur de mes états, au milieu de mes fidèles sujets, & je confierois ma vie à un esclave dans des lieux inhabités où je risquerois de n'être ni connu, ni respecté !

Le diamant brut est libre dans la mine ; sans qu'on l'inquiète : on le travaille dès qu'il est sorti des entrailles de la terre „.

Horam ne répliqua point ; il se retira en silence , admirant la prudence de son jeune sultan.

Cependant les troupes nombreuses de l'*Inde* s'assemblèrent. Leurs tentes couvroient la campagne , & le pavillon royal s'élevoit bien au-dessus des autres. *Horam* fut déclaré le chef général des armées du sultan. *Misnar* entra dans sa tente au milieu d'une pompe éclatante. *Horam* seul l'y suivit. Il fut défendu à tout autre d'en approcher.

Le visir avoit eu soin d'y faire mettre un habit de déguisement , selon l'ordre qu'il en avoit. A minuit il conduisit son maître déguisé en berger , hors du camp , & le suivit dans un bois épais , où se jetant à ses pieds , il le conjura de considérer quel danger il alloit courir.

„ *Horam* , lui dit le sultan , je connois & approuve la bonté de ton cœur. Ta crainte est fille de ton amour. Je sens tous les risques de mon pèlerinage. Aux grands maux il faut de grands remèdes. Si les hommes seuls s'étoient élevés contre moi , je leur opposerois des hommes. Mais des puissances

plus qu'humaines ont juré ma perte : je dois attendre un secours plus qu'humain , ou me résoudre à périr. A qui aurai-je recours , sinon au prophète des fidèles ? Je suis sûr que les enchantemens ne prévauront point contre l'innocence de mon cœur , tandis que je marcherai vers la *Mecque*. Telle est la force de la foi. Les vrais croyans peuvent être tourmentés & traversés dans leurs pieuses entreprises : c'est un orage qui passe , ils triomphent à la fin. *Horam* , il n'y a point d'autre ressource.

„ Il est vrai , répondit le visir , sans *Alla* toute la prudence des hommes est vaine ; mais , ô sultan ! *Alla* n'est-il pas par-tout , & toujours prêt à secourir les enfans de la foi ?

„ Oui , dit *Misnar* , *Alla* est tout-puissant. Cependant ce n'est pas à ses humbles adorateurs à vouloir conduire l'arbitre souverain de toutes choses. Si nous voulons mériter sa protection , il nous faut obéir à ses commandemens. La parole du prophète nous assure que *la prière des fidèles sera écoutée à la Mecque*. Ainsi *Horam* , mon ami , & non plus mon esclave , conduis mes armées avec foi & confiance ; ne doute point que celui qui chaque jour fait briller le soleil d'un

nouvel éclat , ne rétablisse bientôt *Misnar* sur le trône de ses ancêtres ,,

Le sultan se sépara du visir qui le voyoit s'éloigner à regret , sans gardes , à la merci des brigands dont la forêt étoit peuplée.

Un profond silence régnoit dans toute la nature couverte de sombres voiles. Seulement la sultane de la nuit brilloit d'un sombre éclat au travers des nuages qui passoient devant elle. Sa pâle lueur , qui s'éclipsoit par intervalles , ne servoit qu'à rendre l'aspect de la forêt plus lugubre & plus effrayant.

L'intrépide *Misnar* la traversoit en silence , absorbé dans ces profondes réflexions.

„ Je me connois mieux que jamais , depuis que j'erre solitaire dans cette retraite obscure & silencieuse. A la cour de mes ancêtres , on me nommoit la lumière du monde , la gloire de l'Orient , l'œil du jour. Dans la forêt de *Tarapajan* , je ne suis qu'un vil reptile qui se traîne dans les ténèbres au pied des cèdres qui le couvrent & lui dérobent l'éclat de la lune. La gloire de l'homme n'est que vanité : les grandeurs de la terre ne sont qu'illusion & apparence trompeuse. J'avois plus à craindre des enchantemens sur le trône de *Dabulcombar* , que dans les horreurs de cette forêt noire.

Ici les bêtes farouches ne me flatteront point : le fier lion ne me reconnoîtra pas pour le maître de son domaine sauvage.

„ En quoi l'homme foible & imbécille doit-il donc mettre sa confiance ? Sur quelle pierre posera-t-il le pied pour ne point craindre de tomber ? Sur quel rocher le fils de la terre bâtera-t-il pour y vivre en sûreté ? Grâce à la foi que j'ai en *Mahomet*, le saint prophète des *Arabes*, je suis tranquille, je ne crains rien. J'ai mis ma confiance dans *Alla*. Sa main conduit les pas de ses enfans. Il est maître sur les repaires des bêtes fauves, comme sur les demeures des hommes „

Le sultan voyagea plusieurs jours de suite ; s'entretenant avec lui-même de ces sages pensées. Une nuit il apperçut une lumière réfléchie au firmament, puis plusieurs feux. Mille cris confus vinrent frapper ses oreilles. C'étoient des Indiens qui se divertissoient dans le bois.

Misnar se détourna pour les éviter. Mais un des paysans Indiens l'ayant apperçu à la lumière de leurs feux, il l'appela son frère, & l'invita, au nom de tous, à partager leur joie & leur festin.

Le sultan déguisé auroit voulu s'en défen-

dre ; ils parurent disposés à insister , & il fallut condescendre à leur invitation.

Il trouva dix à douze feux avec une nombreuse troupe d'hommes & de femmes : les uns étoient assis , les autres dansoient autour des premiers. Une musique rustique animoit leurs danses. La joie éclatoit dans leurs yeux.

Misnar demanda quelle étoit la cause de cette fête extraordinaire.

» Quoi ! répondit une vieille femme , êtes-vous donc si étranger dans *Tarapajan* , que vous ne sachiez pas qu'on célèbre la fête du *Tigre* par ces feux nocturnes. Sachez que tout passager qui entre dans ce bois pendant la célébration de cette fête , doit y prendre part , & ne peut s'en aller que quand les feux sont éteints.

» Combien la fête dure-t-elle , demanda *Misnar* ?

» Il y a trois nuits , dit la vieille , que ces feux sont allumés , & ils doivent brûler encore pendant onze nuits & onze jours. Pendant tout ce temps on ne voit point la coignée dans la main du bûcheron : on ne tire pas une seule flèche dans les bois de *Tarapajan* ; & celui qui a été admis à voir

la célébration de ces jeux, ne peut partir avant qu'ils soient finis „.

Misnar fut également surpris & fâché de cette réponse. Avant qu'il pût dire une seule parole, la troupe des Indiens l'entoura, de sorte qu'il lui étoit impossible de leur échapper.

« Allons, dit leur chef, initions cet étranger à nos mystères. Qu'on apporte la peau du tigre, la griffe du lion, avec la lance, & l'arc qui ne retentit point dans les bois de *Tarapajan* durant ces fêtes nocturnes „.

En effet, un de la bande apporta une peau de tigre & la jeta sur les épaules de *Misnar*. Un autre vint avec une patte de lion armée de ses griffes & la passa au cou de l'étranger, de sorte qu'elle pendoit sur sa poitrine. Un troisième apporta la lance qu'il mit dans la main droite de *Misnar*. Un quatrième enfin l'arma d'un arc. Alors ils poussèrent de longs hurlemens & se mirent tous à danser autour du sultan étonné.

Quand la danse fut finie, le chef dit :

« Qu'on fasse retentir à présent les instrumens d'airain, pour avertir la lune & les étoiles que cet étranger va jurer de ne jamais révéler nos mystères „. Puis s'adressant à *Misnar*, il ajouta : « Mets ta main

sur ta tête, & ton doigt dans ta bouche en disant :

» Comme la nuit sans étoiles est obscure ; comme l'anitre de la mort est ténébreux , ainsi mes pensées & mes paroles seront d'une obscurité impénétrable concernant la solennité des tigres.

» Mais , demanda *Misnar* , pourquoi ce serment ? Pourquoi exige-t-on le secret ? Qu'en arriveroit-il à celui qui ne le garderoit pas ? L'esprit de l'homme n'est-il pas libre ? Qui est-ce qui peut nuire à celui qui ne cherche point à nuire aux autres ?

» Quiconque voyage dans un pays , répondit le chef , doit suivre les coutumes & s'accommoder aux mœurs du peuple chez qui il est reçu.

» A la bonne heure , continue *Misnar* ; je ferai ce que vous exigerez de moi , sous deux conditions : la première , que vous me jurerez tous qu'après les onze jours je serai libre de poursuivre mon voyage : la seconde , que vous ne me demanderez rien qui soit contraire à la loi de *Mahomet*.

» Etranger , répliqua le chef , tu partiras quand tu voudras après la célébration de cette fête. Mais pendant cette solennité que nous célébrons en l'honneur de notre glo-

rieux ancêtre qui employa quatorze jours à détruire les tigres qui infestoient cette forêt, quiconque arrive ici, doit y rester jusqu'à ce que les feux soient éteints. Car ce fut par le feu qu'il détruisit les bêtes féroces, & c'est par des feux que nous honorons la mémoire de ses glorieux exploits. Ceci est une fête civile qui n'a rien de contraire à la loi de *Mahomet*. Nous ne pouvons pas non plus révéler nos mystères, si ce n'est à ceux qui les découvrent par hasard. C'est-là la circonstance où nous nous trouvons à ton égard; c'est pourquoi nous nous sommes engagés à t'admettre dans notre société. Mais nous exigeons le secret de tous ceux que nous initiions.

„ Si telle est votre coutume, dit *Misnar*, je jure donc de plein gré, que, comme la nuit sans étoiles est obscure, comme l'antre de la mort est ténébreux, ainsi mes pensées & mes paroles seront d'une obscurité impénétrable concernant la solennité des tigres „

A peine *Misnar* eut-il achevé ce serment, que les danses & les cris recommencèrent. On fit raisonner ensuite les instrumens d'airain, & les habitans de la forêt eurent ordre de recevoir l'étranger pour leur frère, avec les cérémonies ordinaires.

Alors donc les hommes passèrent un à un devant *Misnar*, en lui mettant la main sur la poitrine. Les femmes passèrent ensuite, en donnant un baiser à leur nouveau frère. *Misnar* les laissa passer, sans y faire beaucoup d'attention, jusqu'à ce que parmi les plus jeunes, il en vit une qui sembloit rougir de la liberté que la coutume exigeoit d'elle. Elle avoit l'air d'une vierge modeste & innocente.

Le sultan déguisé ne put voir cette aimable fille sans en être épris. Il oublia dans ce moment son pèlerinage & sa couronne. Il étoit impatient de recevoir de cette jeune indienne le tendre gage de fraternité prescrit par le cérémonial. Quand elle fut dans ses bras, il eût voulu qu'elle n'en sortît jamais. Toute l'assemblée s'aperçut de la prédilection de l'étranger. Le chef s'approcha de *Noradin*; c'étoit le nom de la belle indienne que *Misnar* adoroit.

« Eh bien ! lui dit-il, vous n'avez point encore d'amant ? Où fixerez-vous votre choix — ? Ici, continua-t-il, en adressant la parole à *Misnar*, on ne gêne personne : chaque sexe jouit d'une liberté entière. L'amour seul donne des chaînes, & ses chaînes sont des fleurs toujours fraîches. Il

y a trois jours que *Noradin* voit toute notre tribu à ses pieds , languir d'amour pour elle. Cette fille insensible refuse-toutes leurs avances. Si elle vous aime , notre joie sera complete. Personne alors ne sera sans compagne „.

Misnar attendoit avec impatience la réponse de la belle *Noradin*. Son cœur , incertain entre la crainte & l'espoir , étoit plus affecté qu'il ne l'avoit été par les enchantemens de ses ennemis.

Enfin la fille innocente répondit en rougissant & d'une voix mal assurée : « Que la joie de mes frères soit complete „ !

Misnar , ravi de la préférence que *Noradin* lui donnoit , lui prit la main , & dansa avec elle au son des rustiques instrumens qui se firent entendre pour la troisième fois , pour annoncer le choix de *Noradin* , la belle & charmante *Noradin*.

A la pointe du jour , on bâtit à la hâte une cabane pour *Misnar* & *Noradin*. On la couvrit de feuilles de platane. Le chef y conduisit les deux amans , & se retira. Les Indiens rentrèrent aussi chacun dans leur cabane.

Quand *Noradin* se vit seule avec *Misnar* , elle lui demanda amoureusement s'il agréoit

le choix qu'elle avoit fait , si elle pouvoit s'attendre à un amour constant de sa part.

Misnar qui donnoit plus de signification à cette demande qu'elle n'en avoit dans la bouche de *Noradin* , lui demanda de son côté quels étoient les usages de sa nation.

« Je resterai dix jours avec toi , dit l'aimable *Noradin* , & le onzième , si nous nous aimons assez pour vouloir vivre ensemble , le chef nous conduira à celui qui lit le *Koran* , pour recevoir nos vœux , & la promesse que nous nous ferons réciproquement en sa présence. Pendant cet intervalle , les amis de mon père nous accompagneront par-tout , afin que je retourne vierge dans leurs bras , si je ne te suis pas agréable. C'est pourquoi ils sont actuellement occupés à bâtir des huttes autour de nous pour nous observer , ».

Misnar fut très-affligé de cette réponse. Il croyoit pouvoir jouir d'abord de sa belle maîtresse. Ce contre-temps rappela dans son esprit le souvenir des affaires plus importantes qui devoient l'occuper. « Mais , disoit-il en lui-même , qu'ai-je besoin de m'inquiéter désormais de mon royaume & de mon pèlerinage ! Je suis ici au milieu d'une nation de Sauvages qui ne connoissent d'autre loi

que leur volonté. Il est de la prudence de souffrir patiemment les misères de la vie, & de tâcher de s'en consoler par la jouissance des agrémens dont ses peines sont entremêlées. Je passerai le reste de mes jours dans les bras de ma belle Indienne, jusqu'à ce que les jours de mon exil sur la terre soient accomplis „. Puis se tournant tout-à-coup vers la belle *Noradin*, comme un homme qui sort d'une profonde méditation, il lui dit : “ O la joie de ma vie, que ces dix jours vont me paroître longs ! Que je voudrois bien qu'il fût possible de les abrégér ? J'attendrai pourtant. Mais hélas ! je souhaiterois que l'astre de mon bonheur brillât dès ce moment.

„ Dis-moi, reprit *Noradin*, toi à qui se rapportent toutes mes pensées ; l'amour de ta compagne aura-t-il le pouvoir de fixer dans mes bras mon aimable voyageur „ ?

Cette question pressante confondit le sultan. Le remords commença à s'élever dans son cœur. Au lieu de répondre, il fit en lui-même ces réflexions.

“ Quoi ! une passion indiscrete pour une inconnue me fera-t-elle renoncer à la gloire de régner sur le trône de mon père, & d'y remplir la place de *Mahomet* ? Serai-je assez

bas pour tromper cette aimable personne ; pour l'abandonner , après avoir joui de ses attraits ; pour empoisonner le reste de ses jours , après lui avoir fait connoître le plaisir ? Non , ma belle & chère *Noradin* , un homme droit ne doit point abuser de la crédulité d'un cœur simple & innocent qui cherche à le rendre heureux. Le livre du destin s'ouvre devant moi. Le prophète ne me permet pas de me livrer à l'attrait qui me sollicite en ta faveur. Quoiqu'il en coûte à ton esclave , il faut qu'il parte lorsque les feux éteints l'avertiront que vos fêtes sont finies. Plaiguez-moi sans me blâmer.

A ces mots , l'enchantement s'évanouit. *Misnar* reconnut l'enchanteresse *Ulin* à la place de la belle *Noradin* : “ Homme vil , lâche , foible , insensible , lui dit-elle , n'appelle point vertu ce qui n'est que l'effet de ton imbecillité & de ta jeunesse sans expérience. La beauté fut toujours supérieure à la prudence. Le pouvoir de l'amour triompha toujours de la force de la raison. Mais tu n'es pas encore capable d'amour , tu ne sens pas encore les traits de la beauté. Ce n'est pas ta prudence qui te sauve du piège que je te tendois. C'est l'espèce même de cet appât ; & je devois savoir qu'il n'avoit pas

d'empire sur un cœur aussi neuf, aussi imbécille que le tien. Cependant j'ai obtenu tout ce que l'imperfection de ta nature pouvoit permettre. Quoique tu sortes de cette forêt, tu y as ressenti mon pouvoir magique ; j'ai soulevé contre toi le royaume du Midi. Va chercher un remède aux maux dont je t'accable. Poursuis, superstitieux reptile, poursuis ton pèlerinage à la *Mecque*, tandis qu'*Horam* éprouve ma vengeance dans les déserts incultes d'*Ahajah* ,.

Tandis qu'elle parloit, elle étendit sa baguette & tout disparut, les feux & les bûcherons de la forêt, & la forcière *Ulin* elle-même.

Le sultan se prosterna le visage contre terre, il adora *Alla* & son prophète *Mahomet*, qui le délivroit miraculeusement des embûches de ses ennemis. Il continua son voyage dans la forêt immense de *Tarapajan*. Il y avoit deux lunes qu'il avoit quitté sa tente royale.

Il ouvroit chaque jour les tablettes d'*Horam*. Toujours elles lui annonçoient de bonnes nouvelles. Ce succès constant lui donna des soupçons.

„ Hélas ! dit-il, accablé de chagrin ; peut-être me suis-je confié à un homme

sans foi, qui profite de ma crédulité pour mettre ma couronne sur la tête de mon frère. Il n'étoit pas nécessaire d'un pouvoir surnaturel pour me détrôner, puisque mon imprudence me trahit, & livre mon royaume à la discrétion de mes ennemis,.

Misnar, donc, résolut de revenir à *Dely* sans se faire connoître, & d'y apprendre par la voix publique, comment *Horam* se conduisoit dans le commandement de ses armées, qu'il lui avoit confié. Cependant, il consultoit chaque jour les tablettes du visir. La fatigue l'obligea de se reposer sous l'ombre d'un palmier. Il ouvrit les tablettes, & il y lut l'adresse suivante :

HORAM, fidelle esclave du Sultan de l'Inde,
à *MISNAR*, le seigneur de toutes ses volontés.

» Quelque temps après que j'ai quitté le magnifique sultan, mon maître, lorsque mon cœur étoit encore oppressé de la douleur de l'avoir laissé dans la forêt de *Tarapajan*, & que mes yeux étoient encore humides des larmes que je répandis en sa présence, quand il m'obligea de me séparer de lui, un messager vint m'annoncer en hâte l'approche des ennemis. Les révoltés

avoient gagné toutes les provinces qu'ils avoient traversées. Leur parti étoit considérablement accru & fortifié. Lorsque ton esclave se fut assuré de la vérité de ces bruits, par la bouche de tous ceux qui arrivoient au camp, je fis lever des nouvelles troupes que je joignis aux armées de l'Inde. Je fis observer la plus exacte discipline dans tout le camp. Je ne doutois pas que l'ennemi ne se présentât bientôt pour livrer bataille. De mon côté, je tins l'armée en bon ordre, mais je n'avançois qu'à très-petites journées, pour ne point fatiguer les soldats de mon seigneur, & ménager leurs forces pour une vigoureuse résistance. Souvent l'indiscrétion d'une marche dans le désert fait plus périr de monde qu'un combat sanglant. Je les conduisis aussi par des campagnes fertiles où ils pussent trouver commodément le nécessaire, & se réjouir en déployant leurs tentes. Mais, hélas ! ton peuple est privé de ta présence. Ils demandent à voir leur sultan. Ils murmurent hautement, en disant que l'œil de leur maître ne les éclaire point. Ils sont irrités contre *Horam*, ton esclave. Les capitaines demandent à toute force à être admis dans la tente de mon seigneur. Ils osent même

accuser ton visir d'un attentat horrible sur ta personne sacrée ».

Quand le sultan eut lu ces nouvelles affligeantes, les tablettes lui tombèrent des mains, son cœur s'abandonna au chagrin, les larmes coulèrent de ses yeux.

„ O *Misnar*, *Misnar* ! s'écria-t-il, l'esprit de ténèbres est déchaîné contre toi. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. Ta perte est sûre !

» Oui, ta perte est infaillible, dit la forcère *Ulin* qui lui apparut aussitôt. Le pouvoir des enchantemens prévaudra. *Misnar*, le fidèle serviteur de *Mahomet*, est soumis à mon pouvoir. *Alla* le livre à ma vengeance, puisque le malheureux a osé se défier de sa protection, & révoquer en doute la vérité de ses promesses. Pour premier châtiment, rampe, vil reptile, rampe sur la terre. Deviens crapaud, suce de la terre une vapeur venimeuse, & tire du soleil un feu empoisonné ».

A la voix puissante de la forcère, le sultan *Misnar* quitta sa figure naturelle, pour revêtir celle d'un reptile. Il traînoit son ventre jaune & tacheté sur la poussière ; sa gueule béante vomissoit un poison impur.

Misnar ne perdit point avec sa première



*Où ta perte est infaillible, le pouvoir des
enchanteemens prevaudras.*



forme le souvenir de ce qu'il avoit été. Il sentoît son étrange métamorphose ; il reconnoissoit l'équité de son châtimement. Quoiqu'il ne pût se fuir lui-même , il s'enfonça sous terre , ne pouvant supporter la lumière du jour après une telle disgrâce.

La nécessité de satisfaire aux besoins de la nature le fit bientôt sortir de sa retraite souterraine. Il se traînoit çà & là dans le désert , cherchant sa nourriture. Il rencontra un sentier où il rampoit avec plaisir. Une odeur flattoit son odorat , & son ventre délicat étoit porté sur une mousse tendre & molle.

„ Sûrement , dit-il , au fond de son cœur , la bonté d'*Alla* ne laisse point ses moindres créatures sans plaisirs & sans consolation. Dans mon état de crapaud , je respire une odeur de roses & de violettes qui m'enchantent , je jouis d'une santé & d'une vigueur , qui sont le plus doux charme de la vie „.

Occupé de ces pensées , il se traînoit vers un buisson où un instinct invincible sembloit le pousser. Mais il se sentit saisi d'horreur à la vue d'un cadavre à demi pourri , qu'il trouva sous ce même buisson.

Un reptile de son espèce sembloit , comme

lui, desirer de se repaître de cette charogne infecte, & détester en même temps un si horrible repas.

Misnar, oubliant dans ce moment sa métamorphose, eut horreur du reptile son semblable, & du cadavre qu'il apercevoit. Il vouloit fuir : l'autre crapaud l'arrête, en lui parlant ainsi dans la langue des habitans de *Dély*.

„ Arrête, qui que tu sois, arrête : soit qu'un enchantement t'ait réduit comme moi à la vile condition d'un reptile, ou que tu sois réellement ce que ta forme présente annonce „....

Misnar fut étonné de ce discours. Il connut qu'il n'étoit pas le seul malheureux de son espèce. Il demanda à son compagnon d'infortune, par quel accident il se trouvoit ainsi transformé.

Le reptile répondit : » Puisque je vois à ton discours que nous sommes tous deux la victime d'un enchantement, je n'aurai point de répugnance à te déclarer la cause de ma métamorphose. J'espère aussi que ma confiance sera payée d'un juste retour, & qu'après que je t'aurai raconté mon histoire, tu ne me refuseras pas de me dire la tienne.

» Nous sommes frères, reprit *Misnar*, & par la ressemblance de notre sort, & par notre espèce; & j'aurois tort de te demander une grâce que je ne voudrois pas reconnoître comme elle le mérite.

» Eh bien ! dit l'autre, éloignons - nous donc de la vue, horrible de ce cadavre. Allons nous retirer sous un autre buisson, où nous puissions nous confier librement nos aventures étranges : car, quoique la forcrière *Ulin* ait le pouvoir de changer notre première forme, & que, pour nous faire sentir plus vivement notre laideur & notre bassesse actuelle, elle nous oblige, par une force irrésistible, à venir chaque jour devant cette charogne puante ; cependant, les fruits de la terre sont notre nourriture propre. Cette enchanteresse, toute méchante & puissante qu'elle soit, ne sauroit nous forcer à rien de contraire à la nature humaine, même sous la forme de reptile qu'elle nous a donnée ,.

Tandis qu'il parloit, un troisième crapaud vint les joindre.

», Voici encore un de nos frères, dit le même, & nous en verrons un quatrième. Nous étions trois, quand tu es venu parmi nous. — O princesse, ajouta-t-il, en parlant au crapaud nouveau venu, où est cet

infortuné, la dernière victime de la cruelle *Ulin* ?

„ Il va venir, répondit la princesse ; il se tenoit dans le sable, au soleil, à demi assoupi. Je l'ai réveillé : il vient „.

En effet, le dernier crapaud arriva au bout de quelques minutes. Alors ils quittèrent le buisson du cadavre, pour en chercher un autre.

„ Nous pouvons nous arrêter ici, dit le premier à *Misnar*, nous y ferons en sûreté : nous n'y craignons point la dent cruelle du serpent ; car nous sommes sous l'ombre odoriférante du cinnamome.

„ Votre précaution est bonne, dit *Misnar*, & nous vous en sommes obligés. Mais il me tarde d'apprendre l'histoire de votre métamorphose „.



CONTE SEPTIEME.

HISTOIRE

DE MAHOUD.

JE suis fils d'un joaillier de *Dély*, dit le crapaud; mon nom est *Mahoud*. Mon père, près de terminer une vie industrielle & économe, me fit approcher de son lit, & me dit : „O mon fils ! mes jours ont été des jours de travail & de peine. Le succès a couronné toutes mes entreprises. J'ai semé & tu peux recueillir : j'ai amassé & tu peux prodiguer : j'ai travaillé & tu peux jouir de mes travaux. C'est pour toi que je me suis donné tant de peines. J'ai sacrifié ma paix & ma tranquillité pour te mettre dans l'abondance. Je meurs, sûr que mon cher *Mahoud* n'éprouvera jamais la gêne & les misères de la pauvreté. Heureux les pères sages & prévoyans qui voyent la mort en souriant, comme moi, parce qu'ils laissent après eux des enfans assez riches pour n'avoir besoin de personne,,!

Ce furent les dernières paroles que me

Tome XXIX.

Q

dit mon père expirant : elles furent accompagnées de larmes. Il me bénit & rendit l'ame. A peine eut-il les yeux fermés, que j'eus la curiosité d'examiner les immenses richesses qu'il me laissoit.

Transporté de joie, je me hâtai d'ouvrir les coffres & les armoires. J'y trouvai une multitude infinie d'écrits, & plus de richesses qu'il n'en falloit pour satisfaire les desirs d'un jeune homme ardent pour le plaisir. Il y avoit un grand nombre de diamans qui passoient la mesure (1) royale, & plusieurs autres d'un prix inestimable; & de plus, des monceaux d'or & d'argent. Je crus ces richesses inépuisables.

Devenu tout-à-coup le possesseur de tant de biens, je me livrai à l'attrait du plaisir. Ma maison étoit ouverte à tous les jeunes gens du même âge que moi. Nous passions les jours & les nuits dans la joie des festins & dans la débauche. La loi sévère de *Mahomet* n'étoit point observée. Nous buvions, jusqu'à l'ivresse, du vin le plus exquis. Les Houris ne nous manquoient pas. Si elles

(1) Tous les diamans d'une certaine grosseur appartiennent de droit au Mogol. Ceux de ses sujets qui en trouvent de pareils dans les mines, sont obligés de lui en faire hommage.

n'étoient pas auffi pures que celles de *Ma-homet*, au moins elles étoient auffi belles. Lorsque nos verres étoient pleins de vin, nous ne portions point envie aux rivières de lait que le prophète a promises aux fidelles musulmans.

Je vivois ainfi dans la compagnie de ceux pour qui la religion est un objet de raillerie, & qui méprisent les règles de la prudence & de la sobriété. L'heure vint bientôt où ma folle joie se changea en tristesse, & je ne tardai pas à comprendre que toute la prudence d'un père laborieux n'étoit pas capable de préserver un fils méchant du chagrin & de la douleur.

Mes richesses, quelque considérables qu'elles fussent, furent bientôt épuisées. Je vendis tous mes bijoux les uns après les autres. Comme j'en ignorois la valeur, je les donnai à vil prix. Chacun me trompa. Mon étourderie m'exposoit à être la dupe de tout le monde. Mon or & mon argent étoient à mes amis comme à moi. Quand j'eus tout dissipé, j'eus recours à ceux qui m'avoient été le plus attachés, & à qui j'avois tout prodigué. Mais ils furent aussi avares envers moi que j'avois été prodigue pour eux.

Les marchands qui avoient tant gagné avec moi, eurent bien de la peine à me prêter quelques légères sommes d'argent ; ils me les firent redemander peu après ; & quand ils me trouvèrent insolvable , ils eurent la cruauté de se saisir de mes meubles , de mes habits même , & de les faire vendre à l'encan.

Ainsi je fus chassé de chez moi par ceux que j'y avois reçu mille fois à bras ouverts. Ceux que j'avois pressés contre mon sein me rejetèrent comme un chien.

Accablé de remords , abandonné de tout le monde , ne sachant à qui avoir recours , je me couvris de quelques haillons que l'on m'avoit laissés ou donnés par charité , & je m'assis à la porte d'un jeune homme très-riche , & qui me sembloit prodiguer son bien comme j'avois fait moi-même.

Bennaskar (c'est ainsi qu'il se nommoit) le riche & joyeux *Bennaskar* sortit accompagné d'une troupe de jeunes gens , de musiciens & de danseurs. Voyant un pauvre malheureux se plaindre à sa porte, il demanda qui j'étois, ce que j'avois.

Je lui dis que je m'étois livré , comme lui , à toutes sortes de plaisirs , à la danse , à la volupté , à la bonne chère ; mais que

le défaut de prévoyance étoit la cause de ma ruine, & encore plus la confiance indiscrète que j'avois eue en de faux amis qui ne la méritoient pas.

Plusieurs de ses amis m'entendant parler avec tant de liberté, voulurent me chasser de sa présence, en disant qu'un misérable comme moi ne méritoit pas seulement de respirer l'air ni de voir la lumière. *Bennaskar* s'y opposa, & me demanda si l'infidélité de mes amis m'avoit appris à être sincère envers les autres.

Je lui répondis que j'avois toujours été sincère & vrai, même envers ceux qui me trompoient, & que j'aurois mieux aimé mourir que de tromper mes amis.

« Je saurai si vous dites vrai, me répondit *Bennaskar*; soyez mon ami. Dites à mes gens qu'ils vous ouvrent ma garde-robe. Choisissez les habits qui vous conviendront, & vivez avec moi. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de ne rien révéler de ce qui se passera dans ma maison, de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Votre offre gracieuse annonce la générosité de votre cœur, lui dis-je. Mais je ne puis vivre aux dépens de personne sans lui être utile. Donnez-moi le moyen de mériter

ter vos bontés , si vous voulez que je les accepte.

» Vous les mériterez , me répondit *Bennaskar* , si vous êtes sincère avec moi. Il y a long-temps que je cherche un véritable ami , un ami à qui je puisse me confier. Si je le trouve en vous , ce trésor vaut plus que tous mes biens. Ce sera moi qui vous ferai redevable : ce que je ferai pour vous sera plutôt un devoir de reconnoissance qu'un effet de générosité ».

Les amis de *Bennaskar* , rongés d'envie , entourèrent leur protecteur , & lui dirent qu'il pouvoit compter autant de vrais amis qu'il y avoit de personnes autour de lui.

« Non , leur dit le jeune homme , quoique je paroisse aussi étourdi que vous , croyez que toutes mes pensées ne sont pas vaines. Vous n'êtes que de vils flatteurs , plus attachés à la fortune qu'à la personne de celui qui vous fait du bien. Je vous ai tous mis à l'épreuve : je vous ai tous trouvés faux & ingrats. Cet homme que vous méprisez est le seul qui ait refusé mon amitié , à moins qu'il ne pût y répondre par un retour de bons offices. Lui seul mérite mon estime ».

Les amis de *Bennaskar* , frappés de ces

paroles, voulurent renouveler les protestations de leur attachement & de leur sincérité. Il les connoissoit trop bien pour se fier à leurs vains discours : il les fit chasser de chez lui, & , me prenant par la main , il me fit entrer dans un superbe appartement.

Dès que je me vis seul avec lui , je me jetai à ses pieds en disant : « Que mon seigneur ne se fâche point contre son serviteur. Mais j'ignore encore quel service il attend de moi.

» Je vous l'ai dit, reprit *Bennaskar* ; tout ce que je vous demande , c'est de ne rien révéler de tout ce qui se passera dans ma maison , de tout ce que vous y verrez & entendrez.

» Mon seigneur , lui dis-je , de quelle utilité peut être pour vous une telle condescendance , qui peut me coûter cher ? Si je ne parle pas , vos esclaves parleront , & je deviendrai responsable de leur mauvaise foi. Rendez - moi , je vous prie , mes haillons. J'aime mieux ma pauvreté qu'une place où votre maison entière conspireroit contre moi pour me faire perdre votre estime & votre faveur.

» Votre réponse , dit *Bennaskar* , est celle d'un homme prudent ; mais ne craignez

point. Je ne puis vivre sans un ami tel que vous ; & j'espère que ce que vous verrez , aucun autre ne le verra , & conséquemment aucun autre ne peut manquer de sincérité à mon égard ».

Après cette assurance , je ne pus refuser les bontés de *Bennaskar*. Ses esclaves me conduisirent au bain , me lavèrent , me parfumèrent , & me revêtirent des plus riches habits de leur maître.

Bennaskar étoit impatient de me revoir. Quand j'entrai dans son appartement , le jeune homme se hâta de venir au-devant moi ; & , me prenant entre ses bras , il me dit : « Enfin j'ai trouvé un ami , un véritable ami ». — Je répondis , par ce souhait , « que *Mahoud* soit l'ami de ton cœur ».

Bennaskar me fit passer dans un autre appartement , où l'on nous servit un repas délicieux. Il fit venir des musiciennes & des danseuses pour nous amuser pendant le repas.

« Les femmes , dit-il , sont le charme de la vie : j'aime surtout à entendre leur voix douce & flatteuse dans la joie des festins. —

» Dites plutôt , repris-je , que les femmes sont la peste de la vie. Mais , grâce à *Alla* & à son prophète , jusqu'ici *Mahoud* s'est

gardé de leurs pièges ; & en cela , la volonté de son père a été accomplie.

„ Quoi ! dit *Bennaskar* , étonné d'un tel discours , mon ami auroit - il un cœur à l'épreuve des traits de la beauté ? Seroit - il au - dessus des foibleffes de l'humanité ? Alors je l'en estimerois bien davantage ; car celui qui fait commander à l'amour , mérite de gouverner l'univers entier.

„ Non , répondis-je , je ne suis pas insensible. Au contraire , j'ai ressenti vivement les traits de l'amour. L'homme blessé craint la lance & l'épée.

„ Mais , dit *Bennaskar* , ce que vous voyez ici sont des figures ordinaires , dont il est aisé de se défendre. Je vais vous en montrer d'autres auxquelles il n'est pas possible de résister.

„ Ne me les montrez pas , ô *Bennaskar* ! lui dis-je , ne me les montrez pas. Je verrois sans plaisir les sultanes de *Dély* , & celles que vous aimez seroient choquées de mon indifférence. Je ne veux point vous chagriner , dit *Bennaskar* en souriant. Je n'avois dessein que de vous éprouver. Ces danseuses suffisent pour ce moment ; & je ne veux ni faire parade de mes femmes , ni m'en servir pour tourmenter un ami. Je

vois que vous êtes un peu troublé. Allons prendre le frais dans ces allées plantées d'orangers „.

Je passai ainsi quelque temps dans la compagnie de *Bennaskar*. C'étoient , chaque jour , nouvelles fêtes , & nouveaux plaisirs. Nous nous plaissions ensemble ; nous étions très-satisfaits l'un de l'autre.

Il y avoit dix-huit jours que j'étois chez mon ami , sans qu'aucun nuage eût troublé la tranquillité dont nous jouissions sous les auspices de l'amitié. Le dix-neuvième jour au matin , *Bennaskar* m'aborda avec un visage sombre & triste.

“ Qu'avez-vous , ô mon seigneur ! lui dis-je ? Quel chagrin trouble la sérénité de votre ame ? *Mahoud* ne partagera - t - il pas avec vous les biens & les maux , les plaisirs & les peines , les faveurs & les disgraces qu'*Alla* vous envoie ?

„ O *Mahoud* ! me dit *Bennaskar* , ne sommes-nous pas dans la pleine lune ?

Oui , répondis-je en souriant. Mais qu'est-ce que les phases de cet astre inconstant ont de commun avec le bonheur de mon ami ?

„ O *Mahoud* ! répliqua *Bennaskar* en soupirant ; le sort de ton ami dépend du

caprice des étoiles. Je dois mettre cette nuit ton amitié à l'épreuve. Si la sincérité de *Mahoud* se dément, *Bennaskar* est le plus malheureux des hommes. Si ton cœur n'est pas assez fort pour résister à la tentation la plus séduisante ; fuis, ô mon ami ! tandis qu'il en est temps. Mais pourquoi douterois-je de l'amitié de *Mahoud* ? *Mahoud* me fera fidelle. Pourquoi dirois-je ? éloigne-toi, *Mahoud*, éloigne-toi ? Si tu me fuis, où trouverai-je ton semblable ? Et cependant je sens que je ne puis vivre sans un ami en qui je puisse me confier.

„ Soyez tranquille, *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton ferme, soyez tranquille : *Mahoud* peut être malheureux ; mais il ne sera ni injuste, ni perfide. Quelle est donc cette épreuve terrible qui vous fait trembler pour la fidélité de votre ami ?

„ Sans doute ; dit-il, *Mahoud* ne mérite aucun soupçon. Attendons le coucher du soleil, jusqu'à ce que nous voyions la lumière étincelante des étoiles.

Bennaskar alla au bain, & se fit habiller magnifiquement. Il m'ordonna d'en faire autant.

Je lui obéis. Nous nous retrouvâmes bientôt ensemble dans le fallon.

„ Hélas ! dit *Bennaskar* en me voyant , comment prier mon ami de prendre l'image de la laideur , & de la porter quelques heures „ ?

„ Comment , répliquai-je ! quelle image de laideur dois-je porter ? *Mahoud* est toujours semblable à lui-même : mettez votre ami à une plus forte épreuve „.

Alors *Bennaskar* me présentant un petit pot d'onguent noir avec un pinceau , me dit : “ Il faut que *Mahoud* souffre que je déguise sa couleur avec cet onguent. Il doit faire cette nuit le personnage d'un esclave noir.

» N'est-ce que cela , repris-je ? donnez-moi ce pinceau , & me faites un habit d'esclave. Une telle épreuve ne méritoit pas tant de frayeurs de votre part.

» L'habit est prêt , dit *Bennaskar* , tout est préparé. Mais vous ne pourriez pas vous déguiser ici , sans que mes esclaves s'en aperçussent. Attendons la nuit , & alors *Bennaskar* se reposera sur l'amitié de *Mahoud* ».

On nous servit un magnifique festin. Je mangeai de bon appétit. *Bennaskar* étoit pensif , & ne sembloit prendre aucun goût à ce qu'on lui servoit.

Je fis ce que je pus pour le tirer de

sa mélancolie. Je plaifantai fur fes vaines frayeurs : je me mis à chanter & à rire devant lui. Je fis venir fa mufique ordinaire avec fes danfeufes , pour le distraire des penfées chagrinantes qui l'occupoient. *Bennaskar* refta muet : rien ne put l'égayer.

Le repas & la mufique furent prolongés jufqu'à la nuit. Alors *Bennaskar* commanda aux efclaves de fe retirer. Il prit une lampe , & me conduifit par une multitude d'appartemens qui m'étoient inconnus.

» *Mahoud* , dit-il , lorsque nous eûmes fait plufieurs tours & détours dans fon vaste palais : *Mahoud* n'a jamais vu les merveilles de ces lieux.

» Il eft vrai , répondis-je , & je m'eftime heureux d'admirer aujourd'hui les richesses de mon feigneur. Mais je n'avois point follicité cette grâce. *Mahoud* refpectoit affez les fecrets de fon ami , pour ne pas défirer de les favoir ».

Nous arrivâmes dans une petite chambre voûtée , au milieu de laquelle pendoit une lampe que *Bennaskar* alluma. Puis il éteignit celle qu'il tenoit en main.

» *Mahoud* , me dit-il , entrez dans ce cabinet que vous voyez devant vous ; prenez-y un habit d'efclave que vous y trouverez , &

peignez-vous le visage & les mains avec cet onguent noir ».

Je fis d'abord ce que *Bennaskar* me dit ; & bientôt je représentai un esclave noir.

» Mon cher *Mahoud*, reprit *Bennaskar* en me voyant : te voilà parfaitement bien déguisé. A présent obéis-moi en silence : sois comme un muet devant son maître ».

Je lui fis une profonde inclination, & les gestes dont se sert un muet pour marquer sa soumission à son maître. *Bennaskar* sourit.

» *Mahoud*, dit-il, prends & lève cet anneau de fer qui est attaché au milieu du plancher ».

Je prends l'anneau, & j'aperçois une femme d'une grande beauté à moitié enterrée.

Frappé de cette apparition, je reculai de frayeur, & pensai tomber en arrière. *Bennaskar* me donna un coup de chabouc (1), qu'il tira de dessous sa robe, en me disant : » Si tu bronches, je te traiterai en esclave ».

Quoiqu'irrité du coup que je venois de recevoir, je me ressouvins de ma promesse, & revins à la trappe.

Esclave, continua *Bennaskar*, achève de déterrer cette femme ; tu trouveras la bêche & la pelle dans le caveau.

(1) C'est un grand fer.

Je descendis, pris les instrumens, & me mis à travailler. Mais ni la crainte, ni le travail ne purent m'empêcher de jeter des regards fréquens sur l'aimable femme que je déterminois, & qui, quoiqu'elle semblât morte, avoit toute la beauté d'une nymphe en fanté.

Quand j'eus ôté toute la terre qui la couvroit, ce que je fis avec complaisance, découvrant chaque fois de nouveaux appas, il me donna une petite fiole d'une liqueur bleue, dont il m'ordonna de répandre quelques gouttes sur les lèvres de la femme morte, quand il seroit entré dans le cabinet voisin.

Quand *Bennaskar* fut retiré, je pris la fiole, en versai quelques gouttes sur les lèvres vermeilles de l'aimable morte, avec un pressentiment de ce qui arriva.

Aussitôt elle ressuscita; ses yeux s'ouvrirent; & portant ses regards de côté & d'autre, elle fut effrayée en me voyant. Elle s'écria : « O *Alla* ! défends-moi de ce monstre ».

En même temps *Bennaskar*, sans se montrer, dit du cabinet où il étoit caché.

» *Hemjunah*, êtes-vous disposée à faire la volonté de *Bennaskar*, ou userons-nous

encore de la voie des enchantemens pour dompter votre obstination ? Quoique *Macoma* ne me permette pas de vous voir sans vous priver de l'usage de vos sens , & moi de mes désirs , cependant *Ulin* vous soumettra à sa volonté puissante.

„ Infâme , répondit la belle étrangère , je ne crains point le pouvoir de ta magie. *Macoma* ne me trompe point : tu ne peux avoir aucun empire sur moi , sans mon consentement. *Mahomet* , qui permet que je sois pendant quelque temps le jouet de tes prestiges , me délivrera enfin de tes mains barbares.

„ Puisque tu persistes , reprit *Bennaskar* , il faut essayer le fouet dans la contrainte. Esclave , qu'on donne cinquante coups de fouet à cette femme obstinée & rebelle „.

Je pris le chabouc , & me mis en devoir d'accomplir l'ordre sévère de *Bennaskar* , maudissant intérieurement la promesse que je lui avois faite. Je l'avois faite à un ami & non pas à un monstre.

Dès que la belle *Hénjunah* sentit le fouet , elle remplit la voûte de ses cris. Chaque coup que je lui donnois m'étoit aussi sensible qu'à elle-même. J'en modérais la violence. Les larmes couloient de mes yeux , & je

souhaitois ardemment d'être délivré de cette tâche cruelle. Je m'estimai heureux, lorsque le nombre de cinquante fut rempli.

„ Eh bien ! dit alors *Bennaskar*, toujours enfermé dans le cabinet, que pense à présent *Hemjunah* ? Est-elle déterminée à se rendre à mes desirs ?

„ Rien n'est moins propre à gagner l'affection d'une femme que la barbarie, reprit foiblement *Hemjunah*. Que je meure plutôt que de consentir jamais à appartenir au vil & cruel *Bennaskar* !

„ Meurs donc, dit-il avec fureur en sortant du cabinet ; meurs, & que *Macoma* te voie rentrer dans la terre d'où je t'avois fait tirer „.

En effet, dès que *Bennaskar* parut aux yeux de *Hemjunah*, elle perdit tout sentiment, tout mouvement ; un bruit souterrain se fit entendre. Un nain sortit de la trappe, se saisit du corps de *Hemjunah*, & le remit dans la terre. La trappe se referma avec un bruit qui fit retentir la voûte.

Bennaskar me dit alors de le suivre. Il me conduisit au bain, & me dit de me laver sur-tout les mains & le visage, de reprendre mes vêtemens ordinaires, & de revenir dans le salon.

J'étois si stupéfait de ce que je venois de voir que je savois à peine ce que je faisois. Cependant, quand je fus seul au bain, je tâchai de me remettre de mon étonnement. Mais la réflexion augmentoit ma surprise & mon inquiétude, au lieu de les diminuer. Tantôt je voulois aller trouver le Cadi, & lui déclarer l'horrible aventure dont j'avois été témoin. Un moment après j'avois honte de moi-même, & cependant je n'osois violer le secret que j'avois promis de garder. „ *Bennaskar*, disois-je en moi-même, m'a semblé un ange pendant près d'un mois. Ce dernier trait le perd dans mon esprit. Cette nuit me l'a montré sous l'image d'un monstre. Comment accorder ces apparences contraires? Le plus tendre & le meilleur des amis peut-il être en même temps le plus féroce & le plus méchant des hommes? Seroit-il victime de quelqu'enchantement? Le *Bennaskar* de cette horrible nuit est-il bien le même d'hier & des jours précédens? Quelqu'esprit méchant a-t-il pris sa figure pour le perdre? Mais non, je cherche en vain à excuser la plus affreuse cruauté exercée sur la plus belle des femmes. Quelle horrible scène j'ai vue! Que dis-je? j'ai été forcé d'en être l'acteur! Combien mon

cœur étoit attendri ! Combien elle a détesté les mains barbares qui exécutoient les ordres cruels de son tyran ! Ai-je bien pu me prêter à cet indigne ministère ? Tourmenter une innocente qui appeloit *Alla* à son secours ? Quoi ! j'ai osé servir la férocité d'un monstre , contre une femme sans défense , & je diffère d'instruire le Cadi de ce qui se passe dans cette maison d'enchantement ,.

Je pris la résolution d'instruire d'abord le cadi des fortilèges & des enchantemens de *Bennaskar*.

Je sortis du bain , repris mes vêtemens ; & m'avançai vers la porte. „ Mais , dis-je en moi-même , que vais-je faire ? A quoi aboutira cette démarche ? Je violerai ma foi , sans servir la pauvre infortunée qui excite ma pitié. *Bennaskar* m'attend dans le salon. Lorsqu'il me verra sortir , il aura quelque soupçon , & par le pouvoir de son art , il saura cacher la belle *Hemjunah* aux yeux du Cadi. Il y a un mois que je suis avec *Bennaskar* ; & je n'avois pas encore vu la chambre affreuse où s'est passée cette sanglante exécution. Il a été obligé lui-même de me suivre. Personne que lui ne connoît ces lieux souterrains. D'ailleurs , il s'est plaint lui-même du retour de la pleine lune. Il

s'est levé accablé de tristesse & de chagrin. Non, il ne prend point plaisir à faire souffrir l'innocent. C'est pour moi un mystère que je ne comprends pas. Je retournerai donc vers mon ami avec un visage serein, & je ne témoignerai rien de l'inquiétude qui m'agite „.

Bennaskar vint au-devant de moi.

“ D'où vient *Mahoud*, demanda-t-il avec empressement ?

„ Je fors du bain, répondis-je, & je viens rejoindre mon ami *Bennaskar*.

„ Oui, *Bennaskar* est votre ami, reprit-il; mais *Mahoud* est-il sincère, me fera-t-il toujours fidelle „ ?

Ces paroles m'embarrassèrent. Le souvenir de la nuit me fit hésiter un moment. Cependant n'osant répondre autrement, je lui dis : “ Pourquoi douteriez-vous de la sincérité de mon cœur ?

„ *Mahoud* m'est donc fidelle, répliqua-t-il avec une exclamation qui marquoit ses soupçons ?

„ Oui, répondis-je à contre cœur ; *Mahoud* vous est fidelle.

„ Je le veux croire, continua *Bennaskar*, mais mon ami n'a-t-il pas été surpris de la scène dont il vient d'être témoin ? Il a dû

l'être. Néanmoins, garde-toi de me demander aucune explication, ou de révéler ce secret. —

„ Vous doutez donc de ma fidélité ; répondis-je. Autrement vous ne feriez aucune difficulté de m'expliquer cette scène étrange. Qui peut garder un secret, en peut bien garder deux.

„ Il n'y a qu'un mois que tu es mon ami ; me dit *Bennaskar*, & tu voudrais être admis dans la confiance de tous mes secrets. Jeune homme inconfidéré, prends garde de te brûler les aîles au soleil, en volant au-dessus des plus hautes montagnes. Un ami bien éprouvé est le trésor qui charme *Bennaskar* ; mais la malédiction & la mort sont le partage de ses ennemis „.

En achevant ces mots, *Bennaskar* me jeta un regard sévère, & me quitta brusquement. Je me retirai dans mon appartement, fort irrésolu sur le parti que j'avois à prendre.

En regardant de côté & d'autre dans ma chambre, j'aperçus un petit livre ouvert sur une espèce de pupitre, devant la lampe allumée. C'étoit le koran de notre sainte loi.

N'ayant pas envie de dormir, je me mis à lire à l'endroit ouvert. C'étoit le chapitre où il est parlé de la vache sainte. Il me

sembla voir le nom de *Mahoud* écrit dans le livre sacré.

Cette merveille me surprit. Je regardai avec une nouvelle attention. Je lus distinctement ces mots :

Mahoud ! Mahoud ! Mahoud ! *Il y a beaucoup de bien dans le monde , mais il y a encore plus de mal. Le bien est un don d'Alla , le mal est l'ouvrage de ses créatures. Parce que l'homme a péché , & qu'il marche dans les ténèbres de l'ignorance , la méchanceté des génies malfaisans , & la puissance des enchantemens triomphent de la sagesse des justes. A ce moment , Mahoud est dans la maison d'un magicien , auquel il s'est malheureusement lié par des engagemens d'honneur. Manquer à sa parole , c'est bassesse ; la tenir , c'est un crime. Quand les hommes s'abandonnent au mal , ils deviennent soumis au pouvoir des mauvais génies : alors nous autres , les protecteurs du genre-humain , nous ne pouvons plus ni nous intéresser en leur faveur , ni leur prêter notre secours contre les dangers qu'ils courent , qu'à proportion de leurs remords. Son ame facile , trompée par la profonde dissimulation de Bennaskar , s'est laissée prendre aux pièges qu'il lui tendoit ; la voix de sa bouche a reçu ta prudence. Tu as promis à tout*

événement, de ne point révéler les secrets de sa maison, & par cette promesse imprudente tu t'es associé, sans le vouloir, à la méchanceté de ton faux ami. Mais l'homme attaché au service d'Alla par une loi inviolable & immuable peut-il disposer de lui-même contre la volonté de son auteur ? Le vermisseau qui rampe sur la terre osera-t-il se revolter contre la main qui l'a formé ? Si Mahoud, en promettant de ne rien dire de ce qui se passeroit dans la maison de Bennaskar, en avoit excepté tout ce que la loi de Mahomet lui ordonnoit de révéler, il eût agi prudemment. Celui qui marche dans les ténèbres tombera infailliblement dans le précipice qu'il ne voit pas. A ces mots, reconnois le génie Macoma qui emprunte la ressemblance du koran pour t'instruire. Je vois les maux qui t'attendent, si tu entreprends de délivrer la princesse de Cassimir ; & cependant cette entreprise est le seul moyen qui te reste pour secouer le joug de la cruauté & de l'oppression. Choisis donc : si ton cœur se sent ému de compassion pour l'innocence opprimée, prépare-toi à souffrir pour la cause de la vérité & de la vertu, prends dans ton sein ce livre qui pourra te faire voir la princesse toutes les fois que tu voudras ; sinon, sois toujours l'esclave de l'ennemi du prophète.

Je voulus continuer de lire ; mais je ne vis plus rien d'écrit. Je résolus sur le champ de prendre la défense de la princesse , & de faire tout au monde pour la délivrer , quoiqu'il dût m'en coûter. Je mis le livre sur ma poitrine , je pris la lampe dans ma main , & vins dans le fallon , ne doutant pas que *Bennaskar* ne se fût retiré dans son sérail.

Je m'engageai dans différens appartemens que je reconnus pour être ceux par lesquels j'avois déjà passé. Je me trouvai bientôt dans la petite chambre voûtée.

Je levai vite la trappe , je touchai la princesse *Hemjunah* avec le livre , ne songeant qu'aux moyens de la tirer de cette horrible prison.

La princesse s'éveilla au toucher du livre. Dès qu'elle me vit , elle jeta un grand cri qui m'alarma. Je craignois qu'elle n'éveillât *Bennaskar* , ou quelqu'un de ses esclaves.

Je lui dis pour la rassurer , que j'étois envoyé par le génie *Macoma* , pour la délivrer ; que je détestois l'horrible cruauté avec laquelle je l'avois traitée la nuit précédente.

« Vous , l'envoyé du génie *Macoma* , me dit-elle , en soupirant & criant par intervalle ? Vos paroles décèlent la fausseté de votre cœur. Je ne vous ai jamais vu , à moins que

que vous ne soyez le magicien *Bennaskar* déguisé sous une apparence étrangère, ainsi que je le soupçonne. Quoiqu'il en soit, homme vil, monstre implacable, tes ruses n'auront pas plus de pouvoir que ta cruauté. Rien n'est capable de me faire consentir à ce que tu exiges de moi. Je persisterai éternellement dans ma haine contre un monstre tel que *Bennaskar* : je suis sûre qu'il ne peut ni me détruire, ni me déshonorer sans mon consentement.

» Adorable *Henjunah*, divine princesse, lui dis-je en me jetant à ses pieds, je vous conjure de m'écouter un instant. Je ne suis ni *Bennaskar*, ni un de ses esclaves. Je suis le fidelle serviteur du génie *Macoma*. C'est lui qui m'a envoyé vers vous, qui m'a donné ce livre dont l'attouchement vous a rappelé à la vie. C'est lui qui m'ordonne de tenter votre délivrance, & vous me voyez disposé à mettre tout en œuvre pour vous tirer de ce palais enchanté. Il est vrai, vous ne m'avez jamais vu sous mes traits, & dans mon caractère naturel. Mais c'étoit moi que *Bennaskar* a conduit ici la nuit dernière sous la figure & avec les habits d'un esclave, & j'ai été forcé par un serment téméraire à exécuter ses ordres barbares.

O charmante princesse ! pardonnez un crime involontaire.

» Un crime involontaire , reprit la belle *Hemjunah* ? Je reconnois à ton discours ta noirceur & ta perfidie. En supposant ton récit vrai , quel serment peut autoriser une mauvaise action , un emportement féroce ? Ne devois-tu pas t'exposer à toutes sortes de hasards , plutôt que de faire souffrir cruellement une fille innocente ? Si tu es réellement le serviteur fidelle du génie *Macoma*, comme tu le dis , je le saurai à cette marque. Sors à ce moment de la maison de *Bennaskar*, & va instruire le Cadi de ses cruautés & de ses enchantemens.

» O ma princesse ! lui dis-je , laissez-moi plutôt vous tirer de ce tombeau affreux. Nous pouvons fuir sans être apperçus.

» C'est ce que tu ne peux faire , à moins que tu ne sois le cruel *Bennaskar* , comme je le soupçonne encore. Je ne puis sortir de ce caveau que par son ordre. Insensée que je suis , continua-t-elle en versant un torrent de larmes , quelle folie d'écouter les impostures d'un homme tel que toi !

» O aimable *Hemjunah* ! répliquai-je , puisque vous espérez quelque succès de la démarche que vous m'ordonnez , je vais dès

ce moment instruire le Cadi de votre état & de la cruauté de votre persécuteur ».

J'avois été jusqu'alors prosterné devant le tombeau de la belle *Hemjunah* ; quand je me levai pour exécuter ma pieuse résolution, j'aperçus *Bennaskar* qui marchoit dans l'appartement voisin.

Il entra dans la chambre voûtée. A sa vue, la princesse jeta un grand cri, & resta sans mouvement. Je pensai m'évanouir de frayeur. Quoique mes intentions fussent droites & pures, la présence d'un enchanteur me glaça d'effroi ; je me rappelai la promesse que je lui avois faite, & que j'allois violer. Je m'attendois à éprouver la force de son pouvoir magique.

Je me couvris le visage de mes mains, n'osant lever les yeux. Ma frayeur fut bientôt calmée. *Bennaskar* se jeta à mes pieds. Je fus surpris ; mais je ne doutai pas alors que le génie *Macoma* ne me protégeât, & j'attribuai l'humiliation du magicien à un pouvoir supérieur.

« O *Mahoud* ! me dit *Bennaskar*, pardonne à un malheureux qui t'a trompé, qui t'a offensé.

« Si tu veux que je te pardonne, lui répondis-je, cesse de persécuter la princesse de

Cassimir : mets-la en liberté ; car tandis qu'elle restera dans la terre , tes prières seront inutiles.

» O *Mahoud* ! reprit-il , ô l'ami de mon cœur , le confident de mes secrets ! quoique tu n'aies point ressenti le pouvoir de l'amour , aies pitié de ceux qu'il captive. Si l'aimable princesse de *Cassimir* connoissoit la pureté de mon cœur , si . . . —

» Envoyé de *Macoma* , s'écria la princesse en interrompant *Bennaskar* , n'écoute point le traître avant qu'il m'ait mise en liberté. Il m'a trompée. Profite de mon erreur , tu seras soumis à son pouvoir , si l'esprit de prudence ne t'éclaire & ne te dirige ,.

Alors *Bennaskar* se leva brusquement ; & , se découvrant la poitrine , il me dit : « Frappe , *Mahoud* , finis mes tourmens , & les malheurs de *Hemjunah* ; car *Bennaskar* sent qu'il ne peut renoncer au trésor de son cœur.

» Il ne m'est pas permis de t'ôter la vie , répondis-je ; mais je te livrerai au pouvoir du cadi , qui tient sur la terre la place du grand *Alla* , pour punir les méchants qui oppriment l'innocence ,.

La princesse de *Cassimir* me demanda alors le livre du génie *Macoma* , afin qu'il lui servît

de défense contre les insultes & les embûches du cruel *Bennaskar*.

« Sa demande me parut si raisonnable , que je ne pus la refuser , je lui remis sur le champ le livre du génie protecteur , ».

Lorsque je quittai la chambre voûtée , accompagné de *Bennaskar* , il me conjura de ne pas perdre un ami qui avoit eu tant de confiance en moi. Je lui dis qu'il étoit juste d'obéir à *Alla* préférablement à l'homme.

Je me présentai à la porte du cadi. Il étoit nuit. Ses officiers me dirent que je ne pouvons pas lui parler à cette heure. Je leur appris le sujet de ma visite nocturne. Quand ils furent que j'avois en ma puissance le magicien barbare qui avoit enlevé la princesse de *Cassimir* , ils allèrent avertir le cadi. Ce vigilant magistrat se leva en hâte , & me suivit avec une forte garde à la maison de *Bennaskar*.

Le magicien nous attendoit à sa porte , avec une lampe en main. Son assurance me surprit , & me fit craindre le pouvoir de son art. Mais dès que le cadi entra , *Bennaskar* se jeta à ses pieds , confessant son crime , & demandant pardon.

Le cadi ordonna aux gardes de se saisir de sa personne , & dit à *Bennaskar* de nous

conduire dans l'appartement où il retenoit la princesse captive.

Bennaskar obeit. En traversant les différens appartemens qui conduisoient à la chambre voûtée, il me dit : « *Mahoud*, vous savez que le corps de la princesse *Hemjunah* est à moitié enseveli dans la terre, sans être couvert. Obtenez du cadi qu'il nous permette d'aller seuls la tirer de cet état, afin de lui épargner la peine de paroître ainsi devant lui. De mon côté, la vue de mes péchés me fait horreur, le remords m'accable, & je veux sincèrement délivrer cette princesse innocente.

„ Si vous me promettez, lui dis-je, de tirer la princesse de cet horrible tombeau, je tâcherai d'obtenir du cadi ce que vous me demandez. Autrement, je veux que tout le monde soit témoin de votre malice détestable.

„ O mon ami ! répartit *Bennaskar*, ne me faites plus de reproches ; mon cœur m'en fait assez. Oui, *Mahoud*, je vous le promets ; je tirerai la princesse de cet état cruel, comme vous le désirez. Je ne me repose plus que sur la bonté & la pitié du cadi. Je n'implorerai plus désormais la puis-

sance des mauvais *génies*. Soyez en sûr ; je renonce à leurs enchantemens „.

Je croyois le repentir de *Bennaskar* sincère , & je m'en réjouissois. Je priai donc le cadi qu'il nous permît de le dévancer dans la chambre voûtée , pour délivrer la princesse de l'enchantement auquel elle étoit soumise.

Le cadi consentit à ma demande. En même temps il ordonna à ses gardes de rester à l'entrée de l'appartement , tandis que j'y ferois avec *Bennaskar*.

Dès que nous fûmes entrés , le magicien me prit par les cheveux , m'entraîna brusquement dans le cabinet , & ferma la porte sur nous.

» Perfide , me dit-il , reçois la juste récompense de ton parjure ». Sans me donner le temps de répondre , il me cracha au visage , me renversa par terre , me foula sous ses pieds , & s'enfuit en fermant la porte du cabinet.

Je fus quelques minutes sans mouvement , étourdi de ma chute , du traitement indigne que je venois de recevoir , & encore plus des suites que j'en appréhendois. Je me levai enfin , j'ouvris la porte , mais je ne vis

plus, ni la princesse de *Cassimir*, ni le cruel *Bennaskar*. Ma surprise fut extrême.

Cependant le cadi & ses gardes, impatiens d'attendre si long-temps, entrèrent dans la chambre. Le cadi me fit saisir par ses soldats, en me disant : « Malheureux, où est la princesse ? Où est celui qui nous a révélé ta méchanceté.

» O comble du malheur ! m'écriai-je, ô désespoir » ! Je m'aperçus que ma voix étoit comme la voix de *Bennaskar*. Je regardai mes vêtemens : c'étoient ceux du magicien. En un mot, je ne pouvois plus douter que, pour me punir de lui avoir manqué de foi, il ne m'eût donné ses traits & sa figure.

Je tombai aux pieds du cadi, en le suppliant de m'écouter un moment. Je lui racontai toute mon aventure depuis que j'étois entré dans la maison de *Bennaskar*, jusqu'à l'instant présent. Il traita mon discours de fable. Ses gardes en rirent. Néanmoins, après un moment de réflexion, il me regarda fixement, & m'ordonna de délivrer la princesse & mon ami de l'enchantement où je les retenois.

J'eus beau attester le ciel de la vérité de mes paroles. Le cadi, indigné de mon obs-

tion prétendue , me fit donner cent coups de chabouc par ses gardes.

Pour comble d'infortune , *Bennaskar* m'apparut au bout de la chambre. Je criai : » Le voilà , le traître qui me fait si cruellement souffrir » ! — Le cadi regarde de tous côtés ; & , ne voyant personne , il s'imagina que je me moquois de lui. Il me fit encore donner une centaine de coups de fouet.

Accablé de désespoir , & succombant à la violence d'un tel châtiment , je tombai par terre , presque sans vie. Les gardes me trainèrent en prison. On me mit dans un cachot profond & obscur , où l'on me chargea de chaînes.

Dès le lendemain , je reparus devant le cadi , dans la salle publique de justice. On me fit mon procès. Je fus condamné à être brûlé vif le jour suivant , à moins que je ne délivrasse avant ce temps la princesse de *Cassimir* & *Mahoud*.

Il eût été inutile de répéter mes protestations. Quand j'aurois juré mille & mille fois par *Alla* , que j'étois le véritable *Mahoud* , & que tout ce que je souffrois étoit un effet des enchantemens de *Bennaskar* , on étoit déterminé à ne pas me croire. Je pris donc le parti de ne rien répondre. Mon

silence fut mal interprété. On l'attribua à une obstination indomptable. Pour me faire parler, on ordonna aux bourreaux de me donner une bastonnade de cinq cent coups. Alors, je priai le cadi de considérer si j'avois quelque chose à répliquer dans la situation où je me trouvois. « Mon histoire est vraie dans toutes les circonstances, ajoutai-je, je souffre pour la promesse téméraire que je fis à *Bennaskar* ; je dois me soumettre avec résignation à la rigueur de mon sort ,»

Le cadi outré, me fit reconduire au cachot. On dressa un bûcher sur le marché public, & l'on prépara tout pour me faire brûler le lendemain en présence de tout le peuple.

Je passai une nuit cruelle. Je souhaitois que le soleil ne se levât plus jamais. Vain souhait ! Cette nuit affreuse ne me parut qu'un moment. Les étoiles disparurent, comme à l'ordinaire, en présence du jour, & je vis approcher le moment de mon exécution.

La prison étoit entourée d'une foule de peuple répandu dans toutes les rues des environs, jusqu'à la place où étoit dressé le bûcher. Quand je passai, les uns m'accabloient d'injures, les autres me crachoient au visage; quelques-uns même me lapidèrent.

En avançant vers le bûcher, j'aperçus le

cadi & ses officiers assis sur une espèce d'amphithéâtre couvert, qu'on avoit élevé devant le bûcher. Il me fit venir devant lui , & me dit.

„ Infâme magicien , je veux bien encore te laisser maître de ton sort : rends la princesse & ton ami que tu caches par le pouvoir de ton art, ou la sentence que la loi porte contre toi & tes semblables va être exécutée dans toute sa rigueur.

„ O cadi , ô mon juge ! lui dis-je , puisque vous ne voulez pas croire ce que je vous ai dit , faites-moi au moins savoir qui m'a dénoncé à votre tribunal , qui m'accuse de magie ou de forcellerie ? Ne suis-je pas *Bennaskar* , riche marchand de *Dély* ? Où sont ceux qui osent s'élever contre moi & me calomnier ? Vous êtes venu cette nuit dans ma maison. Vous vous êtes saisi de ma personne. Vous m'avez fait conduire en prison , & jeter dans un cachot où l'on m'a traité comme un vil esclave. Vous me condamnez à être brûlé vif : tout cela sans témoin , sans aucune preuve du crime dont vous me punissez. C'est pourquoi , ô cadi ! j'en appelle à l'équité du sultan de l'orient , & j'espère que mes concitoyens ne permet-

tront pas qu'on m'exécute ainsi , sans avoir constaté mon crime.

„ Jeune homme , répliqua le cadi, votre appel n'est pas nécessaire. Je suis bien éloigné de condamner , sans raison valable , aucun des habitans de *Dély*. Vous auriez raison de vous plaindre , & je serois le premier à vous écouter , si vos propres paroles ne vous condamnoient pas elles-mêmes. Hier vous protestiez que vous n'étiez pas *Bennaskar* ; aujourd'hui vous dites que vous l'êtes. Vous voilà convaincu de fausseté par votre propre bouche. Si vous n'étiez pas un magicien , qu'aviez-vous besoin de nier hier que vous étiez le marchand *Bennaskar* , ?

Le peuple applaudit au discours du juge. Chacun cria que j'étois un magicien , & que je méritois le feu.

Les gardes me lièrent sur le bûcher avec les chaînes que j'avois toujours portées aux pieds & aux mains , depuis le moment que j'avois été pris. Le peuple jeta un grand cri de joie. On mit le feu au bûcher : bientôt la fumée & la flamme enveloppèrent le malheureux *Mahoud*.

En un moment , je ne vis plus ni le ciel ni la foule du peuple qui remplissoit la place :

mais je me trouvai au centre du bûcher sous la forme d'un crapaud. Je tâchai de sortir du milieu des flammes. Je me traînai avec quelque peine sous une pierre de la rue.

Le peuple resta sur la place jusqu'à ce que le bûcher fut entièrement consumé. On porta les cendres hors de la ville, où on les jeta au vent. Je restai sous la pierre jusqu'à la nuit.

J'avois dessein de sortir de la ville dès qu'il feroit assez sombre pour le faire en sûreté. Mais le sommeil vint sur moi, au temps où les animaux se retirent pour reposer; & en m'éveillant je me trouvai dans cette forêt, où je vivois depuis un mois, lorsque je fis la rencontre de ces deux compagnons de ma solitude & de mon malheur.

» Vos aventures sont surprenantes, ô *Mahoud*! dit le sultan de l'*Inde*; elles nous apprennent combien la prudence nous est nécessaire, à nous qui sommes enveloppés dans le même malheur que vous. Je vois que nos maux, à l'un & à l'autre, viennent d'un défaut de confiance en la protection d'*Alla*. Je dois avouer que cet être tout-puissant est toujours prêt à secourir ceux qui ne se manquent point à eux mêmes.

» Mais, ô *Mahoud*! souffrez que je vous fasse part de mon inquiétude. Qu'est devenue

la belle *Hemjunah*, princesse de *Cassimir*. Ne vous étonnez pas de ma demande, ce nom rappelle à mon esprit des idées qui ne s'effaceront jamais. Comment une si aimable personne, une princesse si belle & si innocente, a-t-elle pu être soumise au pouvoir d'un enchanteur ? Mais dois-je m'en étonner, moi qui éprouve le même sort ? Sûrement, notre compagnon, que vous décorez du titre de princesse, ne peut pas être la fille de *Zebenezer*, sultan de *Cassimir*.

» C'est elle-même, répondit *Mahoud* : elle a été métamorphosée comme nous ; cet autre que vous voyez à ma droite, est *Horam*, le visir favori de *Misnar*, sultan de *Dély*.

» Quoi ! s'écria *Misnar* transporté d'étonnement, quoi ! mon fidelle *Horam* partage mes malheurs. *Misnar* est donc comme la feuille de l'automne, ou comme la plume que le vent emporte ».

Horam, apprenant qu'il étoit en présence de son seigneur, le sultan de *Dély*, lui témoigna son respect autant que sa forme hideuse put le lui permettre : *Mahoud* imita l'exemple du visir.

Misnar se tournant vers la princesse de *Cassimir*, lui dit d'un ton obligeant :

» O princesse ! quel accident étrange , quel enchantement cruel a pu vous faire perdre la plus belle des formes , pour vous donner celle d'un vil reptile ? Souffrez que je vous demande le récit de vos malheurs depuis que vous avez quitté la cour de *Zebenezzer* votre illustre père. Agréez mes vœux pour votre délivrance. Mon bras est trop foible pour travailler à votre rétablissement & au mien.

» Très - magnifique sultan , répondit la princesse *Hemjunah* , j'obéirai à vos ordres , quelque douloureux que me soit le souvenir de mes malheurs. Mon indiscretion me couvrira de honte : cependant je satisferai votre curiosité.

Non , princesse , reprit le sultan : c'est assez de confesser nos fautes à la face du ciel. Celui qui prend plaisir au récit des peines d'autrui est le plus lâche des enfans de la terre.

» Je remercie *Alla* , dit la princesse , de ce que mon indiscretion n'a pas été telle que le sultan de *Dély* semble la soupçonner. Mon malheur vient d'une foiblesse commune aux jeunes personnes de mon sexe. Il y en a peu qui en soient exemptes.

» Plus un diamant a d'éclat , reprit *Mis-*

nar, plus le moindre défaut, s'il en a, est apparent. De même, le roseau le plus foible est celui qui cède le plus aisément à l'impression de l'air. Votre sexe a une délicatesse, un éclat qui fait paroître la moindre faute, quelque légère qu'elle soit. Je ne doute pas que l'extrême sagesse de la princesse de *Cassimir*, & sa profonde modestie, ne lui fassent regarder comme un crime ce que tout le monde mettroit au nombre des perfections.

» O sultan ! dit *Hemjunah*, l'excès de votre indulgence ne diminuera point ma faute à mes yeux ; & mon silence pour la grossir aux vôtres. Souffrez donc que je vous raconte mon histoire, de peur que mon crime tenu caché & secret, ne soit jugé plus grand que lorsque je le révélerai ».

Tandis que la princesse parloit, un Dervis, courbé sous le poids des ans & des infirmités, parut dans l'épaisseur de la forêt.

Horam, se remettant d'abord les traits du saint homme, dit au sultan : « Magnifique seigneur, voilà *Shemshelnar*, le plus saint des adorateurs d'*Alla*, le plus pieux des habitans de l'Asie.

», Je ne me remets pas ses traits, dit *Misnar* ; venoit-il à l'assemblée du Divan ?

„ Non , glorieux sultan , répondit *Horam* , son grand âge l'en empêchoit ,.

Shemshelnar approcha de l'endroit où étoient les quatre crapauds. Il se prosterna devant *Misnar* , & dit :

“ Que le prince de l'*Inde* ne soit pas surpris que *Shemshelnar* , son esclave , le reconnoisse sous la forme que lui a donné le pouvoir d'un enchanteur. O sultan ! je n'ignore aucun des maux qui t'accablent. Je les avois prévus , quoique je ne pusse assister à ton conseil. Je priois pour toi dans le secret de ma solitude. Je conjurois celui qui est plus fort que la fureur des méchants , de détourner de toi les maux dont ils te menaçoient. *Alla* a exaucé ma prière. Il m'a vu prosterné dans ma cellule , & il m'a envoyé le génie *Bahoudi* , qui m'a ordonné de te chercher dans la forêt de *Tarapajan* , où ta nouvelle forme te forçoit de ramper.

„ J'ai dit à *Bahoudi* : O génie ! comment puis - je accomplir tes ordres ? Mes pieds refusent de me porter. Les infirmités m'accablent.

„ Va , reprit *Bahoudi* , en me touchant du bout du doigt. Le ciel t'envoie la force nécessaire pour exécuter ce qu'il t'ordonne. La forcière *Ulin* a métamorphosé ton prince

en le plus hideux reptile de la terre : ce qui ne doit point t'étonner ; car tel est le destin des hommes les plus éminens en vertu & en dignité. Quand leurs ennemis trouvent l'occasion de leur faire sentir leur pouvoir , ils les réduisent à la condition des êtres les plus vils. Tu trouveras le sultan au milieu de trois autres malheureux comme lui. Tu ne peux délivrer que le prince de l'*Inde*. Les trois autres doivent rester dans l'enchantement jusqu'à la mort de la forcrière *Ulin*.

„ Mais , ô sultan ! continua le Dervis , avant que je détruise le charme qui te captive , le *génie* m'a commandé de te répéter ces mots :

„ La religion , ô *Misnar* ! est le premier & le plus grand des devoirs de l'homme. Adorer *Alla* , suivre la loi de son prophète , c'est le plus noble hommage d'un cœur reconnoissant. Celui qui a institué les cérémonies pieuses , & les pratiques de dévotion , a aussi établi les différentes conditions de la société , avec leurs devoirs & leurs obligations. Est-ce donc honorer *Alla* , que de négliger les devoirs les plus indispensables de l'état où il nous a placé , pour faire des pèlerinages ? O prince ! le cachet de *Mahomet* que t'a vanté le prophète *Mangélo* ,

n'est-il pas ce sceau ineffaçable que tous les fidèles portent imprimé sur le front, & qui nous donne la force d'obéir à la voix de la raison & de la religion ? La ceinture d'*Opak-ka*, que porte l'enchanteur *Kifri*, n'est autre chose que la prévoyance & la prudence, qui sont les meilleurs alliés que puissent avoir le sultan de l'Orient. *Misnar* abandonne son peuple pour le sauver, & livre à la discrétion de ses ennemis, ses états qu'il veut conserver ! Puisqu'*Alla* t'a fait asseoir sur le trône de l'*Inde*, c'est de - là que tu dois lui adresser tes prières. Mais le ciel a pitié des foiblesses qui viennent plutôt de l'ignorance que de la mauvaise volonté. C'est pourquoi, je te recommande de te lever, ô sultan ! ajouta le Dervis en le touchant ; lève - toi de la poussière où tu rampes. Reprends l'éclat dont *Alla* t'avoit revêtu. Sache & souviens - toi que *Mahomet* te protège, qu'il a appesanti son bras sur tes ennemis, qu'il t'ordonne de marcher contr'eux, en t'assurant que leurs enchantemens ne pourront renverser tes projets, que leur pouvoir magique cédera toujours à ta prudence, à moins que tu ne te jettes indiscrettement dans leurs pièges. Sois vigilant & prudent, & ne crains rien. Tout ce qu'ils peuvent, c'est de se

soustraire à tes coups par la puissance de leur art ; & tu ne faurois rien tenter contr'eux , dont ils ne soient instruits auparavant. C'est de cette prévoyance qu'ils tirent leur plus grande force. Sois ferme dans tes résolutions , vif & courageux dans l'exécution , mais prudent & circonspect avant l'entreprise. Car , quand la force leur manque , ils emploient la ruse pour te perdre „.

Quand *Shemshelnar* eut fini de parler , *Misnar* se leva majestueusement , & reparut sous ses véritables traits. Mais avant de répondre au saint Dervis qui l'avoit délivré , il se prosterna & adora la bonté d'*Alla* & de son prophète , qui avoit éclaté en sa faveur , en détruisant l'enchantement sous lequel il gémissoit par le pouvoir tyrannique d'*Ulin*. Après cet acte de religion , il remercia *Shemshelnar* de ses sages conseils , & de la liberté qu'il venoit de lui rendre.

Le Dervis lui répondit : “ Vous faites bien , ô *Misnar* ! d'adorer & de remercier *Alla* avant toutes choses. A lui seul appartient toute gloire & tout hommage ; *Shemshelnar* n'est que l'esclave de *Mahomet* , ton prophète & le mien.

„ Et , reprit le sultan , n'y a-t-il pas lieu d'espérer qu'il plaira au grand prophète des

fidèles de rendre aussi la liberté à ceux qui souffrent encore le fatal changement dont je suis délivré par sa bonté ?

„ *Misnar* peut seul les délivrer, répliqua le Dervis. Fais périr *Ulin*, & ces infortunés, victimes de son pouvoir, te seront rendus, à toi & à eux-mêmes. Mais en attendant ils doivent apprendre par l'exemple de ta délivrance, à ne pas succomber sous le poids de leurs malheurs, à espérer, & à prier pour ta sûreté. Le chemin de *Dély* est par cette forêt, & le palais d'*Ulin* est vers la gauche. Elle fait déjà ton rétablissement ; & elle s'occupe des moyens de te tromper une seconde fois. Tiens-toi sur tes gardes. Aies plus de prévoyance que par le passé. Si elle triomphe une autre fois, ta perte est sûre : tu mourras ».

Misnar ayant reçu les instructions du Dervis, prit congé de ses compagnons, en les assurant qu'il souhaitoit de rencontrer au plus vite la forcière *Ulin*, pour faire valoir ses prétentions, recouvrer son royaume, & délivrer ses fidèles sujets, ses chers amis, des mains de cette cruelle enchanteresse.



*Suite du conte des Enchanteurs , ou MISNAR ,
Sultan de l'Inde.*

LE sultan de l'Inde traversoit la forêt, mâchant quelques feuilles que le dervis *Shemshelnar* lui avoit données, pour le soutenir contre la violence de la faim, jusqu'à ce qu'il arrivât à son palais.

Après deux jours de marche, qui se passèrent sans aucune aventure, il entendit les cris d'une femme qu'on maltraitoit. Il avance, & voit de loin quatre brigands qui frappaient cruellement une femme qui avoit l'air d'une personne de distinction.

Misnar, indigné, vôle à son secours, & défie les quatre brigands.

Mais ceux-ci n'osant combattre *Misnar*, prirent la fuite, laissant la dame à demi-morte. Le sultan s'approcha d'elle, & lui demanda par quel accident elle étoit tombée dans les mains de ces voleurs, & pourquoi ils la maltraitoient ainsi.

„ O illustre étranger ! lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, votre air m'annonce un homme au-dessus du vulgaire, & votre générosité mérite toute ma con-

fiance. Mon sort étoit d'être aimée du plus beau des enfans des croyans. Je suis fille d'un émir, je vivois à *Dély* dans la maison de mon père. *Hazar* m'aima. *Hazar* commandoit mille hommes dans les armées de *Misnar*, notre magnifique sultan. Hélas ! son amour a fait mon malheur. Le second fils du grand *Dabulcombar*, aidé du pouvoir magique de l'enchanteresse *Ulin*, aspirait au trône de son frère. Les soldats qui aiment à courir les hasards de la guerre, désertoient chaque jour, quittant le camp du prince de l'Orient, pour s'aller joindre à ses ennemis. *Hazar* se révolta avec sa troupe. J'eus beau l'en dissuader, il méprisa mes conseils, & persista dans sa révolte.

„ On n'a point d'occasions de s'avancer sous le règne pacifique de *Misnar*, me disoit-il, je veux suivre les étendarts de son frère, & tenter la fortune sous les ordres d'un prince que la guerre élèvera sur le trône de l'*Inde*.

„ J'employai tout ce que l'amour & la raison ont de pouvoir pour le dissuader d'un crime si détestable. *Hazar*, ébloui par un fol espoir de grandeur, me répondoit avec enthousiasme : Mon amour est constant. Ne crains pas que je change de maîtresse comme

de sultan. Bientôt tu me reverras , favori d'un nouveau monarque , occuper à sa cour le premier rang , & t'élever avec moi au-dessus de ton père.

„ *Hazar* me quitta pendant la nuit , & bientôt après j'appris qu'il étoit allé se joindre aux rebelles. Mais , ô généreux étranger ! quel fut mon chagrin , lorsque je sus qu'*Ulin* , cette enchanteresse abominable , devenue amoureuse de lui , l'avoit invité à partager son lit , & le pouvoir qu'elle a sur les foibles mortels ? Outrée de dépit , je m'abandonnai au désespoir. Je quittai d'abord le camp ; & loin de l'armée de *Misnar* , je m'enfonçai dans l'épaisseur de ce bois , suivie de quatre esclaves. Dès le second jour de marche je fus enlevée par deux satyres du bois. Ma fuite me fut inutile : mes esclaves me cherchèrent & ne me trouvèrent plus.

„ Les satyres , favorisés par la nuit , me conduisirent par des sentiers cachés & embarrassés , jusqu'à un palais éclairé de dix mille lampes.

„ Ils me dirent en entrant : fille orgueilleuse , qui aspiras à l'amour d'*Hazar* , viens contempler ton amant.

„ Je fus conduite dans une salle magnifique ;
&

que, & de-là dans un appartement aussi riche où s'élevoit un trône d'argent. J'y vis *Hazar*, le perfide *Hazar*, assis à côté d'*Ulin*, la détestable *Ulin*.

„ Ma colère fut si grande, qu'oubliant au pouvoir de qui j'étois, j'éclatai en reproches contre mon amant infidelle. *Hazar*, lui dis-je, homme rebelle à l'amour & à ton prince, oses-tu préférer les embrassemens impurs d'une vile enchanteresse, aux caresses innocentes de celle qui a reçu ta foi ?

„ *Ulin*, témoin de mon dépit, écouta mes plaintes avec froideur, & y répondit avec un ris insultant. Courage, me dit-elle; courage, ô douce maîtresse d'*Hazar* ! je vous ai fait conduire ici pour me divertir : vous répondez à merveille à mon attente. La passion de cet aimable jeune homme n'eût été rien pour moi, si je ne me fusse assurée, par mes propres yeux, qu'il préfère les plaisirs substantiels qu'il goûte avec moi, aux chimériques délices dont son imagination se repaïssoit auprès de vous. Oui, belle créature, approchez, rassasiez vos yeux du plaisir de voir celui que vous aimez avec tant de passion.

„ En achevant ces mots, l'infâme forcière

embrassoit *Hazar*, & je vis le traître répondre à ses caresses.

» Je ne pus supporter la vue de tant de méchanceté. Je m'évanouis aux pieds du trône. Quand je revins à moi, je me trouvais seule dans un appartement rempli d'ordures, où je supposai que l'on m'avoit mise par les ordres de la cruelle enchanteresse.

» Le lendemain on me ramena devant le trône d'*Ulin*, pour y entendre ses railleries piquantes, & y contempler l'homme le plus perfide de son sexe.

» J'étois curieuse de savoir comment & par quels ordres, & par où l'on m'avoit transportée de cet appartement dans celui que je venois de quitter. Je fis semblant de m'évanouir une seconde fois. Je tombai; des esclaves s'empresèrent de me secourir. J'entendis *Ulin*, qui leur disoit: que personne ne s'approche pour la faire revenir. Qu'on la laisse dans cet état jusqu'à ce que nous soyons sortis, l'aimable *Hazar* & moi.

» Alors vous la conduirez dans le petit caveau qui est sous mon palais.

» Je persistai dans mon évanouissement supposé. Quand *Ulin* & *Hazar* furent sortis de l'appartement, les esclaves me portèrent

dans le caveau souterrain , où ils m'abandonnèrent à mon malheureux sort.

» Dès qu'ils furent partis , je cherchai de tous les côtés le passage par où l'on m'avoit descendue ; car je n'avois pas osé ouvrir les yeux jusqu'à ce moment. Hélas ! je l'aurois fait inutilement ; ces lieux étoient ténébreux : jamais l'œil du jour n'y pénétrait. Après bien des peines & des inquiétudes , je traversai en tâtonnant plusieurs sentiers aussi sombres que la caverne , & j'arrivai enfin au pied d'un escalier. Je montai en tremblant , & me trouvai dans une cour du palais. Il étoit encore jour. Je redescendis quelques degrés , & je m'assis en attendant la nuit. Dès que je crus l'heure favorable à ma fuite , je résolus de chercher une issue , aimant mieux mourir que de demeurer dans ce lieu détestable.

» Ayant traversé la cour , je parvins au bord d'un fossé profond , dont l'eau me sembloit couler autour du château. Je ne doutai pas qu'il y eût d'autre entrée & d'autre issue au palais , qu'un pont gardé par les satyres du bois , comme je l'avois pu voir lorsqu'ils m'y avoient conduite.

» Je savois nager , je l'avois appris dans les bains des femmes de mon père. Je me

déterminai à traverser le canal à la nage : je préférois la mort au fort de demeurer plus long-temps prisonnière d'*Ulin*. Je me jetai dans le canal : la peur me donna des forces, j'atteignis bientôt l'autre bord.

» Echappée de ce premier danger, j'entrai dans la forêt, où j'errai tout le reste de la nuit, sans savoir où j'allois. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai entendu un bruit confus au travers des arbres.

» Dans un instant je me suis vue environnée de quatre brigands ; & sans votre favorable assistance, j'aurois souffert la mort la plus cruelle, ou peut-être ce qui est pis que la mort même ,».

Misnar tâcha de consoler la belle étrangère. Il lui demanda si elle croyoit qu'il fût possible à un homme courageux de forcer l'entrée du palais d'*Ulin*, & de l'aller combattre jusques sur son trône d'argent.

» Si j'ai pu en sortir aussi heureusement que j'ai fait, répondit-elle, ne doutez pas que vous ne puissiez y entrer par la même voie ,».

Cependant le sultan *Misnar* paroissoit indécis ou même méfiant.

» Sultan, ajouta-t-elle, souffrez que je

vous accompagne dans cette noble entreprise. Je vous en assurerai le succès ,.

Misnar parut quitter aussitôt toute défiance. Il pria l'étrangère de le précéder, pour lui montrer le chemin du palais.

« Volontiers, dit-elle. Mais nous attendrons la nuit pour passer le canal. Son ombre favorable nous fera d'un grand secours ,.

Misnar suivoit les pas de la belle étrangère.

Ils entendirent du bruit. *Misnar* dit : « Je tirerai mon cimeterre ; car nous pouvons être surpris par les voleurs qui rodent dans la forêt.

», Fort bien, répondit sa conductrice, la précaution est bonne. Armez - vous du cimeterre redoutable de vos ancêtres ,.

Le sultan tenoit son cimeterre levé. Il ferre les pas de la belle inconnue ; & au moment qu'elle s'y attendoit le moins, il lui porte un grand coup entre l'épaule & le cou : elle tombe.

Aussitôt elle change de figure. Ses joues pleines & vermeilles se creusent comme celles d'une vieille femme décharnée. Son front se ride en se resserrant ; son menton s'approche de son nez ; Sa gorge tombe, & n'offre plus qu'une peau jaunâtre flottante sur un

squelette. *Misnar* reconnut les traits hideux de l'enchanteresse *Ulin*, qui, quoiqu'elle répandît beaucoup de sang par sa blessure, eut encore assez de force pour vomir ces imprécations contre celui qui avoit triomphé de son art.

„ Que la colère de notre sexe tombe sur toi, ô le plus traître des hommes ! puisque ton cœur barbare n'a pu se laisser attendrir ni par les charmes, ni par les malheurs de la beauté affligée. Tu as évité mes pièges en violant le plus beau sentiment de l'humanité, & les loix les plus sacrées de l'hospitalité. Insensée que j'étois de me fier à un monstre tel que toi ! De quel secours l'apparence de la vertu & du malheur pouvoit-elle m'être contre une ame barbare comme la tienne ? Tu as beau te faire appeler le lieutenant d'*Alla* sur la terre, & l'ami de l'innocence opprimée. C'est un vain titre que tu ne méritas jamais. Non, les malheureux ne trouvent point de protection sous ton règne. Sous l'apparence de la vertu persécutée, je meurs victime de ton perfide cœur. Puisqu'*Alla* protège de pareils hypocrites, j'ai plus de raison que jamais de rejeter son autorité sur le même principe qui me fit

braver sa vengeance , & refuser de suivre ses loix.

„ Détestable enchanteresse , répliqua *Misnar* , vil instrument du crime , rends justice à l'être que tu oses blasphêmer. Avant de quitter cette demeure mortelle du vice & de l'infamie , reconnois la sainteté d'*Alla*. Apprends par quels moyens j'ai découvert ton artifice.

„ La fuite précipitée des quatre brigands qui te maltraitoient quand j'ai paru , est la première chose qui m'a fait soupçonner ta malice. Un homme seul peut-il en faire trembler quatre autres ? Je les ai défiés. Je m'attendois au moins à les voir revenir sur moi. Quand j'ai vu qu'aucun d'eux ne reparoissoit , mes soupçons ont augmenté ; l'histoire que tu viens de me faire ne m'a paru qu'une fable controuvée pour surprendre ma crédulité. Ton conte , tout artificieux qu'il est , se contredit , & n'a servi qu'à me confirmer ton hypocrisie. Le désordre de ta parure sembloit prémédité , moins pour exciter la compassion que le desir. Tu m'as dit que tu avois traversé le canal à la nage , & tes vêtemens étoient secs & propres. Tout cela fortifioit mes soupçons , jusqu'au moment où tu m'as donné le titre

de sultan. Alors je n'ai plus douté que tu ne fusses la forcière *Ulin*, ou quelqu'un de ses suppôts. Quelle apparence qu'une femme infortunée, échappée heureusement de son palais, eût voulu y conduire un étranger qu'elle ne connoissoit pas. L'évidence prenant donc la place du doute, j'ai résolu de me venger. Je t'ai fait marcher devant moi pour mieux exécuter mon projet. Tu sens comment *Alla* a conduit mon bras — „.

Misnar n'acheva pas ; car il vit que l'esprit immonde d'*Ulin* avoit quitté son corps hideux. Il laissa ce cadavre défiguré servir de pâture aux ours & aux tigres de la forêt.

Le sultan revint sur ses pas. La forcière étoit morte. Il pouvoit désormais délivrer ses compagnons. Il les cherchoit pour leur rendre leur première forme. Il vint à l'endroit où il les avoit laissés ; il ne les trouva plus. Alors il supposa que leur enchantement avoit cessé à la mort d'*Ulin*. Il reprit le chemin de *Dély*, subsistant des feuilles que le dervis lui avoit données, & de quelques fruits qu'il cueillit sur son passage. Après douze jours de marche, il arriva dans une petite ville de ses états.

Il logea dans une maison assez pauvre, où il trouva une vieille femme & son fils. Il

leur demanda s'ils pouvoient lui procurer des chevaux ou des mulets pour le conduire le lendemain à *Dély*.

» Hélas ! répondit la vieille , nous n'avons plus ni chevaux , ni mulets , ni aucune autre monture. L'armée nous a tout enlevé.

» Quoi ! dit *Misnar* étonné , l'armée des rebelles est-elle donc venue si près de *Dély* ?

» Je crois , répondit la bonne femme , que toute armée est pour nous une armée de rebelles. Cependant les soldats nous disoient qu'ils étoient de l'armée du sultan , qu'ils venoient nous défendre contre les rebelles ; mais toute leur protection s'est réduite à nous enlever nos bêtes & nos provisions , sans nous rien payer. En nous dépouillant ainsi de nos biens , ils protestoient qu'ils étoient nos meilleurs amis. Si c'est-là toute l'amitié que l'on doit attendre des grands , nous les en tenons quittes : il est meilleur , pour nous autres petits , qu'ils n'approchent jamais de nous ».

Le sultan fut sensible à l'affliction de la veuve & à la solidité de ses plaintes. Elle sortit : elle alla chercher quelque peu de bois pour faire du feu , & préparer quelque nourriture à son nouvel hôte. Pendant ce

temps-là *Misnar* adreffoit au ciel cette fervente prière :

„ O *Alla* ! être juſte & bon par excellence ; & toi , ô prophète des croyans ! je vous prends à témoins de la ſincérité de mon cœur. Vous ſavez avec quelle répugnance je m'engageai dans cette guerre , & combien j'aurois déſiré de gouverner mes ſujets en paix , non par aucun motif de crainte perſonnelle , mais uniquement pour l'amour que je porte à mes ſujets. Ce ſont mes enfans : leur bonheur eſt entre mes mains. Je n'ai point de plus ardent deſir que de leur procurer toutes ſortes de profpérités. O *Alla* ! préſerve mon cœur de l'avarice & de l'ambition. Tandis que les grands de ma cour , enivrés de la gloire militaire , me conſeillent la guerre & le carnage , fais que je n'oublie jamais la miſère du peuple , & que je préfère la douce ſatisfaction de ſoulager un malheureux que l'indigence accable , à l'éclat des bienfaits dont je ne puis combler les émirs de ma cour qu'aux dépens de mon peuple „.

Dès que la vieille fut rentrée , le ſultan déguifé lui dit , qu'elle feroit bien de ſe plaindre au ſultan , de concert avec ſes voi-

fin, & de lui faire présenter une requête dans l'assemblée du divan.

„ Une requête , reprit la bonne femme , & pourquoi ?

„ Pour obtenir un dédommagement , dit *Misnar*.

„ Hélas ! répliqua la vieille , nous n'attendons de dédommagement & de consolation que d'*Alla* ! Quel autre pourroit avoir pitié de notre misère ?

„ Mais , dit *Misnar* , croyez - vous donc que votre sultan , le fidelle adorateur d'*Alla* ! fût insensible à vos maux ?

„ Quoi ! poursuivit la vieille , le sultan peut - il me rendre mon fils , l'aîné de mes enfans , l'unique consolation de sa mère , le soutien de ma vieillesse ? Ils me l'ont enlevé , & l'ont forcé de servir dans l'armée royale. Qui fait ce qu'il est devenu ? Le sultan peut - il rappeler à la vie une foule de braves hommes sacrifiés au sort de la guerre ? Peut - il faire renaître la joie dans le cœur des veuves & des mères de l'Inde ? S'il le peut , qu'il se hâte de consoler ses sujets affligés , & qu'il soit comme un dieu sur la terre ».

Le sultan *Misnar* , frappé des paroles de la vieille , sentoît combien ses observations

étoient justes. Elle parloit de l'abondance du cœur : ses plaintes étoient l'expression naïve des sentimens dont elle étoit pénétrée.

» Qu'il est rare , disoit - il en lui-même , qu'il est rare que le riche sente la misère du pauvre ! Quel est le conquérant qui , au milieu des acclamations de ses flatteurs , entende les pleurs & les gémissemens de ceux qui ont perdu leurs plus chers amis pour sa défense , ?

Misnar passa la nuit chez la veuve. Il se leva le lendemain de grand matin , & pria le jeune fils de son hôtesse de le conduire à la ville la plus proche , qui n'étoit qu'à une demi-journée de chemin. Le jeune homme se fit un plaisir de l'accompagner. Le sultan y trouva des mulets , & le jour suivant , il arriva à *Dély* , capitale de ses états.

Il entra dans un caravanserail , où il trouva plusieurs marchands qui vaquoient aux affaires de leur négoce. Il leur demanda comment ils osoient s'occuper de commerce , tandis que les armées des rebelles couvroient la face de l'Inde ?

Un des marchands lui répondit : „ Ce qui vous paroît un si grand inconvénient ne nous inquiète guère. Nous attendons le sort

des armes. Quel que soit le parti qui l'emporte, nous nous soucions assez peu quel maître nous servions, pourvu que le commerce soit encouragé. Quant au parti du sultan, il étoit désespéré jusqu'à ces derniers jours. Le jeune monarque avoit abandonné son trône & ses états, de peur de tomber aux mains de ses ennemis, & les capitaines de l'armée s'étoient défait du visir *Horam*, presque le seul qui lui fût resté fidelle. Mais la fortune a changé.

„ Et quelle est la cause de cet heureux changement, demanda *Misnar* „ ?

Le même marchand répondit : „ Depuis dix jours le visir *Horam*, que nous croyions tous mort, a reparu à la tête de l'armée, au grand étonnement de tout le monde. Il a dit aux officiers que *Misnar*, leur jeune sultan, étoit en vie ; qu'il avoit tué l'enchanteresse *Ulin*, la protectrice de son frère *Ahubal* ; que la nouvelle de cette mort avoit jeté l'épouvante & la confusion dans l'armée des rebelles qui s'étoit dissipée ; & que dans peu ils reverroient leur maître glorieux & juste, affermi sur le trône de l'*Inde* „.

Misnar apprit ces nouvelles avec une joie secrète. Sans s'arrêter davantage dans le

caravanferail, il se rendit d'abord au palais du visir.

Les esclaves de *Horam*, qui ne le connoissoient pas, lui demandèrent ce qu'il desiroit de leur maître.

Il répondit qu'il venoit lui donner des nouvelles du sultan de l'*Inde*.

A ces mots, les esclaves l'introduisirent en présence de *Horam*. Le visir reconnut son maître, se prosterna la face contre terre, & le félicita de son heureux retour.

„ Mon fidelle *Horam*, dit *Misnar*, lève-toi. Le jour n'est pas encore fort avancé. Fais assembler ma cour. Donne les ordres nécessaires pour que mes troupes soient sous les armes. Envoie tes esclaves à mon palais; qu'ils m'apportent la pourpre impériale, & les autres attributs de la royauté. Je veux me montrer à mon peuple. Il desire ma présence, & il me tarde de voir les défenseurs de mon trône „

Le visir se leva. *Misnar* l'embrassa, en lui disant :

„ *Horam*, je suis curieux de savoir vos aventures depuis que je vous quittai dans la forêt; mais le bien public mérite la préférence. Nous goûterons ensuite les charmes d'un entretien particulier „

Le fidelle *Horam* fit assembler les princes, les visirs & les grands de la cour de *Dély*. L'armée eut ordre de se mettre sous les armes devant le divan.

Le sultan *Misnar*, orné de la pourpre royale, & accompagné d'une pompe brillante, se montra à son peuple. Dès qu'il fut apperçu, tous ses sujets, transportés d'une vive allégresse, s'écrièrent unanimement : „ Vive, vive le sultan de nos cœurs, la gloire & la force de l'*Inde*, le seul capable de triompher du pouvoir des enchante mens „ ?

Misnar goûta le bonheur pur d'un grand prince, celui d'être adoré & aimé de ses sujets. Il fit des largesses au peuple & à son armée.

Les visirs & les officiers du divan rassemblés attendoient l'arrivée de leur glorieux sultan. *Misnar* monta sur son trône, & demanda à son fidelle visir des nouvelles de ses ennemis.

Horam se leva, & assura son maître que l'armée des rebelles étoit dispersée; qu'*Ahubal* s'étoit retiré avec les chefs de son parti, vers les rivages de l'océan de l'*Inde*.

Sur ce rapport, le sultan commanda à ses troupes de camper autour de *Dély*, à

peu-près à une journée de la ville. L'armée fut réduite. On réforma une partie des officiers & des soldats, que l'on renvoya vers leur famille. On proclama la paix dès le jour suivant.

Quand l'assemblée des visirs & des princes fut congédiée, *Misnar* se retira dans son palais, accompagné de son fidelle *Horam*, auquel il demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de l'armée.

„Magnifique seigneur, répondit *Horam*, dès que vous fûtes parti, j'apportai tous mes soins pour maintenir l'ordre, la discipline & la santé parmi vos troupes. Je cherchai les moyens les plus commodes & les moins dispendieux pour approvisionner convenablement l'armée. Je chargeai de ce soin des officiers affidés. Je donnai à d'autres l'inspection des tentes, afin qu'elles fussent toutes en bon état. Je distribuai les quartiers. Je fis toujours camper dans des terrains secs & bien aérés à portée des rivières & de bonnes sources, loin des marécages & de l'air contagieux des forêts.

„Tout cela fut exécuté avec toute l'habileté imaginable de la part des officiers de mon seigneur. Je n'entrerais pas dans un plus

grand détail à ce sujet, je dois seulement en rendre justice à ceux qui sont restés fidèles.

» L'armée des révoltés étoit assez tranquille. Son éloignement nous empêchoit de l'attaquer. Un messager vint en diligence nous informer que toutes les provinces méridionales s'étoient soulevées; que l'enchantement *Ulin* étoit cause de leur défection; qu'elle conduisoit leurs troupes; qu'elle avoit fait proclamer *Ahubal* sultan de l'*Inde*, & qu'elle étoit déterminée à le soutenir de tout son pouvoir.

» Je souhaitai alors que le sultan mon maître lût cette triste nouvelle sur mes tablettes, & je ne doutai pas qu'il ne l'apprît. Mais dès la nuit suivante nous eûmes une seconde allarme plus fâcheuse que la première. Un espion vint dire que l'armée des ennemis n'étoit qu'à une demi-marche de notre camp. Ce qui ne pouvoit être que l'effet de l'enchantement, vu la distance où ils étoient peu d'heures auparavant.

» Cette nouvelle jeta la consternation parmi les officiers. Ils s'assemblèrent en corps, & accoururent à la tente royale, demandant à voir le sultan, & déclarant qu'ils se joindroient au parti ennemi, si vous

ne vous mettiez vous-même à leur tête pour les conduire contre les rebelles.

„ J'écrivois des dépêches dans la tente de mon seigneur, j'entendis leurs cris tumultueux. Jugez de mon embarras. Il n'étoit pas prudent de rester. Ne vous trouvant point, ils n'auroient pas manqué de m'accuser du plus grand des crimes, de celui que mon ame a le plus en horreur. Tandis qu'ils crioient à l'entrée de la tente, j'eus le temps de prendre un habit d'esclave, & de m'échapper sans être reconnu.

„ Je sortis du camp avec précipitation. Je fus arrêté par plusieurs sentinelles. Je dis que je portois des ordres du visir, & je montrai mon propre cachet.

„ Dès que je fus à quelque distance de l'armée, je me repentis de ma folie. Qu'ai-je fait, disois-je en moi-même ? J'ai abandonné mon poste, & les intérêts de mon maître. Il eût été plus glorieux pour moi de mourir à la tête de ses troupes, ou victime de leur rage, que de m'exposer, comme j'ai fait, à une mort obscure ; car je périrai infailliblement dans ce désert. D'ailleurs, peut-être ai-je pris vainement l'alarme. Peut-être l'armée ennemie n'est-elle pas aussi près que je le crains. J'aurois dû rester,

parler aux officiers, & tâcher de les appaiser par de bonnes paroles.

„ J'étois incertain si je retournerois au camp, ou si, pénétrant plus avant, je chercherois à m'instruire par mes yeux de la position réelle des ennemis. Je pris ce dernier parti : j'avancai aussi secrètement & aussi promptement que je pus, vers l'endroit où leur armée devoit camper, suivant le rapport des espions.

„ J'arrivai à l'endroit désigné; je n'y vis ni sentinelles, ni camp. J'en fus surpris. Je passai outre, & marchai tout le jour & le suivant sans rencontrer d'armée, ni rien qui annonçât son approche.

„ Je me reprochai ma folie & ma crédulité. Hélas ! *Horam*, me disois-je à moi-même, combien tu es peu digne de la confiance de ton maître ! Cependant, il vaut encore mieux que tu sois trompé, que de voir l'armée ennemie si près de la nôtre ; ce qui n'eût pu se faire sans un pouvoir surnaturel.

„ Pénétré de ma faute, je songeai aux moyens de la réparer. J'allois retourner au camp, dans l'espoir de rassurer les troupes, d'appaiser les officiers, en leur disant que je m'étois moi-même déguisé pour aller recon-

noître les ennemis , & que je favois par mes yeux que la dernière alarme étoit absolument fausse.

„ Mais au moment que je voulus me tourner pour prendre le chemin du camp , je sentis mes pieds immobiles résister à ma volonté. La terre trembla , & je vis l'enchanteresse *Ulin* portée sur un énorme crapaud.

„ Sage & pénétrant visir , me dit - elle , d'un ton insultant , j'admire votre prudence & votre discrétion. Quoique *Mahomet* & la troupe fidelle de ses *Génies* ne nous permettent pas d'avoir aucun pouvoir sur vous , ni sur votre illustre maître , à moins que par votre imprudence vous ne tombiez dans nos pièges ; cependant , vous voyez que cette restriction ne nous inquiète guères , & qu'avec toute votre sagesse , & l'assistance d'*Alla* , vous êtes encore assez aisément les dupes de nos artifices. L'armée que je conduis contre celle de ton misérable sultan qui rampe dans la poussière , n'est pas à moins de quarante journées d'ici ; les montagnes & les forêts arrêtent sa marche ; & cependant , le crédule visir abandonne son poste à la moindre alarme , à une fausse nouvelle dépourvue de toute probabilité. Il fuit , &

vient se jeter étourdiment dans les mains de celle qui saura récompenser dignement sa prudence & sa fermeté. Lâche visir, deviens à l'instant comme le reptile qui me porte. Je vais te transporter, dans un clin d'œil, dans la forêt de *Tarapajan*, où tu verras plusieurs de tes sages frères venir au-devant de toi.

» A ces mots, la forcière infâme souffla sur moi. Son haleine empestée opéra mon étrange métamorphose. Je tombai par terre, & rampai devant elle comme un crapaud.

» *Ulin* me toucha ensuite de sa baguette. Je m'endormis; & quand je me réveillai, j'étois dans la forêt de *Tarapajan*, entre le marchand de *Dély* & la princesse de *Cassimir* qui, vraisemblablement, étoient aussi transformés par un effet de la vengeance de cette même forcière.

» C'étoit une consolation pour nous de jouir encore de l'usage de la parole : nous nous racontâmes mutuellement nos malheurs. Ce fut une récréation dans l'état où nous étions.

„ *Mahoud* me demanda le premier le récit des aventures de ma vie, & je les lui contai la veille du jour où le glorieux

sultan de l'*Inde*, métamorphosé comme nous, vint nous honorer de sa présence.

„ *Mahoud* nous faisoit alors son histoire. Votre voix frappa mes oreilles. Je craignis que mon cher maître ne subit un sort pareil à celui de son esclave. Ma crainte n'étoit pas vaine ,,,

Quand le visir eut fini l'histoire de sa métamorphose, *Misnar* lui demanda si *Hemjunah*, la princesse de *Cassimir*, leur avoit aussi conté ses aventures.

„ Non, glorieux sultan, répondit *Horam*; elle en alloit faire le récit, lorsque vous parûtes. Et lorsque *Shemshelnar* vous eut délivré, & que le même dervis nous eut assurés d'une prompte délivrance, elle jugea à propos de différer à nous les apprendre, jusqu'à ce que nous eussions repris notre première forme.

„ Cependant, le bon dervis *Shemshelnar* resta avec nous, pour nous consoler dans notre affliction. Deux jours après que vous nous eûtes quittés, nous aperçûmes tout-à-coup une vive lumière, comme un éclair; un grand coup de tonnerre se fit entendre; & tandis que nous nous regardions l'un & l'autre, le bois s'évanouit, & je me trouvai dans mon palais de *Dély*. J'ignore ce que

sont devenus *Mahoud* & la princesse de *Cassimir* ; mais je ne doute pas qu'ils n'aient ressenti comme moi , par une même délivrance , le pouvoir que vous avez eu de détruire les enchantemens d'*Ulin* , en l'immolant à votre juste colère.

„ J'allai trouver aussitôt les visirs & les émirs assemblés au divan. Ils furent étonnés de me voir. Ils alloient procéder à l'élection d'un sultan. Car les nouvelles de l'armée leur apprenoient que *Misnar* , le glorieux *Misnar* , & son esclave le visir , avoient quitté secrètement le camp pour chercher leur sûreté dans la fuite. Les créatures d'*Ahubal* l'avoient fait proposer pour successeur de son frère. Toutes les voix s'étoient réunies en sa faveur. Il alloit être proclamé sultan de l'*Inde* , lorsque j'entrai au divan.

„ Instruit de la résolution des visirs & des émirs , je leur dis que *Misnar* , notre glorieux maître , vivoit ; qu'il n'étoit sorti du camp que pour aller combattre l'enchanteresse *Ulin* qui protégeoit *Ahubal* ; & qu'elle étoit tombée sous ses coups , en reconnoissant malgré elle la justice du bras qui l'écrasoit.

» A cette nouvelle , les visirs & les émirs se prosternèrent en présence d'*Alla* , le re-

merciant de sa protection signalée. Les trompettes annoncèrent dans les rues de *Dély* le retour d'*Horam*, & la victoire que *Misnar* avoit remportée sur l'enchanteresse *Ulin*.

Avant que l'assemblée se séparât, j'envoyai des exprès à l'armée, annoncer vos glorieux succès. Je donnai ordre de ramener une partie des troupes vers *Dély*, ne laissant en campagne qu'autant de monde qu'il étoit nécessaire pour observer les mouvemens des ennemis, & les contenir au cas qu'ils voulussent se rallier; car je savois que la mort d'*Ulin* avoit dispersé leur armée consternée.

„ Je fus content de voir les affaires de mon maître ainsi rétablies. J'appris bientôt après que le magnifique sultan de l'*Inde* approchoit; & *Horam*, ton esclave, jouit encore de la vue de son seigneur,„

Quand le visir eut fini ce discours, il se prosterna devant *Misnar*, & lui demanda si l'on enverroit un ambassadeur au sultan de *Cassimir*, pour s'informer du sort de la princesse *Hemjunah*.

„ *Horam*, répondit le sultan, tandis que la guerre est dans le sein de mes états, il n'est pas à propos de songer à un bonheur dont je puis être privé, dans un moment,

par

par un revers inopiné. Attendons un temps plus favorable ,.

On reçut incontinent, courriers sur courriers, qui apportoit la nouvelle de la mort d'*Ulin*, de la retraite d'*Ahubal*, & du retour de dix provinces qui avoient abandonné son parti. Bientôt on vit les députés des provinces rebelles, qui venoient implorer la clémence du sultan, le prier d'oublier leur désobéissance, & protester de leur soumission.

Misnar leur pardonna. La seule vengeance qu'il tira de leur révolte, fut de faire garder leurs frontières par des troupes affidées, propres à les contenir dans le devoir en cas de besoin. C'étoit moins une vengeance, qu'une précaution jugée nécessaire après ce qui venoit d'arriver.

Le sultan répara ensuite, autant qu'il put, tous les dommages que ses troupes avoient causés dans les places & les campagnes de leur passage & de leur séjour. Il fit une réforme; c'est-à-dire, qu'il permit à ceux qui voudroient quitter le service, de se retirer, formant du reste des troupes de bonne volonté qui veillassent à la sûreté de ses états. *Misnar* sentoit qu'il devoit craindre que les enchanteurs, ses ennemis jurés, ne

donnaient bientôt de l'exercice à sa prudence & à son courage.

Ses pressentimens ne furent pas vains. *Ahubal*, quoique délaissé par les provinces méridionales, avoit encore pour lui le magicien *Happuck* qui, apprenant la mort de sa sœur, résolut de la venger.

En effet, le sultan fut informé que cet enchanteur avoit voulu entraîner dans une seconde révolte les provinces qu'*Ulin* avoit soulevées auparavant, & qui étoient rentrées dans l'obéissance; mais que la crainte des troupes de *Mishnar* les avoit retenues, & que, malgré leur inclination pour *Ahubal*, elles avoient été contraintes de refuser les offres d'*Happuck*.

Sur cet avis, le sultan jugea convenable de s'assurer de nouveau de leur soumission, en renforçant les troupes qu'il y avoit, & en entretenant une fréquente correspondance entr'elles & le reste de ses vastes dominations.

Happuck jugea à ce trait de prudence, que la force ouverte lui seroit inutile : il crut plus convenable d'employer la ruse & la dissimulation.

Le magicien avoit travaillé près d'un an à révolter les sujets de l'*Inde* contre leur sultan. Il n'avoit pu engager que deux pro-

vinces dans le parti d'*Ahubal*. Tout le reste persistoit constamment dans sa fidélité à son légitime souverain.

Les deux provinces révoltées s'étoient presque épuisées pour former une armée de quarante mille brigands qui , par des courses fréquentes , harceloient & ravageoient les provinces voisines.

Trois mille cavaliers quittèrent brusquement le gros de l'armée ; & par des routes détournées , traversant des déserts incultes & des forêts peu fréquentées , ils arrivèrent secrètement à deux journées de *Dély*.

Ils campèrent dans la plaine , & envoyèrent leurs principaux officiers à *Dély* , assurer le sultan que , pénétrés de repentir pour leur désobéissance , ils venoient se jeter à ses pieds , implorer sa bonté , prêts à quitter les armes , s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam reçut les supplians ; & après avoir conféré avec le sultan sur l'objet de leur requête , il leur donna ordre de rejoindre les troupes de *Misnar*. En même-temps il écrivit au général de les faire démonter & désarmer , & de les camper de telle manière , qu'ils ne pussent échapper , & encore moins nuire à son armée , s'ils vouloient se révolter.

Happuck étoit au nombre des officiers qui

vinrent à *Dély*. Il tramoit une trahison. Il desiroit de voir le sultan lui-même ; & il fut fort fâché de n'avoir audience que du visir , sans pouvoir être admis en la présence de *Misnar*. Il dissimula , vint trouver ses trois mille cavaliers , & marcha vers la grande armée du sultan , selon l'ordre qu'il en avoit.

Le sultan avoit coutume de faire une revue générale de ses troupes une fois l'an. Le magicien déguisé arriva trois jours avant cette revue. Il se réjouit d'avoir été si bien servi par le hasard. Il attendoit avec impatience le moment favorable à son dessein.

« *Ibrac* , dit-il à l'officier qui commandoit sa troupe , la fortune nous offre l'occasion de venger la mort de ma sœur *Ulin*. L'habit d'un officier ne me déguise pas encore assez bien. Je veux descendre au dernier rang , pour donner encore moins de soupçon. Lorsque *Misnar* passera entre le rang où je serai , je tirerai un couteau que je tiens caché sous ma ceinture , & je lui percerai le cœur. Puis , je me rendrai invisible. Dans la consternation générale , vous proclamerez *Ahubal* , sultan de l'*Inde*.

« Très-puissant magicien , répondit *Ibrac* ; qu'avez - vous besoin de cette ruse ? Puisque vous pouvez vous rendre invisible , il doit

vous être aisé de pénétrer dans le palais de *Misnar*, & de le poignarder, sans que vous craigniez d'être aperçu, ni de lui ni de personne.

» Fidelle *Ibrac*, répartit l'enchanteur, tu ne fais pas quelle puissance protège ce vil reptile. *Bahoudi*, dont le nom fait trembler notre race, est son génie tutélaire. Il n'empêche d'approcher de *Misnar*. Il est écrit dans le livre du destin que l'enchantement n'aura point de pouvoir sur *Misnar* qu'autant qu'il lui en donnera en s'exposant à nos surprises. Autrement ne crois pas, *Ibrac*, qu'il fût nécessaire que tous mes frères, dont un seul peut ébranler les montagnes & soulever les flots de l'Océan, se liguassent contre un enfant. *Misnar* seroit indigne de notre vengeance, s'il n'étoit soutenu par *Mahomet*, & par ses humbles vassaux, les génies protecteurs des hommes. Mais tandis que cet enfant aura pour lui une force qui balance la nôtre, il nous fera glorieux de le faire tomber dans nos pièges, pour montrer que les hommes nous appartiennent, à nous, & non pas aux puissances célestes, ».

Alors *Ibrac* donna au magicien un habit de soldat, & il se mêla aux derniers rangs.

Le matin du jour de la revue, le sultan,

qui avoit peu reposé pendant la nuit, fit appeler le visir *Horam* par les esclaves qui veilloient à l'entrée de sa tente.

« *Horam*, lui dit *Misnar*, j'ai un soupçon que je veux vous confier. Je me défie du magicien *Happuck*. Je ne doute pas qu'il ne soit dans mon camp, parmi mes troupes, sous une forme empruntée. Si je m'expose à sa trahison, je crains qu'il ne profite de mon imprudence, pour mettre la couronne de l'*Inde* sur la tête d'*Ahubal*.

» Votre soupçon peut être fondé, répondit *Horam*, & il vous est sans-doute inspiré par une puissance supérieure. Souffrez donc que votre esclave fasse proclamer une récompense considérable pour celui qui découvrira le magicien. Celui qui vous rendra un tel service mérite d'occuper la seconde place dans votre empire.

» Cet expédient ne me paroît pas aussi sûr qu'à vous, reprit le sultan. *Happuck* saura bien échapper à nos recherches en se transformant en quelque insecte, & il aura recours à une autre ruse pour me tromper. — Non, *Horam*, s'il est au milieu de nous, il faut à toute force nous assurer de lui; il y auroit de la folie à le laisser échapper. Ce

feroit nous rendre indignes de la protection d'*Alla*.

„ Il est vrai , dit *Horam* ; mais comment nous assurer de sa personne , comment le reconnoître au milieu de trois cent mille hommes ? Il n'y a pas un seul de vos officiers qui connoisse la cinquantième partie de vos soldats. Il arrive journellement de nouvelles recrues. Comment faire cette recherche sans donner d'alarme ? Et par-là , nous retombons dans l'inconvénient que vous voulez éviter.

„ Sur combien de rangs l'armée est-elle disposée , demanda le sultan ?

„ La plaine où se fera la revue , dit le visir , peut bien contenir une ligne de trois mille hommes.

„ Eh bien ! interrompit le sultan , faites-moi venir deux cent des meilleurs archers de mon armée. Prenez-les parmi les troupes qui ont quitté mes ennemis pour se joindre aux miennes „.

Le visir obéit aux ordres du sultan. Les deux cent archers vinrent devant la tente royale.

“ A présent , dit *Misnar* à son fidelle *Horam* , faites disposer les troupes pour la revue.

„ Elles sont déjà assemblées dans la plaine ;
répondit le visir.

„ Prenez les archers avec vous , continua le sultan ; mettez-en un à chaque extrémité des rangs , & un autre sur la droite de chaque rang. Avant cette disposition , donnez-leur un ordre secret de tenir leurs arcs tendus & leurs meilleures flèches prêtes pour tirer sur celui des soldats ou officiers qui se prosterner le dernier , lorsqu'on en donnera le signal à mon arrivée „.

L'ordre fut exactement exécuté. Les rangs étoient alignés : les archers furent placés selon la disposition du sultan. *Misnar* sortit de sa tente , & s'avança vers la plaine au milieu de ses eunuques , des visirs , des émirs & de ses gardes. Les trompettes & les clairons firent retentir l'air de leurs sons aigus , que soutenoient les tons plus graves des tymbales.

Le magicien , impatient d'exécuter son noir dessein , étoit ravi d'entendre cette-musique guerrière qui lui sembloit célébrer d'avance sa victoire. Il vit le sultan *Misnar* au milieu de la pompe qui l'accompagnoit , avec la même joie que l'aigle ressent lorsque du haut des airs il voit la toison des moutons blanchir les plaines de *Homad*.

Le sultan étant arrivé à la tête de son

armée , dont il favoit que les premiers rangs étoient composés de ses plus fidelles troupes , il ordonna que l'on fît silence , & leur adressa ce discours :

“ Braves soldats , quoique vous ne manquez ni de courage ni d'habileté pour achever de réduire mes provinces révoltées ; cependant c'est à *Alla* & à son prophète *Mahomet* que vous devez la gloire & les succès de vos armes. Ainsi faites courir l'ordre de rang en rang , que chacun se prosterne dans la présence d'*Alla* qui voit tout & peut tout. Adorons cet être , modérateur suprême de l'univers , qui dispose à son gré des royaumes & des couronnes ,.

Quand l'ordre fut parvenu jusqu'au dernier rang , on donna le signal , & tous les soldats se prosternèrent ensemble devant *Alla*. Il n'y eut que le magicien *Happuck* qui , étonné de cet ordre qu'il n'avoit pas prévu , ne favoit ce qu'il devoit faire. On ne lui laissa pas le temps d'y songer. Car dès que les soldats se furent prosternés la face contre terre , il fut atteint de côté & d'autre de deux flèches qui lui percèrent le cœur.

Le magicien , devenu la seule victime de sa propre méchanceté , sentit que les envoyés de la mort avoient étendu leurs mains sur

lui, & se servit du peu de forces qui lui restoit pour blasphémer le nom d'*Alla* & de *Mahomet* son prophète. Mais sa vie s'éteignit en un instant, & ses blasphêmes devinrent plus foibles jusqu'à ce qu'ils se perdirent dans le silence de la mort.

Les partisans d'*Happuck* le voyant mort, se doutèrent bien que leur complot étoit découvert. Ils commencèrent à fuir. *Ibrac*, se mettant à leur tête, voulut en vain les rallier. Mais la confusion se mit parmi ces cavaliers qui n'étoient pas accoutumés à marcher, ni à combattre à pied. Cette poignée de gens fut écrasée par l'armée du sultan.

Misnar, voyant de la confusion au centre de son armée, comprit qu'on avoit découvert & tué le magicien. Il envoya *Horam* avec quelques gens d'élite pour savoir qui causoit le désordre de ses troupes.

Le visir vit, en arrivant, plusieurs soldats qui portoient un corps mort. C'étoit celui de l'enchanteur *Happuck*. La mort le montrait sous ses véritables traits.

Horam demanda les deux archers qui avoient tué le monstre.

Ils parurent devant le visir qui loua leur fidélité & leur adresse. Il leur dit de pren-

dre le corps, & de l'aller présenter au sultan qui les récompenseroit.

Les archers obéirent. L'armée s'ouvrit pour leur faire un passage. Ils mirent le corps aux pieds du sultan.

Misnar, voyant son ennemi mort, fit donner aux deux archers dix bourses contenant chacune cent pièces d'or, & à chacun des autres archers une bourse pareille contenant cent pièces d'or. Celui qui apporta la tête d'*Ibrac* eut cinq bourses de la même valeur. Alors le sultan reparut à la tête de son armée, & ordonna que l'on se prosternât de nouveau pour remercier *Alla* de les avoir délivrés des mains de leurs cruels ennemis.

Des trois mille cavaliers d'*Ibrac* & d'*Hap-puck*, il n'y en eut que deux qui échappèrent pour aller porter à *Ahubal* la fatale nouvelle de leur défaite.

Ahubal, consterné, s'enfuit dans les montagnes. Il craignit que ses propres soldats ne le trahissent, & ne le livrassent à son frère. De quoi ne sont pas capables des rebelles ?

L'enchanteur *Ollomand*, celui qui dans la première assemblée des sages avoit conseillé au jeune sultan d'affermir son trône en

se fouillant du sang de son frère, ne désespéra pas de la cause d'*Ahubal*. Il l'alla trouver dans les montagnes, au fond d'une caverne où la fatigue d'une longue course l'avoit obligé de s'arrêter, & où la crainte retenoit ce prince révolté.

La caverne qui ser voit de retraite au fugitif *Ahubal* étoit à l'entrée d'une longue vallée qui traversoit une chaîne de montagnes. Les montagnes s'élevoient de côté & d'autre de la caverne qui y étoit comme perdue & inaccessible.

Ahubal ayant pris un peu de repos dans la caverne, se leva pour continuer sa route au travers de la vallée. Il marcha jusqu'à l'autre extrémité qu'il trouva fermée par un roc escarpé sur le haut duquel il apperçut un magnifique palais dont les murs réfléchissoient les rayons du soleil, comme s'ils eussent été couverts de lames d'or ou de quelque autre métal poli.

Le frère de *Misnar* regarda quelque temps la partie du château qui étoit dans l'ombre; car, pour la façade qui recevoit la lumière du soleil, elle jetoit un éclat trop éblouissant pour qu'il pût y fixer les yeux. Il vit s'ouvrir une espèce de petit guichet d'où

fortit un moment après un petit nain d'assez mauvaise mine.

Ahubal perdit bientôt la vue du nain , dans cet amas de rochers qui le couvroient. Cependant il résolut d'attendre , pour voir s'il trouveroit un passage qui le conduisît dans la vallée.

Le nain reparut après quelque temps. Il sembloit tourner autour des rochers , & descendre par un sentier en spirale.

Quand le nain fut parvenu à l'entrée de la vallée , il s'avança vers *Ahubal* , & lui présenta un peloton de fil , en lui disant que , s'il vouloit monter au château d'*Ollomand* , son maître , il n'avoit qu'à suivre ce fil qui le conduiroit dans le sentier tortueux , & le seul praticable , par où il pût gravir le roc escarpé.

Ahubal avoit ouï parler d'*Ollomand*. Il se souvenoit d'avoir entendu dire à *Ulin* & à *Happuck* qu'il étoit leur ami. Il prit le peloton du nain , & en suivit la trace en le tirant devant lui.

Quand il l'eut pelotonné en marchant , le bout l'introduisit au centre des rochers , où il découvrit un escalier régulier , éclairé de part & d'autre par des fenêtres. Il

monta, & parvint bientôt au sommet de la montagne.

L'enchanteur *Ollomand* vint recevoir *Ahubal* à l'entrée du château qui étoit gardé par quatre dragons. Il lui fit traverser une vaste cour, pour le conduire dans une salle spacieuse, dont les murailles étoient garnies d'ossements humains desséchés & blanchis au soleil.

« Favori de notre puissante race, dit *Ollomand* au prince, vois les crânes & les os de ceux qui ont osé porter les armes contre toi. J'y en ajouterai encore d'autres chaque jour jusqu'à ce que le château en soit plein.

» Hélas ! répondit *Ahubal*, *Ulin* n'est plus, & les vautours se repaissent des membres sanglans d'*Happuck*. Dix provinces m'ont abandonné, & mes trésors sont épuisés ».

Ollomand répliqua : « *Happuck*, méprisant le secours des richesses & de la force, s'est trop fié sur son adresse & les artifices de la ruse ; c'est pourquoi il a tombé. Les provinces n'ont pas osé se révolter tandis qu'elles étoient gardées par les troupes de *Misnar* ; mais elles conservent toujours de l'attachement pour *Ahubal*. Je remplirai tes coffres. *Ollomand* fera tout au monde pour corrom-

pre les chefs mêmes de l'armée du sultan , & les attirer à ton parti. Ce château contient plus d'armes & de richesses qu'il n'en faut pour armer tous les habitans de l'*Asie* ; & lorsqu'elles seront épuisées , nous ne manquerons pas encore de ressources. *Pharesanen* , *Hympamsan* , & tant d'autres chefs de notre race nous prêteront leur assistance au besoin. Ne crains donc point , ô *Ahubal* ! mon art me fait connoître que le sultan *Miszar* fuira devant la face de ses ennemis ».

Les assurances d'*Ollomand* ranimèrent le courage du prince fugitif. L'enchanteur lui fit part de ses projets , & l'invita à voir une partie des richesses de son château.

De la salle des os , ils descendirent dans une cour beaucoup plus vaste que la première. Il y avoit au milieu de la cour un puits large & profond.

Ahubal , jetant les yeux de côté & d'autre , vit quatre cent portes d'airain massif montées chacune sur neuf gonds énormes de même métal.

Quand *Ollomand* entra dans cette cour en tenant le prince *Ahubal* par la main , il éleva sa voix formidable qui retentît comme un tonnerre. Les tours du château tremblèrent , & ses fondemens furent ébranlés. Il

ordonna à ses esclaves d'exposer aux yeux d'*Ahubal* les trésors de leur maître.

Le prince, qui n'avoit encore vu dans le château que le nain & l'enchanteur, étoit assez curieux de voir d'où sortiroient les esclaves. Bientôt sa curiosité se changea en crainte. Un géant monstrueux, noir comme un maure, armé d'une massue d'ébène de quarante pieds de longueur, sortit du puits qui étoit au milieu de la cour.

Ahubal fut épouvanté : sa frayeur fut bien plus grande, lorsqu'après cette figure gigantesque, il vit sortir du puits une longue suite de monstres semblables, au nombre de quatre cent. Chacun alla s'emparer d'une des quatre cent portes d'airain.

Quand *Ollomand* vit les esclaves devant les portes d'airain, il leur ordonna de les frapper avec leurs massues.

Les esclaves obéirent aux ordres de l'enchanteur. Ils levèrent leurs lourdes massues d'ébène, & en frappèrent les quatre cent portes. Elles retentirent avec un si grand bruit sous les coups des géans, qu'*Ahubal* fut contraint de se fermer les oreilles pour ne pas s'exposer à devenir sourd. Il pensa tomber de surprise & de frayeur.

Les portes commencèrent à tourner sur

leurs gonds, & le bruit qu'elles firent eût été capable de renverser toute l'armée de *Misnar*, si elle l'eût entendu.

Le bruit continua jusqu'à ce que les esclaves ouvrirent avec de grands efforts les quatre cent portes d'airain. Mais *Ahubal* étoit si étourdi de ce son aigu, qu'il n'osoit lever les yeux ; l'enchanteur *Ollomand* le tira rudement par les oreilles, pour le faire revenir de sa frayeur, en lui disant d'ouvrir les yeux, & de contempler les richesses de son ami.

Ahubal leva la tête & les yeux autour de lui. Les portes d'airain étoient ouvertes. Celles de la droite découvrirent à sa vue des millions de lingots d'or & d'argent entassés les uns sur les autres sous le vaste cintre d'une voûte soutenue par des colonnes de marbre. De l'autre côté, cent chambres aussi voûtées contenoient des monnoies d'or & d'argent de toutes les nations.

Cent autres portes ouvertes devant le frère de *Misnar*, lui firent voir un arsenal immense fourni de toutes sortes d'armures & d'habits de guerre pour équiper dix mille peuples, & un nombre proportionné d'instrumens de mort inventés par la malice des hommes : d'abord un monceau de pierres,

ou plutôt de fragmens de rochers, avec des pierriers & autres machines pour lancer ces masses énormes; puis des flèches, des lances, des javelots armés de fer trempé, avec des carquois & des arcs; il y avoit encore un grand nombre de ces armes d'un usage incertain, dont la première destination fut d'être utile aux hommes, & dont leur malice pervertit l'usage pour dépeupler la terre de ses habitans, tels les filets, les poinçons, les couteaux & les haches; avec des épées, des dagues, des poignards, des cimeterres. La quatrième partie de la cour, qui étoit derrière *Ahubal*, étoit remplie d'armes propres à détruire des corps entiers d'hommes à-la-fois, armes inventées par la barbarie raffinée des Européens; c'étoient des mousquets, des pistolets, des canons, des mortiers, avec des amas énormes de boulets & de bombes, des tonneaux de poudre, de balles, de grenades, de limaille de fer.

Ahubal, qui connoissoit peu ces dernières armes, en admira la structure, demanda pour quel usage ces monstres destructeurs, enfans de l'art, avoient été formés.

Ollomand lui répondit : „ Ce sont les armes de l'*Europe*, partie de la terre rem-

plie de voleurs industrieux , de brigands adroits , de bourreaux ingénieux , occupés fans-cesse à inventer de nouveaux moyens de se faire souffrir les uns les autres. Il y a un million de ces hommes méchans établis sur les côtes maritimes de nos provinces méridionales. Je les attirerai à notre parti , par l'inspiration du dieu qu'ils adorent.

„ Sublime & puissant enchanteur , reprit le prince *Ahubal* , tu as donc les dieux de l'Europe en ton pouvoir ?

„ Les Européens , dit *Ollomand* , ne reconnoissent qu'un dieu , dont ils placent le trône au plus haut des cieux. Mais il est véritablement au centre de la terre , le dieu qu'ils adorent. L'or est leur dieu. C'est à lui qu'ils sacrifient. C'est pour lui qu'ils osent tout entreprendre. C'est pour lui qu'ils trompent & trahissent leurs meilleurs amis. Tu n'as qu'à leur envoyer des présens , & leur promettre des richesses , tu les verras voler à ton secours : ne doute pas que , par leurs machinations , *Misnar* ne soit enfin forcé de reconnoître ta supériorité.

» Mais , dit le prince *Ahubal* , qu'ai-je besoin de recourir à ces gens & à leurs machines meurtrières , puisque mon puissant ami a une armée de géants dont dix suffi-

sont pour détruire en un moment toutes les troupes du sultan mon frère ?

» Hélas ! s'écria *Ollomand* , les esclaves produits par le pouvoir de l'enchanteur s'évanouissent devant les enfans de la foi. Quoique nous refusions de reconnoître *Mahomet* & de l'adorer , nous ne pouvons cependant résister à une puissance nécessairement supérieure à la nôtre. Si l'univers étoit à notre discrétion , les humbles adorateurs d'*Alla* auroient lieu de trembler. Mais , hélas ! *Mahomet* nous a bridés comme des animaux indomptés ; nous rongons notre frein , & notre bouche écume de rage. Nous ne pouvons ni nous soumettre , ni l'emporter sur lui.

» Loin de nous ces pensées chagrinantes. Les provinces qui nous restent attachées dans le cœur , ont besoin de notre présence & de notre soutien pour se déclarer. Les troupes de *Misnar* gardent leurs frontières pour les intimider. Déguisons-nous en marchands. Allons à *Orixa* , nous y aurons occasion de travailler sûrement à la perte de *Misnar* , l'indigne sultan de l'*Inde* ».

En achevant ces mots, *Ollomand* frappa du pied. A ce signal , un char attelé de quatre dragons sortit du puits. *Ahubal* &

l'enchanteur y montèrent. Un nuage épais les enveloppa. Ils eurent bientôt franchi les montagnes & la forêt, & arrivèrent derrière la ville d'*Orixa*.

Quand le char d'*Ollomand* quitta la plaine des airs pour rouler sur la terre, l'enchanteur toucha les dragons avec sa baguette. Ils furent changés en quatre chameaux chargés de marchandises précieuses.

Le char devint un éléphant sur lequel étoit *Ahubal* en habit de marchand ; l'enchanteur déguisé en esclave noir conduisoit l'éléphant.

Ils entrèrent dans la ville sur le soir, & dès le lendemain ils étalèrent leurs marchandises sur la place du marché public.

Les ballots du faux marchand furent ouverts : ils renfermoient de riches étoffes propres à habiller les officiers de l'armée du sultan.

Aussi, dès que le bruit s'en fut répandu, ils ne manquèrent pas de se rendre en foule sur le marché ; & comme *Ahubal* leur donnoit ses marchandises à bon compte, il eut bientôt fait connoissance avec tous les officiers de la garnison d'*Orixa*.

Ahubal eut de fréquens entretiens avec eux, dans lesquels il se conduisit toujours

par les conseils de l'enchanteur. Il leur parloit sur-tout de la paie modique qu'ils recevoient de la cour. Ils en convenoient tous, & bientôt il les amena jusqu'au point de desirer un service plus lucratif. Il leur laissa entrevoir qu'ils feroient beaucoup mieux récompensés, s'ils alloient se rendre sous les drapeaux d'*Ahubal*. Les officiers qui, pour la plupart, servoient beaucoup plus par nécessité & par amour du gain que par devoir ou par honneur, écoutèrent avidement les propositions du marchand. Par ces menées artificieuses, *Ahubal* reconquit en dix jours la province d'*Orixa*.

Le jeune prince, enflé de ce premier succès, brûloit d'envie de se faire connoître. *Ollomand*, plus prudent, modéra sa vanité en lui faisant considérer combien il avoit encore de provinces à gagner avant qu'il fût en état de tenir tête à son frère.

Le prince se rendit aux conseils de l'enchanteur. Ils envoyèrent quelques officiers les plus attachés à leurs intérêts, dans les provinces du midi, pour tâcher de corrompre les gouverneurs & les commandans.

Comme ils ne manquoient ni d'argent, ni d'adresse, il leur fut plus aisé de déboucher par cette voie les troupes & les sujets

du sultan, qu'ils n'eussent pu faire par la force de leurs bras.

En peu de mois toutes les provinces méridionales se révoltèrent, & les troupes qu'on avoit envoyées pour les contenir dans le devoir, conspirant avec elles contre leur légitime souverain, ne demandoient qu'à ouvrir la campagne & à élever *Ahubal* sur le trône de *Misnar*. On fit proposer des récompenses à deux cent ingénieurs étrangers, pour les engager à servir dans l'armée du prince révolté. Du reste l'enchanteur *Ollomand* eut soin de faire payer exactement & largement les troupes.

Les troupes des provinces rebelles furent toutes en campagne au jour marqué. Elles arborèrent l'étendart d'*Ahubal*. Elles invitèrent les provinces limitrophes à entrer dans leur révolte. Plusieurs milliers d'hommes arrivoient chaque jour à l'armée.

Quelques amis restés fidèles au sultan écrivirent à *Dély* ce qui se passoit. Le visir *Horam* porta à son maître la terrible nouvelle d'une révolte générale, non-seulement des provinces du midi, mais encore des troupes qui y étoient en garnison.

» Les ennemis de *Misnar* sont en grand

nombre, s'écria le sultan, & *Misnar* n'a qu'un ami » !

Horam s'inclina profondément à ces mots.

» Mon fidelle visir, continua le sultan, je vous honore & vous estime ; mais je ne préfère pas mon visir à mon Dieu. Non, *Horam*, *Alla* seul est l'ami de *Misnar*, un ami plus fort que les armées d'*Ahubal*, plus puissant que les prestiges magiques des enchanteurs ».

Misnar rassembla ses troupes, se mit lui-même à leur tête, & marcha à petites journées vers les frontières méridionales de ses états.

Cependant les armées d'*Ahubal* devenoient tous les jours plus fortes & plus nombreuses. Déjà *Cambaya* l'avoit reconnu pour son sultan. Il arriva avec ses forces à *Narvar*, où il campa. Il avoit avec lui sept lignes de déserteurs des troupes de *Misnar*.

Quoique le prince eût quitté l'habit de marchand, l'enchanteur *Ollomand* persistoit dans son déguisement. Sous les traits d'un esclave noir, il jouissoit de la confiance la plus intime de son maître, jusqu'à donner de la jalousie aux officiers de son armée, témoins de cette préférence. L'enchanteur s'en apperçut. En conséquence il dit à *Ahubal*
de

de lui donner cinq mille hommes de ses troupes avec les ingénieurs européens , pour aller au devant des ennemis , & se signaler par le coup qu'il méditoit depuis long-temps.

Ahubal ne résistoit jamais à l'avis d'*Ollomand*. Il ordonna à cinq mille hommes de le suivre & de lui obéir. Il joignit de plus à ce détachement les deux cent ingénieurs qu'il avoit demandés.

L'enchanteur marcha avec sa troupe choisie vers un bois épais , que l'armée de *Misnar* devoit absolument traverser pour venir aux ennemis. Son dessein étoit de s'y retrancher , d'y placer ses ingénieurs & leur artillerie avec avantage , pour en défendre l'entrée aux troupes du sultan.

Il fit diligence toute la nuit , surprit les gardes avancées de *Misnar* , s'empara du bois , & y porta les ingénieurs avant que le soleil frappât de ses rayons les arbres les plus hauts de la forêt de *Narvar*.

Cette action hardie eût ruiné infailliblement toutes les espérances du sultan , qui se flattoit d'être le lendemain au-delà du bois , si les ingénieurs étrangers fussent restés fidèles à *Ahubal* & à son parti. Mais avant le jour , l'un d'eux , favorisé par l'obscurité de la nuit , quitta son poste , & alla décou-

vrir à *Misnar* tout le projet de l'enchanteur.

Le sultan profita de cet avis. Sachant ses ennemis engagés dans le bois, il fit monter un nombre suffisant de soldats sur les montagnes qui étoient à la droite du bois, pour gagner l'autre côté. Ils avoient ordre de porter un grand nombre de torches allumées dans le bois, & d'y mettre le feu en plusieurs endroits à la fois; ce qui fut exécuté si à propos & avec un succès si complet, que, quand *Ollomand* fut avancé dans le bois, il vit qu'une partie de la forêt embrâsée mettoit une barrière impénétrable entre sa troupe & l'armée d'*Ahubal*.

Dans ce malheur imprévu, il chercha à faire la meilleure disposition possible de ses troupes & des ingénieurs, se proposant d'ailleurs de s'assurer une retraite commode par le pouvoir de son art. Mais tandis que l'enchanteur subtil donnoit ses ordres aux officiers d'artillerie pour la disposition de leur train, le feu gaignoit ses derrières, & un canon, que la flamme avoit obligé ceux qui le conduisoient d'abandonner, prit feu, & tira avec un grand fracas. Le boulet dont il étoit chargé vint frapper l'enchanteur *Ollomand*, dont il jeta la tête jusques dans le camp du sultan.

Cet accident consterna la troupe entière, dont une partie accourut au camp de *Misnar*, en disant qu'ils avoient perdu leur chef. Le reste aima mieux se rendre, à l'exemple des premiers, que de périr par le fer, ou par le feu; car la mort étoit inévitable.

Cependant le prince rebelle vit de loin, d'un poste élevé, la forêt en feu entre son armée & celle de son frère. Il fut d'abord alarmé. Il s'imagina ensuite qu'*Ollomand* avoit enfermé dans le bois les troupes du sultan, & qu'elles y étoient la proie des flammes. Puis ne recevant point d'avis de son ami, ses craintes recommencèrent : elles redoubloient à chaque instant. Enfin le feu s'éteignit faute de matière. Le bois consumé ne laissa plus qu'une plaine ouverte : *Ahubal* apprit par ses espions que l'armée de *Misnar* s'ébranloit pour le venir attaquer.

Ahubal, ayant perdu son ami, perdit toute espérance de vaincre. Il voulut fuir. Mais ses généraux, révoltés comme lui, craignant le juste châtiment de leur rébellion, s'ils avoient le malheur d'être pris, résolurent de vaincre ou de mourir. Le prince fut donc obligé de mettre son armée en état de défense.

De son côté, le sultan, persuadé que le

mauvais succès de l'expédition d'*Ollomand* avoit jeté l'épouvante parmi les troupes de son frère, se hâta de le joindre pour livrer bataille, avant qu'elles fussent revenues de leur consternation. Il fit diligence avec le gros de son armée. Il alloit droit à l'ennemi, toujours en bon ordre, tandis que le visir *Horam*, à la tête d'un moindre corps, tâchoit de prendre l'ennemi en flanc.

Les éléphants avançoient des deux côtés, & faisoient voler la poussière de la plaine, tandis que, des tours dont ils étoient chargés, partit une nuée de traits dont chacun portoit un coup mortel. Les cris des soldats, joints aux sons aigus des trompettes, & aux accens plus graves des tymbales; remplissoient l'air d'un bruit guerrier. Les soldats de *Misnar* étoient pleins de courage & de confiance; ceux d'*Ahubal* étoient transportés de fureur & de désespoir. Tous les cimenterres tirés frapportoient de toutes parts les têtes des combattans. Les éléphants marchaient sur des monceaux de cadavres, & le sang des blessés & des morts étoit comme les rivières d'*Arvar*. Mais les troupes du sultan, qui ne s'étoient pas attendues à tant de résistance, flottoient entre l'espérance & la crainte. L'épouvante saisit *Ahubal* & ses

guerriers. Le prince sonna lui-même la retraite. Alors ses troupes présentèrent le dos aux traits des ennemis. *Tasnar*, l'enchanteur *Tasnar*, parut au haut des airs porté sur un vautour.

« Lâches fuyards , cria - t - il aux soldats d'*Ahubal* , ralliez - vous , retournez à l'ennemi , ne craignez rien ; *Tasnar* est votre ami & votre soutien. Les troupes de *Misnar* sont épuisées de fatigue , & vous fuyez au moment qu'elles alloient succomber sous vos coups ! Est - ce ainsi que vous renoncez tout - à - coup aux trésors de *Dély* ? Un moment de crainte vous fait perdre le fruit de tant de marches pénibles que vous avez faites dans les déserts. L'*Inde* va être votre conquête & la récompense de vos glorieux travaux ; & vous préférez la honte & l'ignominie , à l'honneur d'une victoire éclatante » !

Les troupes d'*Ahubal* entendirent ces mots , & furent encouragées par une vision si surprenante. Elles s'arrêtèrent dans leur fuite , ne sachant quel parti prendre. *Tasnar* , voyant leur irrésolution , descend de dessus son vautour , se met à leur tête , prend un javelot , & s'écrie : « que tous les braves soutiennent celui qui vient effacer la honte des lâches , »

L'armée du sultan avoit poursuivi en désordre les ennemis fuyans & dispersés. Elle en étoit moins en état d'effuyer une seconde attaque. *Tasnar*, & ceux qui le soutenoient, revinrent à la charge, & sûrement ils eussent eu bon marché des troupes du sultan *Misnar*, si le visir *Horam*, qui s'aperçut que les fuyards s'étoient ralliés, n'eût soutenu l'armée de son maître, par le détachement de troupes fraîches qu'il commandoit.

Ce second combat, quoique moins général que le premier, fut aussi sanglant & plus opiniâtre. Le visir chercha en vain à frapper de son cimenterre la tête de l'enchanteur; mais *Tasnar* fut toujours repoussé par l'invincible visir. Ainsi le courage & l'adresse de celui-ci balançoient le pouvoir de l'autre. Le combat continua avec acharnement de côté & d'autre, jusqu'à ce que la nuit, qui répare les forces épuisées de l'homme, obligea les deux armées de se séparer.

Après que le visir *Horam* eut fait en bon ordre la retraite de ses guerriers, il entra dans la tente du sultan, & lui dit qu'il avoit vu l'enchanteur *Tasnar* à la tête de ses

ennemis, qu'il l'avoit combattu sans pouvoir l'entamer.

» Hélas ! s'écria *Misnar*, c'est envain que l'épée est tirée contre les puissances de la magie. Non , cher *Horam*, mon fidelle vifir, ce n'est pas à force ouverte, qu'il nous faut combattre les enchanteurs. Il n'y a qu'un moyen de les détruire ; c'est de les surprendre. *Tasnar* conspire pour mon perfide frère. Il est dans le camp d'*Ahubal*. Ne se trouvera-t-il point parmi mes troupes quelque esclave affidé qui, sous prétexte de désertion, ou même de trahison, se rende chez mon ennemi, surprenne l'enchanteur endormi, & m'apporte sa tête. Il faut qu'*Horam* me trouve ce fidelle esclave avant que le soleil voye le sang qui coule à grands flots sur les plaines de mes états ».

Horam s'inclina jusqu'à terre, & quitta le sultan pour lui obéir.

Il étoit dans la plus grande inquiétude. L'ordre de *Misnar* étoit le sujet de son embarras. Il disoit en lui-même : » où le puissant trouvera-t-il un ami ? Quel esclave restera fidelle à celui qui lui ôta la liberté, le premier & le plus grand des biens ? Il eût mieux valu pour moi de périr par la main de *Tasnar*, que de me charger d'une

telle commission , au risque d'être trahi par la méchanceté de mes esclaves ,.

Le visir ne sachant donc à qui se fier , rentra dans sa tente , accablé de douleur. Il apperçut en entrant une vieille esclave , qui l'attendoit pour lui parler de la part d'une des femmes de son ferrail , qui étoit sous une autre tente voisine de la sienne.

Horam ne fit aucune attention à cette vieille ; il se jeta sur un sofa , plaignant le sort de celui à qui l'on ordonnoit de trouver un esclave fidelle.

La vieille femme , voyant son maître se lamenter pour un tel sujet , se jeta à ses pieds , en prenant *Alla* à témoin de sa fidélité , de son obéissance , & protestant qu'elle étoit prête à sacrifier sa vie pour lui.

Horam , touché de ses protestations , n'en étoit pas moins alarmé & inquiet.

„ Hélas ! lui disoit - il d'un air consterné ; pauvre femme décrépite , qui peux à peine te soutenir , qui es - tu pour aller combattre l'enchanteur , l'ennemi de ton maître.

„ Les fauterelles & les vers de la terre , dit l'esclave , sont les instrumens de la vengeance d'*Alla* sur les grands de la terre. Et *Mahomet* peut se servir de ma foiblesse pour

fauver mon seigneur du danger qui le menace „.

Horam, voyant la détermination de l'esclave, lui dit : „ mais comment prétendez-vous triompher d'*Ahubal* & du magicien *Tasnar* ?

„ J'irai au camp d'*Ahubal*, répondit-elle ; je demanderai à parler au prince & au général de ses armées. Je leur proposerai d'empoisonner le visir, mon maître, & *Misnar* notre magnifique sultan. Je leur demanderai quelle récompense ils me donneront pour un tel exploit. J'apporterai le poison prétendu, & tandis que d'une main je le présenterai à *Tasnar*, de l'autre j'enfoncerai dans son cœur le poignard mortel qui doit nous délivrer de ses enchantemens.

„ Mais, fais - tu, reprit *Horam*, que la mort fera la suite nécessaire de ton audace ?

„ Seigneur, répondit l'esclave, lorsque j'étois encore jeune, je fus élevée dans les cavernes de *Denraddin*, par une prophétesse qui m'apprit ce qui m'arriveroit pendant tout le cours de ma vie. Jusqu'ici tout ce qu'elle m'a prédit s'est vérifié à la lettre. Elle lut un jour dans l'arrangement des astres du ciel, que je délivrerois le sultan de l'*Inde* de ses ennemis „.

Le visir , ravi de cette nouvelle , & charmé de la résolution de l'esclave , lui dit de se préparer à paroître devant le sultan.

La vieille femme prit son voile , suivit *Horam* , & entra avec lui dans la tente du sultan.

Misnar la voyant entrer avec le visir , dit :
„ Quelle nouvelle espèce de guerrier mon fidelle *Horam* m'amène-t-il ?

„ Lumière de mes yeux , répondit le visir , vous voyez une vieille femme prête à exécuter vos ordres. Cette esclave assure que les sages des cavernes de *Denraddin* ont lu dans les astres du ciel qu'elle délivreroit le sultan de l'Inde de ses ennemis.

„ Qu'elle aille donc , dit le sultan ; que le prophète guide ses pas & assure le succès de son entreprise. *Horam* est incapable de donner les mains à un projet téméraire ou d'une exécution incertaine. Je me livre donc à sa direction , & mon sort est entre les mains de sa fidelle esclave , „

L'esclave se prosterna devant *Misnar* , & lui demanda quelques papiers & mandats , afin qu'elle prétendît les avoir enlevés de la tente du sultan pour les porter aux pieds de *Tasnar* & d'*Ahubal*.

Misnar approuva la ruse proposée par la

vieille. En conséquence , il fait expédier des dépêches , & autres écrits relatifs aux mouvemens que l'armée étoit supposée devoir faire le jour suivant , pour mieux donner le change.

L'esclave les prit , & se mit en chemin pour passer dans l'armée ennemie. Le visir l'accompagna jusqu'aux gardes les plus avancées du camp de *Misnar*. L'esclave passa outre. Les sentinelles d'*Ahubal* l'arrêtèrent. On la saisit : on la conduisit au commandant.

Celui-ci soupçonna d'abord quelque stratagème. Puis , ayant reconnu que ce n'étoit qu'une vieille esclave , il se contenta de lui demander pourquoi elle avoit quitté le camp du sultan , seule & sans ordre.

„ Conduisez - moi en présence de votre prince , répondit-elle. J'ai des choses importantes à lui communiquer , pour le service de son armée „.

Le commandant lui donna une garde pour l'escorter jusqu'au pavillon royal , où *Ahubal* & l'enchanteur *Tasnar* étoient en conférence secrète.

Dès que l'esclave fut en leur présence , elle se prosterna aux pieds d'*Ahubal*. Aussitôt *Tasnar* la fit prendre par deux gardes , en disant :

„Voyons d'abord quel service cette esclave peut nous rendre avant de lui permettre d'approcher si près de nous „.

La vieille, saisie par les gardes, sembloit interdite, & ne savoit à quoi se résoudre.

„Que dois-je penser de ton embarras & de ta confusion, lui dit l'enchanteur? Viens-tu de ton gré nous révéler quelque secret important? Ou bien, es-tu un vil espion qui cherche à trahir les conseils des braves.

„Je vous apporte des papiers de conséquence, répondit l'esclave. Je les ai dérobés dans la tente du sultan, & je viens les mettre aux pieds d'*Ahubal*, le seigneur & le roi de tous les cœurs de l'*Inde* „.

Alors, l'esclave tira de dessous sa robe les papiers, que les gardes mirent aux pieds d'*Ahubal*.

L'enchanteur les présenta au prince, qui les lut, & les remit à *Tasnar*, en disant : „ Ces papiers sont vraiment d'un grand prix. Nous en pouvons tirer avantage, & celle qui a risqué sa vie pour nous les apporter, mérite récompense „.

La vieille, flattée de cet éloge, s'inclina aussi profondément que le lui permirent les gardes qui la tenoient.

„Puissant fils de *Dabulcombar*, dit l'en-

chanteur , ordonnez que l'on garde cette femme dans une tente voisine de la vôtre , jusqu'à ce qu'on ait délibéré quelle sorte de récompense elle mérite ,.

Dès que l'esclave fut sortie , *Tasnar* dit au prince *Ahubal* : „ Magnifique seigneur , il est d'un bon politique de récompenser ceux qui nous rendent des services essentiels , & nous ne saurons trop bien accueillir ceux qui trahissent nos ennemis. Il faut des appâts pour attirer ces oiseaux imbécilles dans les filets de l'état. Mais , continua-t-il , lorsque nous pouvons parvenir aussi sûrement à notre but , en faisant mourir les traîtres , qu'en les récompensant , il n'y a plus à délibérer , il faut les sacrifier à notre sûreté. Cette esclave a déjà risqué sa vie pour nous servir , lorsque nous ne l'en avons pas priée : sûrement elle ne nous refusera pas la même grâce , lorsque nous la lui demanderons ,.

L'enchanteur n'attendit pas la réponse du prince. Il ordonna aux gardes de faire revenir la vieille , & d'apporter le fatal lacet.

Les gardes obéirent : l'esclave approcha d'un air triomphant , ne soupçonnant pas l'intention de *Tasnar*.

» Esclave serviable , lui dit-il , tu nous

as déjà rendu un service si essentiel , que nous osons t'en demander un second. Souffre que les muets te passent au cou ce lacet. Le prince *Ahubal* demande ta vie que tu as exposée pour son service.».

Les muets passèrent le lacet fatal au cou de la vieille femme , & l'étranglèrent sur le champ en présence de l'enchanteur & du prince , qui ne comprenoit rien à la conduite de *Tasnar*. Après cette exécution , les muets se retirèrent , laissant le corps mort étendu sur la place , selon l'ordre qu'ils en eurent.

Ahubal , resté seul avec l'enchanteur , lui demanda avec étonnement : » O *Tasnar* ! qu'as-tu fait ? Que signifie cette étrange conduite ?

» Je me suis défié de cette esclave , répondit l'enchanteur. J'ai craint qu'elle ne fût un espion envoyé par nos ennemis pour nous perdre. Nous pouvons nous en éclaircir en visitant ses habits. — Voyez , prince , continua-t-il ; voyez si ma conjecture étoit vaine. Voilà le glaive de la mort qui devoit nous frapper ».

En disant ces mots , il tira le poignard que l'esclave avoit caché dans son sein , pour frapper l'enchanteur.

« Prudent *Tasnar*, dit le prince, j'admire votre sagesse & votre prévoyance. Mais quel avantage tirerons-nous à présent de la mort de cette femme ? En lui laissant la vie, après avoir découvert sa fourberie, nous eussions pu en tirer des éclaircissmens utiles.

» Prince, répondit *Tasnar*, j'ai de plus grandes vues. L'habit de cette femme me donnera entrée dans le camp du sultan *Misnar*, & le même poignard destiné à m'ôter la vie, lui donnera le coup de la mort. Il n'y a point de temps à perdre. Le jour va paroître ».

L'enchanteur prit aussitôt les vêtemens de l'esclave avec ses traits, de sorte qu'*Ahubal* eût cru la vieille ressuscitée, s'il n'avoit vu son cadavre étendu à ses pieds. Il coupa ensuite la tête de la même femme, il lui donna ses propres traits, par la vertu d'un onguent blanc dont il l'oignit. Dans cet équipage, il se fit conduire par le commandant des gardes avancées jusqu'aux dernières sentinelles de l'armée.

Il atteignit bientôt le camp du sultan. Les sentinelles, trompés par l'apparence, crurent que c'étoit la même femme qu'*Horama* avoit accompagnée lui-même quelques heu-

res auparavant. Ils la laissèrent passer sans lui rien dire.

L'enchanteur, arrivé au pavillon royal, fit demander audience au sultan. Le visir *Horam*, qui l'attendoit, reconnut la voix de la vieille esclave, & vint la recevoir.

« Eh bien ! fidelle esclave, lui dit-il, as-tu réussi ? *Tasnar* est-il la proie de la mort ? »

» *Horam*, répondit-elle, conduis-moi d'abord devant le sultan, je veux mettre à ses pieds la tête de son ennemi ».

Le visir fit entrer l'enchanteur déguisé dans l'appartement le plus secret de la tente royale, où *Misnar*, assis sur son trône, attendoit avec impatience des nouvelles de l'action hardie de l'esclave.

L'enchanteur avance, tenant d'une main le poignard, de l'autre, il portoit la fausse tête. Il alloit monter les degrés du trône. Le visir l'arrête, & lui ordonne de commencer par se prosterner devant le sultan de l'Inde.

La fausse esclave obéit. Le visir, la voyant prosternée la face contre le dernier degré du trône, tire son cimeterre & la frappe, au grand étonnement de *Misnar*.

« Qu'as-tu fait, malheureux visir, s'écria

le sultan? Envies-tu l'action glorieuse de cette fidelle esclave? » —

Le sultan eût sans-doute continué de s'emporter en reproches & en invectives contre son visir, s'il n'eût vu l'enchantement dissipé, & le corps de *Tasnar* paroître sous ses véritables traits, ainsi que la tête de la vieille femme.

Alors, il comprit la juste indignation de *Horam* qui lui sauvoit la vie en immolant *Tasnar*. Il descendit précipitamment de son trône, se jeta au cou du visir, & dit, en le tenant étroitement embrassé.

« O mon fidelle *Horam* ! pardonne-moi ma vivacité. J'ai fait un crime à mon ami, d'une action qui me sauve la vie ! Ta prudence est grande, ô visir ! mais comment as-tu pu reconnoître l'enchanteur sous les traits de ton esclave ? Comment ta sagesse a-t-elle dévoilé sa méchanceté ?

» Roi de mon cœur, souverain de mes volontés, répondit *Horam*, lorsque je traversois le camp avec ma fidelle esclave, dont cette tête nous apprend le triste sort, je lui dis qu'au cas qu'elle revînt, elle devoit, en s'approchant de moi, dès qu'elle me verroit, me répéter ces mots à l'oreille : *Alla est le dieu du ciel : Mahomet est son*

prophète ; & Misnar est son lieutenant sur la terre. Je jugeai cette précaution nécessaire , au cas que *Tasnar* , ne donnant pas dans le piège que nous lui tendions , voulût le tourner contre nous-mêmes. D'abord , j'avois peine à croire que l'esclave revînt : il étoit difficile qu'elle les frappât tous les deux impunément. Quand je l'ai vue revenir , j'ai eu quelque soupçon. Quand elle s'est approchée de moi , sans me répéter les mots dont nous étions convenus , je n'ai plus douté que ce ne fût l'enchanteur déguisé. La rapidité avec laquelle il vouloit monter sur le trône , a achevé de me convaincre. Et je n'ai pas cru devoir manquer le moment où , prosterné la face contre terre , il ne pouvoit échapper aux coups de ton fidelle visir ».

Misnar , transporté de joie , exalta de nouveau la sagesse de *Horam* , & lui témoigna , de la manière la plus vive , qu'il sentoit tout le prix de ce service signalé. Dès que le jour parut , le premier spectacle qui se présenta aux ennemis , fut la tête de *Tasnar* , au haut d'une lance fichée en terre , devant le camp du sultan.

Ahubal , impatient , se leva de grand matin. Il s'avança à la tête de son camp , attendant d'heureuses nouvelles , & se dis-

posant à tailler en pièces l'armée de l'*Inde*. Quelle fut sa consternation, lorsque, tournant ses regards triomphans vers le camp de son frère, il aperçut aux premiers rayons du soleil la tête sanglante & défigurée de son protecteur, élevée en trophée avec le poignard, & l'habillement de la vieille esclave !

L'épouvante le saisit, les larmes coulèrent de ses yeux. Il entra dans sa tente accablé du plus cruel chagrin.

Le visir *Horam*, voyant la lampe éternelle du monde éclairer le sommet des montagnes, eût désiré conduire les troupes de son maître à une seconde attaque ; mais *Misnar* jugea plus convenable de leur donner un jour de repos après les fatigues qu'elles avoient essuyées.

La mort inattendue des quatre enchanteurs, *Ulin*, *Happuck*, *Ollomand* & *Tasnar*, alarma le reste de cette race détestable. Le sultan les avoit vaincus séparément. Peut-être que s'ils eussent uni leurs forces & leur méchanceté, ils eussent mieux réussi.

Ahaback & *Desfra* résolurent donc de se liguer contre *Misnar*. Tandis que l'un, commandant l'armée puissante d'*Ahubal*, tiendrait tête au sultan, l'autre devoit aller

exciter une nouvelle révolte dans les provinces du nord.

Cependant les deux armées, campées l'une vis-à-vis de l'autre, restoient encore dans l'inaction. Un exprès vint dire au sultan qu'*Ahaback* amenoit à grandes journées neuf mille escadrons au secours de son ennemi, & que *Desra* traversoit les plaines d'*Ambracan*, avec trois mille éléphants & cent mille hommes de troupes des provinces occidentales de son empire.

Misnar étoit d'avis d'attaquer *Ahubal* avant que ce secours pût joindre. Mais le visir se jeta aux pieds de son maître, & le conjura de ne pas sacrifier son armée qui succomberoit infailliblement sous les coups de celle de son ennemi beaucoup plus nombreuse. Il l'engagea à la fortifier par de bonnes recrues.

Le sultan, quoique d'un avis contraire, céda néanmoins au sentiment du visir. Lorsque chacun s'attendoit à marcher au combat, *Horam* donna des ordres pour faire de nouvelles recrues; il alla lui-même au nord de *Dély* lever une seconde armée pour son maître.

Ahubal étoit dans le dernier abattement. La mort de ses amis les enchanteurs le réduisoit presque au désespoir. Ses officiers, un

peu plus déterminés, voyant que l'armée du sultan ne se dispoſoit pas à une nouvelle attaque, tâchèrent de diſſiper ſon chagrin, en lui faiſant eſpérer un plus heureux ſuccès. Les provinces du midi, voulant faire diverſion à ſa douleur, en flattant ſa vanité, demanderent la permiſſion de lui dreſſer une tente digne de lui. Le prince s'étoit contenté juſqu'alors d'un pavillon ſemblable à celui de ſes généraux, ſans aucune diſtinction particulière.

Le prince *Ahubal* n'étoit pas naturellement guerrier. S'il avoit pris les armes contre ſon frère, c'étoit moins de ſon propre mouvement que par les ſuggeſtions des enchanteurs. Il conſentit volontiers aux offres de ſes troupes. Cent ouvriers des plus habiles ſe mirent à l'ouvrage.

Les provinces qui reconnoiſſoient l'autorité d'*Ahubal*, envoyèrent avec profuſion les matériaux néceſſaires pour dreſſer la plus magnifique tente qu'on vît jamais, diamans, perles, brocards d'or & d'argent. Tous les grands & les riches faiſirent cette occaſion de marquer à leur prince combien ils lui étoient attachés.

Tandis que l'on travailloit au ſomptueux pavillon d'*Ahubal*, les eſcadrons de l'en-

chanteur *Ahaback* avançoient en diligence , & les éléphants de *Desra* n'étoient plus qu'à trente journées du camp.

De son côté le visir *Horam* ne négligeoit rien pour la levée & l'équipement des nouvelles troupes. Déjà les recrues avoient joint. *Horam* alla trouver le sultan , lui rendit compte de sa commission , & lui demanda la direction entière de son armée pour quarante jours seulement.

“ *Horam* , lui dit *Misnar* , j'ai assez de confiance en vous pour vous accorder ce que vous souhaitez , sans vous demander les raisons qui vous le font desirer ,.

Aussitôt le visir envoya vers *Ahubal* pour demander une trêve de quarante jours , qui fut exactement observée de part & d'autre. Le prince , charmé de cette proposition , n'hésita pas un moment à l'accepter.

Dès que le visir eut la réponse d'*Ahubal* , il fit proclamer à son de trompe une trêve de quarante jours ; de sorte que , tandis que *Misnar* s'attendoit à voir *Horam* attaquer ses ennemis avec un nombre de soldats plus que double du leur , il apprit que les trompettes proclamoient une trêve.

Une conduite qui sembloit si contraire à la raison , alarma le sultan. Il manda le visir

& lui marqua sa surprise, en lui demandant quelles raisons il pouvoit avoir de laisser ses ennemis tranquilles, tandis qu'il pouvoit les combattre avec avantage.

“ Magnifique seigneur, répondit *Horam*, j'ai appris que les provinces du midi élevaient au prince *Ahubal* un pavillon, dont la splendeur & la magnificence doivent surpasser de beaucoup la gloire de ton palais de *Dély*. J'ai craint que l'éclat de ce pavillon glorieux n'éblouit les villes voisines du camp d'*Ahubal*, & ne les attirât à son parti; car je fais que tes sujets sont plus épris du faste & de l'apparence, qu'ils ne sont dociles à la voix du devoir. C'est pourquoi j'ai supplié mon seigneur qu'il m'accordât le commandement de son armée, pour quarante jours. J'ai fait demander une trêve pour ce temps, & je veux l'employer à te dresser un pavillon qui efface de beaucoup celui qu'on élève à ton frère. Toutes les richesses de la terre y seront rassemblées. Le soleil n'aura jamais rien vu de si grand.

„ *Horam*, répartit le sultan, je t'ai tout confié, mon fort & celui de mes sujets fidèles. Je te prie d'avoir soin d'un pareil dépôt „.

Le visir se retira pour faire exécuter son

projet. Il fit venir des ouvriers de *Dély* ; il donna des ordres pour que l'on rassemblât de toutes parts les richesses qui devoient orner cet édifice de gloire. Il fit toiser un vaste terrain. Il donna lui-même le plan du pavillon. Tout alloit au gré de son zèle. Les ouvriers travailloient dans le secret ; car il fit enclorre le terrain où ils étoient occupés , chacun selon son genre , & on ne devoit l'ouvrir que lorsque l'ouvrage seroit achevé.

Tandis que les deux armées , celle du sultan & celle de son frère *Ahubal* , s'adonnoient à des soins plus convenables à des jours de paix qu'à un temps de guerre , les renforts d'*Ahaback* & de *Desfra* arrivèrent. Les chefs de l'armée de *Misnar* en furent informés : ils s'indignèrent contre *Horam* qui , en s'amusant avec ses habiles ouvriers , avoit donné le temps aux ennemis de se renforcer. Ils s'en plaignirent au sultan , & lui dirent hautement de leur donner pour généralissime un homme qui préférât les travaux de la guerre , aux occupations des femmes & des enfans.

Le sultan , à qui les chefs de son armée firent comprendre que la conduite de *Horam* étoit plus capable de ruiner ses affaires que de les avancer , fit dire au visir de se rendre
auprès

auprès de lui ; & en présence des officiers ses accusateurs , il lui demanda pourquoi il différoit de combattre les ennemis.

Le visir *Horam* ne répondit point à la question du sultan , il le pria seulement de venir voir le pavillon glorieux qu'il lui avoit dressé , & de s'y faire suivre par les chefs qui murmuroient contre lui.

Dès que le sultan parut , on abattit les palissades qui cachotent le pavillon. *Misnar* & les chefs qui l'accompagnoient contemplèrent avec admiration le plus magnifique spectacle que l'art pût produire sous les auspices du génie.

Le pavillon plut au sultan & à toutes ses troupes. Il n'y eut que les chefs qui , persistant dans leur premier sentiment , dirent avec assez d'aigreur que l'on y avoit employé , sans raison & en pure perte , la plus grande partie des richesses de l'*Inde*.

Ce pavillon , vraiment royal , étoit élevé à une des extrémités du camp , assez près d'une montagne , au milieu d'un plant de palmiers que le visir avoit fait éclaircir , en faisant couper une partie pour donner plus d'air & de liberté au reste. Il étoit de velours cramoisi , brodé à fleurs d'or , avec un ramage d'or & d'argent tout à l'entour. Au

centre de chacune des quatre faces qui regardoient les quatre pôints du monde , on avoit tissu en or la mort des quatre enchanteurs , *Ulin , Happuck , Ollomand & Tasnar.*

Un drap d'or formoit le ciel du pavillon soutenu en dedans par quatre piliers d'or massif & tout brillant d'un nombre infini de diamans & d'autres pierres précieuses. Il y avoit au-dessous deux sophas d'une richesse & d'une perfection de travail qui surpassoit tout ce qu'on avoit jamais vu.

Fin du vingt-neuvième Volume.

T A B L E
D E S C O N T E S
du Tome vingt-neuvième.

LES CONTES DES GÉNIES.

<i>AVERTISSEMENT de l'Editeur Anglois ,</i>	page 5
<i>Vie d'Horam , fils d'Asmar ,</i>	9
LES CONTES DES GÉNIES , ou les charman- tes Leçons d'Horam , fils d'Asmar ,	45
CONTE PREMIER. Histoire du marchand Abudah , ou le Talisman d'Oromane ,	51
Aventure du marchand Abudah dans la vallée de Bocchim ,	58
Seconde Aventure du marchand Abudah dans les boccages de Sadaski ,	85
Troisième Aventure du marchand Abudah dans le royaume de Targi ,	106
Quatrième Aventure du marchand Abudah parmi les Sages de Néma ,	110
CONTE SECOND. Le Dervis Alfouran ,	156
Suite du conte du Dervis Alfouran ,	169
CONTE TROISIÈME. Hassan Affar , ou His- toire du Calife de Bagdat ,	181

484 TABLE DES CONTES.

CONTE QUATRIÈME. *Kélaun & Guzzerate*, pag. 202

CONTE CINQUIÈME. *Les Aventures d'Urad, ou la belle Voyageuse*, 255

CONTE SIXIÈME. *Les Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde*, 317

CONTE SEPTIÈME. *Histoire de Mahoud*, 361

Suite du conte des Enchanteurs, ou Misnar, Sultan de l'Inde, 406

Fin de la Table.











